


· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·


BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE B
PLUTEO IV
N.° CATENA 16

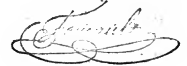




RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇOIS.

COMÉDIES.
TOME QUINZIEME.

Tous les exemplaires seront signés de l'Editeur.



DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON.

RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS,

OU

RECUEIL

DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES

RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE,

PAR M. PETITOT.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE AVEC SOIN, ET AUGMENTÉE DES CHEFS-D'ŒUVRE DE BEAUMARCHAIS,
COLLIN D'HARLEVILLE, LEGOUVÉ, DUCIS, LE FEVRE, DESFORGES, ETC.

TOME VINGT-DEUXIEME.



PARIS,
FOUCAULT, LIBRAIRE, RUE DES NOYERS, N° 37.
1818.





LA SURPRISE
DE L'AMOUR,

COMÉDIE
EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

DE MARIVAUX,

Représentée, pour la premiere fois, le 31 décembre 1727.

NOTICE
SUR MARIVAUX.

Pierre Carlet de Marivaux naquit à Paris en 1688. Son pere, d'une famille ancienne dans le parlement de Rouen, avoit été long-temps directeur de la monnoie à Riom : il ne négligea rien pour l'éducation de son fils auquel il avoit peu de fortune à laisser. Marivaux fit de rapides progrès dans ses premieres études, et se livra de bonne heure à son goût pour les lettres. Il se maria en 1721, et perdit, deux années après, son épouse dont il conserva toujours un tendre souvenir : il n'eut qu'une fille qui se fit religieuse; ainsi les évènemens parurent s'arranger pour le ramener à ses goûts qui l'éloignoient de toute occupation sérieuse et lucrative. La pureté de ses mœurs, la sagesse de ses principes, l'aménité de son caractere, lui firent des amis sinceres; ses talens et son respect pour la religion lui donnerent des protecteurs utiles : il avoit une pension sur la cassette de Louis XV; il en touchoit une autre plus considérable qui lui fut exactement payée jusqu'à sa mort, et il ignora toujours à qui il la devoit. Sans luxe, sans aucun be-

soin dispendieux, il auroit vécu dans une douce aisance s'il avoit été en son pouvoir de résister aux cris de l'infortune; mais ses soins et son argent étoient à tous les malheureux : délicat dans sa maniere d'obliger, il cachoit les privations personnelles que lui coûtoit sa générosité; et lorsqu'il manquoit lui-même des choses nécessaires, il ne s'en apercevoit que par l'impossibilité où il étoit de donner. La bienfaisance fut sa seule passion : nous la caractérisons ainsi parce qu'il est vrai qu'il ne sut jamais en régler l'usage; mais qui oseroit blâmer l'excès de cette vertu d'autant plus admirable chez lui qu'il n'affecta jamais de la prêcher dans ses ouvrages? Sa modestie ne lui auroit pas permis de s'offrir pour modele, ou de s'ériger en apôtre de philanthropie. Cette observation nous conduit naturellement à remarquer que cet écrivain n'a eu rien de commun avec les philosophes dont il vit la naissance, les progrès, et dont les principes lui parurent toujours dangereux et ridicules; mais, sans déguiser son opinion à cet égard, il évita avec eux toute querelle qui auroit pu annoncer une animosité étrangere à son caractere. On sait qu'il ne voyoit dans la prétendue universalité des talens de M. de Voltaire que la perfection des idées communes : il le disoit parce qu'il le pensoit, sans croire qu'il dût

se donner la peine d'appuyer son jugement sur des preuves. Il est curieux de remarquer que Montesquieu avoit absolument la même idée du génie de l'ermite de Ferney.

Marivaux est un de nos auteurs originaux dont la réputation a fait naître le plus de discussions ; il survit et survivra long-temps à toutes les attaques dirigées contre lui. On lui reproche particulièrement de manquer de naturel; c'est qu'on le juge par ses imitateurs : on l'accuse également d'avoir créé une mauvaise école, et il n'a jamais eu la prétention d'en créer une, puisque ses principes en littérature ont toujours été ceux des écrivains qui ont illustré la France; à cet égard on ne peut citer de lui un seul paradoxe. Le parti qu'il prit dans la querelle sur les anciens et les modernes, renouvelée par madame Dacier et La Mothe, étoit chez lui une affaire de goût : il avoua qu'il préféroit les modernes, sans mettre aucune chaleur à propager son opinion; éloigné de tous les extrêmes, il se rangea parmi ceux qui aiment mieux jouir des beautés des grands écrivains que de disputer sur la prééminence qu'on peut leur accorder. Choqué de la colere pédantesque avec laquelle madame Dacier répondoit aux observations très polies de La Mothe, il s'amusa à travestir l'Iliade; c'étoit prendre beaucoup de peine

pour faire une épigramme : ce poëme eut du succès dans un temps où tous les esprits étoient occupés à discuter le mérite d'Homere ; mais on auroit pu ne pas le conserver dans les œuvres de Marivaux, sans faire tort à sa réputation.

Il n'est pas sans intérêt de rechercher comment un auteur déclaré original a pu être accusé de manquer de naturel : nous allons essayer d'expliquer cette apparente contradiction ; ce qui nous ramenera au but principal de chacune de nos Notices, qui est de donner une idée juste du talent de l'auteur à qui elle est consacrée.

Marivaux ne connut jamais les passions ; sans orgueil, sans ambition, incapable d'éprouver l'envie, tous ses desirs furent modérés ; et, pour vivre en sage, il n'eut point à combattre. Quoique l'amour ne soit pas dans notre vie une aussi grande affaire que les romans, les poëmes et les tragédies pourroient le faire croire, peu d'hommes échappent à ce sentiment, ou plutôt peu d'hommes se persuadent qu'ils auroient pu y échapper ; car, suivant la remarque de M. de La Rochefoucauld, bien des gens ne connoîtroient pas l'amour s'ils n'en avoient jamais entendu parler. Marivaux ne se fit point illusion ; il sentit qu'il n'étoit point passionné, et n'essaya jamais d'exprimer des sentimens qui lui

étoient étrangers. Rien n'est plus plaisant que la maniere dont il raconte le premier attachement auquel il se livra. Il étoit jeune, et aimoit de bonne foi une demoiselle qui le séduisoit particulièrement par l'accord qu'il remarquoit entre sa physionomie et les expressions tendres qu'elle lui adressoit : un jour qu'il la quittoit, enchanté du naturel qu'elle avoit mis dans leur entretien, il rentra pour prendre quelque chose qu'il avoit oublié, et la surprit devant son miroir étudiant les mêmes attitudes qu'il avoit trouvées si franches; il l'avertit de sa présence par une plaisanterie, et sortit aussi libre que s'il n'avoit pas cru aimer. Cette aventure le conduisit à ne voir dans les liaisons amoureuses qu'un commerce de galanterie, et dans la passion de l'amour, qu'un fonds d'égoïsme que la coquetterie, les obstacles, les espérances exaltent quelquefois jusqu'à la sensibilité la plus vive, mais qui revient toujours à son premier caractere. En général, il y a du vrai dans cette maniere de considérer les choses; toute passion est égoïste, d'une durée incertaine; et l'amour, considéré comme passion, ne peut mentir à son origine. Lorsque Marivaux parut dans la littérature, les romans et le théâtre déifioient cette passion; ce n'étoit que grands sentimens, que respects mêlés de tendres plaintes; la constance

paroissoit éternelle, le desir croissoit même sans espérance, et tous les auteurs alloient répétant les maximes du code de la vieille galanterie. Racine, il est vrai, s'étoit ouvert une carriere nouvelle en peignant l'amour tel qu'il existe dans les cœurs vraiment passionnés; Moliere avoit trouvé des effets comiques dans l'expression naturelle de ce sentiment : Marivaux voulut le montrer excité seulement par le desir de plaire. Il est impossible de mieux démêler ce qu'il emprunte de la coquetterie, ce que la résistance ajoute à sa vivacité, ce que l'amour-propre en mouvement met sur son compte, et quelquefois aussi ce que la sensibilité surprise aime à mettre sur le compte de l'amour-propre : dans ce genre, les nuances sont infinies, et Marivaux les distingua parfaitement : jamais pénétration ne fut plus active, jamais on n'observa avec plus de finesse; et si son style offre tant de tours nouveaux dans lesquels l'observateur superficiel voit de l'affectation, c'est qu'il falloit réellement à cet écrivain des expressions neuves pour rendre des observations qui n'avoient pas encore été faites. S'il se fût contenté de dire ce qu'il apercevoit dans le cœur humain, il auroit pu l'écrire avec simplicité, et être encore piquant; mais c'étoit dans le langage des personnages mis en scene qu'il vou-

loit placer ses découvertes; et il est le premier qui ait eu l'art de faire dire à une femme qu'elle n'aimoit pas, aussi fermement que si elle étoit sûre de ne pas se trahir, et de maniere cependant qu'il soit impossible de douter de ce qui se passe dans son cœur. Faire comprendre à la fois deux intérêts qui se croisent dans le même esprit, deux goûts opposés qui se disputent la préférence; trouver le mot qui, dans un discours, doit choquer une personne occupée secrètement de telle pensée, la faire répondre à ce seul mot de maniere que la pensée qu'elle cache se découvre; tel est le talent particulier de Marivaux : il en a gardé le secret.

Mais si son esprit étoit fin et juste, il avoit peu d'étendue; ses plans sagement tracés sont foibles et se ressemblent; ses caracteres ont tous un air de famille, et le fonds de ses pieces présente trop la même idée: il manquoit d'imagination. Parmi ses personnages les maîtres parlent bien, parce qu'il leur donne des intérêts qui se développent naturellement dans leurs discours; il n'en est pas de même des valets et des soubrettes qui ont tout l'esprit de l'auteur dans leurs réflexions, et beaucoup de sa maniere dans leurs expressions : ses paysans ont une apparence de bonhomie qui cache mal des remarques trop spirituelles; en un mot la finesse naturelle à

l'auteur perce par-tout, ce qui est un défaut. On le pardonne à cet écrivain, parce qu'il ne l'affectoit pas; mais il est insupportable dans les écrits de ceux qui ont voulu l'imiter; on sent qu'ils courent après l'esprit, et que Marivaux n'auroit pu le fuir. On peut donc dire de cet auteur qu'il est amusant, original, inépuisable dans le développement d'un petit nombre d'idées, qu'il fait honneur à la littérature françoise; mais il doit être regardé comme une exception. On plaît quelquefois dans le monde par ses défauts, jamais par l'affectation : cette observation peut s'appliquer aux écrivains qui voudroient prendre Marivaux pour modele.

Il débuta dans la carriere des lettres par le Don Quichotte moderne, roman dont le titre seul annonce que l'exagération fut toujours opposée à son caractere : il y a de l'esprit et des détails agréables dans cet ouvrage, dirigé contre les grands sentimens et les aventures extraordinaires qui ont fait longtemps le succès des romans de chevalerie : l'auteur le retoucha dans sa vieillesse sans pouvoir le sauver de l'oubli; la plaisanterie n'y paroît point assez franche, et le dénouement est inintelligible. Après avoir pris de Michel Cervantes l'idée premiere de son Don Quichotte moderne, il essaya encore de l'imiter dans les effets surprenans de la Sympathie, roman qui

n'est qu'un assemblage de Nouvelles liées par un fil si léger qu'il n'est pas toujours facile de l'apercevoir; la quantité de personnages qui se succedent fait qu'on ne s'intéresse à aucun. On pourroit dire aujourd'hui que ces deux romans ne sont pas de Marivaux, puisque Marivaux, imitateur, ne se ressemble pas plus à lui-même qu'à l'écrivain espagnol qu'il avoit choisi pour modele; on doit mettre également au nombre de ses écrits qui ne méritoient pas d'être conservés le Télémaque Travesti, qu'il n'a point achevé, et qui ne pouvoit rien gagner à l'être.

Enfin il connut son talent, et composa le roman de Marianne, dont le succès fut d'autant plus grand qu'on n'avoit point encore vu les scenes ordinaires de la vie décrites avec autant de finesse et de vérité. Marianne, par une suite d'aventures fort simples, passe de l'abandon à l'opulence : en apprentissage chez une lingere, elle voit les mœurs de la petite bourgeoisie; conduite dans un couvent, d'autres caracteres la frappent; fixée enfin dans la plus haute société, de nouvelles observations se présentent à son esprit réfléchi : pour la séduire, le libertinage se cache sous les traits de la bienfaisance; toujours tourmentée par les passions de ceux qui l'entourent, mais toujours sage, elle acquiert par l'expérience une profonde connoissance du cœur humain. Lorsqu'elle

jouit depuis long-temps d'une vie heureuse et tranquille, dans sa vieillesse enfin, elle écrit ses aventures pour répondre au desir de l'amitié; et c'est sous son nom que Marivaux s'est caché pour être plus à l'aise dans les observations malignes dont il vouloit parer son ouvrage. On passe volontiers aux femmes de conter longuement lorsqu'elles parlent d'elles, et qu'elles sont censées ne s'adresser qu'à des amies curieuses; mais l'auteur a souvent abusé de la permission : ses réflexions trop multipliées, et quelquefois tirées de trop loin, jettent de la langueur dans un ouvrage dont le plan d'ailleurs n'est pas fortement conçu. De nos jours, où l'on voit paroître par centaine des romans volumineux, on aura peine à croire que Marivaux mît beaucoup de temps à composer les siens; il les faisoit imprimer partie par partie; et le public et l'auteur étoient quelquefois plus de dix ans à faire et à lire un roman. Pour comprendre cette patience réciproque, il faut se rappeler qu'alors les livres n'étoient pas destinés à la multitude, qui veut des émotions, mais à ceux qui ne sont séduits que par le charme du style, et par des peintures de mœurs frappantes de vérité. Le style de Marivaux est d'une grande correction; la nécessité de rendre des idées fines lui fournit des tournures nouvelles et piquantes; ses caracteres sont fort bien dessinés; aussi ses con-

temporains trouvoient-ils à le lire un plaisir indépendant des aventures qui servent de cadre à ses portraits et aux réflexions dont il les accompagne. Cependant on devine sans peine qu'un ouvrage livré morceau par morceau étoit fait de même, et que l'auteur ne s'inquiétoit guere de la maniere dont il arrangeroit un dénouement qu'il ne voyoit que dans un avenir très éloigné : il en résulte que ses romans plaisent plus par les détails que par l'ensemble, qu'ils procurent une lecture agréable et instructive aux gens d'esprit, et qu'ils conviennent médiocrement à ceux qui veulent un intérêt capable de les identifier avec les personnages mis en jeu.

Pour donner une idée du style de l'auteur, nous citerons la maniere dont il fait dire à Marianne qu'elle craint d'avoir beaucoup perdu de son esprit en vieillissant. « Il est vrai que dans le monde on « m'a trouvé de l'esprit ; mais, ma chere, je crois que « cet esprit-là n'est bon qu'à être dit, et qu'il ne vau- « dra rien à être lu. J'ai vu une jolie femme dont la « conversation passoit pour un enchantement; per- « sonne au monde ne s'exprimoit comme elle; c'é- « toit la vivacité, c'étoit la finesse même qui par- « loient : les connoisseurs n'y pouvoient tenir de « plaisir. La petite vérole lui vint, elle en resta ex- « trêmement marquée; quand la pauvre femme re-

« parut, ce n'étoit plus qu'une babillarde incom-« mode : voyez combien elle avoit emprunté d'esprit « de son visage. Il se pourroit bien faire que le mien « m'en eût prêté aussi dans le temps qu'on m'en « trouvoit beaucoup. Je me souviens de mes yeux « de ce temps-là, et je crois qu'ils avoient plus d'es-« prit que moi. »

Il est impossible à Marianne de mieux vanter sa figure sans trop en parler; car si ses yeux avoient plus d'esprit qu'elle, à coup sûr ils en avoient beaucoup. C'est par des idées toujours fines et toujours rendues avec grace que Marivaux assuroit à chaque partie de ce roman un succès indépendant de l'ensemble. Il fit paroître de même son Paysan Parvenu, plus original pour les caracteres; et le seul de ses ouvrages dans lequel on trouve une gaieté franche et qui se communique. Ce roman seroit parfait si l'auteur avoit eu le courage de le terminer au moment où son principal personnage a fait fortune; mais il est rare qu'un écrivain qui goûte ses succès petit à petit sache s'arrêter. Le paysan devenu un homme considérable est trop grave, trop moraliste; il ressemble à un grand seigneur ennuyé qui fait de vains efforts pour rappeler le temps où il étoit étourdi comme un page : mais ces défauts ne se trouvent que dans la derniere partie; les autres sont charmantes de dé-

tails, et les évènemens en sont bien liés. Nous remarquerons que les romans de Marivaux ne séduisent point l'imagination, parce qu'ils n'exagerent jamais le pouvoir de l'amour; la décence y est toujours respectée, et les réflexions sont aussi morales qu'on peut l'exiger dans des ouvrages d'imagination.

Les éditeurs, constans dans l'habitude d'étouffer sous la quantité de volumes l'auteur auquel ils s'attachent, n'ont pas oublié de recueillir plusieurs écrits échappés à Marivaux, et dont la plupart ne méritoient pas d'être conservés. Sur ses vieux jours il fit paroître une espece de journal qu'il intitula le Spectateur François, dans lequel on trouve des réflexions sur les mœurs, des discussions littéraires, et des historiettes assez agréables: ce journal, quoique souvent interrompu, eut du succès. Le style de l'auteur étoit toujours pur et brillant; il avoit seulement oublié en vieillissant que la morale ne doit pas être prêchée trop longuement quand on la destine aux gens du monde. Il faut distinguer dans ce recueil les Mémoires d'une femme âgée, censés écrits par elle-même, qui ont toute la grace, la finesse de Marivaux jeune, et plus de précision.

Les travaux dramatiques de cet écrivain se sont partagés entre le théâtre françois et le théâtre italien. Le temps a confondu ces deux parties; le goût

en a formé deux nouvelles : les bonnes pieces sont toutes passées au théâtre françois ; les autres ne servent plus qu'à grossir ce qu'on appelle les œuvres completes de l'auteur. Nous renvoyons aux examens le jugement sur les comédies restées au théâtre, et conséquemment admises dans notre collection, telles que le Jeu de l'Amour et du Hasard, la Surprise de l'Amour, la Mere Confidente, le Legs, les Fausses Confidences, et l'Epreuve : nous allons jeter un coup d'œil rapide sur les autres.

Marivaux, à peine sorti du college, soutint qu'une comédie n'étoit pas difficile à faire ; et pour le prouver il composa en quelques jours le Pere Prudent et Equitable, en un acte et en vers : après l'avoir lue on reste convaincu qu'en effet rien n'est plus facile à entreprendre et à achever qu'une comédie qui n'amuse pas, qui ne peint rien, qui commence sans motif et finit de même. Il fit ensuite une tragédie sur la mort d'Annibal : cet ouvrage, peu goûté à la premiere représentation, s'étant relevé à la seconde, fut joué plusieurs fois au milieu des plus vifs applaudissemens, et n'a point reparu au théâtre. Tout ce qu'on peut faire en tragédie quand on n'a que de l'esprit, Marivaux l'a fait : le plan est sagement conçu, l'action marche rapidement, les vers sont conformes aux regles, les idées justes, les raisonnemens dans

les formes; mais on ne s'intéresse à personne : c'est un modele de médiocrité. L'auteur se rendit justice en abandonnant pour toujours un genre qui ne lui convenoit pas. Le Dénouement Imprévu, comédie en un acte, en prose, annonce plutôt la maniere d'écrire de Marivaux que son talent pour concevoir un sujet : une fille fait à volonté des extravagances pour ne pas épouser l'homme qu'on lui destine, parce qu'il habite la campagne; quand elle le voit, il lui plaît, et elle oublie en sa faveur le goût qu'elle a pour la ville. Il faudroit des détails bien agréables pour soutenir un ouvrage dont le fonds est si léger.

L'Isle de la Raison, comédie en trois actes, a pour principal défaut d'être fondée sur une supposition à laquelle les spectateurs ne peuvent se prêter; quiconque aborde dans cette Isle, et n'est pas raisonnable, devient petit au physique, comme en effet les vices et les ridicules nous rappetissent au moral. Par un naufrage huit Européens sont jetés dans l'Isle de la Raison, et leur taille devient imperceptible : six se corrigent; mais un poëte reste petit, et un philosophe bien plus petit encore. Ainsi Marivaux avoit jugé qu'on pouvoit réformer un médecin, un Gascon, une coquette, sa suivante, un courtisan, un ivrogne; mais qu'un poëte corrigé retomboit bientôt, et qu'un philosophe étoit incorrigible.

Cette piece est agréable à lire; pour qu'elle ne perdît rien au théâtre, il faudroit que les acteurs pussent diminuer de taille et grandir suivant les passages de leur rôle. L'Isle des Esclaves roule également sur une supposition : dans ce pays où l'on n'aborde guere que par un naufrage, les esclaves deviennent maîtres et les maîtres esclaves. Avec de l'esprit et un pareil sujet on fait des scenes piquantes, dont la conclusion naturelle est que la pitié diminue à mesure que l'autorité augmente; ce qui heureusement n'est pas toujours vrai, et ce qui ne prouve rien contre les institutions sociales, puisque les esclaves en devenant maîtres prendroient les défauts de leur nouvelle situation, auroient l'éducation de moins, et le desir de la vengeance de plus. L'Isle des Esclaves en réalité seroit une répétition de notre révolution.

La Réunion des Amours est une allégorie qui ne mérite pas d'analyse; elle offre peu d'action, et trop de cet esprit qui ne convient point au théâtre. Les Sermens Indiscrets, comédie en trois actes, ressemblent beaucoup à la Surprise de l'Amour; il est vrai que dans la premiere piece les deux principaux personnages sentent qu'ils s'aiment au moment où, par amour-propre, ils se jurent de tout employer pour éviter d'être unis; et que dans la seconde le Chevalier et la Marquise sont amoureux sans le savoir :

mais comme dans l'une et l'autre piece il y a plus de conversations que d'intrigues, et que ces conversations ont le même but, la ressemblance entre ces deux comédies reste frappante. Le Petit-Maître Corrigé présente un fat qui ne veut pas dire qu'il aime; et, quoique l'auteur l'ait mis dans des situations assez plaisantes, on trouve que c'est trop de trois actes pour arracher un semblable aveu d'un homme.

Le Préjugé Vaincu est un petit acte qui roule sur la difficulté d'amener une demoiselle à épouser un roturier qu'elle aime, et qui du reste a toutes les qualités qu'on peut desirer dans un mari. La Dispute offre une comédie dans le genre gracieux : un prince et son épouse discutent depuis long-temps sur l'origine de l'inconstance, que la princesse attribue aux hommes, et son époux aux femmes; trois garçons ont été élevés séparément et dans l'ignorance la plus absolue d'un autre sexe; trois filles ont été élevées de même. A l'âge où les passions se déclarent, on accorde la liberté à ces jeunes gens, peu-à-peu, et couple par couple : un seul couple reste fidele, les deux autres montrent de l'inconstance et de la coquetterie, sans qu'on puisse accuser un seul sexe; de sorte qu'à la fin de la piece la discussion se retrouve au même point qu'au commencement; mais on a entendu de jolis détails, beaucoup plus vrais sur-tout que dans

les comédies du même genre restées au théâtre : ce qui sans doute en a banni celle-ci, c'est la difficulté de trouver six acteurs et actrices assez jeunes et d'une figure assez agréable pour jouer les principaux rôles. Félicie est une féerie dont l'analyse n'auroit aucun intérêt. Arlequin poli par l'Amour, autre féerie, présente des détails qui sont naturels : Arlequin résiste aux leçons et aux prodigalités d'une vieille fée, et se laisse séduire par une jeune paysanne ingénue; on devine aisément qu'il finit par être plus fort que tous les enchantemens de sa geôliere décrépite, qu'il la trompe, et épouse celle qu'il aime. Il y a de la grace dans la balourdise d'Arlequin.

Les Acteurs de bonne foi ressemblent moins à une comédie qu'à un proverbe, puisque la plaisanterie consiste à mettre des personnages dans une situation telle qu'ils jouent la comédie sans s'en douter. Nous passerons sur le Triomphe de Plutus, où les dieux de la fable jouent des rôles comiques, ce qui n'est jamais bien gai, faute de naturel. Pour le Triomphe de l'Amour, comédie héroïque en trois actes, dans laquelle des princesses et des philosophes grecs se tourmentent comme des amans françois, il nous seroit impossible d'en faire l'analyse. La Méprise, aussi en trois actes, tire tout son comique de l'étourderie d'un jeune homme qui ne voit que la

même femme dans deux sœurs, et qui tour-à-tour accueilli ou rebuté, selon qu'il se trompe ou ne se trompe pas, ne reconnoît qu'à la derniere scene celle qu'il aime véritablement : ces méprises devoient plaire bien plus aux spectateurs dans un temps où les femmes sortoient peu à visage découvert, que de nos jours où les femmes ne cachent de leur personne que ce que l'amour-propre les engage à ne pas montrer. L'Ecole des Meres veut prouver, en un acte, qu'il n'est pas prudent d'être trop sévere avec la jeunesse, et qu'on risque beaucoup en voulant unir une fille de quinze ans à un vieillard : ce fonds trivial n'est racheté par aucuns détails agréables. L'Heureux Stratagême, comédie en trois actes, a été bien des fois employé au théâtre, puisqu'il n'est question que de paroître imiter une infidele pour la ramener : le dénouement de toutes ces pieces est connu aussitôt que l'exposition est faite; mais on trouve dans celle-ci des scenes bien faites, et des détails dignes de Marivaux. Nous n'en dirons pas autant de la Joie Imprévue, qui ne rappelle pas du tout le talent de l'auteur : dans cet acte, un pere joue contre son fils pendant un bal masqué; il le gagne et profite de l'occasion pour le corriger de la passion du jeu. Le plan de cet ouvrage est si vague qu'à peine si les scenes d'amour se lient à l'action principale.

Dans les Sinceres, jolie petite comédie, un homme et une femme qui ont l'habitude de dire beaucoup de mal d'eux-mêmes, pour qu'on les force à s'entendre louer, croient s'aimer réciproquement; un valet et une soubrette qui veulent rompre ce mariage les mettent aux prises de sincérité, et la franchise avec laquelle ils se reprochent leurs défauts les brouille à n'en jamais revenir. Cette piece pourroit avoir du succès; elle manque d'intrigue, mais les détails sont charmans, et le style est plus rapide que dans les autres pieces du même auteur. L'Héritier de Village a pour but de montrer comment la tête tourne à ceux qui font une fortune trop prompte; mais une moralité ne suffit pas pour faire une comédie, et celle-ci est très foible. La double Inconstance, en trois actes, a dû réussir au théâtre italien: un prince devient amoureux d'une villageoise, et la choisit parmi toutes les filles de ses états pour être son épouse; mais la loi lui défend d'user de violence, et il est obligé d'employer des moyens détournés pour l'engager à renoncer à Arlequin qu'elle aimoit: on devine toutes les petites ruses d'amour-propre que Marivaux met en avant pour rendre cette inconstance naturelle aux yeux des spectateurs. Arlequin, transporté à la cour, oppose à tout ce qu'il voit une rusticité sous laquelle l'auteur fait une critique

très fine des usages établis, ce qui est toujours très gai au théâtre, et très dangereux en politique; car il est impossible que les mêmes institutions servent à-la-fois à amuser le peuple et à lui inspirer du respect.

Dans le Prince Travesti, comédie en trois actes, une princesse souveraine aime un étranger qui, sous le nom de Lélio, lui a rendu de grands services; elle charge Hortense, sa parente, de porter à cet inconnu l'expression de l'amour qu'il lui inspire; mais Hortense et Lélio s'aiment : de là des mysteres, des jalousies, et sur-tout le double intérêt d'Hortense qui, pour sauver son amant, ne veut pas lui laisser voir qu'elle l'aime, et qui cependant craint par-dessus tout qu'il ne reste dans l'ignorance à cet égard. On sait que c'est dans ces détours, dans cette confusion de sentimens que Marivaux excelle. Cette piece offre un rôle de courtisan ambitieux, fait avec autant de vérité que de force : Arlequin forme un grand contraste avec les autres personnages; mais outre qu'il est placé dans des circonstances qui le rendent plaisant, l'habitude où l'on étoit au théâtre italien de voir un Arlequin, rendoit les spectateurs moins difficiles à se prêter aux lazzi d'un bouffon mêlé parmi des princes.

Des comédies en trois actes de Marivaux, la

Fausse Suivante est celle dont le plan offre les plus mauvaises combinaisons ; aussi regrette-t-on d'y trouver de jolies scenes : une femme qui se fait passer tantôt pour sa suivante, tantôt pour un jeune cavalier, et qui va seule courir les champs à la suite d'un homme dont elle veut étudier le caractere, commet sans doute une grande imprudence : on la lui passeroit peut-être si elle retournoit chez elle aussitôt qu'elle sent que cet homme ne lui convient pas pour époux ; mais comment lui pardonner d'augmenter les dangers de sa position, uniquement pour tourmenter ce même homme qu'elle n'a jamais aimé, et avec lequel elle annonce, dès la premiere scene, qu'elle ne s'unira jamais? Les succès qu'on obtient au théâtre par des moyens aussi faux ne sont jamais de longue durée. Nous allions oublier de dire que Marivaux fit aussi, pour le théâtre italien, une Surprise de l'Amour ; mais s'il n'eût fait que celle-là, on ne l'auroit pas accusé de l'avoir prise pour modele de toutes ses autres pieces.

De vingt volumes qui composent les œuvres completes de cet auteur, et que nous venons de passer en revue, il faudroit en retrancher un peu plus de la moitié si on vouloit le rendre aux gens du monde, qui ne le connoissent guere aujourd'hui que par la réputation peu méritée qu'on lui a faite : relégué

dans la bibliotheque des hommes de lettres, on le pille avec une hardiesse qui prouve qu'il devient de plus en plus étranger à la classe nombreuse des lecteurs. Il mérite d'être étudié comme auteur original, et comme homme rare, puisqu'avec l'esprit le plus fin qu'il soit possible d'imaginer, il n'offensa jamais personne : cette justice lui fut rendue publiquement le jour de sa réception à l'académie françoise, en 1743. M. l'archevêque de Sens, qui répondit au discours de Marivaux, crut avoir besoin d'une expression nouvelle pour peindre les qualités sociales de cet auteur, et il lui dit : *l'amabilité* de votre caractere; c'étoit la premiere fois que ce mot étoit employé de cette maniere.

Marivaux mourut le 11 février 1763, avec le calme que donnent des mœurs toujours pures et des sentimens religieux dont on a fait la regle de sa vie : sa seule inquiétude se portoit sur les infortunés qu'il avoit adoptés; il les légua à mademoiselle de Saint-Jean, qui accepta la donation, trait d'amitié qu'il est impossible de rappeler sans attendrissement.

(T. L.)

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME LA DUCHESSE

DU MAINE.

MADAME,

Je ne m'attendois pas que mes ouvrages dussent jamais me procurer l'honneur infini d'en dédier un à Votre Altesse Sérénissime *: rien de tout ce que j'étois capable de faire ne m'auroit paru digne de cette fortune-là. Quelle proportion, aurois-je dit, de mes foibles talens et de ceux qu'il faudroit pour amuser la délicatesse d'esprit de cette princesse! Je pense encore de même; et cependant aujourd'hui vous me permettez de vous faire un hommage de* la Surprise de l'Amour. *On a même vu* Votre Altesse Sérénissime *s'y plaire*

et en applaudir les représentations. Je ne saurois me refuser de le dire aux lecteurs, et je puis effectivement en tirer vanité; mais elle doit être modeste, et voici pourquoi : les esprits aussi supérieurs que le vôtre, MADAME, *n'exigent pas dans un ouvrage toute l'excellence qu'ils y pourroient souhaiter; plus indulgens que les demi-esprits, ce n'est pas aû poids de tout leur goût qu'ils les pesent pour l'estimer. Ils composent, pour ainsi dire, avec un auteur; ils observent avec finesse ce qu'il est capable de faire, eu égard à ses forces; et s'il le fait, ils sont contens, parce qu'il a été aussi loin qu'il pouvoit aller; et voilà positivement le cas où se trouve* la Surprise de l'Amour. MADAME, VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *a jugé qu'elle avoit à-peu-près le degré de bonté que je pouvois lui donner, et cela vous a suffi pour approuver; car autrement, comment m'auriez-vous fait grace? Ne saît-on pas dans le monde toute l'étendue de vos lumieres? Combien d'habiles auteurs ne doivent-ils pas la beauté de leurs ouvrages à la sûreté de votre critique! La finesse de votre goût n'a pas moins servi les lettres que votre protection a encouragé ceux qui les ont cultivées; et ce que je dis là,* MADAME, *ce n'est ni l'auguste naissance de* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *ni le rang qu'elle tient, qui me le*

dicte, c'est le public qui me l'apprend; et le public ne surfait point. Pour moi, il ne me reste là-dessus qu'une réflexion à faire, c'est qu'il est bien doux, quand on dédie un livre à une princesse, et qu'on aime la vérité, de trouver en elle autant de qualités réelles que la flatterie oseroit en feindre.

Je suis, avec un très profond respect,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très humble et très obéissant serviteur,
DE MARIVAUX.

ACTEURS.

LA MARQUISE.
LE CHEVALIER.
LE COMTE.
M. HORTENSIUS, pédant.
LUBIN, valet du Chevalier.
LISETTE, suivante de la Marquise.
UN LAQUAIS.
PLUSIEURS DOMESTIQUES.

La scene est chez la Marquise.


LUCCHESI PALLI

LA SURPRISE DE L'AMOUR.

F. Massard del

Gault de S.t Germain direx

Fut-ce chapitre mille, Sénèque ne sait ce qu'il dit !

Acte II Sc. X

LA SURPRISE

DE L'[illegible]OUR,

[illegible]

ACTE [illegible]MIER.

SCÈNE PR[illegible]

[illegible]

[illegible] Li-
[illegible] que de la scène.

LA M[illegible]E, s'arrêtant et soupirant.

[illegible]

[illegible] derrière elle. [illegible]

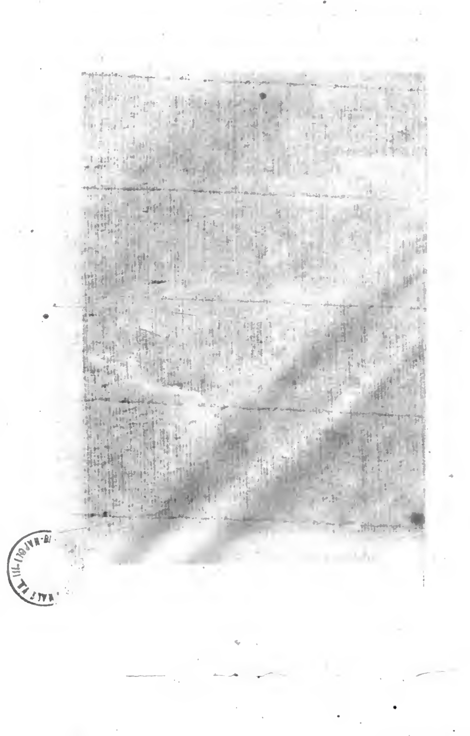
Ah!

LA MA[illegible]QUISE.

[illegible]-ce que j'entends là? Ah! c'est vous?

LISETTE.

[illegible] madame.



LA SURPRISE
DE L'AMOUR,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LISETTE.

La Marquise entre tristement sur la scene, Lisette la suit sans qu'elle le sache.

LA MARQUISE, *s'arrêtant et soupirant.*

Ah!

LISETTE, *derriere elle.*

Ah!

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que j'entends là? Ah! c'est vous?

LISETTE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

De quoi soupirez-vous?

LISETTE.

Moi? de rien. Vous soupirez, je prends cela pour une parole, et je vous réponds de même.

LA MARQUISE.

Fort bien; mais qui est-ce qui vous a dit de me suivre?

LISETTE.

Qui me l'a dit, madame? Vous m'appelez, je viens; vous marchez, je vous suis; j'attends le reste.

LA MARQUISE.

Je vous ai appelée, moi?

LISETTE.

Oui, madame..

LA MARQUISE.

Allez, vous rêvez; retournez-vous-en, je n'ai pas besoin de vous.

LISETTE.

Retournez-vous-en! les personnes affligées ne doivent point rester seules, madame.

LA MARQUISE.

Ce sont mes affaires; laissez-moi.

LISETTE.

Cela ne fait qu'augmenter leur tristesse.

LA MARQUISE.

Ma tristesse me plaît.

LISETTE.

Et c'est à ceux qui vous aiment à vous secourir

dans cet état-là ; je ne veux pas vous laisser mourir de chagrin.

LA MARQUISE.

Ah ! voyons donc où cela ira.

LISETTE.

Pardi ! il faut bien se servir de sa raison dans la vie, et ne pas quereller les gens qui sont attachés à nous.

LA MARQUISE.

Il est vrai que votre zele est fort bien entendu ; pour m'empêcher d'être triste il me met en colere.

LISETTE.

Eh bien ! cela distrait toujours un peu ; il vaut mieux quereller que soupirer.

LA MARQUISE.

Eh ! laissez-moi ; je dois soupirer toute ma vie.

LISETTE.

Vous devez, dites-vous ? Oh ! vous ne paierez jamais cette dette-là ; vous êtes trop jeune, elle ne sauroit être sérieuse.

LA MARQUISE.

Eh ! ce que je dis là n'est que [illegible] vrai ; il n'y a plus de consolation pour moi ; [illegible]'y en a plus : après deux ans de l'amour le plus tendre, épouser ce que l'on aime, ce qu'il y avoit de plus aimable au monde, l'épouser, et le perdre un mois après !

LISETTE.

Un mois ! C'est toujours autant de pris. Je connois une dame qui n'a gardé son mari que deux jours ; c'est cela qui est piquant.

LA MARQUISE.

J'ai tout perdu, vous dis-je.

LISETTE.

Tout perdu! Vous me faites trembler, est-ce que tous les hommes sont morts?

LA MARQUISE.

Eh! que m'importe qu'il reste des hommes?

LISETTE.

Ah! madame, que dites-vous là? Que le ciel les conserve! ne méprisons jamais nos ressources.

LA MARQUISE.

Mes ressources! à moi, qui ne veux plus m'occuper que de ma douleur; moi qui ne vis presque plus que par un effort de raison.

LISETTE.

Comment donc! par un effort de raison? Voilà une pensée qui n'est pas de ce monde. Mais vous êtes bien fraîche pour une personne qui se fatigue tant.

LA MARQUISE.

Je vous prie, Lisette, point de plaisanterie: vous me divertissez quelquefois; mais je ne suis pas à présent en situation de vous écouter.

LISETTE.

Ah! çà, madame, sérieusement, je vous trouve le meilleur visage du monde. Voyez ce que c'est, quand vous aimiez la vie, peut-être que vous n'étiez pas si belle; la peine de vivre vous donne un air plus vif et plus mutin dans les yeux; et je vous conseille de batailler toujours contre la vie, cela vous réussit on ne peut pas mieux.

LA MARQUISE.

Que vous êtes folle! je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

LISETTE.

N'auriez-vous pas dormi en rêvant que vous ne dormiez point? car vous avez le teint bien reposé. Mais vous n'êtes pas trop bien coiffée, et je suis d'avis de vous arranger un peu la tête. (*elle appelle.*) La Brie! (*un laquais entre.*) Qu'on apporte ici la toilette de madame. (*le laquais sort.*)

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que tu vas faire? Je n'en veux point.

LISETTE.

Vous n'en voulez point! vous refusez le miroir! un miroir, madame! savez-vous bien que vous me faites peur : cela seroit sérieux pour le coup; et nous allons voir cela. Il ne sera pas dit que vous serez charmante impunément, il faut que vous le voyiez, et que cela vous console, et qu'il vous plaise de vivre. (*des domestiques apportent la toilette.*)

LISETTE, *ayant pris le miroir.*

Allons, madame, mettez-vous là, que je vous ajuste : tenez, le savant que vous avez pris chez vous ne vous lira point de livre si consolant que ce que vous allez voir.

LA MARQUISE.

Oh! tu m'ennuies. Qu'ai-je besoin d'être mieux que je ne suis? Je ne veux voir personne.

LISETTE, *lui présentant le miroir.*

De grace, un petit coup d'œil sur la glace, un seul

petit coup d'œil; quand vous ne le donneriez que de côté, tâtez-en seulement.

LA MARQUISE.

Si tu voulois bien me laisser en repos.

LISETTE.

Quoi! votre amour-propre ne dit plus mot, et vous n'êtes pas à l'extrémité! cela n'est pas naturel, et vous me trompez. Faut-il vous parler franchement? Je vous disois que vous étiez plus belle qu'à l'ordinaire; mais la vérité est que vous êtes très-changée, et je voulois vous attendrir un peu pour un visage que vous abandonnez bien durement.

LA MARQUISE.

Il est vrai que je suis dans un terrible état.

LISETTE.

Il n'y a donc qu'à emporter la toilette? La Brie, remettez cela où vous l'avez pris. (*le laquais fait emporter la toilette, ce que l'on exécute lentement.*)

LA MARQUISE.

Je ne me pique plus ni d'agrément ni de beauté.

LISETTE.

Madame, la toilette s'en va, je vous en avertis.

LA MARQUISE.

Mais, Lisette, je suis donc bien épouvantable?

LISETTE.

Extrêmement changée.

LA MARQUISE.

Voyons donc, car il faut bien que je me débarrasse de toi. (*les domestiques rapportent la toilette.*)

LISETTE.

Ah! je respire, vous voilà sauvée : allons, courage, madame. (*elle reprend le miroir.*)

LA MARQUISE.

Donne le miroir : tu as raison, je suis bien abattue.

LISETTE.

Ne seroit-ce pas un meurtre que de laisser dépérir ce teint-là, qui n'est que lis et que roses quand on en a soin? Rangez-moi ces cheveux qui vous cachent les yeux : ah! les fripons, comme ils ont l'œillade assassine! ils m'auroient déja brûlée si j'étois de leur compétence; ils ne demandent qu'à faire du mal.

LA MARQUISE, *rendant le miroir.*

Tu rêves; on ne peut pas les avoir plus battus.

LISETTE.

Oui, battus! ce sont de bons hypocrites : que l'ennemi vienne, il verra beau jeu. Mais voici, je pense, un domestique de monsieur le Chevalier : c'est ce valet de campagne si naïf, qui vous a tant divertie il y a quelques jours. (*les domestiques emportent la toilette.*)

LA MARQUISE.

Que me veut son maître? Je ne vois personne.

LISETTE.

Il faut bien l'écouter.

SCENE II.

LA MARQUISE, LUBIN, LISETTE.

LUBIN.

Madame, pardonnez l'embarras...

LISETTE.

Abrege, abrege; il t'appartient bien d'embarrasser madame!

LUBIN, *à Lisette.*

Il vous appartient bien de m'interrompre, ma mie! est-ce qu'il ne m'est pas libre d'être honnête?

LA MARQUISE.

Finis; de quoi s'agit-il?

LUBIN.

Il s'agit, madame, que monsieur le Chevalier m'a dit... de vous dire... ce que votre femme-de-chambre m'a fait oublier.

LISETTE.

Quel original!

LUBIN.

Cela est vrai; mais quand la colere me prend, ordinairement la mémoire me quitte.

LA MARQUISE.

Retourne donc savoir ce que tu me veux.

LUBIN.

Oh! ce n'est pas la peine, madame, et je m'en ressouviens à cette heure. C'est que nous arrivâmes hier tous deux à Paris, monsieur le Chevalier et moi, et

que nous en partons demain pour n'y revenir jamais; ce qui fait que monsieur le Chevalier vous mande que vous ayez à trouver bon qu'il ne vous voie point cette après-dînée, et qu'il ne vous assure point de ses respects, sinon ce matin, si cela ne vous déplaisoit pas, pour vous dire adieu, à cause de l'incommodité de ses embarras.

LISETTE.

Tout ce galimatias-là signifie que monsieur le Chevalier souhaiteroit vous voir à présent.

LA MARQUISE.

Sais-tu ce qu'il a à me dire? car je suis dans l'affliction.

LUBIN, *d'un ton triste et à la fin pleurant.*

Il a à vous dire que vous ayez la bonté de l'entretenir un quart-d'heure. Pour ce qui est d'affliction, ne vous embarrassez pas, madame, il ne nuira pas à la vôtre, au contraire; car il est encore plus triste que vous, et moi aussi; nous faisons compassion à tout le monde.

LISETTE.

Mais en effet je crois qu'il pleure.

LUBIN.

Oh! vous ne voyez rien, je pleure bien autrement quand je suis seul; mais je me retiens par honnêteté.

LISETTE.

Tais-toi.

LA MARQUISE.

Dis à ton maître qu'il peut venir, et que je l'attends.

Et vous, Lisette, quand monsieur Hortensius sera revenu, qu'il vienne sur-le-champ me montrer les livres qu'il a dû m'acheter. (*Elle soupire en s'en allant.*) Ah!

SCENE III.

LUBIN, LISETTE.

LISETTE.

La voilà qui soupire; et c'est toi qui en es cause, butor que tu es : nous avons bien affaire de tes pleurs.

LUBIN.

Ceux qui n'en veulent pas n'ont qu'à les laisser; ils ont fait plaisir à madame; et monsieur le Chevalier l'accommodera bien autrement, car il soupire encore bien mieux que moi.

LISETTE.

Qu'il s'en garde bien! dis-lui de cacher sa douleur, je ne t'arrête que pour cela; ma maîtresse n'en a déja que trop, et je veux tâcher de l'en guérir : entends-tu?

LUBIN.

Pardi, tu cries assez haut.

LISETTE.

Tu es bien brusque. Eh! de quoi pleurez-vous donc tous deux? peut-on le savoir?

LUBIN.

Ma foi, de rien : moi, je pleure parce que je le veux bien; car si je voulois je serois gaillard.

LISETTE.

Le plaisant garçon!

LUBIN.

Oui, mon maître soupire parce qu'il a perdu une maîtresse; et comme je suis le meilleur cœur du monde, moi, je me suis mis à faire comme lui pour l'amuser; de sorte que je vais toujours pleurant sans être fâché, seulement par compliment.

LISETTE, *rit.*

Ah, ah, ah, ah!

LUBIN, *en riant.*

Eh, eh, eh! Tu en ris? J'en ris quelquefois de même, mais rarement, car cela me dérange. J'ai pourtant perdu aussi une maîtresse, moi; mais comme je ne la verrai plus, je l'aime toujours sans en être plus triste. (*il rit.*) Eh, eh, eh!

LISETTE.

Il me divertit. Adieu : fais ta commission, et ne manque pas d'avertir monsieur le Chevalier de ce que je t'ai dit.

LUBIN, *riant.*

Adieu, adieu.

LISETTE.

Comment donc! tu me lorgnes, je pense?

LUBIN.

Oui-dà, je te lorgne.

LISETTE.

Tu ne pourras plus te remettre à pleurer.

LUBIN.

Gageons que si : veux-tu voir?

LISETTE.

Va-t'en; ton maître t'attendra.

LUBIN.

Je ne l'en empêche pas.

LISETTE.

Je n'ai que faire d'un homme qui part demain : retire-toi.

LUBIN.

A propos, tu as raison, et ce n'est pas la peine d'en dire davantage. Adieu donc, la fille.

LISETTE.

Bonjour, l'ami.

SCENE IV.

LISETTE.

Ce bouffon-là est amusant. Mais voici monsieur Hortensius aussi chargé de livres qu'une bibliotheque. Que cet homme-là m'ennuie avec sa doctrine ignorante! Quelle fantaisie a madame d'avoir pris ce personnage-là chez elle pour la conduire dans ses lectures, et amuser sa douleur! Que les femmes du monde ont de travers!

SCENE V.

HORTENSIUS, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur Hortensius, madame m'a chargée de

vous dire que vous alliez lui montrer les livres que vous avez achetés pour elle.

HORTENSIUS.

Je serai ponctuel à obéir, mademoiselle Lisette; et madame la Marquise ne pouvoit charger de ses ordres personne qui me les rendît plus dignes de ma prompte obéissance.

LISETTE.

Ah! le joli tour de phrase! Comment! vous me saluez de la période la plus galante qui se puisse, et l'on sent bien qu'elle part d'un homme qui sait sa rhétorique.

HORTENSIUS.

La rhétorique que je sais là-dessus, mademoiselle, ce sont vos beaux yeux qui me l'ont apprise.

LISETTE.

Mais ce que vous me dites là est merveilleux! je ne savois pas que mes beaux yeux enseignassent la rhétorique.

HORTENSIUS.

Ils ont mis mon cœur en état de soutenir these, mademoiselle; et, pour essai de ma science, je vais, si vous l'avez pour agréable, vous donner un petit argument en forme.

LISETTE.

Un argument à moi! je ne sais ce que c'est; je ne veux point tâter de cela: adieu.

HORTENSIUS.

Arrêtez, voyez mon petit syllogisme; je vous assure qu'il est concluant.

LISETTE.

Un syllogisme! eh! que voulez-vous que je fasse de cela?

HORTENSIUS.

Ecoutez : on doit son cœur à ceux qui nous donnent le leur : je vous donne le mien ; *ergo* vous me devez le vôtre.

LISETTE.

Est-ce là tout? Oh! je sais la rhétorique aussi, moi. Tenez: on ne doit son cœur qu'à ceux qui le prennent : assurément vous ne prenez pas le mien ; *ergo* vous ne l'aurez pas. Bonjour.

HORTENSIUS, *l'arrêtant.*

La raison répond...

LISETTE.

Oh! pour la raison, je ne m'en mêle point : les filles de mon âge n'ont point de commerce avec elle. Adieu, monsieur Hortensius ; que le ciel vous bénisse, vous, votre these, et votre syllogisme!

HORTENSIUS.

J'avois pourtant fait de petits vers latins sur vos beautés.

LISETTE.

Eh! mais, monsieur Hortensius, mes beautés n'entendent que le françois.

HORTENSIUS.

On peut vous les traduire.

LISETTE.

Achevez donc, car j'ai hâte.

HORTENSIUS.

Je crois les avoir serrés dans un livre. (*il les cherche.*)

LISETTE, *voyant venir la Marquise.*

Voilà madame; laissons-le chercher son papier. (*Elle sort.*)

SCENE VI.

LA MARQUISE, HORTENSIUS.

HORTENSIUS, *continue en feuilletant.*

Je vous y donne le nom d'Hélene de la maniere du monde la plus poétique, et j'ai pris la liberté de m'appeler le Pâris de l'aventure. Les voilà; cela est galant.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire avec cette aventure où vous vous appelez Pâris? A qui parliez-vous? Voyons ce papier.

HORTENSIUS.

Madame, c'est un trait de l'histoire des Grecs en latin dont mademoiselle Lisette me demandoit l'explication.

LA MARQUISE.

Elle est bien curieuse, et vous bien complaisant. Où sont les livres que vous m'avez achetés, monsieur?

HORTENSIUS.

Je les tiens, madame, tous bien conditionnés, et d'un prix fort raisonnable; souhaitez-vous les voir?

LA MARQUISE.

Montrez.

UN LAQUAIS, *entrant.*

Voici monsieur le Chevalier, madame.

LA MARQUISE, *au laquais.*

Faites entrer. (*à Hortensius.*) Portez-les chez moi, nous les verrons tantôt.

(*Hortensius sort.*)

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, madame, d'une visite sans doute importune, sur-tout dans la situation où je sais que vous êtes.

LA MARQUISE.

Ah! votre visite ne m'est point importune; je la reçois avec plaisir. Puis-je vous rendre quelque service? De quoi s'agit-il? Vous me paroissez bien triste.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, madame, un homme au désespoir, et qui va se confiner dans le fond de sa province pour y finir une vie qui lui est à charge.

LA MARQUISE.

Que me dites-vous donc là? vous m'inquiétez; que vous est-il arrivé?

LE CHEVALIER.

Le plus grand de tous les malheurs, le plus sen-

sible, le plus irréparable; j'ai perdu Angélique, et je la perds pour jamais.

LA MARQUISE.

Comment donc! est-ce qu'elle est morte?

LE CHEVALIER.

C'est la même chose pour moi. Vous savez où elle s'étoit retirée depuis huit mois pour se soustraire au mariage où son pere vouloit la contraindre; nous espérions tous deux que sa retraite fléchiroit le pere: il a continué de la persécuter; et lasse apparemment de ses persécutions, accoutumée à notre absence, désespérant sans doute de me voir jamais à elle, elle a cédé, renoncé au monde, et s'est liée par des nœuds qu'elle ne peut plus rompre. Il y a deux mois que la chose est faite. Je la vis la veille, je lui parlai, je me désespérai; et ma désolation, mes prieres, mon amour, tout m'a été inutile; j'ai été témoin de mon malheur; j'ai depuis toujours demeuré dans le lieu; il a fallu m'en arracher; je n'en arrivai qu'avant-hier. Je me meurs, je voudrois mourir, et je ne sais pas comment je vis encore.

LA MARQUISE.

En vérité, il semble dans le monde que les afflictions ne soient faites que pour les honnêtes gens.

LE CHEVALIER.

Je devrois retenir ma douleur, madame; vous n'êtes que trop affligée vous-même.

LA MARQUISE.

Non, Chevalier, ne vous gênez point; votre douleur fait votre éloge; je la regarde comme une vertu:

j'aime à voir un cœur estimable, car cela est si rare. Hélas! il n'y a plus de mœurs, plus de sentiment dans le monde. Moi qui vous parle, on trouve étonnant que je pleure depuis six mois; vous passerez aussi pour un homme extraordinaire; il n'y aura que moi qui vous plaindrai véritablement, et vous êtes le seul qui rendrez justice à mes pleurs : vous me ressemblez, vous êtes né sensible, je le vois bien.

LE CHEVALIER.

Il est vrai, madame, que mes chagrins ne m'empêchent pas d'être touché des vôtres.

LA MARQUISE.

J'en suis persuadée. Mais venons au reste : que me voulez-vous?

LE CHEVALIER.

Je ne verrai plus Angélique, elle me l'a défendu, et je veux lui obéir.

LA MARQUISE.

Voilà comment pense un honnête homme, par exemple.

LE CHEVALIER.

Voici une lettre que je ne saurois lui faire tenir, et qu'elle ne recevroit point de ma part : vous allez incessamment à votre campagne, qui est voisine du lieu où elle est; faites-moi, je vous supplie, le plaisir de la lui donner vous-même; la lire est la seule grace que je lui demande; et si à mon tour, madame, je pouvois jamais vous obliger...

LA MARQUISE.

Eh! qui est-ce qui en doute? Dès que vous êtes

capable d'une vraie tendresse, vous êtes né généreux, cela va sans dire; je sais à présent votre caractere comme le mien : les bons cœurs se ressemblent, Chevalier. Mais la lettre n'est point cachetée.

LE CHEVALIER.

Je ne sais ce que je fais dans le trouble où je suis : puisqu'elle ne l'est point, lisez-la, madame; vous en jugerez mieux combien je suis à plaindre : nous causerons plus long-temps ensemble, et je sens que votre conversation me soulage.

LA MARQUISE.

Tenez, sans compliment, depuis six mois je n'ai eu de moment supportable que celui-ci; et la raison de cela c'est qu'on aime à soupirer avec ceux qui vous entendent. Lisons la lettre.

(*elle lit.*)

« J'avois dessein de vous revoir encore, Angé-
« lique; mais j'ai songé que je vous désobligerois,
« et je m'en abstiens : après tout, qu'aurois-je été
« chercher? je ne saurois le dire; tout ce que je sais,
« c'est que je vous ai perdue, que je voudrois vous
« parler pour redoubler la douleur de ma perte,
« pour m'en pénétrer jusqu'à mourir. »

(*répétant les derniers mots.*)

Pour m'en pénétrer jusqu'à mourir! Mais cela est étonnant; ce que vous dites là, Chevalier, je l'ai pensé mot pour mot dans mon affliction; peut-on se rencontrer jusque-là? En vérité, vous me donnez bien de l'estime pour vous. Achevons.

(*elle lit.*)

« Mais c'est fait, et je ne vous écris que pour
« vous demander pardon de ce qui m'échappa
« contre vous à notre derniere entrevue : vous me
« quittiez pour jamais, Angélique, j'étois au déses-
« poir ; et dans ce moment-là je vous aimois trop
« pour vous rendre justice. Mes reproches vous coû-
« terent des larmes ; je ne voulois pas les voir, je
« voulois que vous fussiez coupable, et que vous
« crussiez l'être ; et j'avoue que j'offensois la vertu
« même. Adieu, Angélique ; ma tendresse ne finira
« qu'avec ma vie, et je renonce à tout engagement.
« J'ai voulu que vous fussiez contente de mon cœur,
« afin que l'estime que vous aurez pour lui excuse la
« tendresse dont vous m'honorâtes. »

(*rendant la lettre.*)

Allez, Chevalier, avec cette façon de sentir là vous n'êtes point à plaindre. Quelle lettre ! Autrefois le marquis m'en écrivit une à-peu-près de même : je croyois qu'il n'y avoit que lui au monde qui en fût capable ; vous étiez son ami, et je ne m'en étonne pas.

LE CHEVALIER.

Vous savez combien son amitié m'étoit chere.

LA MARQUISE.

Il ne la donnoit qu'à ceux qui la méritoient.

LE CHEVALIER.

Que cette amitié-là me seroit d'un grand secours s'il vivoit encore !

LA MARQUISE, *attendrie.*

Sur ce pied-là nous l'avons donc perdu tous deux.

LE CHEVALIER.

Je crois que je ne lui survivrai pas long-temps.

LA MARQUISE.

Non, Chevalier, vivez pour me donner la satisfaction de voir son ami le regretter avec moi; à la place de son amitié je vous offre la mienne.

LE CHEVALIER.

Je vous la demande de tout mon cœur, elle sera ma ressource; je prendrai la liberté de vous écrire; vous voudrez bien me répondre, et c'est une espérance consolante que j'emporte en partant.

LA MARQUISE.

En vérité, Chevalier, je souhaiterois que vous restassiez; il n'y a qu'avec vous que ma douleur se verroit libre.

LE CHEVALIER.

Si je restois, je romprois avec tout le monde, et ne voudrois voir que vous.

LA MARQUISE.

Mais, effectivement, faites-vous bien de partir? Consultez-vous : il me semble qu'il vous sera plus doux d'être moins éloigné d'Angélique.

LE CHEVALIER.

Il est vrai que je pourrois vous en parler quelquefois.

LA MARQUISE.

Oui; je vous plaindrois, du moins, et vous me plaindriez aussi; cela rend la douleur plus supportable.

LE CHEVALIER.

En vérité, je crois que vous avez raison.

LA MARQUISE.

Nous sommes voisins.

LE CHEVALIER.

Nous demeurons comme dans la même maison, puisque le même jardin nous est commun.

LA MARQUISE.

Nous sommes affligés, nous pensons de même.

LE CHEVALIER.

L'amitié nous sera d'un grand secours.

LA MARQUISE.

Nous n'avons que cette ressource-là dans les afflictions, vous en conviendrez. Aimez-vous la lecture?

LE CHEVALIER.

Beaucoup.

LA MARQUISE.

Cela vient encore fort bien : j'ai pris depuis quinze jours un homme à qui j'ai donné le soin de ma bibliotheque. Je n'ai pas la vanité de devenir savante, mais je suis bien aise de m'occuper : il me lit tous les jours quelque chose; nos lectures sont sérieuses, raisonnables; il y met un ordre qui m'instruit en m'amusant : voulez-vous être de la partie?

LE CHEVALIER.

Voilà qui est fini, madame, vous me déterminez; c'est un bonheur pour moi que de vous avoir vue : je me sens déja plus tranquille. Allons, je ne partirai point. J'ai des livres aussi en assez grande quantité; celui qui a soin des vôtres les mettra tous

ensemble ; et je vais appeler mon valet pour changer les ordres que je lui ai donnés. Que je vous ai d'obligation ! peut-être que vous me sauvez la raison ; mon désespoir se calme. Vous avez dans l'esprit une douceur qui m'étoit nécessaire, et qui me gagne. Vous avez renoncé à l'amour, et moi aussi ; et votre amitié me tiendra lieu de tout, si vous êtes sensible à la mienne.

LA MARQUISE.

Sérieusement, je m'y crois presque obligé pour vous dédommager de celle du marquis. Allez, Chevalier, faites vîte vos affaires ; je vais de mon côté donner quelque ordre aussi : nous nous reverrons tantôt. (*à part.*) En vérité, cet homme-là a un fonds de probité qui me charme.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER.

Voilà vraiment de ces esprits propres à consoler une personne affligée. Que cette femme-là a de mérite ! je ne la connoissois pas encore ; quelle solidité d'esprit ! quelle bonté de cœur ! C'est un caractere à-peu-près comme celui d'Angélique, et ce sont des trésors que ces caracteres-là : oui, je la préfere à tous les amis du monde. (*il appelle.*) Lubin ! il me semble que je le vois dans le jardin. Lubin !

SCENE IX.

LE CHEVALIER, LUBIN.

LUBIN, *répond derriere le théâtre.*

Monsieur... (*et puis il arrive avec tristesse.*) Que vous plaît-il, monsieur?

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu donc avec cet air triste?

LUBIN.

Hélas! monsieur, quand je suis à rien faire, je m'attriste à cause de votre maîtresse, et un peu à cause de la mienne : je suis fâché de ce que nous partons; si nous restions, je serois fâché de même.

LE CHEVALIER.

Nous ne partons point; ainsi ne fais rien de ce que je t'avois ordonné pour notre départ.

LUBIN.

Nous ne partons point?

LE CHEVALIER.

Non, j'ai changé d'avis.

LUBIN.

Mais, monsieur, j'ai fait mon paquet.

LE CHEVALIER.

Eh bien! tu n'as qu'à le défaire.

LUBIN.

J'ai dit adieu à tout le monde; je ne pourrai donc plus voir personne?

LE CHEVALIER.

Eh! tais-toi. Rends-moi mes lettres.

LUBIN.

Ce n'est pas la peine, je les porterai tantôt.

LE CHEVALIER.

Cela n'est plus nécessaire puisque je reste ici.

LUBIN.

Je n'y comprends rien. C'est donc encore autant de perdu que ces lettres-là? Mais, monsieur, qui est-ce qui vous empêche de partir? est-ce madame la Marquise?

LE CHEVALIER.

Oui.

LUBIN.

Et nous ne changeons point de maison?

LE CHEVALIER.

Et pourquoi en changer?

LUBIN.

Ah! me voilà perdu!

LE CHEVALIER.

Comment donc?

LUBIN.

Vos maisons se communiquent, de l'une on entre dans l'autre; je n'ai plus ma maîtresse; madame la Marquise a une femme-de-chambre tout agréable; de chez vous j'irai chez elle; crac, me voilà infidele tout de plain-pied, et cela m'afflige. Pauvre Marton! faudra-t-il que je t'oublie?

LE CHEVALIER.

Tu serois un bien mauvais cœur.

LUBIN.

Ah! pour cela, oui, cela sera bien vilain; mais

cela ne manquera pas d'arriver, car j'y sens déja du plaisir; et cela me met au désespoir. Encore si vous aviez la bonté de montrer l'exemple. Tenez, la voilà qui vient, Lisette.

SCENE X.

LE COMTE, LE CHEVALIER, LISETTE, LUBIN.

LE COMTE.

J'allois chez vous, Chevalier, et j'ai su de Lisette que vous étiez ici : elle m'a dit votre affliction, et je vous assure que j'y prends beaucoup de part; il faut tâcher de se dissiper.

LE CHEVALIER.

Cela n'est pas aisé, monsieur le Comte.

LUBIN, *faisant un sanglot.*

Eh!

LE CHEVALIER, *à Lubin.*

Tais-toi.

LE COMTE.

Que lui est-il donc arrivé à ce pauvre garçon ?

LE CHEVALIER.

Il a, dit-il, du chagrin de ce que je ne pars point, comme je l'avois résolu.

LUBIN, *riant.*

Et pourtant je suis bien aise de rester, à cause de Lisette.

LISETTE.

Cela est galant. Mais, monsieur le Chevalier, ve-

nons à ce qui nous amene, monsieur le Comte et moi. J'étois sous le berceau pendant votre conversation avec madame la Marquise, et j'en ai entendu une partie sans le vouloir. Votre voyage est rompu, ma maîtresse vous a conseillé de rester, vous êtes tous deux dans la tristesse, et la conformité de vos sentimens fera que vous vous verrez souvent. Je suis attachée à ma maîtresse plus que je ne saurois vous le dire; et je suis désolée de voir qu'elle ne veut pas se consoler, qu'elle soupire et pleure toujours : à la fin elle n'y résistera pas. N'entretenez point sa douleur, tâchez même de la tirer de sa mélancolie. Voilà monsieur le Comte qui l'aime; vous le connoissez, il est de vos amis; madame la Marquise n'a point de répugnance à le voir, ce seroit un mariage qui conviendroit: je tâche de le faire réussir; aidez-nous de votre côté, monsieur le Chevalier; rendez ce service à votre ami, servez ma maîtresse elle-même.

LE CHEVALIER.

Mais, Lisette, ne me dites-vous pas que madame la Marquise voit monsieur le Comte sans répugnance?

LE COMTE, *au Chevalier.*

Mais sans répugnance, cela veut dire qu'elle me souffre; voilà tout.

LISETTE, *au Comte.*

Et qu'elle reçoit vos visites.

LE CHEVALIER, *au Comte.*

Fort bien; mais s'aperçoit-elle que vous l'aimez?

LE COMTE.

Je crois que oui.

LISETTE, *au Chevalier.*

De temps en temps, de mon côté, je glisse de petits mots afin qu'elle y prenne garde.

LE CHEVALIER.

Mais vraiment, ces petits mots-là doivent faire un grand effet, et vous êtes entre de bonnes mains, monsieur le Comte. Et que vous dit la Marquise? vous répond-elle d'une façon qui promette quelque chose?

LE COMTE.

Jusqu'ici elle me traite avec beaucoup de douceur.

LE CHEVALIER.

Avec douceur! sérieusement?

LE COMTE.

Il me le paroît.

LE CHEVALIER, *brusquement.*

Mais sur ce pied-là vous n'avez donc pas besoin de moi?

LE COMTE.

C'est conclure d'une maniere qui m'étonne.

LE CHEVALIER.

Point du tout, je dis fort bien : on voit votre amour, on le souffre, on y fait accueil; apparemment qu'on s'y plaît; et je gâterois peut-être tout si je m'en mêlois : cela va tout seul.

LISETTE, *au Comte.*

Je vous avoue que voilà un raisonnement auquel je n'entends rien.

LE COMTE, *à Lisette.*

J'en suis aussi surpris que vous.

LE CHEVALIER.

Ma foi, monsieur le Comte, je faisois tout pour le mieux; mais puisque vous le voulez, je parlerai; il en arrivera ce qu'il pourra : vous le voulez malgré mes bonnes raisons; je suis votre serviteur et votre ami.

LE COMTE, *au Chevalier.*

Non, monsieur, je vous suis bien obligé, et vous aurez la bonté de ne rien dire; j'irai mon chemin. Adieu, Lisette; ne m'oubliez pas. Puisque madame la Marquise a des affaires, je reviendrai une autre fois.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, LISETTE, LUBIN.

LE CHEVALIER, *à lui-même.*

Faites entendre raison aux gens, voilà ce qui en arrive : assurément cela est original; il me quitte aussi froidement que s'il quittoit un rival.

LUBIN.

Eh bien! tout coup vaille : il ne faut jurer de rien dans la vie, cela dépend des fantaisies; fournissez-vous toujours, et vivent les provisions! n'est-ce pas, Lisette?

LISETTE.

Oserois-je, monsieur le Chevalier, vous parler à cœur ouvert?

LE CHEVALIER.

Parlez.

LISETTE.

Mademoiselle Angélique est perdue pour vous.

LE CHEVALIER.

Je ne le sais que trop.

LISETTE.

Madame la Marquise est riche, jeune et belle.

LUBIN.

Cela est friand.

LE CHEVALIER.

Après.

LISETTE.

Eh bien! monsieur le Chevalier, tantôt vous l'avez vue soupirer de ses afflictions; n'auriez-vous pas trouvé qu'elle a bonne grace à soupirer? je crois que vous m'entendez?

LUBIN.

Courage, monsieur.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous; qu'est-ce que cela signifie? que j'ai de l'inclination pour elle?

LISETTE.

Pourquoi non? je le voudrois de tout mon cœur: dans l'état où je vois ma maîtresse, que m'importe par qui elle en sorte, pourvu qu'elle épouse un honnête homme?

LE CHEVALIER.

Lisette, je pardonne au zele que vous avez pour votre maîtresse; mais votre discours ne me plaît point.

LUBIN.

Il est incivil.

LE CHEVALIER.

Mon voyage est rompu; on ne change pas à tout moment de résolution, et je ne partirai point. A l'égard de monsieur le Comte, je parlerai en sa faveur à votre maîtresse; et s'il est vrai, comme je le préjuge, qu'elle ait du penchant pour lui, ne vous inquiétez de rien, mes visites ne seront pas fréquentes, et ma tristesse ne gâtera rien ici.

LISETTE.

N'avez-vous que cela à me dire, monsieur?

LE CHEVALIER.

Que pourrois-je vous dire davantage?

LISETTE.

Adieu, monsieur, je suis votre servante.

SCENE XII.

LE CHEVALIER, LUBIN.

LE CHEVALIER, *quelque temps sérieux.*

Tout ce que j'entends là me rend la perte d'Angélique encore plus sensible.

LUBIN, *à lui-même.*

Ma foi, Angélique me coupe la gorge.

LE CHEVALIER, *à lui-même, en se promenant.*

Je m'attendois à trouver quelque consolation dans la Marquise; sa généreuse résolution de ne plus aimer me la rendoit respectable, et la voilà qui va se

remarier ; à la bonne heure : je la distinguois, et ce n'est qu'une femme comme une autre.

LUBIN.

Mettez-vous à la place d'une veuve qui s'ennuie.

LE CHEVALIER, *à lui-même.*

Ah ! chere Angélique, s'il y a quelque chose au monde qui puisse me consoler, c'est de sentir combien vous êtes au-dessus de votre sexe, c'est de voir combien vous méritez mon amour.

LUBIN, *à lui-même.*

Ah ! Marton, Marton ! je t'oubliois d'un grand courage ; mais mon maître ne veut pas que j'acheve, je m'en vais donc me remettre à te regretter comme auparavant, et que le ciel m'assiste !

LE CHEVALIER, *se promenant, à lui-même.*

Je me sens plus que jamais accablé de ma douleur.

LUBIN, *à lui-même.*

Lisette m'avoit un peu ragaillardi.

LE CHEVALIER, *à lui-même.*

Je vais m'enfermer chez moi ; je ne verrai que tantôt la Marquise : je n'ai plus que faire ici si elle se marie. Suis-je en état de voir des fêtes ! en vérité, la Marquise y songe-t-elle ? et qu'est devenue la mémoire de son mari ?

LUBIN.

Ah ! monsieur, qu'est-ce que vous voulez qu'elle fasse d'une mémoire ?

LE CHEVALIER, *à Lubin.*

Quoi qu'il en soit, je lui ai dit que je ferois apporter mes livres, et l'honnêteté veut que je tienne

parole : va me chercher celui qui a soin des siens. Ne seroit-ce pas lui qui entre?

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, HORTENSIUS, LUBIN.

HORTENSIUS.

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, monsieur; je m'appelle Hortensius : madame la Marquise, dont j'ai l'avantage de diriger les lectures, et à qui j'enseigne tour-à-tour les belles-lettres, la morale et la philosophie, sans préjudice des autres sciences que je pourrois lui enseigner encore, m'a fait entendre, monsieur, le desir que vous avez de me montrer vos livres, lesquels témoigneront sans doute l'excellence de votre bon goût; partant, monsieur, que vous plaît-il qu'il en soit?

LE CHEVALIER.

Lubin va vous mener à ma bibliotheque, monsieur, et vous pouvez en faire apporter les livres ici.

HORTENSIUS.

Soit fait comme vous le commandez.

SCENE XIV.

HORTENSIUS, LUBIN.

HORTENSIUS.

Eh bien! mon garçon, je vous attends.

LUBIN.

Un petit moment d'audience, monsieur le docteur Hortus.

HORTENSIUS.

Hortensius, Hortènsius; ne défigurez point mon nom.

LUBIN.

Qu'il reste comme il est; je n'ai pas envie de lui gâter la taille.

HORTENSIUS.

Je le crois; mais que voulez-vous? (*à part.*) Il faut gagner la bienveillance de tout le monde.

LUBIN.

Vous apprenez la morale et la philosophie à la Marquise?

HORTENSIUS.

Oui.

LUBIN.

A quoi cela sert-il, ces choses-là?

HORTENSIUS.

A purger l'ame de toutes ses passions.

LUBIN.

Tant mieux; faites-moi prendre un doigt de cette médecine-là contre ma mélancolie.

HORTENSIUS.

Est-ce que vous avez du chagrin?

LUBIN.

Tant, que j'en mourrois sans le bon appétit qui me sauve.

HORTENSIUS.

Vous avez là un puissant antidote : je vous dirai pourtant, mon ami, que le chagrin est toujours inutile, parce qu'il ne remédie à rien, et que la raison doit être notre regle dans tous les états.

LUBIN.

Ne parlons point de raison, je la sais par cœur, celle-là ; purgez-moi plutôt avec de la morale.

HORTENSIUS.

Je vous en dis, et de la meilleure.

LUBIN.

Elle ne vaut donc rien pour mon tempérament. Servez-moi de la philosophie.

HORTENSIUS.

Ce seroit à-peu-près la même chose.

LUBIN.

Voyons donc les belles-lettres.

HORTENSIUS.

Elles ne vous conviendroient pas. Mais quel est votre chagrin ?

LUBIN.

C'est l'amour.

HORTENSIUS.

Oh ! la philosophie ne veut pas qu'on prenne d'amour.

LUBIN.

Oui ; mais quand il est pris, que veut-elle qu'on en fasse ?

HORTENSIUS.

Qu'on y renonce, qu'on le laisse là.

LUBIN.

Qu'on le laisse là ! Et s'il ne s'y tient pas? car il court après vous.

HORTENSIUS.

Il faut fuir de toutes ses forces.

LUBIN.

Bon ! quand on a de l'amour, est-ce qu'on a des jambes? la philosophie en fournit donc?

HORTENSIUS.

Elle nous donne d'excellens conseils.

LUBIN.

Des conseils! ah! le triste équipage pour gagner pays !

HORTENSIUS.

Ecoutez: voulez-vous un remede infaillible ? Vous pleurez une maîtresse, faites-en une autre.

LUBIN.

Eh, morbleu ! que ne parlez-vous ? voilà qui est bon, cela. Gageons que c'est avec cette morale-là que vous traitez la Marquise, qui va se marier avec monsieur le Comte.

HORTENSIUS, *étonné.*

Elle va se marier, dites-vous?

LUBIN.

Assurément ; et si nous avions voulu d'elle, nous l'aurions eue par préférence, car Lisette nous l'a offerte.

HORTENSIUS.

Etes-vous bien sûr de ce que vous me dites ?

LUBIN.

A telles enseignes que Lisette nous a ensuite proposé de nous retirer, parce que nous sommes tristes; qu'on veut vous éloigner, vous, parce que vous êtes un peu pédant, à ce qu'elle dit, et qu'il faut que la Marquise se tienne en joie.

HORTENSIUS, *à part.*

Benè, benè; je te rends grace, ô fortune! de m'avoir instruit de cela : je me trouve bien ici, ce mariage m'en chasseroit; mais je vais soulever un orage qu'on ne pourra vaincre.

LUBIN.

Que marmottez-vous là dans vos dents, docteur?

HORTENSIUS.

Rien. Allons toujours chercher les livres, car le temps presse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HORTENSIUS, LUBIN.

LUBIN, *chargé d'une manne de livres, et s'asseyant dessus.*

Ah! je n'aurois jamais cru que la science fût si pesante.

HORTENSIUS.

Belle bagatelle! j'ai bien plus de livres que tout cela dans ma tête.

LUBIN.

Vous?

HORTENSIUS.

Moi-même.

LUBIN.

Et qu'est-ce que vous faites de tout cela dans votre tête?

HORTENSIUS.

J'en nourris mon esprit.

LUBIN.

Il me semble que cette nourriture-là ne lui profite point; je l'ai trouvé maigre.

HORTENSIUS.

Vous ne vous y connoissez point. Mais reposez-vous un moment; vous viendrez me trouver après dans la bibliotheque, où je vais faire de la place à ces livres.

LUBIN.

Allez, allez toujours devant. (*Hortensius sort.*) (*Lubin, seul et assis.*) Ah! pauvre Lubin! J'ai bien du tourment dans le cœur : je ne sais plus à présent si c'est Marton que j'aime, ou si c'est Lisette; je crois pourtant que c'est Lisette, à moins que ce ne soit Marton.

SCENE II.

LISETTE, LUBIN, DES LAQUAIS.

LISETTE, *à quelques laquais qui portent des sieges.*

Apportez, apportez-en encore un ou deux, et mettez-les là.

(*les laquais placent les sieges et sortent.*)

LUBIN, *assis.*

Bonjour, m'amour.

LISETTE.

Que fais-tu donc ici?

LUBIN.

Je me repose sur un paquet de livres que je viens d'apporter pour nourrir l'esprit de madame, car le docteur le dit ainsi.

LISETTE.

La sotte nourriture! Quand verrai-je finir toutes ces folies-là? Va, va, porte ton impertinent ballot.

LUBIN.

C'est de la morale et de la philosophie : ils disent que cela purge l'âme; j'en ai pris une petite dose, mais cela ne m'a pas seulement fait éternuer.

LISETTE.

Je ne sais ce que tu viens me conter. Laisse-moi en repos; va-t'en.

LUBIN.

Eh pardi! ce n'est donc pas pour moi que tu faisois apporter des sieges?

LISETTE.

Le butor! c'est pour madame qui va venir ici.

LUBIN.

Voudrois-tu en passant prendre la peine de t'asseoir un moment, mademoiselle? je t'en prie; j'aurois quelque chose à te communiquer.

LISETTE.

Eh bien! que me veux-tu, monsieur?

LUBIN.

Je te dirai, Lisette, que je viens de regarder ce qui se passe dans mon cœur; et je te confie que j'ai vu la figure de Marton qui en délogeoit, et la tienne qui demandoit à se nicher dedans : je lui ai dit que je t'en parlerois, elle attend; veux-tu que je la laisse entrer?

LISETTE.

Non, Lubin, je te conseille de la renvoyer; car,

dis-moi, que ferois-tu? à quoi cela aboutiroit-il? à quoi nous serviroit-il de nous aimer?

LUBIN.

Ah! on trouve toujours bien le débit de cela entre deux personnes.

LISETTE.

Non, te dis-je; ton maître ne veut point s'attacher à ma maîtresse; et ma fortune dépend de demeurer avec elle, comme la tienne dépend de rester avec le Chevalier.

LUBIN.

Cela est vrai; j'oubliois que j'avois une fortune qui n'est pas d'avis que je te trouve belle. Cependant si tu me trouvois à ton gré! c'est dommage que tu n'aies pas la satisfaction de m'aimer à ton aise; c'est un hasard qui ne se trouve pas toujours. Serois-tu d'avis que j'en touchasse un petit mot à la Marquise? Elle a de l'amitié pour le Chevalier, le Chevalier en a pour elle; ils pourroient fort bien se faire l'amitié de s'épouser par amour, et notre affaire iroit tout de suite.

LISETTE.

Tais-toi, voici madame.

LUBIN.

Laisse-moi faire.

SCENE III.

LA MARQUISE, HORTENSIUS, LUBIN, LISETTE.

LA MARQUISE.

Lisette, allez dire là-bas qu'on ne laisse entrer personne; je crois que voilà l'heure de notre lecture : il faudroit avertir le Chevalier.

LISETTE.

Voilà Lubin, madame. (*Elle sort.*)

SCENE IV.

LA MARQUISE, HORTENSIUS, LUBIN.

LA MARQUISE.

Ah! te voilà, Lubin; où est ton maître?

LUBIN.

Je crois, madame, qu'il est allé soupirer chez lui.

LA MARQUISE.

Va lui dire que nous l'attendons.

LUBIN.

Oui, madame; et j'aurai aussi pour moi une petite bagatelle à vous proposer, dont je prendrai la liberté de vous entretenir en toute humilité, comme cela se doit.

LA MARQUISE.

Eh! de quoi s'agit-il?

LUBIN.

Oh! presque de rien; nous parlerons de cela tantôt, quand j'aurai fait votre commission.

LA MARQUISE.

Je te rendrai service si je le puis.

LUBIN.

Je vous serai bien obligé, madame.

SCENE V.

LA MARQUISE, HORTENSIUS.

LA MARQUISE, *nonchalamment.*

Eh bien! monsieur, vous n'aimez donc pas les livres du Chevalier?

HORTENSIUS.

Non, madame, le choix ne m'en paroît pas docte: dans dix tomes, pas la moindre citation de nos auteurs grecs ou latins, lesquels, quand on compose, doivent fournir tout le suc d'un ouvrage.

LA MARQUISE.

Changeons de discours. Que nous lirez-vous aujourd'hui?

HORTENSIUS.

Je m'étois proposé de vous lire un peu du Traité de la Patience, chapitre premier, du Veuvage.

LA MARQUISE.

Oh! prenez autre chose; rien ne me donne moins de patience que les traités qui en parlent.

HORTENSIUS.

Ce que vous dites est probable.

LA MARQUISE.

J'aime assez l'éloge de l'amitié; nous en lirons quelque chose.

HORTENSIUS.

Je vous supplierai de m'en dispenser, madame; ce n'est pas la peine pour le peu de temps que nous avons à rester ensemble, puisque vous vous mariez avec monsieur le Comte.

LA MARQUISE.

Moi!

HORTENSIUS.

Oui, madame; au moyen duquel mariage je deviens à présent un serviteur superflu. Je combattois vos passions, vous vous accommodez avec elles, et je me retire avant qu'on me réforme.

LA MARQUISE.

Vous tenez là de jolis discours, avec vos passions; il est vrai que vous êtes assez propre à leur faire peur; mais je n'ai que faire de vous pour les combattre. Des passions avec qui je m'accommode! en vérité, vous êtes admirable. Et ce mariage, de qui le tenez-vous donc?

HORTENSIUS.

De mademoiselle Lisette, qui l'a dit à Lubin, lequel me l'a rapporté avec cette apostille contre moi, qui est que ce mariage m'expulseroit d'ici.

LA MARQUISE, *étonnée.*

Mais qu'est-ce que cela signifie? Le Chevalier croira que je suis folle, et je veux savoir ce qu'il a répondu; ne me cachez rien; parlez.

HORTENSIUS.

Madame, je ne sais rien là-dessus que de très vague.

LA MARQUISE.

Du vague, voilà qui est bien instructif : voyons donc ce vague.

HORTENSIUS.

Je pense donc que mademoiselle Lisette ne disoit à monsieur le Chevalier que vous épousiez monsieur le Comte...

LA MARQUISE.

Abrégez les qualités.

HORTENSIUS.

Qu'afin de savoir si ledit Chevalier ne voudroit pas vous rechercher lui-même, et se substituer au lieu et place dudit Comte ; et même il appert, par le récit dudit Lubin, que ladite Lisette vous a offerte audit sieur Chevalier.

LA MARQUISE.

Voilà, par exemple, de ces faits incroyables ; c'est promener la main d'une femme, et dire aux gens, la voulez-vous ? Ah ! ah ! je m'imagine voir le Chevalier reculer de dix pas à la proposition, n'est-il pas vrai ?

HORTENSIUS.

Je cherche sa réponse littérale.

LA MARQUISE.

Ne vous brouillez point ; vous avez la mémoire fort nette ordinairement.

HORTENSIUS.

L'histoire rapporte qu'il s'est d'abord écrié dans sa surprise, et qu'ensuite il a refusé la chose.

LA MARQUISE.

Oh! pour l'exclamation, il pouvoit la retrancher, ce me semble; elle me paroît très imprudente et très impolie. J'en approuve l'esprit; s'il pensoit autrement, je ne le verrois de ma vie. Mais se récrier devant des domestiques, m'exposer à leur raillerie, ah! c'en est un peu trop; il n'y a point de situation qui dispense d'être honnête.

HORTENSIUS.

La remarque critique est judicieuse.

LA MARQUISE.

Oh! je vous assure que je mettrai ordre à cela. Comment donc? cela m'attaque directement, cela va presque au mépris. Oh! monsieur le Chevalier, aimez votre Angélique tant que vous voudrez; mais que je n'en souffre pas, s'il vous plaît. Je ne veux point me marier, mais je ne veux pas qu'on me refuse.

HORTENSIUS.

Ce que vous dites est sans faute. (*à part.*) Ceci va bon train pour moi. (*haut.*) Mais, madame, que deviendrai-je? Puis-je rester ici? N'ai-je rien à craindre?

LA MARQUISE.

Allez, monsieur, je vous retiens pour cent ans; vous n'avez ici ni Comte, ni Chevalier à craindre; c'est moi qui vous en assure, et qui vous protege :

prenez votre livre, et lisons; je n'attends personne. (*Hortensius tire un livre.*)

SCENE VI.

LA MARQUISE, HORTENSIUS, LUBIN.

LUBIN.

Madame, monsieur le Chevalier finit un embarras avec un homme; il va venir, et il dit qu'on l'attende.

LA MARQUISE.

Va, va, quand il viendra nous le prendrons.

LUBIN.

Si vous le permettiez à présent, madame, j'aurois l'honneur de causer un moment avec vous.

LA MARQUISE.

Eh bien! que veux-tu? acheve.

LUBIN.

Oh! mais; je n'oserois; vous me paroissez en colere.

LA MARQUISE.

Moi, de la colere! (*à Hortensius.*) Ai-je cet air-là, monsieur?

HORTENSIUS, *à la Marquise.*

La paix regne sur votre visage.

LUBIN.

C'est donc que cette paix y regne d'un air fâché?

LA MARQUISE, *à Lubin.*

Finis, finis.

LUBIN.

C'est que vous saurez, madame, que Lisette trouve ma personne assez agréable; la sienne me revient assez; et ce seroit un marché fait si, par une bonté qui nous rendroit la vie, madame qui est à marier vouloit bien prendre un peu d'amour pour mon maître, qui a du mérite, et qui dans cette occasion se comporteroit à l'avenant.

LA MARQUISE, *à Hortensius.*

Ah! ah! écoutons; voilà qui se rapporte assez à ce que vous m'avez dit.

LUBIN.

On parle aussi de monsieur le Comte; et les comtes sont d'honnêtes gens; je les considere beaucoup: mais si j'étois femme, je ne voudrois que des chevaliers pour mon mari.

LA MARQUISE.

Sa vivacité me divertit. Tu as raison, Lubin; mais malheureusement, dit-on, ton maître ne se soucie point de moi.

LUBIN.

Cela est vrai, il ne vous aime pas; et je lui en fais la réprimande avec Lisette: mais si vous commenciez, cela le mettroit en train.

LA MARQUISE, *à Hortensius.*

Eh bien! monsieur, qu'en dites-vous? Sentez-vous là-dedans le personnage que je joue? la sottise du Chevalier me donne-t-elle un ridicule assez complet?

HORTENSIUS.

Vous l'avez sagement prévu.

LUBIN.

Oh ! je ne dispute pas qu'il n'ait fait une sottise, assurément ; mais, dans l'occurrence, un honnête homme se reprend.

LA MARQUISE, *à Lubin.*

Tais-toi, en voilà assez.

LUBIN.

Hélas ! madame, je serois bien fâché de vous déplaire : je vous demande seulement d'y faire réflexion.

SCENE VII.

LA MARQUISE, HORTENSIUS, LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

Je viens de donner vos ordres, madame : on dira là-bas que vous n'y êtes pas ; et un moment après...

LA MARQUISE, *à Lisette.*

Cela suffit : il s'agit d'autre chose, à présent : approchez ; (*à Lubin.*) et toi, reste ici, je te prie.

LISETTE, *à Lubin.*

Qu'est-ce que c'est donc que cette cérémonie?

LUBIN, *bas, à Lisette.*

Tu vas entendre parler de ma besogne.

LA MARQUISE.

Mon mariage avec le Comte, quand le terminerez-vous, Lisette?

LISETTE, *regardant Lubin.*

Tu es un étourdi.

LUBIN.

Ecoute, écoute.

LA MARQUISE.

Répondez-moi donc, quand le terminerez-vous?

LISETTE.

Pourquoi me demandez-vous cela, madame?

LA MARQUISE.

C'est que j'apprends que vous me mariez avec monsieur le Comte, au défaut du Chevalier à qui vous m'avez proposée, et qui ne veut point de moi, malgré tout ce que vous avez pu lui dire avec son valet, qui vient m'exhorter à avoir de l'amour pour son maître, dans l'espérance que cela le touchera.

LISETTE.

J'admire le tour que prennent les choses les plus louables quand un benêt les rapporte!

LUBIN, *à part.*

Je crois qu'on parle de moi?

LA MARQUISE.

Vous admirez le tour que prennent les choses?

LISETTE.

Ah çà! madame, n'allez-vous pas vous fâcher? n'allez-vous pas croire que j'ai tort?

LA MARQUISE.

Quoi! vous portez la hardiesse jusque-là, Lisette?

Quoi! prier le Chevalier de me faire la grace de m'aimer, et tout cela pour pouvoir épouser cet imbécille-là?

LUBIN, *à part.*

Attrape, attrape toujours.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est que l'amour du Comte? Vous êtes donc la confidente des passions qu'on a pour moi, et que je ne connois point? et qu'est-ce qui pourroit se l'imaginer? Je suis dans les pleurs, et l'on promet mon cœur et ma main à tout le monde, même à ceux qui n'en veulent point! je suis rejetée, j'essuie des affronts, j'ai des amans qui espèrent, et je ne sais rien de tout cela! Qu'une femme est à plaindre dans la situation où je suis! Quelle perte j'ai faite! et comment me traite-t-on!

LUBIN, *à part.*

Voilà notre ménage renversé.

LA MARQUISE, *à Lisette.*

Allez, je vous croyois plus de zele et plus de respect pour votre maîtresse.

LISETTE.

Fort bien, madame : vous parlez de zele, et je suis payée du mien. Voilà ce que c'est que de s'attacher à ses maîtres; la reconnoissance n'est point faite pour eux : si vous réussissez à les servir, ils en profitent; et quand vous ne réussissez pas, ils vous traitent comme des misérables.

LUBIN.

Comme des imbécilles.

HORTENSIUS.

Il est vrai qu'il vaudroit mieux que cela ne fût point advenu.

LA MARQUISE, *à Hortensius.*

Eh! monsieur, mon veuvage est éternel : en vérité, il n'y a point de femme au monde plus éloignée du mariage que moi, et j'ai perdu le seul homme qui pouvoit me plaire; mais, malgré tout cela, il y a de certaines aventures désagréables pour une femme. Le Chevalier m'a refusée, par exemple : mon amour-propre ne lui en veut aucun mal; il n'y a là-dedans, comme je vous l'ai déja dit, que le ton, que la maniere que je condamne : car quand il m'aimeroit, cela lui seroit inutile. Mais enfin il m'a refusée, cela est constant, il peut se vanter de cela; il le fera peut-être : qu'en arrive-t-il? cela jette un air de rebut sur une femme; les égards et l'attention qu'on a pour elle en diminuent; cela glace tous les esprits pour elle. Je ne parle point des cœurs, car je n'en ai que faire; mais on a besoin de considération dans la vie, elle dépend de l'opinion qu'on prend de vous : c'est l'opinion qui nous donne tout, qui nous ôte tout, au point qu'après ce qui m'arrive, si je voulois me remarier, je le suppose, à peine m'estimeroit-on quelque chose; il ne seroit plus flatteur de m'aimer; le Comte, s'il savoit ce qui s'est passé, oui, le Comte, je suis persuadée qu'il ne voudroit plus de moi.

LUBIN, *à part.*

Je ne serois pas si dégoûté.

LISETTE.

Et moi, madame, je dis que le Chevalier est un hypocrite; car si son refus est si véritable, pourquoi n'a-t-il pas voulu servir monsieur le Comte comme je l'en priois? pourquoi m'a-t-il refusée durement, d'un air inquiet et piqué?

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est que d'un air piqué? Quoi! que voulez-vous dire? Est-ce qu'il étoit jaloux? En voici d'une autre espece.

LISETTE.

Oui, madame, je l'ai cru jaloux: voilà ce que c'est: il en avoit toute la mine. Monsieur s'informe comment le Comte est auprès de vous, comment vous le recevez; on lui dit que vous souffrez ses visites, que vous ne le recevez point mal. Point mal, dit-il avec dépit; ce n'est donc pas la peine que je m'en mêle? Qui est-ce qui n'auroit pas cru là-dessus qu'il songeoit à vous pour lui-même? Voilà ce qui m'avoit fait parler, moi. Eh! que sait-on ce qui se passe dans sa tête? peut-être qu'il vous aime.

LUBIN, *à part.*

Il en est bien capable.

LA MARQUISE.

Me voilà déroutée: je ne sais plus comment régler ma conduite; car il y en a une à tenir là-dedans; j'ignore laquelle, et cela m'impatiente.

HORTENSIUS.

Si vous me permettez, madame, je vous appren-

drai un petit axiôme qui vous sera, sur la chose, d'une merveilleuse instruction; c'est que le jaloux veut avoir ce qu'il aime : or étant manifeste que le Chevalier vous refuse...

LA MARQUISE, *à Hortensius.*

Il me refuse! Vous avez des expressions bien grossieres; votre axiôme ne sait ce qu'il dit; il n'est pas encore sûr qu'il me refuse.

LISETTE.

Il s'en faut bien; demandez au Comte ce qu'il en pense.

LA MARQUISE.

Comment! est-ce que le Comte étoit présent?

LISETTE.

Il n'y étoit plus; je dis seulement qu'il croit que le Chevalier est son rival.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas assez qu'il le croie, ce n'est pas assez, il faut que cela soit; il n'y a que cela qui puisse me venger de l'affront presque public que m'a fait sa réponse; il n'y a que cela : j'ai besoin pour réparation que son discours n'ait été qu'un dépit amoureux. Dépendre d'un dépit amoureux! cela n'est-il pas agréable? Assurément ce n'est pas que je me soucie de ce qu'on appelle la gloire d'une femme, gloire sotte, ridicule; mais reçue, mais établie, qu'il faut soutenir et qui nous pare : les hommes pensent comme cela; il faut penser comme les hommes, ou ne pas vivre avec eux. Où en suis-je donc si le Chevalier n'est point jaloux? L'est-il?

ne l'est-il point? on n'en sait rien, c'est un peut-être; mais cette gloire en souffre, toute sotte qu'elle est, et me voilà dans la triste nécessité d'être aimée d'un homme qui me déplaît; le moyen de tenir à cela! oh! je n'en demeurerai pas là, je n'en demeurerai pas là. Qu'en dites-vous, monsieur? il faut que la chose s'éclaircisse absolument.

HORTENSIUS.

Le mépris seroit suffisant, madame.

LA MARQUISE.

Eh! non, monsieur, vous me conseillez mal; vous ne savez parler que de livres.

LUBIN.

Il y aura du bâton pour moi dans cette affaire-là.

LISETTE, *pleurant.*

Pour moi, madame, je ne sais pas où vous prenez toutes vos alarmes : on diroit que j'ai renversé le monde entier. On n'a jamais aimé une maîtresse autant que je vous aime : je m'avise de tout, et puis il se trouve que j'ai fait tous les maux imaginables. Je ne saurois durer comme cela : j'aime mieux me retirer; du moins je ne verrai point votre tristesse, et l'envie de vous en tirer ne me fera point faire d'impertinence.

LA MARQUISE.

Il ne s'agit pas de vos larmes; je suis compromise, et vous ne savez pas jusqu'où cela va. Voilà le Chevalier qui vient; restez, j'ai intérêt d'avoir des témoins.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LUBIN, LISETTE, HORTENSIUS.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez peut-être attendu, madame; et je vous prie de m'excuser, j'étois en affaire.

LA MARQUISE.

Il n'y a pas grand mal, monsieur le Chevalier; c'est une lecture retardée, voilà tout.

LE CHEVALIER.

J'ai cru d'ailleurs que monsieur le Comte vous tenoit compagnie, et cela me tranquillisoit.

LUBIN, *à part.*

Ahi, ahi, je m'enfuis. (*il s'en va.*)

LA MARQUISE, *examinant le Chevalier.*

On m'a dit que vous l'aviez vu, le Comte?

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

LA MARQUISE, *le regardant toujours.*

C'est un fort honnête homme.

LE CHEVALIER.

Sans doute; et je le crois même d'un esprit très propre à consoler ceux qui ont du chagrin.

LA MARQUISE.

Il est fort de mes amis.

LE CHEVALIER.

Il est des miens aussi.

LA MARQUISE.

Je ne savois pas que vous le connussiez beaucoup; il vient ici quelquefois; c'est presque le seul des amis de feu monsieur le Marquis que je voie encore; il m'a paru mériter cette distinction-là, qu'en dites-vous?

LE CHEVALIER.

Oui, madame; vous avez raison, et je pense comme vous, il est digne d'être excepté.

LA MARQUISE, *bas, à Lisette.*

Trouvez-vous cet homme-là jaloux, Lisette?

LE CHEVALIER, *à part.*

Monsieur le Comte et son mérite m'ennuient. (*haut, à la Marquise.*) Madame, on m'a parlé d'une lecture; et si je croyois vous déranger, je me retirerois.

LA MARQUISE.

Puisque la conversation vous ennuie, nous allons lire.

LE CHEVALIER.

Vous me faites un étrange compliment.

LA MARQUISE.

Point du tout; et vous allez être content. (*à Lisette.*) Retirez-vous, Lisette, vous me déplaisez là.

(*Lisette sort.*)

LA MARQUISE, *à Hortensius.*

Et vous, monsieur, ne vous écartez point : on va vous rappeler. (*Hortensius sort.*)

SCENE IX.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Pour vous, Chevalier, j'ai encore un mot à vous dire avant notre lecture : il s'agit d'un petit éclaircissement qui ne vous regarde point, qui ne touche que moi ; et je vous demande en grace de me répondre avec la derniere naïveté sur la question que je vais vous faire.

LE CHEVALIER.

Voyons, madame; je vous écoute.

LA MARQUISE.

Le Comte m'aime; je viens de le savoir, et je l'ignorois.

LE CHEVALIER, *ironiquement.*

Vous l'ignoriez!

LA MARQUISE.

Je dis la vérité; ne m'interrompez point.

LE CHEVALIER.

Cette vérité-là est singuliere.

LA MARQUISE.

Je n'y saurois que faire, elle ne laisse pas que d'être; il est permis aux gens de mauvaise humeur de la trouver comme ils voudront.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon d'avoir dit ce que j'en pense : continuons.

LA MARQUISE, *impatiente.*

Vous m'impatientez! Aviez-vous cet esprit-là avec Angélique? elle auroit dû ne vous aimer guere.

LE CHEVALIER.

Je n'en avois point d'autre; mais il étoit de son goût, et il a le malheur de n'être pas du vôtre; cela fait une grande différence.

LA MARQUISE.

Vous l'écoutiez donc quand elle vous parloit; écoutez-moi aussi. Lisette vous a prié de me parler pour le Comte, vous ne l'avez point voulu.

LE CHEVALIER.

Je n'avois garde : le Comte est un amant; vous m'aviez dit que vous ne les aimiez point : mais vous êtes la maîtresse.

LA MARQUISE.

Non, je ne la suis point : peut-on, à votre avis, répondre à l'amour d'un homme qui ne vous plaît pas? Vous êtes bien particulier.

LE CHEVALIER, *riant.*

Hé, hé, hé! j'admire la peine que vous prenez pour me cacher vos sentimens : vous craignez que je ne les critique après ce que vous m'avez dit; mais non, madame, ne vous gênez point : je sais combien il vaut de compter avec le cœur humain, et je ne vois rien là que de fort ordinaire.

LA MARQUISE, *en colere.*

Non, je n'ai de ma vie eu tant d'envie de quereller quelqu'un. Adieu.

LE CHEVALIER, *la retenant.*

Ah! Marquise, tout ceci n'est que conversation, et je serois au désespoir de vous chagriner : achevez, de grace.

LA MARQUISE.

Je reviens. Vous êtes l'homme du monde le plus estimable quand vous voulez; et je ne sais par quelle fatalité vous sortez aujourd'hui d'un caractere naturellement doux et raisonnable : laissez-moi finir... Je ne sais plus où j'en suis.

LE CHEVALIER.

Au Comte qui vous déplaît.

LA MARQUISE.

Eh bien! ce Comte, qui me déplaît, vous n'avez pas voulu me parler pour lui; Lisette s'est imaginée vous voir un air piqué.

LE CHEVALIER.

Il en pouvoit être quelque chose.

LA MARQUISE.

Passe pour cela; c'est répondre, et je vous reconnois. Sur cet air piqué elle a pensé que je ne vous déplaisois pas.

LE CHEVALIER, *salue en riant.*

Cela n'est pas difficile à penser.

LA MARQUISE.

Pourquoi? on ne plaît pas à tout le monde. Or, comme elle a cru que vous me conveniez, elle vous a proposé ma main, comme si cela dépendoit d'elle; et il est vrai que souvent je lui laisse assez de pouvoir

sur moi : vous vous êtes, dit-elle, révolté avec dédain contre la proposition.

LE CHEVALIER.

Avec dédain? Voilà ce qu'on appelle du fabuleux, de l'impossible.

LA MARQUISE.

Doucement! voici ma question ; avez-vous rejeté l'offre de Lisette comme piqué de l'amour du Comte, ou comme une chose qu'on rebute? Etoit-ce dépit jaloux? car enfin, malgré nos conventions, votre cœur auroit pu être tenté du mien ; ou bien étoit-ce vrai dédain?

LE CHEVALIER.

Commençons par rayer ce dernier, il est incroyable : pour de la jalousie...

LA MARQUISE.

Parlez hardiment.

LE CHEVALIER, *d'un air embarrassé.*

Que diriez-vous si je m'avisois d'en avoir?

LA MARQUISE.

Je dirois... que vous seriez jaloux.

LE CHEVALIER.

Oui; mais, madame, me pardonneriez-vous ce que vous haïssez tant?

LA MARQUISE.

Vous ne l'étiez donc point? (*elle le regarde.*) Je vous entends, je l'avois bien prévu, et mon injure est avérée.

LE CHEVALIER.

Que parlez-vous d'injure? où est-elle? est-ce que vous êtes fâchée contre moi?

LA MARQUISE.

Contre vous, Chevalier, non, certes; et pourquoi me fâcherois-je? Vous ne m'entendez point, c'est à l'impertinente Lisette à qui j'en veux : je n'ai point de part à l'offre qu'elle vous a faite, et il a fallu vous l'apprendre, voilà tout : d'ailleurs, ayez de l'indifférence ou de la haine pour moi, que m'importe? j'aime bien mieux cela que de l'amour; au moins, ne vous y trompez pas.

LE CHEVALIER.

Qui? moi, madame, m'y tromper! Eh! ce sont ces dispositions-là dans lesquelles je vous ai vue qui m'ont attaché à vous, vous le savez bien; et depuis que j'ai perdu Angélique, j'oublierois presque qu'on peut aimer, si vous ne m'en parliez pas.

LA MARQUISE.

Oh! pour moi, j'en parle sans m'en ressouvenir.

SCENE X.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE, HORTENSIUS.

LA MARQUISE.

Allons, monsieur Hortensius, approchez, prenez votre place; lisez-moi quelque chose de gai, qui m'amuse. Chevalier, vous êtes le maître de rester si ma lecture vous convient; mais vous êtes bien triste, et je veux tâcher de me dissiper.

LE CHEVALIER, *sérieux*.

Pour moi, madame, je n'en suis point encore aux lectures amusantes. (*il s'en va.*)

LA MARQUISE, *à Hortensius.*

Qu'est-ce que c'est que votre livre?

HORTENSIUS.

Ce ne sont que des réflexions très sérieuses.

LA MARQUISE.

Eh bien! que ne parlez-vous donc? vous êtes bien taciturne. Pourquoi laisser sortir le Chevalier, puisque ce que voùs allez lire lui convient?

HORTENSIUS, *appelant.*

Monsieur le Chevalier, monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER, *revenant.*

Que me voulez-vous?

HORTENSIUS.

Madame vous prie de revenir; je ne lirai rien de récréatif.

LA MARQUISE, *à Hortensius.*

Que voulez-vous dire, madame vous prie? Je ne prie point : vous avez des réflexions... et vous rappelez monsieur; voilà tout.

LE CHEVALIER.

Je m'aperçois, madame, que je faisois une impolitesse de me retirer; je vais rester si vous le voulez bien.

LA MARQUISE.

Comme il vous plaira. Asseyons-nous donc. (*ils prennent des sieges.*)

HORTENSIUS, *après avoir toussé, craché, lit.*

« La raison est d'un prix à qui tout cede; c'est elle « qui fait notre véritable grandeur; on a nécessaire- « ment toutes les vertus avec elle; enfin le plus res-

« pectable de tous les hommes, ce n'est pas le plus « puissant, c'est le plus raisonnable. »

LE CHEVALIER, *s'agitant sur son siege.*

Ma foi! sur ce pied-là, le plus respectable de tous les hommes a tout l'air de n'être qu'une chimere; quand je dis les hommes, j'entends tout le monde.

LA MARQUISE.

Mais du moins y a-t-il des gens qui sont plus raisonnables les uns que les autres.

LE CHEVALIER.

Hum! disons qui ont moins de folie, cela sera plus sûr.

LA MARQUISE.

Eh! de grace, laissez-moi un peu de raison, Chevalier; je ne saurois convenir que je suis folle, par exemple...

LE CHEVALIER.

Vous, madame? Eh! n'êtes-vous pas exceptée? cela va sans dire, et c'est la regle.

LA MARQUISE.

Je ne suis point tentée de vous remercier. (*à Hortensius.*) Poursuivons.

HORTENSIUS, *lit.*

« Puisque la raison est un si grand bien, n'ou-« blions rien pour la conserver; fuyons les passions « qui nous la dérobent: l'amour est une de celles... »

LE CHEVALIER.

L'amour, l'amour ôte la raison? cela n'est pas vrai; je n'ai jamais été plus raisonnable que depuis

que j'en ai pour Angélique, et j'en ai excessivement.

LA MARQUISE, *au Chevalier.*

Vous en aurez tant qu'il vous plaira, ce sont vos affaires, et on ne vous en demande pas le compte : mais l'auteur n'a point tant de tort; je connois des gens, moi, que l'amour rend bourrus et sauvages; et ces défauts-là n'embellissent personne, je pense.

HORTENSIUS.

Si monsieur me donnoit la licence de parachever, peut-être que...

LE CHEVALIER, *à Hortensius.*

Petit auteur que cela, esprit superficiel...

HORTENSIUS, *se levant.*

Petit auteur! esprit superficiel! Un homme qui cite Séneque pour garant de ce qu'il dit, ainsi que vous le verrez plus bas, *folio* 24, chapitre V.

LE CHEVALIER.

Fût-ce chapitre mille! Séneque ne sait ce qu'il dit.

HORTENSIUS.

Cela est impossible.

LA MARQUISE, *riant.*

En vérité cela me divertit plus que ma lecture. (*à Hortensius.*) En voilà assez : votre livre ne plaît point au Chevalier, n'en lisons plus; une autre fois nous serons plus heureux.

LE CHEVALIER.

C'est votre goût, madame, qui doit décider.

LA MARQUISE.

Mon goût veut bien avoir cette complaisance-là pour le vôtre.

HORTENSIUS, *s'en allant.*

Séneque, un petit auteur! Par Jupiter! si je le disois, je croirois faire un blasphême littéraire. Adieu, monsieur.

LE CHEVALIER, *à Hortensius.*

Serviteur, serviteur.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Vous voilà brouillé avec Hortensius, Chevalier; de quoi vous avisez-vous aussi de médire de Séneque?

LE CHEVALIER.

Séneque et son défenseur ne m'inquietent pas, pourvu que vous ne preniez pas leur parti, madame.

LA MARQUISE.

Ah! je demeurerai neutre, si la querelle continue; car je m'imagine que vous ne voudrez pas la recommencer. Nos occupations vous ennuient, n'est-il pas vrai?

LE CHEVALIER.

Il faut être plus tranquille que je ne suis pour réussir à s'amuser.

LA MARQUISE.

Ne vous gênez point, Chevalier; vivons sans façon. Vous voulez peut-être être seule; adieu, je vous laisse.

LE CHEVALIER.

Il n'y a plus de situation qui ne me soit à charge.

LA MARQUISE.

Je voudrois de tout mon cœur pouvoir vous calmer l'esprit. (*elle part lentement.*)

LE CHEVALIER, *pendant qu'elle marche.*

Ah! je m'attendois à plus de repos quand j'ai rompu mon voyage. Je ne ferai plus de projets; je vois bien que je rebute tout le monde.

LA MARQUISE, *s'arrêtant au milieu du théâtre.*

Ce que je lui entends dire là me touche; il ne seroit pas généreux de le quitter dans cet état-là. (*elle revient.*) Non, Chevalier, vous ne me rebutez point : ne cédez point à votre douleur : tantôt vous partagiez mes chagrins, vous étiez sensible à la part que je prenois aux vôtres; pourquoi n'êtes-vous plus de même? C'est cela qui me rebuteroit, par exemple; car la véritable amitié veut qu'on fasse quelque chose pour elle; elle veut consoler.

LE CHEVALIER.

Aussi auroit-elle bien du pouvoir sur moi. Si je la trouvois, personne au monde n'y seroit plus sensible; j'ai le cœur fait pour elle : mais où est-elle? Je m'imaginois l'avoir trouvée; me voilà détrompé, et ce n'est pas sans qu'il en coûte à mon cœur.

LA MARQUISE.

Peut-on de reproche plus injuste que celui que vous me faites! De quoi vous plaignez-vous? voyons : d'une chose que vous avez rendue néces-

saire. Une étourdie vient vous proposer ma main, vous y avez de la répugnance, à la bonne heure; ce n'est point là ce qui me choque : un homme qui a aimé Angélique peut trouver les autres femmes bien inférieures; elle a dû vous rendre les yeux très difficiles; et d'ailleurs tout ce qu'on appelle vanité là-dessus, je n'en suis plus.

LE CHEVALIER.

Ah! madame, je regrette Angélique; mais vous m'en auriez consolé, si vous aviez voulu.

LA MARQUISE.

Je n'en ai point de preuve; car cette répugnance dont je ne me plains point, falloit-il la marquer ouvertement? Représentez-vous cette action-là de sang-froid; vous êtes galant homme, jugez-vous; où est l'amitié dont vous parlez? Car encore une fois ce n'est pas de l'amour que je veux, vous le savez bien; mais l'amitié n'a-t-elle pas ses sentimens, ses délicatesses? L'amour est bien tendre, Chevalier, eh bien! croyez qu'elle ménage avec encore plus de scrupule que lui les intérêts de ceux qu'elle unit ensemble. Voilà le portrait que je m'en suis toujours fait, voilà comme je la sens, et comme vous auriez dû la sentir : il me semble que l'on n'en peut rien rabattre, et vous n'en connoissez pas les devoirs comme moi. Qu'il vienne quelqu'un me proposer votre main, par exemple, et je vous apprendrai comme on répond là-dessus.

LE CHEVALIER.

Oh! je suis sûr que vous y seriez plus embarrassée

que moi ; car enfin vous n'accepteriez point la proposition.

LA MARQUISE.

Nous n'y sommes pas ; ce quelqu'un n'est pas venu, et ce n'est que pour vous dire combien je vous ménagerois : cependant vous vous plaignez.

LE CHEVALIER.

Eh ! madame, vous m'avez parlé de répugnance, et je ne saurois vous souffrir cette idée-là. Tenez, je trancherai tout d'un coup là-dessus ; si je n'aimois pas Angélique, qu'il faut bien que j'oublie, vous n'auriez qu'une chose à craindre avec moi, qui est que mon amitié ne devînt amour ; et raisonnablement il n'y auroit que cela à craindre non plus ; c'est là toute la répugnance que je me connois.

LA MARQUISE.

Ah ! pour cela, c'en seroit trop ; il ne faut pas, Chevalier ; il ne faut pas.

LE CHEVALIER.

Mais ce seroit vous rendre justice. D'ailleurs d'où peut venir le refus dont vous m'accusez ? car enfin étoit-il naturel ? C'est que le Comte vous aimoit, c'est que vous le souffriez ; j'étois outré de voir cet amour venir traverser un attachement qui devoit faire toute ma consolation ; mon amitié n'est point compatible avec cela, ce n'est point une amitié faite comme les autres.

LA MARQUISE.

Eh bien ! voilà qui change tout ; je ne me plains plus, je suis contente ; ce que vous me dites là je

l'éprouve, je le sens : c'est là précisément l'amitié que je demande ; la voilà, c'est la véritable ; elle est délicate, elle est jalouse, elle a droit de l'être. Mais que ne me parliez-vous? Que n'êtes-vous venu me dire : « Qu'est-ce que c'est que le Comte? Que fait-il chez vous? » Je vous aurois tiré d'inquiétude, et tout cela ne seroit point arrivé.

LE CHEVALIER.

Vous ne me verrez point faire d'inclination, à moi ; je n'y songe point avec vous.

LA MARQUISE.

Vraiment, je vous le défends bien ; ce ne sont pas là nos conditions ; je serois jalouse aussi, moi ; jalouse comme nous l'entendons.

LE CHEVALIER.

Vous, madame?

LA MARQUISE.

Est-ce que je ne l'étois pas de cette façon-là tantôt? votre réponse à Lisette n'avoit-elle pas dû me choquer?

LE CHEVALIER.

Vous m'avez pourtant dit de cruelles choses.

LA MARQUISE.

Eh! à qui en dit-on, si ce n'est aux gens qu'on aime, et qui semblent n'y pas répondre?

LE CHEVALIER.

Dois-je vous en croire? Que vous me tranquillisez, ma chere Marquise!

LA MARQUISE.

Ecoutez, je n'avois pas moins besoin de cette explication-là que vous.

LE CHEVALIER.

Que vous me charmez! Que vous me donnez de joie! (*il lui baise la main.*)

LA MARQUISE, *riant.*

On le prendroit pour mon amant, de la maniere dont il me remercie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, je défie un amant de vous aimer plus que je fais : je n'aurois jamais cru que l'amitié allât si loin ; cela est surprenant, l'amour est moins vif.

LA MARQUISE.

Et cependant il n'y a rien de trop.

LE CHEVALIER.

Non, il n'y a rien de trop. Mais il me reste une grace à vous demander. Gardez-vous Hortensius? Je crois qu'il est fâché de me voir ici, et je sais lire aussi bien que lui.

LA MARQUISE.

Eh bien! Chevalier, il faut le renvoyer; voilà toute la façon qu'il y faut faire.

LE CHEVALIER.

Et le Comte, qu'en ferons-nous? Il m'inquiete un peu.

LA MARQUISE.

On le congédiera aussi; je veux que vous soyez content; je veux vous mettre en repos. Donnez-moi la main, je serois bien aise de me promener dans le jardin.

LE CHEVALIER.

Allons, Marquise.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HORTENSIUS.

N'EST-CE pas une chose étrange qu'un homme comme moi n'ait point de fortune? Posséder le grec et le latin, et ne pas posséder dix pistoles! O divin Homere! O Virgile! et vous gentil Anacréon! vos doctes interpretes ont de la peine à vivre; bientôt je n'aurai plus d'asyle. J'ai vu la Marquise irritée contre le Chevalier, mais incontinent je l'ai vue dans le jardin discourir avec lui de la maniere la plus bénévole. Quels solécismes de conduite! Est-ce que l'amour m'expulseroit d'ici?

SCENE II.

HORTENSIUS, LUBIN, LISETTE.

LUBIN, *gaiement.*

Tiens, Lisette, le voilà bien à propos pour lui faire nos adieux. (*en riant.*) Ah, ah; ah!

HORTENSIUS, *à Lubin.*

A qui en veut cet étourdi-là, avec son transport de joie?

LUBIN.

Allons gai, camarade docteur; comment va la philosophie?

HORTENSIUS.

Pourquoi me faites-vous cette question-là?

LUBIN.

Ma foi, je n'en sais rien, si ce n'est pour entrer en conversation.

LISETTE, *à Lubin.*

Allons, allons, venons au fait.

LUBIN.

Encore un petit mot, docteur. N'avez-vous jamais couché dans la rue?

HORTENSIUS.

Que signifie ce discours?

LUBIN.

C'est que cette nuit vous en aurez le plaisir: le vent de bise vous en dira deux mots.

LISETTE, *à Lubin.*

N'amusons point davantage monsieur Hortensius. (*à Hortensius.*) Tenez, monsieur, voilà de l'or que madame m'a chargé de vous donner; moyennant quoi, comme elle prend congé de vous, vous pouvez prendre congé d'elle. A mon égard, je salue votre érudition, et je suis votre très humble servante.

LUBIN.

Et moi, votre serviteur.

HORTENSIUS, *à Lisette.*

Quoi! madame me renvoie?

LISETTE.

Non pas, monsieur; elle vous prie seulement de vous retirer.

LUBIN.

Et vous qui êtes honnête, vous ne refuserez rien aux prieres de madame.

HORTENSIUS.

Savez-vous la raison de cela, mademoiselle Lisette?

LISETTE.

Non; mais, en gros, je soupçonne que cela pourroit venir de ce que vous l'ennuyez.

LUBIN.

Et, en détail, de ce que nous sommes bien aises de nous aimer en paix, en dépit de la philosophie que vous avez dans la tête.

LISETTE, *à Lubin.*

Tais-toi.

HORTENSIUS.

J'entends; c'est que madame la Marquise et monsieur le Chevalier ont de l'inclination l'un pour l'autre.

LISETTE.

Je n'en sais rien, ce ne sont pas mes affaires.

LUBIN.

Eh bien! tout coup vaille : quand ce seroit de l'inclination, quand ce seroit des passions, des soupirs, des flammes, et de la noce après, il n'y a rien de

si gaillard ; on a un cœur, on s'en sert, cela est naturel.

LISETTE, *à Lubin.*

Finis tes sottises. (*à Hortensius.*) Vous voilà averti, monsieur; je crois que cela suffit.

LUBIN.

Adieu. Touchez là, et partez ferme : il n'y aura pas de mal à doubler le pas.

HORTENSIUS.

Dites à madame que je me conformerai à ses ordres.

SCENE III.

LUBIN, LISETTE.

LISETTE.

Enfin le voilà congédié : c'est pourtant un amant que je perds.

LUBIN.

Un amant! Quoi! ce vieux radoteur t'aimoit ?

LISETTE.

Sans doute; il vouloit me faire des argumens.

LUBIN.

Hum!

LISETTE.

Des argumens, te dis-je; mais je les ai fort bien repoussés avec d'autres.

LUBIN.

Des argumens! voudrois-tu bien m'en pousser un, pour voir ce que c'est?

LISETTE.

Il n'y a rien de si aisé. Tiens, en voilà un : tu es un joli garçon, par exemple.

LUBIN.

Cela est vrai.

LISETTE.

J'aime tout ce qui est joli; ainsi je t'aime : c'est là ce qu'on appelle un argument.

LUBIN.

Pardi! tu n'as que faire du docteur pour cela; je t'en ferai aussi bien qu'un autre. Gageons un petit baiser que je t'en donne une douzaine.

LISETTE.

Je gagerai quand nous serons mariés, parce que je serai bien aise de perdre.

LUBIN.

Bon! quand nous serons mariés, j'aurai toujours gagné sans faire de gageure.

LISETTE.

Paix, j'entends quelqu'un qui vient; je crois que c'est monsieur le Comte : madame m'a chargé d'un compliment pour lui qui ne le réjouira pas.

SCENE IV.

LE COMTE, LUBIN, LISETTE.

LE COMTE, *d'un air ému.*

Bonjour, Lisette. Je viens de rencontrer Hortensius qui m'a dit des choses bien singulieres. La Mar-

quise le renvoie, à ce qu'il dit, parce qu'elle aime le Chevalier, et qu'elle l'épouse. Cela est-il vrai? je vous prie de m'instruire...

LISETTE.

Mais, monsieur le Comte, je ne crois pas que cela soit, et je n'y vois pas encore d'apparence. Hortensius lui déplaît, elle le congédie; voilà tout ce que j'en puis dire.

LE COMTE, *à Lubin.*

Et toi, n'en sais-tu pas davantage?

LUBIN.

Non, monsieur le Comte : je ne sais que mon amour pour Lisette; voilà toutes mes nouvelles.

LISETTE.

Madame la Marquise est si peu disposée à se marier, qu'elle ne veut pas même voir d'amans; elle m'a dit de vous prier de ne point vous obstiner à l'aimer.

LE COMTE.

Non plus qu'à la voir, sans doute?

LISETTE.

Mais je crois que cela revient au même.

LUBIN.

Oui; qui dit l'un dit l'autre.

LE COMTE.

Que les femmes sont inconcevables! Le Chevalier est ici apparemment?

LISETTE.

Je crois qu'oui.

LUBIN.

Leurs sentimens d'amitié ne permettent pas qu'ils se séparent.

LE COMTE.

Ah ! avertissez, je vous prie, le Chevalier que je voudrois lui dire un mot.

LISETTE.

J'y vais de ce pas, monsieur le Comte. (*Lubin sort avec Lisette en saluant le Comte.*)

SCENE V.

LE COMTE.

Qu'est-ce que cela signifie? est-ce de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre? Le Chevalier va venir; interrogeons son cœur pour en tirer la vérité. Je vais me servir d'un stratagême qui, tout commun qu'il est, ne laisse pas souvent que de réussir.

SCENE VI.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

On m'a dit que vous me demandiez; puis-je vous rendre quelque service, monsieur?

LE COMTE.

Oui, Chevalier, vous pouvez véritablement m'obliger.

LE CHEVALIER.

Parbleu! si je le puis, cela vaut fait.

LE COMTE.

Vous m'avez dit que vous n'aimiez pas la Marquise?

LE CHEVALIER.

Que dites-vous là? Je l'aime de tout mon cœur.

LE COMTE.

J'entends que vous n'aviez point d'amour pour elle.

LE CHEVALIER.

Ah! c'est une autre affaire, et je me suis expliqué là-dessus.

LE COMTE.

Je le sais; mais êtes-vous dans les mêmes sentimens? Ne s'agit-il point à présent d'amour, absolument?

LE CHEVALIER, *riant.*

Eh! mais, en vérité, par où jugez-vous qu'il y en ait? Qu'est-ce que c'est que cette idée-là?

LE COMTE.

Moi; je n'en juge point; je vous le demande.

LE CHEVALIER.

Hum! vous avez pourtant la mine d'un homme qui le croit.

LE COMTE.

Eh bien! débarrassez-vous de cela; dites-moi oui ou non.

LE CHEVALIER, *riant.*

Eh! eh! monsieur le Comte, un homme d'esprit

comme vous ne doit point faire de chicane sur les mots ; le oui et le nôn, qui ne se sont point présentés à moi, ne valent pas mieux que le langage que je vous tiens ; c'est la même chose, assurément : il y a entre la Marquise et moi une amitié et des sentimens vraiment respectables. Etes-vous content ? cela est-il net ? Voilà du françois.

LE COMTE, *à part.*

Pas trop. (*haut.*) On ne sauroit mieux dire, et j'ai tort ; mais il faut pardonner aux amans, ils se méfient de tout.

LE CHEVALIER.

Je sais ce qu'ils sont par mon expérience. Revenons à vous et à vos amours : je m'intéresse beaucoup à ce qui vous regarde ; mais n'allez pas encore empoisonner ce que je vais vous dire ; ouvrez-moi votre cœur. Est-ce que vous voulez continuer d'aimer la Marquise ?

LE COMTE.

Toujours.

LE CHEVALIER.

Entre nous, il est étonnant que vous ne vous lassiez point de son indifférence. Parbleu ! il faut quelques sentimens dans une femme : vous hait-elle ? on combat sa haine ; ne lui déplaisez-vous pas ? on espere. Mais une femme qui ne répond rien, comment se conduire avec elle ? par où prendre son cœur ? Un cœur qui ne se remue ni pour ni contre, qui n'est ni ami ni ennemi, qui n'est rien, qui est mort,

le ressuscite-t-on ? je n'en crois rien ; et c'est pourtant ce que vous voulez faire.

LE COMTE, *finement.*

Non, non, Chevalier, je vous parle confidemment à mon tour. Je n'en suis pas tout-à-fait réduit à une entreprise si chimérique ; et le cœur de la Marquise n'est pas si mort que vous le pensez : m'entendez vous ? Vous êtes distrait.

LE CHEVALIER.

Vous vous trompez ; je n'ai jamais eu plus d'attention.

LE COMTE.

Elle savoit mon amour, je lui en parlois, elle écoutoit.

LE CHEVALIER.

Elle écoutoit ?

LE COMTE.

Oui, je lui demandois du retour.

LE CHEVALIER.

C'est l'usage ; et à cela quelle réponse ?

LE COMTE.

On me disoit de l'attendre.

LE CHEVALIER.

C'est qu'il étoit tout venu.

LE COMTE, *à part.*

Il l'aime. (*haut.*) Cependant aujourd'hui elle ne veut pas me voir ; j'attribue cela à ce que j'avois été quelques jours sans paroître avant que vous arrivassiez ; la Marquise est la femme de France la plus fiere.

LE CHEVALIER.

Ah! je la trouve passablement humiliée d'avoir cette fierté-là.

LE COMTE.

Je vous ai prié tantôt de me raccommoder avec elle, et je vous en prie encore.

LE CHEVALIER.

Eh! vous vous moquez; cette femme-là vous adore.

LE COMTE.

Je ne dis pas cela.

LE CHEVALIER.

Et moi, qui ne m'en soucie guere, je le dis pour vous.

LE COMTE.

Ce qui m'en plaît, c'est que vous le dites sans jalousie.

LE CHEVALIER.

Oh! parbleu! si cela vous plaît, vous êtes servi à souhait; car je vous dirai que j'en suis charmé, que je vous en félicite, et que je vous embrasserois volontiers.

LE COMTE.

Embrassez donc, mon cher.

LE CHEVALIER.

Ah! ce n'est pas la peine; il me suffit de m'en réjouir sincèrement, et je vais vous en donner des preuves qui ne seront point équivoques.

LE COMTE.

Je voudrois bien vous en donner de ma recon-

noissance, moi : et si vous étiez d'humeur à accepter celle que j'imagine, ce seroit alors que je serois bien sûr de vous. A l'égard de la Marquise...

LE CHEVALIER.

Comte, finissons : vous autres amans, vous n'avez que votre amour et ses intérêts dans la tête, et toutes ces folies-là n'amusent point les autres. Parlons d'autre chose : de quoi s'agit-il?

LE COMTE.

Dites-moi, mon cher, auriez-vous renoncé au mariage?

LE CHEVALIER.

Oh! parbleu! c'en est trop : faut-il que j'y renonce pour vous mettre en repos? Non, monsieur; je vous demande grace pour ma postérité, s'il vous plaît. Je n'irai point sur vos brisées; mais qu'on me trouve un parti convenable, et demain je me marie; et, qui plus est, c'est que cette Marquise qui ne vous sort pas de l'esprit, tenez, je m'engage à la prier de la fête.

LE COMTE.

Ma foi, Chevalier, vous me ravissez : je sens bien que j'ai affaire au plus franc de tous les hommes; vos dispositions me charment. Mon cher ami, continuons : vous connoissez ma sœur; que pensez-vous d'elle?

LE CHEVALIER.

Ce que j'en pense?.... Votre question me fait ressouvenir qu'il y a long-temps que je ne l'ai vue, et qu'il faut que vous me présentiez à elle.

LE COMTE.

Vous m'avez dit cent fois qu'elle étoit digne d'être aimée du plus honnête homme : on l'estime; vous connoissez son bien ; vous lui plairez, j'en suis sûr; et si vous ne voulez qu'un parti convenable , en voilà un.

LE CHEVALIER.

En voilà un... vous avez raison.... oui, votre idée est admirable. Elle est amie de la Marquise, n'est-ce pas ?

LE COMTE.

Je crois qu'oui.

LE CHEVALIER.

Allons, cela est bon, et je veux que ce soit moi qui lui annonce la chose. Je crois que c'est elle qui entre : retirez-vous pour quelques momens dans ce cabinet; vous allez voir ce qu'un rival de mon espece est capable de faire, et vous paroîtrez quand je vous appellerai. Partez: point de remerciement, un jaloux n'en mérite point. (*le Comte sort.*)

LE CHEVALIER, *seul.*

Parbleu! madame, je suis donc cet ami qui devoit vous tenir lieu de tout : vous m'avez joué, femme que vous êtes; mais vous allez voir combien je m'en soucie.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Le Comte, dit-on, étoit avec vous, Chevalier? Vous avez été bien long-temps ensemble; de quoi donc étoit-il question?

LE CHEVALIER, *sérieusement.*

De pures visions de sa part, Marquise; mais des visions qui m'ont chagriné, parce qu'elles vous intéressent, et dont la premiere a d'abord été de me demander si je vous aimois.

LA MARQUISE.

Mais je crois que cela n'est pas douteux.

LE CHEVALIER.

Sans difficulté: mais prenez garde, il parloit d'amour, et non pas d'amitié.

LA MARQUISE.

Ah! il parloit d'amour? Il est bien curieux : à votre place je n'aurois pas seulement voulu les distinguer; qu'il devine.

LE CHEVALIER.

Non pas, Marquise; il n'y avoit pas moyen de jouer là-dessus, car il vous enveloppoit dans ses soupçons, et vous faisoit pour moi le cœur plus tendre que je ne mérite : vous voyez bien que cela étoit sérieux; il falloit une réponse décisive : aussi l'ai-je faite, et l'ai bien assuré qu'il se trompoit, et

qu'absolument il ne s'agissoit point d'amour entre nous deux, absolument.

LA MARQUISE.

Mais croyez-vous l'avoir persuadé? et croyez-vous lui avoir dit cela d'un ton bien vrai, du ton d'un homme qui le sent?

LE CHEVALIER.

Oh! ne craignez rien; je l'ai dit de l'air dont on dit la vérité. Comment donc! je serois très fâché, à cause de vous, que le commerce de notre amitié rendît vos sentimens équivoques; mon attachement pour vous est trop délicat pour profiter de l'honneur que cela me feroit : mais j'y ai mis bon ordre, et cela par une chose tout-à-fait imprévue. Vous connoissez sa sœur, elle est riche, très aimable, et de vos amies même.

LA MARQUISE.

Assez médiocrement.

LE CHEVALIER.

Dans la joie qu'il a eue de perdre ses soupçons, le Comte me l'a proposée ; et comme il y a des instans et des réflexions qui nous déterminent tout d'un coup, ma foi, j'ai pris mon parti : nous sommes d'accord, et je dois l'épouser. Ce n'est pas là tout, c'est que je me suis encore chargé de vous parler en faveur du Comte; et je vous en parle du mieux qu'il m'est possible : vous n'aurez pas le cœur inexorable, et je ne crois pas la proposition fâcheuse.

SCENE VIII.

LE COMTE, *dans le fond,* LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE, *froidement.*

Non, monsieur; je vous avoue que le Comte ne m'a jamais déplu.

LE CHEVALIER.

Ne vous a jamais déplu! C'est fort bien fait. Mais pourquoi donc m'avez-vous dit le contraire?

LA MARQUISE.

C'est que je voulois me le cacher à moi-même, et il l'ignore aussi.

LE CHEVALIER.

Point du tout, madame, car il vous écoute.

LA MARQUISE.

Lui?

LE COMTE, *s'approchant.*

J'ai suivi les conseils du Chevalier, madame; permettez que mes transports vous marquent la joie où je suis. (*il veut se jeter aux genoux de la Marquise.*)

LA MARQUISE.

Arrêtez, Comte, vous pouvez espérer.

LE COMTE.

Que je suis heureux! Et toi, Chevalier, que ne te dois-je pas? Mais, madame, achevez de me rendre le plus content de tous les hommes: Chevalier, joignez vos prieres aux miennes.

LE CHEVALIER, *d'un air agité.*

Vous n'en avez pas besoin, monsieur : j'avois promis de parler pour vous; j'ai tenu parole : je vous laisse ensemble, je me retire. (*à part.*) Je mé meurs.

LE COMTE.

J'irai te retrouver chez toi.

SCENE IX.

LE COMTE, LA MARQUISE.

LE COMTE.

Madame, il y a long-temps que mon cœur est à vous; consentez à mon bonheur, que cette aventure-ci vous détermine : souvent il n'en faut pas davantage. J'ai ce soir affaire chez mon notaire; je pourrois vous l'amener ici, nous y souperions avec ma sœur, qui doit venir vous voir : le Chevalier s'y trouveroit; vous verriez ce qu'il vous plairoit de faire. Des articles sont bientôt passés, et ils n'engagent qu'autant qu'on veut : ne me refusez pas, je vous en conjure.

LA MARQUISE.

Je ne saurois vous répondre, je me trouve un peu indisposée; laissez-moi me reposer, je vous prie.

LE COMTE.

Je vais toujours prendre les mesures qui pourront vous engager à m'assurer vos bontés.

SCENE X.

LA MARQUISE.

Ah! je ne sais où j'en suis; respirons. D'où vient que je soupire? les larmes me coulent des yeux; je me sens saisie de la tristesse la plus profonde, et je ne sais pourquoi. Qu'ai-je affaire de l'amitié du Chevalier? L'ingrat qu'il est! il se marie : l'infidélité d'un amant ne me toucheroit point, celle d'un ami me désespere. Le Comte m'aime, j'ai dit qu'il ne me déplaisoit pas; mais où ai-je donc été chercher tout cela?

SCENE XI.

LISETTE, LA MARQUISE.

LISETTE.

Madame, je vous avertis qu'on vient de renvoyer madame la Comtesse; mais elle a dit qu'elle repasseroit sur le soir; voulez-vous y être?

LA MARQUISE.

Non, jamais, Lisette; je ne saurois.

LISETTE.

Etes-vous indisposée, madame? vous avez l'air bien abattue; qu'avez-vous donc?

LA MARQUISE.

Hélas! Lisette, on me persécute; on veut que je me marie.

LISETTE.

Vous marier! A qui donc?

LA MARQUISE.

Au plus haïssable de tous les hommes; à un homme que le hasard a destiné pour me faire du mal, et pour m'arracher, malgré moi, des discours que j'ai tenus sans savoir ce que je disois.

LISETTE.

Mais il n'est venu que le Comte...

LA MARQUISE.

Eh! c'est lui-même.

LISETTE.

Et vous l'épousez?

LA MARQUISE.

Je n'en sais rien; je te dis qu'il le prétend.

LISETTE.

Il le prétend? Mais qu'est-ce que c'est donc que cette aventure-là? elle ne ressemble à rien.

LA MARQUISE.

Je ne saurois te la mieux dire; c'est le Chevalier, c'est ce misanthrope-là qui est cause de cela: il m'a fâchée, le Comte en a profité, je ne sais comment. Ils veulent souper ce soir ici; ils ont parlé de notaire, d'articles: je les laissois dire: le Chevalier est sorti; il se marie aussi; le Comte lui donne sa sœur; car il ne manquoit qu'une sœur, pour achever de me déplaire, à cet homme-là...

LISETTE.

Quand le Chevalier l'épouseroit, que vous importe?

LA MARQUISE.

Veux-tu que je sois la belle-sœur d'un homme qui m'est devenu insupportable?

LISETTE.

Eh! mort de ma vie! ne la soyez pas, renvoyez le Comte.

LA MARQUISE.

Eh! sur quel prétexte? car enfin, quoiqu'il me fâche, je n'ai pourtant rien à lui reprocher.

LISETTE.

Oh! je m'y perds, madame; je n'y comprends plus rien.

LA MARQUISE.

Ni moi non plus : je ne sais plus où j'en suis, je ne saurois me démêler, je me meurs! Qu'est-ce que c'est donc que cet état-là?

LISETTE.

Mais c'est, je crois, ce maudit Chevalier qui est cause de tout cela; et pour moi, je crois que cet homme-là vous aime.

LA MARQUISE.

Eh! non, Lisette; on voit bien que tu te trompes.

LISETTE.

Voulez-vous m'en croire, madame? ne le revoyez plus.

LA MARQUISE.

Eh! laisse-moi, Lisette; tu me persécutes aussi! Ne me laissera-t-on jamais en repos? En vérité, la situation où je me trouve est bien triste!

LISETTE.

Votre situation? je la regarde comme une énigme.

SCENE XII.

LA MARQUISE, LUBIN, LISETTE.

LUBIN.

Madame, monsieur le Chevalier, qui est dans un état à faire compassion...

LA MARQUISE.

Que veut-il dire? Demande-lui ce qu'il a, Lisette.

LUBIN.

Hélas! je crois que son bon sens s'en va : tantôt il marche, tantôt il s'arrête; il regarde le ciel comme s'il ne l'avoit jamais vu; il dit un mot, il en bredouille un autre, et il m'envoie savoir si vous voulez bien qu'il vous voie.

LA MARQUISE, *à Lisette.*

Ne me conseilles-tu pas de le voir? Oui, n'est-ce pas?

LISETTE.

Oui, madame; du ton dont vous me le demandez, je vous le conseille.

LUBIN.

Il avoit d'abord fait un billet pour vous, qu'il m'a donné.

LA MARQUISE, *à Lubin.*

Voyons donc.

LUBIN.

Tout-à-l'heure, madame. Quand j'ai eu ce billet, il a couru après moi. Rends-moi le papier; je l'ai rendu. Tiens, va le porter; je l'ai donc repris. Rapporte le papier; je l'ai rapporté. Ensuite il a laissé tomber le billet en se promenant; et je l'ai ramassé sans qu'il l'ait vu,

afin de vous l'apporter comme à sa bonne amie, pour voir ce qu'il a, et s'il y a quelque remede à sa peine.

LA MARQUISE.

Montre donc.

LUBIN.

Le voici. Et tenez, voilà l'écrivain qui arrive.

(*il sort.*)

LA MARQUISE, *à Lisette.*

Sors, il sera peut-être bien aise de n'avoir point de témoins.

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *prend de longs détours.*

Je viens prendre congé de vous, et vous dire adieu, madame.

LA MARQUISE.

Vous, monsieur le Chevalier; et où allez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Où j'allois quand vous m'avez arrêté.

LA MARQUISE.

Mon dessein n'étoit pas de vous arrêter pour si peu de temps.

LE CHEVALIER.

Ni le mien de vous quitter sitôt, assurément.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc me quittez-vous?

LE CHEVALIER.

Pourquoi je vous quitte? Eh! Marquise, que vous importe de me perdre, dès que vous épousez le Comte?

LA MARQUISE.

Tenez, Chevalier, vous verrez qu'il y a encore du mal-entendu dans cette querelle-là : ne précipitez rien ; je ne veux point que vous partiez, j'aime mieux avoir tort.

LE CHEVALIER.

Non, Marquise, c'en est fait ; il ne m'est plus possible de rester, mon cœur ne seroit plus content du vôtre.

LA MARQUISE, *avec douleur.*

Je crois que vous vous trompez.

LE CHEVALIER.

Si vous saviez combien je vous dis vrai ! combien nos sentimens sont différens !...

LA MARQUISE.

Pourquoi différens ? Il faudroit donner un peu plus d'étendue à ce que vous dites là, Chevalier ; je ne vous entends pas bien.

LE CHEVALIER.

Ce n'est qu'un seul mot qui m'arrête.

LA MARQUISE, *avec un peu d'embarras.*

Je ne puis deviner si vous ne me le dites.

LE CHEVALIER.

Tantôt je m'étois expliqué dans un billet que je vous avois écrit.

LA MARQUISE.

A propos de billet, vous me faites ressouvenir que l'on m'en a apporté un quand vous êtes venu.

LE CHEVALIER, *intrigué.*

Et de qui est-il, madame ?

LA MARQUISE.

Je vous le dirai.

(*elle lit.*)

« Je devois, madame, regretter Angélique toute
« ma vie ; cependant, le croiriez-vous ? je pars aussi
« pénétré d'amour pour vous que je le fus jamais
« pour elle. »

LE CHEVALIER.

Ce que vous lisez là, madame, me regarde-t-il ?

LA MARQUISE.

Tenez, Chevalier, n'est-ce pas là le mot qui vous arrête ?

LE CHEVALIER.

C'est mon billet! Ah! Marquise, que voulez-vous que je devienne ?

LA MARQUISE.

Je rougis, Chevalier ; c'est vous répondre.

LE CHEVALIER, *lui baisant la main.*

Ah! mon amour pour vous durera autant que ma vie.

LA MARQUISE.

Je ne vous le pardonne qu'à cette condition-là.

SCENE XIV.

LE COMTE, LA MARQUISE, LE CHEVALIER; LISETTE *et* LUBIN, *qui entrent après le Comte, et restent dans le fond.*

LE COMTE.

Que vois-je, monsieur le Chevalier ? Voilà de grands transports !

LE CHEVALIER.

Il est vrai, monsieur le Comte. Quand vous me disiez que j'aimois madame, vous connoissiez mieux mon cœur que moi; mais j'étois dans la bonne foi, et je suis sûr de vous paroître excusable.

LE COMTE.

Et vous, madame?

LA MARQUISE, *au Comte.*

Je ne croyois pas l'amitié si dangereuse.

(*le Comte salue et sort.*)

LISETTE.

Madame, il y a là-bas un notaire que le Comte a amené.

LE CHEVALIER.

Le retiendrons-nous, madame?

LA MARQUISE.

Faites; je ne me mêle plus de rien.

LISETTE, *au Chevalier.*

Ah! je commence à comprendre : le Comte s'en va, le notaire reste, et vous vous mariez.

LUBIN.

Et nous aussi; et il faudra que votre contrat fasse la fondation du nôtre : n'est-ce pas, Lisette? Allons, de la joie!

FIN DE LA SURPRISE DE L'AMOUR.

EXAMEN

DE LA SURPRISE DE L'AMOUR.

QUAND on n'a étudié les hommes que dans les romans, on peut regarder comme invraisemblable que l'amour naisse subitement entre une femme qui regrette vivement son mari mort après un mois de mariage, et un jeune homme qui pleure la perte récente de sa maîtresse; il n'en est pas moins vrai que Marivaux a montré dans cette combinaison une parfaite connoissance du cœur humain. C'est en général un moment très dangereux que celui qui suit la rupture d'un attachement sur lequel on avoit fondé le bonheur de sa vie : il est si triste de se trouver seul, de ne pouvoir s'intéresser à rien, de ne rencontrer personne qui vous entende et qui vous réponde; les plaisirs qu'offre la société paroissent si fastidieux à ceux dont le cœur est encore plein de regrets touchans, qu'ils doivent se défier des consolations trop intimes. On est bien plus loin d'aimer lorsque des occupations sérieuses ont effacé les souvenirs d'une premiere passion, qu'à l'époque où la douleur d'en avoir perdu l'objet affoiblit l'ame en la livrant tout entiere à des sentimens tendres. Les anciens, meilleurs observateurs de la nature que nous, et par conséquent beaucoup moins romanesques, croyoient aux regrets vifs et non aux regrets éternels; aussi n'ont-ils présenté aucune femme passionnée comme inconsolable dès qu'elle consentoit à vivre; et le joli conte de la Matrone d'Ephese sera, dans tous les temps, l'histoire des

veuves qui confondent dans leurs pleurs la perte des plaisirs de l'hymen et la mort de l'époux.

Dans la Surprise de l'Amour, Marivaux a bien démêlé ce double sentiment; la premiere scene entre la Marquise et le Chevalier peut être regardée comme un modele de vérité : la Marquise ne se défie point d'un homme qui ne lui parle pas d'elle, qui, loin de penser à la consoler, la prend pour confidente de son désespoir, et lui révele ainsi combien il sait aimer. Depuis six mois qu'elle regrette son époux, c'est la premiere fois qu'elle entend un langage conforme aux idées qui l'occupent : aussi comme elle répond au Chevalier! « En vérité, il semble dans le « monde que les afflictions ne soient faites que pour les « honnêtes gens... Vous me ressemblez, vous êtes né sen- « sible... Je sais à présent votre caractere comme le mien; « les bons cœurs se ressemblent... Vous étiez l'ami de « mon époux; je ne m'en étonne pas. » Le Chevalier répond : « Que son amitié me seroit d'un grand secours « s'il vivoit encore! » La Marquise s'attendrit jusqu'aux larmes, et dit : « Sur ce pied-là, nous l'avons donc perdu « tous deux. » Il est impossible de suivre avec plus de vérité la gradation des sentimens qu'éprouvent ces deux personnages : étonnés, enchantés d'avoir un intérêt commun, ils forment le projet de se voir souvent pour se parler de leur douleur, et se promettent une amitié qui fera leur unique consolation, amitié bien périlleuse entre une femme jolie et sensible, et un jeune homme passionné qui n'a encore connu que les peines de l'amour. Dès cette scene, il est visible qu'ils ont l'un pour l'autre un sentiment de préférence, il ne faut plus que les agiter de craintes et d'espérances pour leur faire sentir qu'ils s'aiment, et les amener à l'avouer.

Les moyens employés par Marivaux pour arriver à ce résultat sont justes; on regrette seulement que des valets jouent un si grand rôle dans cette affaire. Dans la comédie de mœurs, où l'auteur a moins pour but de peindre un homme que les hommes en général, et moins encore de représenter telle circonstance de la vie que d'amener les situations propres à développer un caractere, on tolere l'importance accordée aux valets, parce qu'elle est souvent indispensable; mais dans le genre adopté par Marivaux, genre qui se borne pour ainsi dire à des faits particuliers aux personnages mis en sceue, il faut que les détails soient de la plus exacte vérité; et nulle part une soubrette ne se permet d'offrir à tout venant la main de sa maîtresse, et un lourdaud de valet n'est admis dans l'intimité de ses maîtres. C'est cependant par l'inconséquence de Lisette que l'auteur parvient à agiter les deux amans, et c'est de la maladresse de Lubin qu'il tire une grande partie de son comique; mais l'habitude de voir des valets dans les comédies laisse à peine apercevoir ces défauts à la représentation.

Il est difficile de ne pas admirer toutes les raisons que la Marquise invente pour se faire croire que son amour-propre seul est en jeu, quand son cœur est déja de la partie : le Chevalier, plus franc, ne se déguise pas qu'il est jaloux du Comte; mais cette jalousie même l'empèche de laisser voir ses sentimens; ainsi l'explication ne peut arriver que par des moyens détournés. La scene dans laquelle le Chevalier s'emporte contre Séneque est fort gaie, et met en situation Hortensius qui croit accabler par des citations un homme occupé d'une seule pensée : c'est bien là le vrai pédant discutant sur les passions, et ne devinant pas celles qui s'agitent autour de lui; la scene

suivante est plus agréable encore : la Marquise et le Chevalier s'expliquent ; ils définissent l'amitié comme des amans ; c'est une amitié jalouse, exclusive, prête à tous les sacrifices. Dans le premier acte, ils ont été surpris par l'amour ; à la fin du second, ils ne se trompent plus sur le sentiment qu'ils éprouvent : mais les bienséances exigent qu'ils aient l'air de s'y tromper ; et comme il ne leur en coûte aucun effort pour le faire, ils en prennent la résolution sans effort.

Le but du troisieme acte doit donc être de les amener à secouer cette petite hypocrisie, et ils vont d'eux-mêmes assez vîte au-devant des évènemens : Hortensius est congédié ; le Comte est prié de ne plus revenir. Homme du monde, et éclairé par ses desirs, le Comte devine aisément que le Chevalier est son rival ; et comme il le sent disposé à ne pas avouer son amour, il profite de cette situation pour essayer de le brouiller avec la Marquise avant qu'une plus grande familiarité s'établisse entre eux : son projet réussit d'abord ; mais comme les amans ne se querellent que pour mieux s'entendre, la Marquise et le Chevalier s'expliquent, et dès-lors tout est dit : le Comte se retire, et les amans s'épousent. Ce troisieme acte est bien fait, les valets y paroissent moins nécessaires, et l'action reste engagée entre gens qui ont véritablement des intérêts communs ; cependant il y a moins de mouvement et de gaieté que dans les actes précédens : tant il est vrai que ce n'est pas seulement par la raison qu'on produit de l'effet au théâtre ! Le rôle d'Hortensius passe aujourd'hui pour être un peu chargé : on fait le même reproche à la dispute des deux auteurs dans les Femmes Savantes de Moliere ; c'est que le pédantisme change de forme suivant l'esprit des siecles, et que les

pédans de nos jours ne ressemblent pas à ceux du temps passé; mais ils ne sont pas plus aimables.

La Surprise de l'Amour fait toujours beaucoup de plaisir à la représentation; elle est amusante à la lecture quand on saisit bien les sentimens des principaux personnages, qui ont plus l'esprit du monde que la franchise d'expression qui convient à l'art dramatique : aussi les pieces de Marivaux étoient-elles jouées souvent et fort bien par les amateurs dans la haute société. Des comédies de l'ancien répertoire, ce sont encore aujourd'hui celles qui sont mises au théâtre avec le plus de soin et d'ensemble.

(T. L.)

FIN DE L'EXAMEN DE LA SURPRISE DE L'AMOUR.

LE JEU DE L'AMOUR
ET DU HASARD,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

DE MARIVAUX,

Représentée, pour la premiere fois, le 23 janvier 1730.

ACTEURS.

M. ORGON.
MARIO.
SILVIA.
DORANTE.
LISETTE, femme-de-chambre de Silvia.
PASQUIN, valet de Dorante.
UN LAQUAIS.

La scene est à Paris.



LE JEU DE L'AMOUR ET DU HAZARD.

F. Massard del — *Gault de S.t Germain direx*

Que le sort est bizarre! aucun de ces deux hommes n'est à sa place

Acte I. Sc. VIII.

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] AIS, [illegible] de quoi vous mêlez-vous? pourquoi repon[illegible] [illegible] sentimens?

LI[illegible].

[illegible] que j'ai cru que, dans [illegible] occasion-ci, vos [illegible] ressembleroient à ceux de tout le monde. [illegible] votre pere me demande si vous êtes bien [illegible] qu'il vous marie, si vous en avez quelque joie [illegible] je lui réponds qu'oui; cela [illegible] tout de suite [illegible] peut-être que vous de fille au-monde



LE JEU
DE L'AMOUR
ET DU HASARD,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

MAIS, encore une fois, de quoi vous mêlez-vous? Pourquoi répondre de mes sentimens?

LISETTE.

C'est que j'ai cru que, dans cette occasion-ci, vos sentimens ressembleroient à ceux de tout le monde. Monsieur votre pere me demande si vous êtes bien aise qu'il vous marie, si vous en avez quelque joie: moi, je lui réponds qu'oui; cela va tout de suite; et il n'y a peut-être que vous de fille au monde

pour qui ce oui-là ne soit pas vrai : le non n'est pas naturel.

SILVIA.

Le non n'est pas naturel! quelle sotte naïveté! Le mariage auroit donc de grands charmes pour vous ?

LISETTE.

Eh bien! c'est encore oui, par exemple.

SILVIA.

Taisez-vous : allez répondre vos impertinences ailleurs ; et sachez que ce n'est pas à vous à juger de mon cœur par le vôtre.

LISETTE.

Mon cœur est fait comme celui de tout le monde. De quoi le vôtre s'avise-t-il de n'être fait comme celui de personne ?

SILVIA.

Je vous dis que si elle osoit elle m'appelleroit une originale.

LISETTE.

Si j'étois votre égale, nous verrions.

SILVIA.

Vous travaillez à me fâcher, Lisette.

LISETTE.

Ce n'est pas mon dessein. Mais dans le fond voyons ; quel mal ai-je donc fait de dire à monsieur Orgon que vous étiez bien aise d'être mariée ?

SILVIA.

Premièrement, c'est que tu n'as pas dit vrai ; je ne m'ennuie pas d'être fille.

LISETTE.

Cela est encore tout neuf.

SILVIA.

C'est qu'il n'est pas nécessaire que mon pere croie me faire tant de plaisir en me mariant, parce que cela le fait agir avec une confiance qui ne servira peut-être de rien.

LISETTE.

Quoi ! vous n'épouserez pas celui qu'il vous destine ?

SILVIA.

Que sais-je! peut-être ne me conviendra-t-il point, et cela m'inquiete.

LISETTE.

On dit que votre futur est un des plus honnêtes hommes du monde; qu'il est bien fait, aimable, de bonne mine; qu'on ne peut pas avoir plus d'esprit; qu'on ne sauroit être d'un meilleur caractere : que voulez-vous de plus? Peut-on se figurer de mariage plus doux, d'union plus délicieuse ?

SILVIA.

Délicieuse! Que tu es folle avec tes expressions!

LISETTE.

Ma foi, madame, c'est qu'il est heureux qu'un amant de cette espece-là veuille se marier dans les formes; il n'y a presque point de fille, s'il lui faisoit la cour, qui ne fût en danger de l'épouser sans cérémonie. Aimable, bien fait, voilà de quoi vivre pour l'amour; sociable et spirituel, voilà pour l'entretien de la société. Pardi ! tout en sera bon dans

cet homme-là; l'utile et l'agréable, tout s'y trouve.

SILVIA.

Oui, dans le portrait que tu en fais; et on dit qu'il y ressemble; mais c'est un on dit, et je pourrois bien n'être pas de ce sentiment-là, moi. Il est bel homme, dit-on, et c'est presque tant pis.

LISETTE.

Tant pis! tant pis! mais voilà une pensée bien hétéroclite!

SILVIA.

C'est une pensée de très bon sens. Volontiers un bel homme est fat; je l'ai remarqué.

LISETTE.

Oh! il a tort d'être fat; mais il a raison d'être beau.

SILVIA.

On ajoute qu'il est bien fait; passe.

LISETTE.

Oui dà; cela est pardonnable.

SILVIA.

De beauté et de bonne mine je l'en dispense; ce sont là des agrémens superflus.

LISETTE.

Vertuchoux! si je me marie jamais, ce superflu-là sera mon nécessaire.

SILVIA.

Tu ne sais ce que tu dis. Dans le mariage on a plus souvent affaire à l'homme raisonnable qu'à l'aimable homme; en un mot, je ne lui demande qu'un bon caractere; et cela est plus difficile à trouver qu'on ne pense. On loue beaucoup le sien; mais qui est-ce

qui a vécu avec lui? Les hommes ne se contrefont-ils pas, sur-tout quand ils ont de l'esprit? N'en ai-je pas vu, moi, qui paroissoient avec leurs amis les meilleures gens du monde? c'est la douceur, la raison, l'enjouement même; il n'y a pas jusqu'à leur physionomie qui ne soit garante de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve. Monsieur un tel a l'air d'un galant homme, d'un homme bien raisonnable, disoit-on tous les jours d'Ergaste. Aussi l'est-il, répondoit-on : je l'ai répondu moi-même; sa physionomie ne vous ment pas d'un mot. Oui, fiez-vous-y à cette physionomie si douce, si prévenante, qui disparoît un quart-d'heure après pour faire place à un visage sombre, brutal, farouche, qui devient l'effroi de toute une maison. Ergaste s'est marié; sa femme, ses enfans, son domestique, ne lui connoissent encore que ce visage-là, pendant qu'il promene partout ailleurs cette physionomie si aimable que nous lui voyons, et qui n'est qu'un masque qu'il prend au sortir de chez lui.

LISETTE.

Quel fantasque avec ses deux visages!

SILVIA.

N'est-on pas content de Léandre quand on le voit? Eh bien! chez lui c'est un homme qui ne dit mot, qui ne rit, ni qui ne gronde: c'est une ame glacée, solitaire, inaccessible. Sa femme ne la connoît point, n'a point de commerce avec elle; elle n'est mariée qu'avec une figure qui sort d'un cabinet, qui vient à table, et qui fait expirer de langueur, de froid et

d'ennui tout ce qui l'environne. N'est-ce pas là un mari bien amusant?

LISETTE.

Je gele au récit que vous m'en faites; mais Tersandre, par exemple?

SILVIA.

Oui, Tersandre! il venoit l'autre jour de s'emporter contre sa femme : j'arrive; on m'annonce : je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts, d'un air serein, dégagé; vous auriez dit qu'il sortoit de la conversation la plus badine; sa bouche et ses yeux rioient encore : le fourbe! Voilà ce que c'est que les hommes : qui est-ce qui croit que sa femme est à plaindre avec lui? je la trouvai tout abattue, le teint plombé, avec des yeux qui venoient de pleurer; je la trouvai comme je serai peut-être : voilà mon portrait à venir; je vais du moins risquer d'en être une copie. Elle me fit pitié, Lisette; si j'allois te faire pitié aussi! cela est terrible; qu'en dis-tu? songe à ce que c'est qu'un mari.

LISETTE.

Un mari, c'est un mari : vous ne deviez pas finir par ce mot-là : il me raccommode avec tout le reste.

SCENE II.

M. ORGON, SILVIA, LISETTE.

M. ORGON.

Eh! bonjour, ma fille : la nouvelle que je viens

t'annoncer te fera-t-elle plaisir? Ton prétendu arrive aujourd'hui; son pere me l'apprend par cette lettre-ci. Tu ne me réponds rien; tu me parois triste. Lisette de son côté baisse les yeux; qu'est-ce que cela signifie? Parle donc, toi; de quoi s'agit-il?

LISETTE.

Monsieur, un visage qui fait trembler, un autre qui fait mourir de froid, une ame gelée qui se tient à l'écart; et puis le portrait d'une femme qui a le visage abattu, un teint plombé, des yeux bouffis et qui viennent de pleurer : voilà, monsieur, tout ce que nous considérons avec tant de recueillement.

M. ORGON.

Que veut dire ce galimatias? une ame, un portrait! Explique-toi donc; je n'y entends rien.

SILVIA.

C'est que j'entretenois Lisette du malheur d'une femme maltraitée par son mari : je lui citois celle de Tersandre que je trouvai l'autre jour fort abattue, parce que son mari venoit de la quereller, et je faisois là-dessus mes réflexions.

LISETTE.

Oui, nous parlions d'une physionomie qui va et qui vient; nous disions qu'un mari porte un masque avec le monde, et une grimace avec sa femme.

M. ORGON.

De tout cela, ma fille, je comprends que le mariage t'alarme d'autant plus que tu ne connois point Dorante.

LISETTE.

Premierement il est beau; et c'est presque tant pis.

M. ORGON.

Tant pis! rêves-tu avec ton tant pis?

LISETTE.

Moi, je dis ce qu'on m'apprend; c'est la doctrine de madame; j'étudie sous elle.

M. ORGON.

Allons, allons, il n'est pas question de tout cela. Tiens, ma chere enfant, tu sais combien je t'aime: Dorante vient pour t'épouser. Dans le dernier voyage que je fis en province, j'arrêtai ce mariage-là avec son pere qui est mon intime et mon ancien ami; mais ce fut à condition que vous vous plairiez à tous deux, et que vous auriez entiere liberté de vous expliquer là-dessus. Je te défends toute complaisance à mon égard. Si Dorante ne te convient point, tu n'as qu'à le dire, il repart; si tu ne lui convenois pas, il repart de même.

LISETTE.

Un *duo* de tendresse en décidera comme à l'opéra: vous me voulez, je vous veux, vîte un notaire: ou bien, m'aimez-vous? non, ni moi non plus, vîte à cheval.

M. ORGON.

Pour moi je n'ai jamais vu Dorante; il étoit absent quand j'étois chez son pere; mais sur tout le bien qu'on m'en a dit je ne saurois craindre que vous vous remerciez ni l'un ni l'autre.

SILVIA.

Je suis pénétrée de vos bontés, mon pere. Vous me défendez toute complaisance, et je vous obéirai.

M. ORGON.

Je te l'ordonne.

SILVIA.

Mais si j'osois, je vous proposerois sur une idée qui me vient, de m'accorder une grace qui me tranquilliseroit tout-à-fait.

M. ORGON.

Parle ; si la chose est faisable, je te l'accorde.

SILVIA.

Elle est très faisable; mais je crains que ce ne soit abuser de vos bontés.

M. ORGON.

Eh bien! abuse. Va, dans ce monde il faut être un peu trop bon pour l'être assez.

LISETTE.

Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puisse dire cela.

M. ORGON.

Explique-toi, ma fille.

SILVIA.

Dorante arrive ici aujourd'hui; si je pouvois le voir, l'examiner un peu sans qu'il me connût ? Lisette a de l'esprit, monsieur; elle pourroit prendre ma place pour un peu de temps, et je prendrois la sienne.

M. ORGON, *à part.*

Son idée est plaisante. (*haut.*) Laisse-moi rêver

un peu à ce que tu me dis là. (*à part.*) Si je la laisse faire, il doit arriver quelque chose de bien singulier; elle ne s'y attend pas elle-même... (*haut.*) Soit, ma fille, je te permets le déguisement. Es-tu bien sûre de soutenir le tien, Lisette?

LISETTE.

Moi, monsieur, vous savez qui je suis; essayez de m'en conter, et manquez de respect si vous l'osez: à cette contenance-ci, voilà un échantillon des bons airs avec lesquels je vous attends. Qu'en dites-vous? hem! retrouvez-vous Lisette?

M. ORGON.

Comment donc! je m'y trompe actuellement moi-même. Mais il n'y a point de temps à perdre: va t'ajuster suivant ton rôle. Dorante peut nous surprendre. Hâtez-vous, et qu'on donne le mot à toute la maison.

SILVIA.

Il ne me faut presque qu'un tablier.

LISETTE.

Et moi je vais à ma toilette; venez m'y coëffer, Lisette, pour vous accoutumer à vos fonctions: un peu d'attention à votre service, s'il vous plaît.

SILVIA.

Vous serez contente, marquise; marchons.

SCENE III.

MARIO, M. ORGON, SILVIA.

MARIO.

Ma sœur, je te félicite de la nouvelle que j'apprends : nous allons voir ton amant, dit-on.

SILVIA.

Oui, mon frere : mais je n'ai pas le temps de m'arrêter ; j'ai des affaires sérieuses, et mon pere vous les dira : je vous quitte.

SCENE IV.

M. ORGON, MARIO.

M. ORGON.

Ne l'amusez pas, Mario ; venez, vous saurez de quoi il s'agit.

MARIO.

Qu'y a-t-il de nouveau, monsieur ?

M. ORGON.

Je commence par vous recommander d'être discret sur ce que je vais vous dire, au moins.

MARIO.

Je suivrai vos ordres.

M. ORGON.

Nous verrons Dorante aujourd'hui ; mais nous ne le verrons que déguisé.

MARIO.

Déguisé! Viendra-t-il en partie de masque? lui donnerez-vous le bal?

M. ORGON.

Ecoutez l'article de la lettre du pere : hum... « Je « ne sais au reste ce que vous penserez d'une imagi- « nation qui est venue à mon fils : elle est bizarre, « il en convient lui-même ; mais le motif est pardon- « nable et même délicat : c'est qu'il m'a prié de lui « permettre de n'arriver d'abord chez vous que sous « la figure de son valet, qui de son côté fera le per- « sonnage de son maître. »

MARIO.

Ah, ah! cela sera plaisant.

M. ORGON.

Ecoutez le reste... « Mon fils sait combien l'enga- « gement qu'il va prendre est sérieux ; et il espere, « dit-il, sous ce déguisement de peu de durée, saisir « quelques traits du caractere de notre future et la « mieux connoître, pour se régler ensuite sur ce « qu'il doit faire, suivant la liberté que nous sommes « convenus de leur laisser. Pour moi, qui m'en fie « bien à ce que vous m'avez dit de votre aimable « fille, j'ai consenti à tout, en prenant la précau- « tion de vous avertir, quoiqu'il m'ait demandé le « secret de votre côté. Vous en userez là-dessus avec « la future comme vous le jugerez à propos... » Voilà ce que le pere m'écrit. Ce n'est pas le tout ; voici ce qui arrive, c'est que votre sœur, inquiete de son côté sur le chapitre de Dorante, dont elle ignore le secret,

m'a demandé de jouer ici la même comédie, et cela précisément pour observer Dorante, comme Dorante veut l'observer. Qu'en dites-vous? Savez-vous rien de plus particulier que cela? Actuellement la maîtresse et la suivante se travestissent. Que me conseillez-vous, Mario? Avertirai-je votre sœur, ou non?

MARIO.

Ma foi! monsieur, puisque les choses prennent ce train-là, je ne voudrois pas les déranger, et je respecterois l'idée qui leur est inspirée à l'un et à l'autre: il faudra bien qu'ils se parlent souvent tous deux sous ce déguisement. Voyons si leur cœur ne les avertiroit pas de ce qu'ils valent. Peut-être que Dorante prendra du goût pour ma sœur, toute soubrette qu'elle sera; et cela seroit charmant pour elle.

M. ORGON.

Nous verrons un peu comment elle se tirera d'intrigue.

MARIO.

C'est une aventure qui ne sauroit manquer de nous divertir. Je veux me trouver au début, et les agacer tous deux.

SCENE V.

SILVIA, M. ORGON, MARIO, UN VALET.

SILVIA.

Me voilà, monsieur; ai-je mauvaise grace en femme-de-chambre? Et vous, mon frere, vous savez

de quoi il s'agit, apparemment. Comment me trouvez-vous?

MARIO.

Ma foi, ma sœur, c'est autant de pris que le valet: mais tu pourrois bien aussi escamoter Dorante à ta maîtresse.

SILVIA.

Franchement, je ne haïrois pas de lui plaire sous le personnage que je joue; je ne serois pas fâchée de subjuguer sa raison, de l'étourdir un peu sur la distance qu'il y aura de lui à moi. Si mes charmes font ce coup-là, ils me feront plaisir; je les estimerai: d'ailleurs cela m'aideroit à démêler Dorante. A l'égard de son valet, je ne crains pas ses soupirs; ils n'oseront m'aborder; il y aura quelque chose dans ma physionomie qui inspirera plus de respect que d'amour à ce faquin-là.

MARIO.

Allons doucement, ma sœur; ce faquin-là sera votre égal.

M. ORGON.

Il ne manquera pas de t'aimer.

SILVIA.

Eh bien! l'honneur de lui plaire ne me sera pas inutile; les valets sont naturellement indiscrets; l'amour est babillard, et j'en ferai l'historien de son maître.

UN VALET, *entrant.*

Monsieur, il vient d'arriver un domestique qui

demande à vous parler; il est suivi d'un crocheteur qui porte une valise.

M. ORGON.

Qu'il entre : c'est sans doute le valet de Dorante; son maître peut être resté au bureau pour affaires. Où est Lisette?

SILVIA.

Lisette s'habille, et, dans son miroir, nous trouve très imprudens de lui livrer Dorante; elle aura bientôt fait.

M. ORGON.

Doucement, on vient.

SCENE VI.

DORANTE, *en valet;* M. ORGON, SILVIA, MARIO.

DORANTE.

Je cherche monsieur Orgon : n'est-ce pas à lui que j'ai l'honneur de faire la révérence?

M. ORGON.

Oui, mon ami, c'est à lui-même.

DORANTE.

Monsieur, vous avez sans doute reçu de nos nouvelles. J'appartiens à Monsieur Dorante, qui me suit, et qui m'envoie toujours devant, vous assurer de ses respects, en attendant qu'il vous en assure lui-même.

M. ORGON.

Tu fais ta commission de fort bonne grace. Lisette, que dis-tu de ce garçon-là?

SILVIA.

Moi, monsieur? je dis qu'il est bien venu, et qu'il promet.

DORANTE.

Vous avez bien de la bonté : je fais du mieux qu'il m'est possible.

MARIO.

Il n'est pas mal tourné au moins : ton cœur n'a qu'à se bien tenir, Lisette.

SILVIA.

Mon cœur! c'est bien des affaires.

DORANTE.

Ne vous fâchez pas, mademoiselle; ce que dit monsieur ne m'en fait point accroire.

SILVIA.

Cette modestie-là me plaît; continuez de même.

MARIO.

Fort bien! Mais il me semble que ce nom de mademoiselle qu'il te donne est bien sérieux. Entre gens comme vous le style des complimens ne doit pas être si grave; vous serez toujours sur le qui vive : allons, traitez-vous plus commodément. Tu as nom Lisette : et toi, mon garçon, comment t'appelles-tu?

DORANTE.

Bourguignon, monsieur, pour vous servir.

SILVIA.

Eh bien! Bourguignon, soit.

DORANTE.

Va donc pour Lisette; je n'en serai pas moins votre serviteur.

MARIO.

Votre serviteur! ce n'est point encore là votre jargon; c'est ton serviteur qu'il faut dire.

M. ORGON.

Ah, ah, ah, ah!

SILVIA, *bas, à Mario.*

Vous me jouez, mon frere.

DORANTE.

A l'égard du tutoiement, j'attends les ordres de Lisette.

SILVIA.

Fais comme tu voudras, Bourguignon; voilà la glace rompue, puisque cela divertit ces messieurs.

DORANTE.

Je t'en remercie, Lisette; et je réponds sur-le-champ à l'honneur que tu me fais.

M. ORGON.

Courage, mes enfans : si vous commencez à vous aimer, vous voilà débarrassés des cérémonies.

MARIO.

Oh! doucement; s'aimer, c'est une autre affaire : vous ne savez peut-être pas que j'en veux au cœur de Lisette, moi qui vous parle. Il est vrai qu'il m'est cruel; mais je ne veux pas que Bourguignon aille sur mes brisées.

SILVIA.

Oui! le prenez-vous sur ce ton-là? Et moi je veux que Bourguignon m'aime.

DORANTE.

Tu te fais tort de dire je veux, belle Lisette; tu n'as pas besoin d'ordonner pour être servie.

MARIO.

Monsieur Bourguignon, vous avez pillé cette galanterie-là quelque part.

DORANTE.

Vous avez raison, monsieur; c'est dans ses yeux que je l'ai prise.

MARIO.

Tais-toi, c'est encore pis; je te défends d'avoir tant d'esprit.

SILVIA.

Il ne l'a pas à vos dépens; et s'il en trouve dans mes yeux, il n'a qu'à prendre.

M. ORGON.

Mon fils, vous perdrez votre procès; retirons-nous. Dorante va venir, allons le dire à ma fille; et vous, Lisette, montrez à ce garçon l'appartement de son maître. Adieu, Bourguignon.

DORANTE.

Monsieur, vous me faites trop d'honneur.

SCENE VII.

SILVIA, DORANTE.

SILVIA, *à part*.

Ils se donnent la comédie; n'importe, mettons tout à profit : ce garçon-ci n'est pas sot; et je ne

plains pas la soubrette qui l'aura. Il va m'en conter; laissons-le dire, pourvu qu'il m'instruise.

DORANTE, *à part.*

Cette fille-ci m'étonne. Il n'y a point de femme au monde à qui sa physionomie ne fît honneur : lions connoissance avec elle... (*haut.*) Puisque nous sommes dans le style amical, et que nous avons abjuré les façons, dis-moi, Lisette, ta maîtresse te vaut-elle? Elle est bien hardie d'oser avoir une femme-de-chambre comme toi!

SILVIA.

Bourguignon, cette question-là m'annonce que, suivant la coutume, tu arrives avec l'intention de me dire des douceurs, n'est-il pas vrai?

DORANTE.

Ma foi! je n'étois pas venu dans ce dessein-là, je te l'avoue. Tout valet que je suis, je n'ai jamais eu de grandes liaisons avec les soubrettes; je n'aime pas l'esprit domestique; mais, à ton égard, c'est une autre affaire. Comment donc! tu me soumets; je suis presque timide : ma familiarité n'oseroit s'apprivoiser avec toi; j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de dessus ma tête; et quand je te tutoie, il me semble que je joue : enfin j'ai un penchant à te traiter avec des respects qui te feroient rire. Quelle espece de suivante es-tu donc, avec ton air de princesse?

SILVIA.

Tiens, tout ce que tu dis avoir senti en me voyant

est précisément l'histoire de tous les valets qui m'ont vue.

DORANTE.

Ma foi, je ne serois pas surpris quand ce seroit aussi l'histoire de tous les maîtres.

SILVIA.

Le trait est joli assurément, mais, je te le répete encore, je ne suis pas faite aux cajoleries de ceux dont la garde-robe ressemble à la tienne.

DORANTE.

C'est-à-dire que ma parure ne te plaît pas?

SILVIA.

Non, Bourguignon; laissons là l'amour, et soyons bons amis.

DORANTE.

Rien que cela? Ton petit traité n'est composé que de deux clauses impossibles.

SILVIA, *à part.*

Quel homme pour un valet! (*haut.*) Il faut pourtant qu'il s'exécute : on m'a prédit que je n'épouserai jamais qu'un homme de condition, et j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

DORANTE.

Parbleu! cela est bien plaisant : ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme, moi; j'ai fait serment de n'aimer sérieusement qu'une fille de condition.

SILVIA.

Ne t'écarte donc pas de ton projet.

DORANTE.

Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons : tu as l'air bien distingué ; et l'on est quelquefois de condition sans le savoir.

SILVIA.

Ah, ah, ah ! je te remercierois de ton éloge si ma mere n'en faisoit pas les frais.

DORANTE.

Eh bien ! venge-t'en sur la mienne, si tu me trouves assez bonne mine pour cela.

SILVIA, *à part.*

Il le mériteroit. (*haut.*) Mais ce n'est pas là de quoi il est question ; treve de badinage ; c'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, et je n'en rabattrai rien.

DORANTE.

Parbleu ! si j'étois tel, la prédiction me menaceroit ; j'aurois peur de la vérifier. Je n'ai point de foi à l'astrologie, mais j'en ai beaucoup à ton visage.

SILVIA, *à part.*

Il ne tarit point... (*haut.*) Finiras-tu ? Que t'importe la prédiction, puisqu'elle t'exclut ?

DORANTE.

Elle n'a pas prédit que je ne t'aimerois point.

SILVIA.

Non ; mais elle a dit que tu n'y gagnerois rien ; et moi je te le confirme.

DORANTE.

Tu fais fort bien, Lisette : cette fierté-là te va à merveille ; et quoiqu'elle me fasse mon procès, je

suis pourtant bien aise de te la voir ; je te l'ai souhaitée d'abord que je t'ai vue : il te falloit encore cette grace-là ; et je me console d'y perdre, parce que tu y gagnes.

SILVIA, *à part.*

Mais, en vérité, voilà un garçon qui me surprend, malgré que j'en aie... (*haut.*) Dis-moi, qui es-tu, toi qui me parles ainsi ?

DORANTE.

Le fils d'honnêtes gens qui n'étoient pas riches.

SILVIA.

Va, je te souhaite de bon cœur une meilleure situation que la tienne, et je voudrois y contribuer : la fortune a tort avec toi.

DORANTE.

Ma foi ! l'amour a plus tort qu'elle : j'aimerois mieux qu'il me fût permis de te demander ton cœur, que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA, *à part.*

Nous voilà, grace au ciel, en conversation réglée. (*haut.*) Bourguignon, je ne saurois me fâcher des discours que tu me tiens ; mais, je t'en prie, changeons d'entretien. Venons à ton maître. Tu peux te passer de me parler d'amour, je pense.

DORANTE.

Tu pourrois bien te passer de m'en faire sentir, toi.

SILVIA.

Ah ! je me fâcherai, tu m'impatientes. Encore une fois, laisse là ton amour.

DORANTE.

Quitte donc ta figure.

SILVIA, *à part.*

A la fin, je crois qu'il m'amuse... (*haut.*) Eh bien! Bourguignon, tu ne veux donc pas finir? Faudra-t-il que je te quitte? (*à part.*) Je devrois déja l'avoir fait.

DORANTE.

Attends, Lisette, je voulois moi-même te parler d'autre chose; mais je ne sais plus ce que c'est.

SILVIA.

J'avois de mon côté quelque chose à te dire; mais tu m'as fait perdre mes idées aussi, à moi.

DORANTE.

Je me rappelle de t'avoir demandé si ta maîtresse te valoit.

SILVIA.

Tu reviens à ton chemin par un détour: adieu.

DORANTE.

Et non, te dis-je, Lisette; il ne s'agit ici que de mon maître.

SILVIA.

Eh bien! soit; je voulois te parler de lui aussi; et j'espere que tu voudras bien me dire confidemment ce qu'il est. Ton attachement pour lui m'en donne bonne opinion: il faut qu'il ait du mérite, puisque tu le sers.

DORANTE.

Tu me permettras peut-être bien de te remercier de ce que tu me dis là, par exemple?

SILVIA.

Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j'ai eue de le dire ?

DORANTE.

Voilà encore de ces réponses qui m'emportent. Fais comme tu voudras, je n'y résiste point ; et je suis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

SILVIA.

Et moi je voudrois bien savoir comment il se fait que j'ai la bonté de t'écouter ; car assurément cela est singulier.

DORANTE.

Tu as raison ; notre aventure est unique.

SILVIA, *à part.*

Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne suis point partie, je ne pars point, me voilà encore, et je réponds ! en vérité, cela passe la raillerie. (*haut.*) Adieu.

DORANTE.

Achevons donc ce que nous voulions dire.

SILVIA.

Adieu, te dis-je ; plus de quartier : quand ton maître sera venu, je tâcherai, en faveur de ma maîtresse, de le connoître par moi-même, s'il en vaut la peine. En attendant, tu vois cet appartement : c'est le vôtre.

DORANTE.

Tiens, voici mon maître.

SCENE VIII.

DORANTE, SILVIA, PASQUIN, *en homme de qualité.*

PASQUIN.

Ah ! te voilà, Bourguignon. Mon porte-manteau et toi avez-vous été bien reçus ici?

DORANTE.

Il n'étoit pas possible qu'on nous reçût mal, monsieur.

PASQUIN.

Un domestique là-bas m'a dit d'entrer ici, et qu'on alloit avertir mon beau-pere qui étoit avec ma femme.

SILVIA.

Vous voulez dire monsieur Orgon et sa fille, sans doute, monsieur?

PASQUIN.

Et oui, mon beau-pere et ma femme, autant vaut. Je viens pour épouser, et ils m'attendent pour être mariés : cela est convenu ; il ne manque plus que la cérémonie, qui est une bagatelle.

SILVIA.

C'est une bagatelle qui vaut bien la peine qu'on y pense.

PASQUIN.

Oui : mais quand on y a pensé, on n'y pense plus.

SILVIA, *bas à Dorante.*

Bourguignon, on est homme de mérite à bon marché chez vous, ce me semble.

PASQUIN.

Que dites-vous là à mon valet, la belle?

SILVIA.

Rien : je lui dis seulement que je vais faire descendre monsieur Orgon.

PASQUIN.

Et pourquoi ne pas dire mon beau-pere, comme moi?

SILVIA.

C'est qu'il ne l'est pas encore.

DORANTE.

Elle a raison, monsieur, le mariage n'est pas fait.

PASQUIN.

Eh bien! me voilà pour le faire.

DORANTE.

Attendez donc qu'il soit fait.

PASQUIN.

Pardi! voilà bien des façons, pour un beau-pere de la veille ou du lendemain.

SILVIA.

En effet, quelle si grande différence y a-t-il entre être marié ou ne l'être pas? Oui, monsieur, nous avons tort; et je cours informer votre beau-pere de votre arrivée.

PASQUIN.

Et ma femme aussi, je vous prie. Mais avant que

de partir, dites-moi une chose : vous qui êtes si jolie, n'êtes-vous pas la soubrette de l'hôtel ?

SILVIA.

Vous l'avez dit.

PASQUIN.

C'est fort bien fait ; je m'en réjouis. Croyez-vous que je plaise ici ? Comment me trouvez-vous ?

SILVIA.

Je vous trouve... plaisant.

PASQUIN.

Bon, tant mieux ; entretenez-vous dans ce sentiment-là, il pourra trouver sa place.

SILVIA.

Vous êtes bien modeste de vous en contenter ; mais je vous quitte : il faut qu'on ait oublié d'avertir votre beau-pere ; car assurément il serait venu ; et j'y vais.

PASQUIN.

Dites-lui que je l'attends avec affection.

SILVIA, *à part.*

Que le sort est bizarre ! aucun de ces deux hommes n'est à sa place.

SCENE IX.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Eh bien ! monsieur, mon commencement va bien : je plais déja à la soubrette.

DORANTE.

Butor que tu es!

PASQUIN.

Pourquoi donc? mon entrée est si gentille!

DORANTE.

Tu m'avois tant promis de laisser là tes façons de parler sottes et triviales! je t'avois donné de si bonnes instructions! je ne t'avois recommandé que d'être sérieux. Va, je vois bien que je suis un étourdi de m'en être fié à toi.

PASQUIN.

Je ferai encore mieux dans les suites; et puisque le sérieux n'est pas suffisant, je donnerai du mélancolique; je pleurerai s'il le faut.

DORANTE.

Je ne sais plus où j'en suis; cette aventure-ci m'étourdit. Que faut-il que je fasse?

PASQUIN.

Est-ce que la fille n'est pas plaisante?

DORANTE.

Tais-toi; voici monsieur Orgon qui vient.

SCENE X.

M. ORGON, DORANTE, PASQUIN.

ORGON.

Mon cher monsieur, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre; mais ce n'est que de cet instant que j'apprends que vous êtes ici.

PASQUIN.

Monsieur, mille pardons, c'est beaucoup trop; et il n'en faut qu'un quand on n'a fait qu'une faute. Au surplus tous mes pardons sont à votre service.

M. ORGON.

Je tâcherai de n'en avoir pas besoin.

PASQUIN.

Vous êtes le maître, et moi votre serviteur.

M. ORGON.

Je suis, je vous assure, charmé de vous voir, et je vous attendois avec impatience.

PASQUIN.

Je serois d'abord venu ici avec Bourguignon : mais quand on arrive de voyage, vous savez qu'on est si mal bâti; et j'étois bien aise de me présenter dans un état plus ragoûtant.

M. ORGON.

Vous y avez fort bien réussi. Ma fille s'habille : elle a été un peu indisposée; en attendant qu'elle descende voulez-vous vous rafraîchir?

PASQUIN.

Oh! je n'ai jamais refusé de trinquer avec personne.

M. ORGON.

Bourguignon, ayez soin de vous, mon garçon.

PASQUIN.

Le gaillard est gourmet, il boira du meilleur.

M. ORGON.

Qu'il ne l'épargne pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. ORGON, LISETTE.

M. ORGON.

Eh bien! que me veux-tu, Lisette?

LISETTE.

J'ai à vous entretenir un moment.

M. ORGON.

De quoi s'agit-il?

LISETTE.

De vous dire l'état où sont les choses, parce qu'il est important que vous en soyez éclairci, afin que vous n'ayez point à vous plaindre de moi.

M. ORGON.

Ceci est donc bien sérieux!

LISETTE.

Oui, très sérieux. Vous avez consenti au déguisement de mademoiselle Silvia; moi-même je l'ai trouvé d'abord sans conséquence : mais je me suis trompée.

M. ORGON.

Et de quelle conséquence est-il donc?

LISETTE.

Monsieur, on a de la peine à se louer soi-même; mais, malgré toutes les regles de la modestie, il faut pourtant que je vous dise que, si vous ne mettez ordre à ce qui arrive, votre prétendu n'aura plus de cœur à donner à mademoiselle votre fille. Il est temps qu'elle se déclare, cela presse; car un jour plus tard, je n'en réponds plus.

M. ORGON.

Eh! d'où vient qu'il ne voudra plus de ma fille quand il la connoîtra? te défies-tu de ses charmes?

LISETTE.

Non; mais vous ne vous méfiez pas assez des miens. Je vous avertis qu'ils vont leur train, et que je ne vous conseille pas de les laisser faire.

M. ORGON.

Je vous en fais mes complimens, Lisette. (*il rit.*) Ah, ah, ah!

LISETTE.

Nous y voilà: vous plaisantez, monsieur; vous vous moquez de moi: j'en suis fâchée, car vous y serez pris.

M. ORGON.

Ne t'en embarrasse pas, Lisette; va ton chemin.

LISETTE.

Je vous le répete encore, le cœur de Dorante va bien vîte. Tenez, actuellement je lui plais beaucoup; ce soir il m'aimera; il m'adorera demain: je ne le mérite pas; il est de mauvais goût: vous

en direz ce qu'il vous plaira ; mais cela ne laissera pas que d'être. Voyez-vous, demain je me garantis adorée.

M. ORGON.

Eh bien! que vous importe? s'il vous aime tant, qu'il vous épouse.

LISETTE.

Quoi! vous ne l'en empêcheriez pas?

M. ORGON.

Non, d'homme d'honneur, si tu le menes jusque-là.

LISETTE.

Monsieur, prenez-y garde. Jusqu'ici je n'ai pas aidé à mes appas, je les ai laissés faire tout seuls, j'ai ménagé sa tête : si je m'en mêle, je la renverse; il n'y aura plus de remede.

M. ORGON.

Renverse, ravage, brûle, enfin épouse; je te le permets, si tu le peux.

LISETTE.

Sur ce pied-là, je compte ma fortune faite.

M. ORGON.

Mais, dis-moi, ma fille t'a-t-elle parlé? Que pense-t-elle de son prétendu?

LISETTE.

Nous n'avons encore guere trouvé le moment de nous parler, car ce prétendu m'obsede; mais à vue de pays, je ne la crois pas contente : je la trouve triste, rêveuse; et je m'attends bien qu'elle me priera de le rebuter.

M. ORGON.

Et moi, je te le défends. J'évite de m'expliquer avec elle : j'ai mes raisons pour faire durer ce déguisement ; je veux qu'elle examine son futur plus à loisir. Mais le valet, comment se gouverne-t-il ? ne se mêle-t-il pas d'aimer ma fille ?

LISETTE.

C'est un original : j'ai remarqué qu'il fait l'homme de conséquence avec elle, parce qu'il est bien fait ; il la regarde, et soupire.

M. ORGON.

Et cela la fâche ?

LISETTE.

Mais... elle rougit.

M. ORGON.

Bon ! tu te trompes ; les regards d'un valet ne l'embarrassent pas jusque-là.

LISETTE.

Monsieur, elle rougit.

M. ORGON.

C'est donc d'indignation.

LISETTE.

A la bonne heure.

M. ORGON.

Eh bien ! quand tu lui parleras, dis-lui que tu soupçonnes ce valet de la prévenir contre son maître ; et si elle s'en fâche, ne t'en inquiete point : ce sont mes affaires. Mais voici Dorante qui te cherche apparemment.

SCENE II.

M. ORGON, PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

Ah! je vous trouve, merveilleuse dame! je vous demandois à tout le monde. Serviteur, cher beau-pere, ou peu s'en faut.

M. ORGON.

Serviteur. Adieu, mes enfans : je vous laisse ensemble; il est bon que vous vous aimiez un peu avant que de vous marier.

PASQUIN.

Je ferois bien ces deux besognes-là à la fois, moi.

M. ORGON.

Point d'impatience. Adieu.

SCENE III.

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

Madame, il dit que je ne m'impatiente pas; il en parle bien à son aise, le bon-homme.

LISETTE.

J'ai de la peine à croire qu'il vous en coûte tant d'attendre, monsieur : c'est par galanterie que vous faites l'impatient; à peine êtes-vous arrivé! Votre amour ne sauroit être bien fort, ce n'est tout au plus qu'un amour naissant.

PASQUIN.

Vous vous trompez, prodige de nos jours : un amour de votre façon ne reste pas long-temps au berceau ; votre premier coup-d'œil a fait naître le mien, le second lui a donné des forces, et le troisieme l'a rendu grand garçon : tâchons de l'établir au plus vîte ; ayez soin de lui, puisque vous êtes sa mere.

LISETTE.

Trouvez-vous qu'on le maltraite ? est-il si abandonné ?

PASQUIN.

En attendant qu'il soit pourvu, donnez-lui seulement votre belle main blanche, pour l'amuser un peu.

LISETTE.

Tenez donc, petit importun, puisqu'on ne sauroit avoir la paix qu'en vous amusant.

PASQUIN, *lui baisant la main.*

Cher joujou de mon ame ! cela me réjouit comme du vin délicieux. Quel dommage de n'en avoir que roquille.

LISETTE.

Allons, arrêtez-vous ; vous êtes trop avide.

PASQUIN.

Je ne demande qu'à me soutenir, en attendant que je vive.

LISETTE.

Ne faut-il pas avoir de la raison ?

PASQUIN.

De la raison? hélas! je l'ai perdue; vos beaux yeux sont les filous qui me l'ont volée.

LISETTE.

Mais est-il possible que vous m'aimiez tant? je ne saurois me le persuader.

PASQUIN.

Je ne me soucie pas de ce qui est possible, moi; mais je vous aime comme un perdu; et vous verrez bien dans votre miroir que cela est juste.

LISETTE.

Mon miroir ne serviroit qu'à me rendre plus incrédule.

PASQUIN.

Ah! mignonne adorable! votre humilité ne seroit donc qu'une hypocrite!

LISETTE.

Quelqu'un vient à nous; c'est votre valet.

SCENE IV.

DORANTE, PASQUIN, LISETTE.

DORANTE.

Monsieur, pourrois-je vous entretenir un moment?

PASQUIN.

Non : maudite soit la valetaille qui ne sauroit nous laisser en repos!

LISETTE.

Voyez ce qu'il vous veut, monsieur.

DORANTE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

PASQUIN.

Madame, s'il en dit deux son congé fera le troisieme. Voyons.

DORANTE, *bas, à Pasquin.*

Viens donc, impertinent.

PASQUIN, *bas, à Dorante.*

Ce sont des injures, et non pas des mots, cela... (*à Lisette.*) Ma reine, excusez.

LISETTE.

Faites, faites.

DORANTE.

Débarrasse-moi de tout ceci : ne te livre point; parois sérieux et rêveur, et même mécontent : entends-tu?

PASQUIN.

Oui, mon ami; ne vous inquiétez pas, et retirez-vous.

SCENE V.

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

Ah! madame, sans lui j'allois vous dire de belles choses, et je n'en trouverai plus que de communes à cette heure, hormis mon amour qui est extraordinaire. Mais, à propos de mon amour, quand est-ce que le vôtre lui tiendra compagnie?

LISETTE.

Il faut espérer que cela viendra.

PASQUIN.

Et croyez-vous que cela vienne?

LISETTE.

La question est vive; savez-vous bien que vous m'embarrássez?

PASQUIN.

Que voulez-vous? je brûle, et je crie au feu.

LISETTE.

S'il m'étoit permis de m'expliquer si vîte...

PASQUIN.

Je suis du sentiment que vous le pouvez en conscience.

LISETTE.

La retenue de mon sexe ne le veut pas.

PASQUIN.

Ce n'est donc pas la retenue d'à présent, qui donne bien d'autres permissions.

LISETTE.

Mais que me demandez-vous?

PASQUIN.

Dites-moi un petit brin que vous m'aimez. Tenez, je vous aime, moi : faites l'écho; répétez, princesse.

LISETTE.

Quel insâtiable! eh bien! monsieur, je vous aime.

PASQUIN.

Eh bien! madame, je me meurs : mon bonheur me confond, j'ai peur d'en courir les champs. Vous m'aimez! cela est admirable.

LISETTE.

J'aurois lieu à mon tour d'être étonnée de la promptitude de votre hommage. Peut-être m'aimerez-vous moins quand nous nous connoîtrons mieux?

PASQUIN.

Ah! madame, quand nous en serons là j'y perdrai beaucoup; il y aura bien à décompter.

LISETTE.

Vous me croyez plus de qualités que je n'en ai.

PASQUIN.

Et vous, madame, vous ne savez pas les miennes; et je ne devrois vous parler qu'à genoux.

LISETTE.

Souvenez-vous qu'on n'est pas le maître de son sort.

PASQUIN.

Les peres et les meres font tout à leur tête.

LISETTE.

Pour moi, mon cœur vous auroit choisi dans quelque état que vous eussiez été.

PASQUIN.

Il a beau jeu pour me choisir encore.

LISETTE.

Puis-je me flatter que vous êtes de même à mon égard?

PASQUIN.

Hélas! quand vous ne seriez que Perrette ou Margot; quand je vous aurois vue, le martinet à la main, descendre à la cave, vous auriez toujours été ma princesse.

LISETTE.

Puissent de si beaux sentimens être durables!

PASQUIN.

Pour les fortifier de part et d'autre, jurons-nous de nous aimer toujours en dépit de toutes les fautes d'orthographe que vous aurez faites sur mon compte.

LISETTE.

J'ai plus d'intérêt à ce serment-là que vous, et je le fais de tout mon cœur.

PASQUIN, *se met à genoux.*

Votre bonté m'éblouit, et je me prosterne devant elle.

LISETTE.

Arrêtez-vous; je ne saurois vous souffrir dans cette posture-là, je serois ridicule de vous y laisser : levez-vous. Voilà encore quelqu'un.

SCENE VI.

LISETTE, PASQUIN, SILVIA.

LISETTE.

Que voulez-vous, Lisette?

SILVIA.

J'aurois à vous parler, madame.

PASQUIN.

Ne voilà-t-il pas! Eh! m'amie, revenez dans un quart-d'heure : allez. Les femmes-de-chambre de mon pays n'entrent point qu'on ne les appelle.

SILVIA.

Monsieur, il faut que je parle à madame.

PASQUIN.

Mais voyez l'opiniâtre soubrette! Reine de ma vie, renvoyez-la. Retournez-vous-en, ma fille. Nous avons ordre de nous aimer avant qu'on nous marie; n'interrompez point nos fonctions.

LISETTE.

Ne pouvez-vous pas revenir dans un moment, Lisette?

SILVIA.

Mais, madame...

PASQUIN.

Mais! ce mais-là n'est bon qu'à me donner la fievre.

SILVIA, *à part.*

Ah! le vilain homme! (*haut.*) Madame, je vous assure que cela est pressé.

LISETTE.

Permettez donc que je m'en défasse, monsieur.

PASQUIN.

Puisque le diable le veut et elle aussi... Patience... je me promenerai en attendant qu'elle ait fait. Ah! les sottes gens que nos gens!

SCENE VII.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

Je vous trouve admirable de ne pas le renvoyer

tout d'un coup, et de me faire essuyer les brutalités de cet animal-là !

LISETTE.

Pardi ! madame, je ne puis pas jouer deux rôles à la fois : il faut que je paroisse ou la maîtresse ou la suivante ; que j'obéisse ou que j'ordonne.

SILVIA.

Fort bien. Mais puisqu'il n'y est plus, écoutez-moi comme votre maîtresse : vous voyez bien que cet homme-là ne me convient point.

LISETTE.

Vous n'avez pas eu le temps de l'examiner beaucoup.

SILVIA.

Etes-vous folle avec votre examen ? Est-il nécessaire de le voir deux fois pour juger du peu de convenance ? En un mot, je n'en veux point. Apparemment que mon pere n'approuve pas la répugnance qu'il me voit ; car il me fuit, et ne me dit mot. Dans cette conjoncture, c'est à vous à me tirer tout doucement d'affaire, en témoignant adroitement à ce jeune homme que vous n'êtes pas dans le goût de l'épouser.

LISETTE.

Je ne saurois, madame.

SILVIA.

Vous ne sauriez ? Et qu'est-ce qui vous en empêche ?

LISETTE.

Monsieur Orgon me l'a défendu.

SILVIA.

Il vous l'a défendu! Mais je ne reconnois point mon pere à ce procédé-là.

LISETTE.

Positivement défendu.

SILVIA.

Eh bien! je vous charge de lui dire mes dégoûts, et de l'assurèr qu'ils sont invincibles : je ne saurois me persuader qu'après cela il veuille pousser les choses plus loin.

LISETTE.

Mais, madame, le futur qu'a-t-il donc de si désagréable, de si rebutant?

SILVIA.

Il me déplaît, vous dis-je, et votre peu de zele aussi.

LISETTE.

Donnez-vous le temps de voir ce qu'il est; voilà tout ce qu'on vous demande.

SILVIA.

Je le hais assez sans prendre du temps pour le haïr davantage.

LISETTE.

Son valet, qui fait l'important, ne vous auroit-il point gâté l'esprit sur son compte?

SILVIA.

Hum! la sotte! son valet a bien affaire ici!

LISETTE.

C'est que je me méfie de lui; car il est raisonneur.

SILVIA.

Finissez vos portraits : on n'en a que faire. J'ai soin que ce valet me parle peu; et dans le peu qu'il m'a dit il ne m'a jamais rien dit que de très sage.

LISETTE.

Je crois qu'il est homme à vous avoir conté des histoires maladroites pour faire briller son bel esprit.

SILVIA.

Mon déguisement ne m'expose-t-il pas à m'entendre dire de jolies choses? A qui en avez-vous? D'où vous vient la manie d'imputer à ce garçon une répugnance à laquelle il n'a point de part? Car enfin vous m'obligerez à le justifier : il n'est pas question de le brouiller avec son maître, ni d'en faire un fourbe, pour me faire une imbécille, moi, qui écoute ses histoires.

LISETTE.

Oh! madame, dès que vous le défendez sur ce ton-là, et que cela va jusqu'à vous fâcher, je n'ai plus rien à dire.

SILVIA.

Dès que je le défends sur ce ton-là! Qu'est-ce que c'est que le ton dont vous dites cela vous-même? Qu'entendez-vous par ce discours? Que se passe-t-il dans votre esprit?

LISETTE.

Je dis, madame, que je ne vous ai jamais vue comme vous êtes, et que je ne conçois rien à votre aigreur. Eh bien! si ce valet n'a rien dit, à la bonne heure; il ne faut pas vous emporter pour le justi-

fier : je vous crois, voilà qui est fini : je ne m'oppose pas à la bonne opinion que vous en avez, moi.

SILVIA.

Voyez-vous le mauvais esprit! comme elle tourne les choses! Je me sens dans une indignation... qui... va jusqu'aux larmes.

LISETTE.

En quoi donc, madame? Quelle finesse entendez-vous à ce que je dis?

SILVIA.

Moi, j'y entends finesse! moi, je vous querelle pour lui! j'ai bonne opinion de lui! Vous me manquez de respect jusque-là! Bonne opinion, juste ciel! bonne opinion! Que faut-il que je réponde à cela? Qu'est-ce que cela veut dire? à qui parlez-vous? qui est-ce qui est à l'abri de ce qui m'arrive? Où en sommes-nous?

LISETTE.

Je n'en sais rien; mais je ne reviendrai de longtemps de la surprise où vous me jetez.

SILVIA.

Elle a des façons de parler qui me mettent hors de moi. Retirez-vous; vous m'êtes insupportable. Laissez-moi : je prendrai d'autres mesures.

SCENE VIII.

SILVIA.

Je frissonne de ce que je lui ai entendu dire. Avec quelle impudence les domestiques ne nous traitent-

ils pas dans leur esprit! comme ces gens-là vous dégradent! Je ne saurois m'en remettre; je n'oserois songer aux termes dont elle s'est servie, ils me font toujours peur. Il s'agit d'un valet! Ah! l'étrange chose! écartons l'idée dont cette insolente est venue me noircir l'imagination. Voici Bourguignon; voilà cet objet en question pour lequel je m'emporte; mais ce n'est pas sa faute, le pauvre garçon; et je ne dois pas m'en prendre à lui.

SCENE IX.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE.

Lisette, quelque éloignement que tu aies pour moi, je suis forcé de te parler; je crois que j'ai à me plaindre de toi.

SILVIA.

Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t'en prie.

DORANTE.

Comme tu voudras.

SILVIA.

Tu n'en fais pourtant rien.

DORANTE.

Ni toi non plus : tu me dis, je t'en prie.

SILVIA.

C'est que cela m'est échappé.

DORANTE.

Eh bien! crois-moi, parlons comme nous pour-

rons ; ce n'est pas la peine de nous gêner pour le peu de temps que nous avons à nous voir.

SILVIA.

Est-ce que ton maître s'en va ? il n'y auroit pas grande perte.

DORANTE.

Ni à moi non plus, n'est-il pas vrai? j'acheve ta pensée.

SILVIA.

Je l'acheverois bien moi-même si j'en avois envie ; mais je ne songe pas à toi.

DORANTE.

Et moi je ne te perds point de vue.

SILVIA.

Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t'en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, et me l'est en effet : je ne te veux ni bien ni mal ; je ne te hais, ni ne t'aime, ni ne t'aimerai, à moins que l'esprit ne me tourne. Voilà mes dispositions ; ma raison ne m'en permet point d'autres, et je devrois me dispenser de te le dire.

DORANTE.

Mon malheur est inconcevable. Tu m'ôtes peut-être tout le repos de ma vie.

SILVIA.

Quelle fantaisie il s'est allé mettre dans l'esprit! Il me fait de la peine. Reviens à toi. Tu me parles, je te réponds ; c'est beaucoup, c'est trop même, tu peux m'en croire ; et si tu étois instruit, en vérité tu serois content de moi ; tu me trouverois d'une bonté sans

exemple, d'une bonté que je blâmerois dans une autre : je ne me la reproche pourtant pas ; le fond de mon cœur me rassure ; ce que je fais est louable. C'est par générosité que je te parle : mais il ne faut pas que cela dure; ces générosités-là ne sont bonnes qu'en passant, et je ne suis pas faite pour me rassurer toujours sur l'innocence de mes intentions ; à la fin cela ne ressembleroit plus à rien : ainsi finissons, Bourguignon ; finissons, je t'en prie. Qu'est-ce que cela signifie? c'est se moquer : allons, qu'il n'en soit plus parlé.

DORANTE.

Ah! ma chere Lisette, que je souffre!

SILVIA.

Venons à ce que tu voulois me dire. Tu te plaignois de moi quand tu es entré; de quoi étoit-il question?

DORANTE.

De rien, d'une bagatelle; j'avois envie de te voir, et je crois que je n'ai pris qu'un prétexte.

SILVIA, *à part.*

Que dire à cela? quand je m'en fâcherois, il n'en seroit ni plus ni moins.

DORANTE.

Ta maîtresse, en partant, a paru m'accuser de t'avoir parlé au désavantage de mon maître.

SILVIA.

Elle se l'imagine; et si elle t'en parle encore, tu peux le nier hardiment; je me charge du reste.

DORANTE.

Eh! ce n'est pas cela qui m'occupe.

SILVIA.

Si tu n'as que cela à me dire, nous n'avons plus que faire ensemble.

DORANTE.

Laisse-moi du moins le plaisir de te voir.

SILVIA.

Le beau motif qu'il me fournit là! J'amuserai la passion de Bourguignon! Le souvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

DORANTE.

Tu me railles, tu as raison; je ne sais ce que je dis ni ce que je te demande. Adieu.

SILVIA.

Adieu; tu prends le bon parti... Mais à propos de tes adieux, il me reste encore une chose à savoir. Vous partez, m'as-tu dit; cela est-il sérieux?

DORANTE.

Pour moi, il faut que je parte, ou que la tête me tourne.

SILVIA.

Je ne t'arrêtois pas pour cette réponse-là, par exemple.

DORANTE.

Et je n'ai fait qu'une faute, c'est de n'être pas parti dès que je t'ai vue.

SILVIA, *à part.*

J'ai besoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

DORANTE.

Si tu savois, Lisette, l'état où je me trouve...

SILVIA.

Oh! il n'est pas si curieux à savoir que le mien, je t'en assure.

DORANTE.

Que peux-tu me reprocher? Je ne me propose pas de te rendre sensible.

SILVIA, *à part.*

Il ne faudroit pas s'y fier.

DORANTE.

Et que pourrois-je espérer en tâchant de me faire aimer? hélas! quand même j'aurois ton cœur...

SILVIA.

Que le ciel m'en préserve! Quand tu l'aurois, tu ne le saurois pas; et je ferois si bien que je ne le saurois pas moi-même. Tenez, quelle idée il lui vient là!

DORANTE.

Il est donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras?

SILVIA.

Sans difficulté.

DORANTE.

Sans difficulté! Qu'ai-je donc de si affreux?

SILVIA.

Rien; ce n'est pas là ce qui te nuit.

DORANTE.

Eh bien! chere Lisette, dis-le moi cent fois que tu ne m'aimeras point.

SILVIA.

Oh! je te l'ai assez dit: tâche de me croire.

DORANTE.

Il faut que je le croie! désespere une passion dangereuse; sauve-moi des effets que j'en crains : tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras; accable mon cœur de cette certitude-là. J'agis de bonne foi; donne-moi du secours contre moi-même; il m'est nécessaire : je te le demande à genoux. (*Il se jette à genoux. Dans ce moment M. Orgon et Mario entrent et ne disent mot.*)

SCENE X.

M. ORGON, MARIO, SILVIA, DORANTE.

SILVIA.

Ah! nous y voilà! il ne manquoit plus que cette façon-là à mon aventure. Que je suis malheureuse! c'est ma facilité qui le place là. Leve-toi donc, Bourguignon, je t'en conjure; il peut venir quelqu'un. Je dirai ce qu'il te plaira : que me veux-tu? je ne te hais point. Leve-toi; je t'aimerois si je pouvois : tu ne me déplais point; cela doit te suffire.

DORANTE.

Quoi! Lisette, si je n'étois pas ce que je suis, si j'étois riche, d'une condition honnête, et que je t'aimasse autant que je t'aime, ton cœur n'auroit point de répugnance pour moi?

SILVIA.

Assurément.

DORANTE.

Tu ne me haïrois pas? tu me souffrirois?

SILVIA.

Volontiers ; mais leve-toi.

DORANTE.

Tu parois le dire sérieusement ; et si cela est, ma raison est perdue.

SILVIA.

Je dis ce que tu veux, et tu ne te leves point.

M. ORGON, *s'approchant.*

C'est bien dommage de vous interrompre; cela va à merveille, mes enfans ; courage.

SILVIA.

Je ne saurois empêcher ce garçon de se mettre à genoux, monsieur. Je ne suis pas en état de lui en imposer, je pense.

M. ORGON.

Vous vous convenez parfaitement bien tous deux ; mais j'ai à te dire un mot, Lisette; et vous reprendrez votre conversation quand nous serons partis. Vous le voulez bien, Bourguignon?

DORANTE.

Je me retire, monsieur.

M. ORGON.

Allez, et tâchez de parler de votre maître avec un peu plus de ménagement que vous ne faites.

DORANTE.

Moi, monsieur!

MARIO.

Vous-même, monsieur Bourguignon ; vous ne brillez pas trop dans le respect que vous avez pour votre maître, dit-on.

DORANTE.

Je ne sais ce qu'on veut dire.

M. ORGON.

Adieu, adieu; vous vous justifierez une autre fois.

SCENE XI.

M. ORGON, MARIO, SILVIA.

M. ORGON.

Eh bien! Silvia, vous ne nous regardez pas : vous avez l'air tout embarrassé.

SILVIA.

Moi, mon pere? et où seroit le motif de mon embarras? Je suis, grace au Ciel, comme à mon ordinaire; je suis fâchée de vous dire que c'est une idée.

MARIO.

Il y a quelque chose, ma sœur; il y a quelque chose.

SILVIA.

Quelque chose dans votre tête, à la bonne heure, mon frere; mais pour dans la mienne, il n'y a que l'étonnement de ce que vous dites.

M. ORGON.

C'est donc ce garçon qui vient de sortir qui t'inspire cette extrême antipathie que tu as pour son maître?

SILVIA.

Qui? le domestique de Dorante?

M. ORGON.

Le galant Bourguignon.

SILVIA.

Le galant Bourguignon, dont je ne savois pas l'épithete, ne me parle pas de lui.

M. ORGON.

Cependant on prétend que c'est lui qui le détruit auprès de toi : et c'est sur quoi j'étois bien aise de te parler.

SILVIA.

Ce n'est pas la peine, mon pere; et personne au monde, que son maître, ne m'a donné l'aversion naturelle que j'ai pour lui.

MARIO.

Ma foi, tu as beau dire, ma sœur; elle est trop forte pour être si naturelle, et quelqu'un y a aidé.

SILVIA, *avec un peu de vivacité.*

Avec quel air mystérieux vous me dites cela, mon frere! Et qui est donc ce quelqu'un qui y a aidé? Voyons.

MARIO.

Dans quelle humeur es-tu, ma sœur! comme tu t'emportes!

SILVIA.

C'est que je suis bien lasse de mon personnage; et je me serois déja démasquée si je n'avois pas craint de fâcher mon pere.

M. ORGON.

Gardez-vous-en bien, ma fille; je viens ici pour vous le recommander. Puisque j'ai eu la complai-

sance de vous permettre votre déguisement, il faut, s'il vous plaît, que vous ayez celle de suspendre votre jugement sur Dorante, et de voir si l'aversion qu'on vous a donnée pour lui est légitime.

SILVIA.

Vous ne m'écoutez donc point, mon pere? Je vous dis qu'on ne me l'a point donnée.

MARIO.

Quoi! ce babillard qui vient de sortir ne t'a pas un peu dégoûtée de lui?

SILVIA, *avec feu.*

Que vos discours sont désobligeans! m'a dégoûtée de lui! dégoûtée! J'essuie des expressions bien étranges; je n'entends plus que des choses inouïes, qu'un langage inconcevable; j'ai l'air embarrassé; il y a quelque chose; et puis c'est le galant Bourguignon qui m'a dégoûtée. C'est tout ce qu'il vous plaira; mais je n'y entends rien.

MARIO.

Pour le coup c'est toi qui es étrange. A qui en as-tu donc? D'où vient que tu es si fort sur le qui vive? Dans quelle idée nous soupçonnes-tu?

SILVIA.

Courage, mon frere: par quelle fatalité aujourd'hui ne pouvez-vous me dire un mot qui ne me choque? Quel soupçon voulez-vous qu'il me vienne? Avez-vous des visions?

M. ORGON.

Il est vrai que tu es si agitée que je ne te reconnois point non plus. Ce sont apparemment ces mouve-

mens-là qui sont cause que Lisette nous a parlé comme elle a fait. Elle accusoit ce valet de ne t'avoir pas entretenue à l'avantage de son maître : et madame, nous a-t-elle dit, l'a défendu contre moi avec tant de colere que j'en suis encore toute surprise; et c'est sur ce mot de *surprise* que nous l'avons querellée : mais ces gens-là ne savent pas la conséquence d'un mot.

SILVIA.

L'impertinente! y a-t-il rien de plus haïssable que cette fille-là? J'avoue que je me suis fâchée par un esprit de justice pour ce garçon.

MARIO.

Je ne vois point de mal à cela.

SILVIA.

Y a-t-il rien de plus simple? Quoi! parce que je suis équitable, que je veux qu'on ne nuise à personne, que je veux sauver un domestique du tort qu'on peut lui faire auprès de son maître, on dit que j'ai des emportemens, des fureurs dont on est surprise! Un moment après un mauvais esprit raisonne : il faut se fâcher, il faut la faire taire, et prendre mon parti contre elle, à cause de la conséquence de ce qu'elle dit! Mon parti! j'ai donc besoin qu'on me défende, qu'on me justifie! on peut donc mal interpréter ce que je fais! Mais que fais-je? de quoi m'accuse-t-on? instruisez-moi, je vous en conjure : cela est sérieux. Me joue-t-on? se moque-t-on de moi? Je ne suis point tranquille.

M. ORGON.

Doucement donc.

SILVIA.

Non, monsieur, il n'y a point de douceur qui tienne. Comment donc! des surprises, des conséquences! Eh! qu'on s'explique: que veut-on dire? On accuse ce valet, et on a tort; vous vous trompez tous; Lisette est une folle, il est innocent; et voilà qui est fini. Pourquoi donc m'en reparler encore? car je suis outrée!

M. ORGON.

Tu te retiens, ma fille; tu aurois grande envie de me quereller aussi. Mais faisons mieux: il n'y a que ce valet qui est suspect ici; Dorante n'a qu'à le chasser.

SILVIA.

Quel malheureux déguisement! Sur-tout que Lisette ne m'approche pas: je la hais plus que Dorante.

M. ORGON.

Tu la verras si tu veux: mais tu dois être charmée que ce garçon s'en aille; car il t'aime, et cela t'importune assurément.

SILVIA.

Je n'ai point à m'en plaindre: il me prend pour une suivante, et il me parle sur ce ton-là; mais il ne me dit pas ce qu'il veut, j'y mets bon ordre.

MARIO.

Tu n'en es pas tant la maîtresse que tu le dis bien.

M. ORGON.

Ne l'avons-nous pas vu se mettre à genoux malgré

toi? N'as-tu pas été obligée, pour le faire lever, de lui dire qu'il ne te déplaisoit pas?

SILVIA, *à part.*

J'étouffe.

MARIO.

Encore a-t-il fallu, quand il t'a demandé si tu l'aimerois, que tu aies tendrement ajouté, volontiers; sans quoi il y seroit encore.

SILVIA.

L'heureuse apostille, mon frere! Mais comme l'action m'a déplu, la répétition n'en est pas aimable. Ah çà! parlons sérieusement : quand finira la comédie que vous vous donnez sur mon compte?

M. ORGON.

La seule chose que j'exige de toi, ma fille, c'est de ne te déterminer à le refuser qu'avec connoissance de cause. Attends encore; tu me remercieras du délai que je demande; je t'en réponds.

MARIO.

Tu épouseras Dorante, et même avec inclination; je te le prédis... Mais, mon pere, je vous demande grace pour le valet.

SILVIA.

Pourquoi grace? et moi je veux qu'il sorte.

M. ORGON.

Son maître en décidera : allons-nous-en.

MARIO.

Adieu, adieu, ma sœur; sans rancune.

SCENE XII.

SILVIA, *et peu après* DORANTE.

SILVIA.

Ah! que j'ai le cœur serré! je ne sais ce qui se mêle à l'embarras où je me trouve : toute cette aventure-ci m'afflige : je me défie de tous les visages ; je ne suis contente de personne; je ne le suis pas de moi-même.

DORANTE.

Ah! je te cherchois, Lisette.

SILVIA.

Ce n'étoit pas la peine de me trouver; car je te fuis, moi.

DORANTE, *l'empêchant de sortir.*

Arrête donc, Lisette; j'ai à te parler pour la dernière fois : il s'agit d'une chose de conséquence qui regarde tes maîtres.

SILVIA.

Va la dire à eux-mêmes : je ne te vois jamais que tu ne me chagrines; laisse-moi.

DORANTE.

Je t'en offre autant; mais écoute-moi, te dis-je : tu vas voir les choses bien changer de face, par ce que je te vais dire.

SILVIA.

Eh bien! parle donc; je t'écoute, puisqu'il est arrêté que ma complaisance pour toi sera éternelle.

DORANTE.

Me promets-tu le secret?

SILVIA.

Je n'ai jamais trahi personne.

DORANTE.

Tu ne dois la confidence que je vais te faire, qu'à l'estime que j'ai pour toi.

SILVIA.

Je le crois: mais tâche de m'estimer sans me le dire; car cela sent le prétexte.

DORANTE.

Tu te trompes, Lisette; tu m'as promis le secret; achevons. Tu m'as vu dans de grands mouvemens; je n'ai pu me défendre de t'aimer.

SILVIA.

Nous y voilà: je me défendrai bien de t'entendre, moi; adieu.

DORANTE.

Reste, ce n'est plus Bourguignon qui te parle.

SILVIA.

Eh! qui es-tu donc?

DORANTE.

Ah! Lisette! c'est ici où tu vas juger des peines qu'a dû ressentir mon cœur.

SILVIA.

Ce n'est pas à ton cœur que je parle, c'est à toi.

DORANTE.

Personne ne vient-il?

SILVIA.

Non.

DORANTE.

L'état où sont toutes les choses me force à te le dire : je suis trop honnête homme pour n'en pas arrêter le cours.

SILVIA.

Soit.

DORANTE.

Sache que celui qui est avec ta maîtresse n'est pas ce qu'on pense.

SILVIA, *vivement.*

Qui est-il donc ?

DORANTE.

Un valet.

SILVIA.

Après.

DORANTE.

C'est moi qui suis Dorante.

SILVIA, *à part.*

Ah ! je vois clair dans mon cœur.

DORANTE.

Je voulois sous cet habit pénétrer un peu ce que c'étoit que ta maîtresse avant que de l'épouser. Mon pere en partant me permit ce que j'ai fait ; et l'évènement m'en paroît un songe : je hais la maîtresse dont je devois être l'époux, et j'aime la suivante qui ne devoit trouver en moi qu'un nouveau maître. Que faut-il que je fasse à présent ? Je rougis pour elle de le dire : mais ta maîtresse a si peu de goût, qu'elle est éprise de mon valet au point qu'elle l'épousera si on la laisse faire. Quel parti prendre ?

SILVIA, *à part.*

Cachons-lui qui je suis... (*haut.*) Votre situation est neuve assurément! Mais, monsieur, je vous fais d'abord mes excuses de tout ce que mes discours ont pu avoir d'irrégulier dans nos entretiens.

DORANTE, *vivement.*

Tais-toi, Lisette; tes excuses me chagrinent: elles me rappellent la distance qui nous sépare, et ne me la rendent que plus douloureuse.

SILVIA.

Votre penchant pour moi est-il si sérieux? m'aimez-vous jusque-là?

DORANTE.

Au point de renoncer à tout engagement, puisqu'il ne m'est pas permis d'unir mon sort au tien; et, dans cet état, la seule douceur que je pouvois goûter c'étoit de croire que tu ne me haïssois pas.

SILVIA.

Un cœur qui m'a choisi dans la condition où je suis, est assurément bien digne qu'on l'accepte, et je le paierois volontiers du mien si je ne craignois pas de le jeter dans un engagement qui lui feroit tort.

DORANTE.

N'as-tu pas assez de charmes, Lisette? y ajoutes-tu encore la noblesse avec laquelle tu me parles?

SILVIA.

J'entends quelqu'un. Patientez encore sur l'article de votre valet: les choses n'iront pas si vîte:

nous nous reverrons, et nous chercherons les moyens de vous tirer d'affaire.

DORANTE.

Je suivrai tes conseils. (*il sort.*)

SILVIA.

Allons, j'avois grand besoin que ce fût là Dorante.

SCENE XIII.

SILVIA, MARIO.

MARIO.

Je viens te retrouver, ma sœur. Nous t'avons laissée dans des inquiétudes qui me touchent : je veux t'en tirer; écoute-moi.

SILVIA, *vivement.*

Ah! vraiment, mon frere, il y a bien d'autres nouvelles.

MARIO.

Qu'est-ce que c'est?

SILVIA.

Ce n'est point Bourguignon, mon frere, c'est Dorante.

MARIO.

Duquel parlez-vous donc?

SILVIA.

De lui, vous dis-je : je viens de l'apprendre tout-à-l'heure. Il sort; il me l'a dit lui-même.

MARIO.

Qui donc?

SILVIA.

Vous ne m'entendez donc pas ?

MARIO.

Si j'y comprends rien, je veux mourir.

SILVIA.

Venez, sortons d'ici; allons trouver mon pere, il faut qu'il le sache. J'aurai besoin de vous aussi, mon frere. Il me vient de nouvelles idées : il faudra feindre de m'aimer; vous en avez déja dit quelque chose en badinant; mais sur-tout gardez bien le secret, je vous prie.

MARIO.

Oh ! je le garderai bien; car je ne sais ce que c'est.

SILVIA.

Allons, mon frere, venez; ne perdons point de temps. Il n'est jamais rien arrivé d'égal à cela.

MARIO.

Je prie le ciel qu'elle n'extravague pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Hélas! monsieur, mon très honoré maître, je vous en conjure.

DORANTE.

Encore?

PASQUIN.

Ayez compassion de ma bonne aventure; ne portez point guignon à mon bonheur qui va son train si rondement, ne lui fermez point le passage.

DORANTE.

Allons donc, misérable; je crois que tu te moques de moi : tu mériterois cent coups de bâton.

PASQUIN.

Je ne les refuse point si je les mérite; mais quand je les aurai reçus, permettez-moi d'en mériter d'autres. Voulez-vous que j'aille chercher le bâton?

DORANTE.

Maraud!

PASQUIN.

Maraud, soit; mais cela n'est point contraire à faire fortune.

DORANTE.

Ce coquin! quelle imagination il lui prend!

PASQUIN.

Coquin est encore bon; il me convient aussi : un maraud n'est point déshonoré d'être appelé coquin; mais un coquin peut faire un bon mariage.

DORANTE.

Comment, insolent! tu veux que je laisse un honnête homme dans l'erreur, et que je souffre que tu épouses sa fille sous mon nom? Ecoute, si tu me parles encore de cette impertinence-là, dès que j'aurai averti monsieur Orgon de ce que tu es, je te chasse; entends-tu?

PASQUIN.

Accommodons-nous : cette demoiselle m'adore, elle m'idolâtre. Si je lui dis mon état de valet, et que nonobstant son tendre cœur soit toujours friand de la noce avec moi, ne laisserez-vous pas jouer les violons?

DORANTE.

Dès qu'on te reconnoîtra, je ne m'en embarrasse plus.

PASQUIN.

Bon! et je vais de ce pas prévenir cette généreuse personne sur mon habit de caractere. J'espere que ce ne sera pas un galon de couleur qui nous brouillera ensemble, et que son amour me

fera passer à la table, en dépit du sort qui ne m'a mis qu'au buffet.

SCENE II.

DORANTE, *et peu après* MARIO.

DORANTE.

Tout ce qui se passe ici, tout ce qui m'y est arrivé à moi-même est incroyable... Je voudrois pourtant bien voir Lisette, et savoir le succès de ce qu'elle m'a promis de faire auprès de sa maîtresse, pour me tirer d'embarras. Allons voir si je pourrai la trouver seule.

MARIO.

Arrêtez, Bourguignon, j'ai un mot à vous dire.

DORANTE.

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

MARIO.

Vous en contez à Lisette?

DORANTE.

Elle est si aimable qu'on auroit de la peine à ne lui pas parler d'amour.

MARIO.

Comment reçoit-elle ce que vous lui dites?

DORANTE.

Monsieur, elle en badine.

MARIO.

Tu as de l'esprit : ne fais-tu pas l'hypocrite?

DORANTE.

Non; mais qu'est-ce que cela vous fait? Supposez que Lisette eût du goût pour moi...

MARIO.

Du goût pour lui! Où prenez-vous vos termes? Vous avez le langage bien précieux pour un garçon de votre espece.

DORANTE.

Monsieur, je ne saurois parler autrement.

MARIO.

C'est apparemment avec ces petites délicatesses-là que vous attaquez Lisette? cela imite l'homme de condition.

DORANTE.

Je vous assure, monsieur, que je n'imite personne; mais sans doute que vous ne venez pas exprès pour me traiter de ridicule, et vous aviez autre chose à me dire? Nous parlions de Lisette, de mon inclination pour elle, et de l'intérêt que vous y prenez.

MARIO.

Comment, morbleu! il y a déja un ton de jalousie dans ce que tu me réponds? modere-toi un peu. Eh bien! tu me disois qu'en supposant que Lisette eût du goût pour toi... Après?

DORANTE.

Pourquoi faudroit-il que vous le sussiez, monsieur?

MARIO.

Ah! le voici : c'est que, malgré le ton badin que j'ai pris tantôt, je serois très fâché qu'elle t'aimât;

c'est que, sans autre raisonnement, je te défends de t'adresser davantage à elle : non pas dans le fond que je craigne qu'elle t'aime; elle me paroît avoir le cœur trop haut pour cela; mais c'est qu'il me déplaît, à moi, d'avoir Bourguignon pour rival.

DORANTE.

Ma foi, je vous crois; car Bourguignon, tout Bourguignon qu'il est, n'est pas même content que vous soyez le sien.

MARIO.

Il prendra patience.

DORANTE.

Il faudra bien : mais, monsieur, vous l'aimez donc beaucoup?

MARIO.

Assez pour m'attacher sérieusement à elle, dès que j'aurai pris de certaines mesures : comprends-tu ce que cela signifie?

DORANTE.

Oui, je crois que je suis au fait; et sur ce pied-là vous êtes aimé sans doute?

MARIO.

Qu'en penses-tu? Est-ce que je ne vaux pas la peine de l'être?

DORANTE.

Vous ne vous attendez pas à être loué par vos propres rivaux peut-être?

MARIO.

La réponse est de bon sens; je te la pardonne : mais je suis bien mortifié de ne pouvoir pas dire

qu'on m'aime; et je ne le dis pas pour t'en rendre compte, comme tu le crois bien, mais c'est qu'il faut dire la vérité.

DORANTE.

Vous m'étonnez, monsieur : Lisette ne sait donc pas vos desseins?

MARIO.

Lisette sait tout le bien que je lui veux, et n'y paroît pas sensible; mais j'espere que la raison me gagnera son cœur. Adieu; retire-toi sans bruit. Son indifférence pour moi, malgré tout ce que je lui offre, doit te consoler du sacrifice que tu me feras... Ta livrée n'est pas propre à faire pencher la balance en ta faveur, et tu n'es pas fait pour lutter contre moi.

SCENE III.

MARIO, SILVIA, DORANTE.

MARIO.

Ah! te voilà, Lisette?

SILVIA.

Qu'avez-vous, monsieur? Vous me paroissez ému.

MARIO.

Ce n'est rien; je disois un mot à Bourguignon.

SILVIA.

Il est triste : est-ce que vous le querelliez?

DORANTE.

Monsieur m'apprend qu'il vous aime, Lisette.

SILVIA.

Ce n'est pas ma faute.

DORANTE.

Et me défend de vous aimer.

SILVIA.

Il me défend donc de vous paroître aimable?

MARIO.

Je ne saurois empêcher qu'il ne t'aime, belle Lisette; mais je ne veux pas qu'il te le dise.

SILVIA.

Il ne me le dit plus ; il ne fait que me le répéter.

MARIO.

Du moins ne te le répétera-t-il pas quand je serai présent. Retirez-vous, Bourguignon.

DORANTE.

J'attends qu'elle me l'ordonne.

MARIO.

Encore?

SILVIA.

Il dit qu'il attend : ayez donc patience.

DORANTE.

Avez-vous de l'inclination pour monsieur?

SILVIA.

Quoi! de l'amour? Oh! je crois qu'il ne sera pas nécessaire qu'on me le défende.

DORANTE.

Ne me trompez-vous pas?

MARIO.

En vérité, je joue ici un joli personnage! Qu'il sorte donc. A qui est-ce que je parle?

DORANTE.

A Bourguignon, voilà tout.

MARIO.

Eh bien ! qu'il s'en aille.

DORANTE, *à part.*

Je souffre.

SILVIA.

Cédez, puisqu'il se fâche.

DORANTE, *bas, à Silvia.*

Vous ne demandez peut-être pas mieux ?

MARIO.

Allons, finissons.

DORANTE.

Vous ne m'aviez pas dit cet amour-là, Lisette.

SCENE IV.

M. ORGON, MARIO, SILVIA.

SILVIA.

Si je n'aimois pas cet homme-là, avouons que je serois bien ingrate.

MARIO, *riant.*

Ah, ah, ah, ah !

M. ORGON.

De quoi riez-vous, Mario ?

MARIO.

De la colere de Dorante qui sort, et que j'ai obligé de quitter Lisette.

SILVIA.

Mais que vous a-t-il dit dans le petit entretien que vous avez eu tête-à-tête avec lui ?

MARIO.

Je n'ai jamais vu d'homme ni plus intrigué, ni de plus mauvaise humeur.

M. ORGON.

Je ne suis pas fâché qu'il soit la dupe de son propre stratagême; et d'ailleurs, à le bien prendre, il n'y a rien de plus flatteur ni de plus obligeant pour lui que tout ce que tu as fait jusqu'ici, ma fille: mais en voilà assez.

MARIO.

Mais où en est-il précisément, ma sœur?

SILVIA.

Hélas! mon frere, je vous avoue que j'ai lieu d'être contente.

MARIO.

Hélas! mon frere, dit-elle? Sentez-vous cette paix douce qui se mêle à ce qu'elle dit?

M. ORGON.

Quoi! ma fille, tu esperes qu'il ira jusqu'à t'offrir sa main dans le déguisement où te voilà?

SILVIA.

Oui, mon cher pere, je l'espere.

MARIO.

Friponne que tu es! avec ton cher pere: tu ne nous grondes plus à présent; tu nous dis des douceurs.

SILVIA.

Vous ne me passez rien.

MARIO.

Ah! ah! je prends ma revanche: tu m'as tantôt

chicané sur les expressions, il faut bien, à mon tour, que je badine un peu sur les tiennes. Ta joie est bien aussi divertissante que l'étoit ton inquiétude.

M. ORGON.

Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ma fille; j'acquiesce à tout ce qui vous plaît.

SILVIA.

Ah! monsieur, si vous saviez combien je vous aurai d'obligation! Dorante et moi, nous sommes destinés l'un à l'autre. Il doit m'épouser : si vous saviez combien je lui tiendrai compte de ce qu'il fait aujourd'hui pour moi, combien mon cœur gardera le souvenir de l'excès de tendresse qu'il me montre! si vous saviez combien tout ceci va rendre notre union aimable! Il ne pourra jamais se rappeler notre histoire sans m'aimer : je n'y songerai jamais que je ne l'aime. Vous avez fondé notre bonheur pour la vie, en me laissant faire : c'est un mariage unique; c'est une aventure dont le seul récit est attendrissant; c'est le coup de hasard le plus singulier, le plus heureux, le plus...

MARIO.

Ah, ah, ah! que ton cœur a de caquet, ma sœur! quelle éloquence!

M. ORGON.

Il faut convenir que le régal que tu me donnes est charmant, sur-tout si tu acheves.

SILVIA.

Cela vaut fait : Dorante est vaincu; j'attends mon captif.

MARIO.

Ses fers seront plus dorés qu'il ne pense ; mais je lui crois l'ame en peine, et j'ai pitié de ce qu'il souffre.

SILVIA.

Ce qui lui en coûte à se déterminer ne me le rend que plus estimable : il pense qu'il chagrinera son pere en m'épousant ; il croit trahir sa fortune et sa naissance : voilà de grands sujets de réflexions. Je serai charmée de triompher ; mais il faut que j'arrache ma victoire, et non pas qu'il me la donne : je veux un combat entre l'amour et la raison.

MARIO.

Et que la raison y périsse.

M. ORGON.

C'est-à-dire que tu veux qu'il sente toute l'étendue de l'impertinence qu'il croira faire. Quelle insatiable vanité d'amour-propre !

MARIO.

Cela, c'est l'amour-propre d'une femme ; et il est tout au plus uni.

SCENE V.

M. ORGON, SILVIA, MARIO, LISETTE.

M. ORGON.

Paix ; voici Lisette : voyons ce qu'elle nous veut.

LISETTE.

Monsieur, vous m'avez dit tantôt que vous m'abandonniez Dorante, que vous livriez sa tête à ma

discrétion : je vous ai pris au mot ; j'ai travaillé comme pour moi ; et vous verrez de l'ouvrage bien fait : allez, c'est une tête bien conditionnée. Que voulez-vous que j'en fasse à présent ? Madame me le cede-t-elle ?

M. ORGON.

Ma fille, encore une fois, n'y prétendez-vous rien ?

SILVIA.

Non ; je te le donne, Lisette : je te remets tous mes droits ; et, pour dire comme toi, je ne prendrai jamais de part à un cœur que je n'aurai pas conditionné moi-même.

LISETTE.

Quoi ! vous voulez bien que je l'épouse ? Monsieur le veut bien aussi ?

M. ORGON.

Oui : qu'il s'accommode ; pourquoi t'aime-t-il ?

MARIO.

J'y consens aussi, moi.

LISETTE.

Moi aussi, et je vous en remercie tous.

M. ORGON.

Attends : j'y mets pourtant une petite restriction ; c'est qu'il faudroit, pour nous disculper de ce qui arrivera, que tu lui disses un peu qui tu es.

LISETTE.

Mais si je lui dis un peu, il le saura tout-à-fait.

M. ORGON.

Eh bien ! cette tête en si bon état ne soutiendra-t-elle pas cette secousse-là ? je ne le crois pas de caractere à s'effaroucher là-dessus.

LISETTE.

Le voici qui me cherche; ayez donc la bonté de me laisser le champ libre: il s'agit ici de mon chef-d'œuvre.

M. ORGON.

Cela est juste : retirons-nous.

SILVIA.

De tout mon cœur.

MARIO.

Allons.

SCENE VI.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Enfin, ma reine, je vous vois et je ne vous quitte plus; car j'ai trop pâti d'avoir manqué de votre présence, et j'ai cru que vous esquiviez la mienne.

LISETTE.

Il faut vous avouer, monsieur, qu'il en étoit quelque chose.

PASQUIN.

Comment donc, ma chere ame, élixir de mon cœur, avez-vous entrepris la fin de ma vie?

LISETTE.

Non, mon cher; la durée m'en est trop précieuse.

PASQUIN.

Ah! que ces paroles me fortifient!

LISETTE.

Et vous ne devez point douter de ma tendresse.

PASQUIN.

Je voudrois bien pouvoir baiser ces petits mots-là, et les cueillir sur votre bouche avec la mienne.

LISETTE.

Mais vous me pressiez sur notre mariage, et mon pere ne m'avoit pas encore permis de vous répondre : je viens de lui parler, et j'ai son aveu pour vous dire que vous pouvez lui demander ma main quand vous voudrez.

PASQUIN.

Avant que je la demande à lui, souffrez que je la demande à vous : je veux lui rendre mes graces de la charité qu'elle aura de vouloir bien entrer dans la mienne, qui en est véritablement indigne.

LISETTE.

Je ne refuse pas de vous la prêter un moment à condition que vous la prendrez pour toujours.

PASQUIN.

Chere petite main rondelette et potelée, je vous prends sans marchander. Je ne suis pas en peine de l'honneur que vous me ferez ; il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiete.

LISETTE.

Vous m'en rendrez plus qu'il ne m'en faut.

PASQUIN.

Ah! que nenni : vous ne savez pas cette arithmétique-là aussi bien que moi.

LISETTE.

Je regarde pourtant votre amour comme un présent du ciel.

PASQUIN.

Le présent qu'il vous a fait ne le ruinera pas; il est bien mesquin.

LISETTE.

Je ne le trouve que trop magnifique.

PASQUIN.

C'est que vous ne le voyez pas au grand jour.

LISETTE.

Vous ne sauriez croire combien votre modestie m'embarrasse.

PASQUIN.

Ne faites point dépense d'embarras; je serois bien effronté si je n'étois pas modeste.

LISETTE.

Enfin, monsieur, faut-il vous dire que c'est moi que votre tendresse honore?

PASQUIN.

Ahi, ahi! je ne sais plus où me mettre.

LISETTE.

Encore une fois, monsieur, je me connois.

PASQUIN.

Eh! je me connois bien aussi, et je n'ai pas là une fameuse connoissance; ni vous non plus quand vous l'aurez faite : mais c'est là le diable que de me connoître; vous ne vous attendez pas au fond du sac.

LISETTE, *à part.*

Tant d'abaissement n'est pas naturel. (*haut.*) D'où vient me dites-vous cela?

PASQUIN.

Eh! voilà où gît le lievre.

LISETTE.

Mais encore? vous m'inquiétez. Est-ce que vous n'êtes pas ?...

PASQUIN.

Ahi, ahi! vous m'ôtez ma couverture.

LISETTE, *à part.*

Sachons de quoi il s'agit.

PASQUIN, *à part.*

Préparons un peu cette affaire-là... (*haut.*) Madame, votre amour est-il d'une constitution robuste? soutiendra-t-il bien la fatigue que je vais lui donner ? un mauvais gîte lui fait-il peur ? je vais le loger petitement.

LISETTE.

Ah! tirez-moi d'inquiétude. En un mot, qui êtes-vous?

PASQUIN.

Je suis... N'avez-vous jamais vu de fausse monnoie? Savez-vous ce que c'est qu'un louis d'or faux? Eh bien ! je ressemble assez à cela.

LISETTE.

Achevez donc. Quel est votre nom?

PASQUIN.

Mon nom? (*à part.*) Lui dirai-je que je m'appelle Pasquin? Non, cela rime trop avec coquin.

LISETTE.

Eh bien?

PASQUIN.

Ah, dame! il y a un peu à tirer ici. Haïssez-vous la qualité de soldat?

LISETTE.

Qu'appelez-vous un soldat?

PASQUIN.

Oui, par exemple, un soldat d'antichambre.

LISETTE.

Un soldat d'antichambre! Ce n'est donc point Dorante à qui je parle enfin?

PASQUIN.

C'est lui qui est mon capitaine.

LISETTE.

Faquin!

PASQUIN, *à part.*

Je n'ai pu éviter la rime.

LISETTE.

Mais, voyez ce magot; tenez!

PASQUIN.

La jolie culbute que je fais là!

LISETTE.

Il y a une heure que je lui demande grace, et que je m'épuise en humilités pour cet animal-là.

PASQUIN.

Hélas! madame, si vous préfériez l'amour à la gloire, je vous ferois bien autant de profit qu'un monsieur.

LISETTE, *riant.*

Ah, ah, ah! je ne saurois pourtant m'empêcher d'en rire, avec sa gloire! et il n'y a plus que ce parti-là à prendre... Va, va, ma gloire te pardonne; elle est de bonne composition.

PASQUIN.

Tout de bon, charitable dame? Ah! que mon amour vous promet de reconnoissance!

LISETTE.

Touche là, Pasquin, je suis prise pour dupe. Le soldat d'antichambre de monsieur vaut bien la coiffeuse de madame.

PASQUIN.

La coiffeuse de madame!

LISETTE.

C'est mon capitaine, ou l'équivalent.

PASQUIN.

Masque!

LISETTE.

Prends ta revanche.

PASQUIN.

Mais voyez cette magotte avec qui depuis une heure j'entre en confusion de ma misere!

LISETTE.

Venons au fait : m'aimes-tu?

PASQUIN.

Pardi! oui. En changeant de nom tu n'as pas changé de visage; et tu sais bien que nous nous sommes promis fidélité en dépit de toutes les fautes d'orthographe.

LISETTE.

Va, le mal n'est pas grand : consolons-nous; ne faisons semblant de rien, et n'apprêtons point à rire. Il y a apparence que ton maître est encore dans l'erreur à l'égard de ma maîtresse : ne l'avertis de rien; laissons les choses comme elles sont. Je crois que le voici qui entre. Monsieur, je suis votre servante.

PASQUIN.

Et moi votre valet, madame. (*riant.*) Ah, ah, ah!

SCENE VII.

DORANTE, PASQUIN.

DORANTE.

Eh bien! tu quittes la fille d'Orgon : lui as-tu dis qui tu étois?

PASQUIN.

Pardi! oui. La pauvre enfant! j'ai trouvé son cœur plus doux qu'un agneau : il n'a pas soufflé. Quand je lui ai dit que je m'appelois Pasquin, et que j'avois un habit d'ordonnance : Eh bien ! mon ami, m'a-t-elle dit, chacun a son nom dans la vie, chacun a son habit : le vôtre ne vous coûte rien; cela ne laisse pas d'être gracieux.

DORANTE.

Quelle sorte d'histoire me contes-tu là?

PASQUIN.

Tant y a que je vais la demander en mariage.

DORANTE.

Comment! elle consent à t'épouser?

PASQUIN.

La voilà bien malade!

DORANTE.

Tu m'en imposes; elle ne sait pas qui tu es.

PASQUIN.

Par la ventrebleu! voulez-vous gager que je l'épouse avec la casaque sur le corps, avec une souquenille, si vous me fâchez? Je veux bien que vous

sachiez qu'un amour de ma façon n'est point sujet à la casse; que je n'ai pas besoin de votre fripperie pour pousser ma pointe; et que vous n'avez qu'à me rendre la mienne.

DORANTE.

Tu es un fourbe : cela n'est pas concevable; et je vois bien qu'il faudra que j'avertisse monsieur Orgon.

PASQUIN.

Qui? notre pere? ah! le bon homme! nous l'avons dans notre manche. C'est le meilleur humain; la meilleure pâte d'homme... Vous m'en direz des nouvelles.

DORANTE.

Quel extravagant! As-tu vu Lisette?

PASQUIN.

Lisette? non. Peut-être a-t-elle passé devant mes yeux : mais un honnête homme ne prend pas garde à une chambriere. Je vous cede ma part de cette attention-là.

DORANTE.

Va-t'en; la tête te tourne.

PASQUIN.

Vos petites manieres sont un peu aisées; mais c'est la grande habitude qui fait cela. Adieu. Quand j'aurai épousé, nous vivrons but à but. Votre soubrette arrive. Bonjour, Lisette : je vous recommande Bourguignon; c'est un garçon qui a quelque mérite.

SCENE VIII.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE, *à part.*

Qu'elle est digne d'être aimée! Pourquoi faut-il que Mario m'ait prévenu?

SILVIA.

Où étiez-vous donc, monsieur? Depuis que j'ai quitté Mario, je n'ai pu vous retrouver pour vous rendre compte de ce que j'ai dit à monsieur Orgon.

DORANTE.

Je ne me suis pourtant pas éloigné. Mais de quoi s'agit-il?

SILVIA, *à part.*

Quelle froideur! (*haut.*) J'ai eu beau décrier votre valet, et prendre sa conscience à témoin de son peu de mérite; j'ai eu beau lui représenter qu'on pouvoit du moins reculer le mariage, il ne m'a pas seulement écoutée; je vous avertis même qu'on parle d'envoyer chez le notaire, et qu'il est temps de vous déclarer.

DORANTE.

C'est mon intention. Je vais partir *incognito;* et je laisserai un billet qui instruira monsieur Orgon de tout.

SILVIA, *à part.*

Partir! ce n'est pas là mon compte.

DORANTE.

N'approuvez-vous pas mon idée?

SILVIA.

Mais... pas trop.

DORANTE.

Je ne vois pourtant rien de mieux dans la situation où je suis, à moins que de parler moi-même; et je ne saurois m'y résoudre. J'ai d'ailleurs d'autres raisons qui veulent que je me retire; je n'ai plus que faire ici.

SILVIA.

Comme je ne sais pas vos raisons, je ne puis ni les approuver, ni les combattre, et ce n'est pas à moi à vous les demander.

DORANTE.

Il vous est aisé de les soupçonner, Lisette.

SILVIA.

Mais je pense, par exemple, que vous avez du goût pour la fille de monsieur Orgon.

DORANTE.

Ne voyez-vous que cela?

SILVIA.

Il y a bien encore certaines choses que je pourrois supposer : mais je ne suis pas folle; et je n'ai pas la vanité de m'y arrêter.

DORANTE.

Ni le courage d'en parler; car vous n'auriez rien d'obligeant à me dire. Adieu, Lisette.

SILVIA.

Prenez garde: je crois que vous ne m'entendez pas; je suis obligée de vous le dire.

DORANTE.

A merveille! et l'explication ne me seroit pas favorable; gardez-moi le secret jusqu'à mon départ.

SILVIA.

Quoi! sérieusement vous partez?

DORANTE.

Vous avez bien peur que je ne change d'avis.

SILVIA.

Que vous êtes aimable d'être si bien au fait!

DORANTE.

Cela est bien naïf. Adieu. (*il s'en va.*)

SILVIA, *à part.*

S'il part, je ne l'aime plus, je ne l'épouserai jamais... (*elle le regarde aller.*) Il s'arrête pourtant; il rêve; il regarde si je tourne la tête : je ne saurois le rappeler, moi... Il seroit pourtant singulier qu'il partît, après tout ce que j'ai fait!... Ah! voilà qui est fini; il s'en va : je n'ai pas tant de pouvoir sur lui que je le croyois. Mon frere est un maladroit; il s'y est mal pris. Les gens indifférens gâtent tout. Ne suis-je pas bien avancée? Quel dénouement!... Dorante reparoît pourtant; il me semble qu'il revient. Je me dédis donc; je l'aime encore... Feignons de sortir afin qu'il m'arrête : il faut bien que notre réconciliation lui coûte quelque chose.

DORANTE, *l'arrêtant.*

Restez, je vous prie; j'ai encore quelque chose à vous dire.

SILVIA.

A moi, monsieur?

DORANTE.

J'ai de la peine à partir sans vous avoir convaincue que je n'ai pas tort de le faire.

SILVIA.

Eh! monsieur, de quelle conséquence est-il de vous justifier auprès de moi? ce n'est pas la peine; je ne suis qu'une suivante, et vous me le faites bien sentir.

DORANTE.

Moi, Lisette! est-ce à vous à vous plaindre, vous qui me voyez prendre mon parti sans me rien dire?

SILVIA.

Hum! Si je voulois, je vous répondrois bien là-dessus.

DORANTE.

Répondez donc : je ne demande pas mieux que de me tromper. Mais que dis-je? Mario vous aime.

SILVIA.

Cela est vrai.

DORANTE.

Vous êtes sensible à son amour; je l'ai vu par l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'en allasse : ainsi vous ne sauriez m'aimer.

SILVIA.

Je suis sensible à son amour! qui est-ce qui vous l'a dit? Je ne saurois vous aimer! qu'en savez-vous? Vous décidez bien vîte.

DORANTE.

Eh bien! Lisette, par tout ce que vous avez de

plus cher au monde, instruisez-moi de ce qui en est, je vous en conjure.

SILVIA.

Instruire un homme qui part!

DORANTE.

Je ne partirai point.

SILVIA.

Laissez-moi. Tenez, si vous m'aimez, ne m'interrogez point : vous ne craignez que mon indifférence; et vous êtes trop heureux que je me taise. Que vous importent mes sentimens?

DORANTE.

Ce qu'ils m'importent, Lisette! peux-tu douter encore que je ne t'adore?

SILVIA.

Non; et vous me le répétez si souvent que je vous crois; mais pourquoi m'en persuadez-vous? que voulez-vous que je fasse de cette pensée-là, monsieur? Je vais vous parler à cœur ouvert. Vous m'aimez; mais votre amour n'est pas une chose bien sérieuse pour vous. Que de ressources n'avez-vous pas pour vous en défaire? La distance qu'il y a de vous à moi, mille objets que vous allez trouver sur votre chemin, l'envie qu'on aura de vous rendre sensible, les amusemens d'un homme de votre condition; tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement. Vous en rirez peut-être au sortir d'ici, et vous aurez raison. Mais moi, monsieur, si je m'en ressouviens, comme j'en ai peur; s'il m'a frappée, quel secours aurai-je contre l'impres-

sion qu'il m'aura faite? Qui est-ce qui me dédommagera de votre perte? Qui voulez-vous que mon cœur mette à votre place? Savez-vous bien que si je vous aimois, tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ne me toucheroit plus? Jugez donc de l'état où je resterois. Ayez la générosité de me cacher votre amour; moi qui vous parle, je me ferois un scrupule de vous dire que je vous aime, dans les dispositions où vous êtes. L'aveu de mes sentimens pourroit exposer votre raison; et vous voyez bien aussi que je vous les cache.

DORANTE.

Ah! ma chere Lisette! que viens-je d'entendre? tes paroles ont un feu qui me pénetre. Je t'adore, je te respecte : il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune, qui ne disparoissent devant une ame comme la tienne. J'aurois honte que mon orgueil tînt encore contre toi, et mon cœur et ma main t'appartiennent.

SILVIA.

En vérité, ne mériteriez-vous pas que je les prisse? ne faut-il pas être bien généreuse pour vous dissimuler le plaisir qu'ils me font? et croyez-vous que cela puisse durer?

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

SILVIA.

Non, non; mais si vous me le demandez encore, tant pis pour vous.

DORANTE.

Vos menaces ne me font point de peur.

SILVIA.

Et Mario, vous n'y songez donc plus?

DORANTE.

Non, Lisette. Mario ne m'alarme plus : vous ne l'aimez point; vous ne pouvez plus me tromper; vous avez le cœur vrai; vous êtes sensible à ma tendresse. Je ne saurois en douter au transport qui m'a pris; j'en suis sûr; et vous ne sauriez plus m'ôter cette certitude-là.

SILVIA.

Oh! je n'y tâcherai point, gardez-la; nous verrons ce que vous en ferez.

DORANTE.

Ne consentez-vous pas d'être à moi?

SILVIA.

Quoi! vous m'épouserez malgré ce que vous êtes, malgré la colere d'un pere, malgré votre fortune?

DORANTE.

Mon pere me pardonnera dès qu'il vous aura vue; ma fortune nous suffit à tous deux : et le mérite vaut bien la naissance. Ne disputons point; car je ne changerai jamais.

SILVIA.

Il ne changera jamais! Savez-vous bien que vous me charmez, Dorante.

DORANTE.

Ne gênez donc plus votre tendresse, et laissez-la répondre...

SILVIA.

Enfin j'en suis venue à bout. Vous... vous ne changerez jamais?

DORANTE.

Non, ma chere Lisette.

SILVIA.

Que d'amour!

SCENE IX.

M. ORGON, MARIO, SILVIA, DORANTE, PASQUIN, LISETTE.

SILVIA.

Ah! mon pere, vous avez voulu que je fusse à Dorante : venez voir votre fille vous obéir avec plus de joie qu'on n'en eut jamais.

DORANTE.

Qu'entends-je! vous, son pere, monsieur?

SILVIA.

Oui, Dorante, la même idée de nous connoître nous est venue à tous deux. Après cela, je n'ai plus rien à vous dire; vous m'aimez, je n'en saurois douter : mais, à votre tour, jugez de mes sentimens pour vous; jugez du cas que j'ai fait de votre cœur par la délicatesse avec laquelle j'ai tâché de l'acquérir.

M. ORGON.

Connoissez-vous cette lettre-là? Voilà par où j'ai appris votre déguisement, qu'elle n'a pourtant su que par vous.

DORANTE.

Je ne saurois vous exprimer mon bonheur, madame; mais ce qui m'enchante le plus, ce sont les preuves que je vous ai données de ma tendresse.

MARIO.

Dorante me pardonne-t-il la colere où j'ai mis Bourguignon?

DORANTE.

Il ne vous la pardonne pas; il vous en remercie.

PASQUIN, *à Lisette.*

De la joie, madame! Vous avez perdu votre rang; mais vous n'êtes point à plaindre, puisque Pasquin vous reste.

LISETTE.

Belle consolation! il n'y a que toi qui gagnes à cela.

PASQUIN.

Je n'y perds pas. Avant notre reconnoissance votre dot valoit mieux que vous : à présent vous valez mieux que votre dot. Allons, saute marquis.

FIN DU JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD.

EXAMEN

DU JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD.

Le titre de cette comédie indique qu'elle n'a pas pour but de peindre les mœurs, puisque l'auteur avoue lui-même que le hasard entre pour moitié dans ses combinaisons : en effet, il est bien extraordinaire que deux personnes destinées à être unies conçoivent en même temps, pour s'étudier, le projet de ne se laisser voir que sous des noms supposés, et dans une condition servile ; mais ces arrangemens se passent en partie dans l'avant-scene, et dès que les spectateurs ont admis la possibilité du fait, ils n'exigent plus de l'auteur que le talent d'en tirer des résultats comiques. Sous ce rapport, Marivaux mérite des éloges. M. Orgon, pere de Silvia, étant instruit du double déguisement, la décence se trouve respectée ; il met son fils dans la confidence, ce qui lui facilite les moyens de tourmenter les deux amans. Dans cette comédie du moins le pere n'est pas dupe ; il dirige les évènemens, et s'amuse des projets de tous les personnages intéressés. On doit rendre à Marivaux la justice qu'il a toujours présenté l'autorité paternelle d'une maniere aimable ; rien n'annonce un meilleur caractere que la réponse faite par M. Orgon à sa fille qui craint, lui dit-elle, d'abuser de sa bonté : « Eh bien ! abuse ; va, « dans ce monde, il faut être un peu trop bon pour l'être « assez. » Cette pensée est charmante, parce qu'elle renferme une grande vérité ; et M. Orgon ne la dément dans aucune partie de son rôle.

L'importance accordée aux valets n'est point exagérée dans cette comédie : dès que les maîtres s'emparent de l'antichambre, il est naturel que les domestiques s'établissent dans le salon. Les scenes entre Lisette et Pasquin sont fort agréables, et l'explication qu'ils ont ensemble au dénouement est d'un bon comique; les efforts que fait Pasquin pour paroître un homme de bon ton, sa fatuité lorsqu'il croit avoir séduit une fille de condition, la confiance que montre Lisette dans le pouvoir de ses charmes, et l'humilité qui les saisit tous deux lorsqu'ils ne peuvent plus éviter de se faire connoître, amenent des situations d'autant plus gaies qu'elles naissent du fonds du sujet. Il y a peut-être plus d'esprit dans les efforts impuissans de Silvia et de Dorante pour conformer leur langage à la condition qu'ils ont adoptée; mais cet esprit échappe à la plupart des spectateurs de nos jours; il étoit mieux senti du temps de Marivaux, où l'on attachoit un grand prix aux charmes de la conversation. Malheureusement le talent de causer, talent particulier aux François, s'est presque entièrement perdu depuis qu'une fausse philosophie a tout remis en discussion; et la vivacité, la grace que développent les deux amans dans leurs entretiens, passeroient aujourd'hui pour de l'affectation, si les acteurs chargés de ces rôles ne mettoient dans leur jeu assez de finesse pour bien faire sentir l'intention de l'auteur. L'agitation de Silvia, lorsque son pere et son frere la tourmentent sur la confiance qu'elle accorde à Bourguignon, est très théâtrale : en un mot, cette piece a cela de particulier qu'elle amuse beaucoup quoique les spectateurs soient toujours dans la confidence, et qu'ils n'éprouvent aucune inquiétude sur la maniere dont se fera le dénouement.

Depuis près d'un siecle que cette comédie a été jouée pour la premiere fois, son succès ne s'est point démenti; sans pouvoir la comparer à aucun de nos bons ouvrages dramatiques, il est impossible de lui refuser un certain mérite; et ce qui prouve en sa faveur, c'est qu'elle fut faite pour le théâtre italien, et que le théâtre françois l'a admise dans son répertoire long-temps après la mort de l'auteur; c'est-à-dire sans sollicitation particuliere, mais seulement pour ne pas priver le public d'une piece qu'il avoit consacrée par ses suffrages.

(T. L.)

FIN DE L'EXAMEN DU JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD.

LA MERE CONFIDENTE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

DE MARIVAUX,

Représentée, pour la premiere fois, le 9 mai 1735.

ACTEURS.

MADAME ARGANTE.
ANGÉLIQUE, sa fille.
DORANTE, amant d'Angélique.
ERGASTE, son oncle.
LISETTE, suivante d'Angélique.
LUBIN, paysan, valet de madame Argante.

La scene se passe à la campagne, chez madame Argante.


BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

LA MERE CONFIDENTE.

Pison Inv.t et Sculp.t

Vous, madame, la mere d'Angélique?

Acte III. Sc. XI.

ACTE PREMIER.

[illegible] Lisette ?

[illegible] sa mère ; je lui [illegible] je ne me suis [illegible] un moment d'entre- [illegible]

[illegible] ANTE.

[illegible], Lisette ?

[illegible] ETTE.

[illegible] Monsieur, nous ne vous connoissons [illegible]

LA MÈRE CONFIDENTE

[illegible] d'Angélique :

[illegible]

LA MERE CONFIDENTE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Quoi! vous venez sans Angélique, Lisette?

LISETTE.

Elle arrivera bientôt : elle est avec sa mere; je lui ai dit que j'allois toujours devant, et je ne me suis hâtée que pour avoir avec vous un moment d'entretien sans qu'elle le sache.

DORANTE.

Que me veux-tu, Lisette?

LISETTE.

Ah çà! monsieur, nous ne vous connoissons, An-

gélique et moi, que par une aventure de promenade dans cette campagne.

DORANTE.

Il est vrai.

LISETTE.

Vous êtes tous deux aimables; l'amour s'est mis de la partie, cela est naturel : mais voilà sept ou huit entrevues que nous avons avec vous à l'insu de tout le monde. La mere, à qui vous êtes inconnu, pourroit à la fin en apprendre quelque chose; toute l'intrigue retomberoit sur moi : terminons. Angélique est riche; vous êtes tous deux d'une égale condition, à ce que vous dites : engagez vos parens à la demander pour vous en mariage; il n'y a pas même de temps à perdre.

DORANTE.

C'est ici où gît la difficulté.

LISETTE.

Vous auriez de la peine à trouver un meilleur parti, au moins.

DORANTE.

Eh! il n'est que trop bon.

LISETTE.

Je ne vous entends pas.

DORANTE.

Ma famille vaut la sienne sans contredit; mais je n'ai point de bien, Lisette.

LISETTE.

Comment?

DORANTE.

Je dis les choses comme elles sont; je n'ai qu'une très petite légitime.

LISETTE, *brusquement.*

Vous? Tant pis! je ne suis point contente de cela : qui est-ce qui le devineroit à votre air? Quand on n'a rien, faut-il être de si bonne mine? Vous m'avez trompée, monsieur.

DORANTE.

Ce n'étoit pas mon dessein.

LISETTE.

Cela ne se fait pas, vous dis-je. Que diantre voulez-vous qu'on fasse de vous? Vraiment Angélique vous épouseroit volontiers; mais nous avons une mere qui ne sera pas tentée de votre légitime, et votre amour ne nous donneroit que du chagrin.

DORANTE.

Eh! Lisette, laisse aller les choses, je t'en conjure; il peut arriver tant d'accidens. Si je l'épouse, je te jure d'honneur que je te ferai ta fortune. Tu n'en peux espérer autant de personne, et je tiendrai parole.

LISETTE.

Ma fortune!

DORANTE.

Oui; je te le promets. Ce n'est pas le bien d'Angélique qui me fait envie : si je ne l'avois pas rencontrée ici, j'allois, à mon retour à Paris, épouser une veuve très riche, et peut-être plus riche qu'elle, tout le monde le sait : mais il n'y a plus moyen, j'aime An-

gélique; et, si jamais tes soins m'unissoient à elle, je me charge de ton établissement.

LISETTE, *rêvant un peu.*

Vous êtes séduisant. Voilà une façon d'aimer qui commence à m'intéresser; je me persuade qu'Angélique seroit bien avec vous.

DORANTE.

Je n'aimerai jamais qu'elle.

LISETTE.

Vous lui ferez donc sa fortune aussi bien qu'à moi? Mais, monsieur, vous n'avez rien, dites-vous : cela est dur. N'héritez-vous de personne? Tous vos parens sont-ils ruinés?

DORANTE.

Je suis le neveu d'un homme qui a de très grands biens, qui m'aime beaucoup, et qui me traite comme un fils.

LISETTE.

Eh! que ne parlez-vous donc? D'où vient me faire peur avec vos tristes récits, pendant que vous en avez de si consolans à faire? Un oncle riche, voilà qui est excellent; et il est vieux sans doute, car ces messieurs-là ont coutume de l'être.

DORANTE.

Oui; mais le mien ne suit pas la coutume; il est jeune.

LISETTE.

Jeune! De quelle jeunesse encore?

DORANTE.

Il n'a que trente-cinq ans.

LISETTE.

Miséricorde! trente-cinq ans? Cet homme-là n'est bon qu'à être le neveu d'un autre...

DORANTE.

Il est vrai.

LISETTE.

Mais du moins est-il un peu infirme?

DORANTE.

Point du tout, il se porte à merveille; il est, grâce au ciel, de la meilleure santé du monde, car il m'est cher.

LISETTE.

Trente-cinq ans, et de la santé avec un degré de parenté comme celui-là! Le joli parent! Et quelle est l'humeur de ce galant homme?

DORANTE.

Il est froid, sérieux et philosophe.

LISETTE.

Encore passe, voilà une humeur qui peut nous dédommager de la vieillesse et des infirmités qu'il n'a pas : il n'a qu'à nous assurer son bien.

DORANTE.

Il ne faut pas s'y attendre : on parle de quelque mariage en campagne pour lui.

LISETTE.

Pour ce philosophe! il veut donc avoir des héritiers en propre personne?

DORANTE.

Le bruit en court.

LISETTE.

Oh ! monsieur, vous m'impatientez avec votre situation ; en vérité, vous êtes insupportable; tout est désolant avec vous, de quelque côté qu'on se tourne.

DORANTE.

Te voilà donc dégoûtée de me servir ?

LISETTE, *vivement.*

Non : vous avez un malheur qui me pique, et que je veux vaincre. Mais retirez-vous, voici Angélique qui arrive : je ne lui ai pas dit que vous viendriez ici, quoiqu'elle s'attende bien de vous y voir. Vous paroîtrez dans un instant, et ferez comme si vous arriviez. Donnez-moi le temps de m'instruire de tout : j'ai à lui rendre compte de votre personne ; elle m'a chargée de savoir un peu de vos nouvelles. Laissez-moi faire. (*Dorante sort.*)

SCENE II.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Je désespérois que vous vinssiez, madame.

ANGÉLIQUE.

C'est qu'il est arrivé du monde à qui j'ai tenu compagnie. Eh bien! Lisette, as-tu quelque chose à me dire de Dorante? as-tu parlé de lui à la concierge du château où il est ?

LISETTE.

Oui, je suis parfaitement informée. Dorante est

un homme charmant, un homme aimé, estimé de tout le monde; en un mot le plus honnête homme qu'on puisse connoître.

ANGÉLIQUE.

Hélas! Lisette, je n'en doutois pas; cela ne m'apprend rien, je l'avois deviné.

LISETTE.

Oui, il n'y a qu'à le voir pour avoir bonne opinion de lui. Il faut pourtant le quitter, car il ne vous convient pas.

ANGÉLIQUE.

Le quitter! quoi! après cet éloge?

LISETTE.

Oui, madame; il n'est pas votre fait.

ANGÉLIQUE.

Ou vous plaisantez, ou la tête vous tourne.

LISETTE.

Ni l'un ni l'autre: il a un défaut terrible.

ANGÉLIQUE.

Tu m'effraies.

LISETTE.

Il est sans bien.

ANGÉLIQUE.

Ah! je respire. N'est-ce que cela? Explique-toi donc mieux, Lisette: ce n'est point un défaut, c'est un malheur; je le regarde comme une bagatelle, moi.

LISETTE.

Vous parlez juste: mais nous avons une mere; allez la consulter sur cette bagatelle-là pour voir un

peu ce qu'elle vous répondra ; demandez-lui si elle sera d'avis de vous donner à Dorante.

ANGÉLIQUE.

Et quel est le tien là-dessus, Lisette?

LISETTE.

Oh! le mien, c'est une autre affaire. Sans vanité, je penserois un peu plus noblement que cela; ce seroit une fort belle action que d'épouser Dorante.

ANGÉLIQUE.

Va, va, ne ménage point mon cœur; il n'est pas au-dessous du tien; conseille-moi hardiment une belle action.

LISETTE.

Non pas, s'il vous plaît : Dorante est un cadet, et l'usage veut qu'on le laisse là.

ANGÉLIQUE.

Je l'enrichirois donc? Quel plaisir!

LISETTE.

Oh! vous en direz tant que vous me tenterez.

ANGÉLIQUE.

Plus il me devroit et plus il me seroit cher.

LISETTE.

Vous êtes tous deux les plus aimables enfans du monde; car il refuse aussi, à cause de vous, une veuve très riche à ce qu'on dit.

ANGÉLIQUE.

Lui? eh bien! il a eu la modestie de s'en taire : c'est toujours de nouvelles qualités que je lui découvre.

LISETTE.

Allons, madame, il faut que vous épousiez cet

homme-là ; le ciel vous destine l'un à l'autre, cela est visible. Rappelez votre aventure : nous nous promenons toutes deux dans les allées de ce bois; il y a mille autres endroits pour se promener : point du tout; cet homme qui nous est inconnu ne vient qu'à celui-ci, parce qu'il faut qu'il nous rencontre. Qu'y faisiez-vous? vous lisiez. Qu'y faisoit-il? il lisoit. Y a-t-il rien de plus marqué?

ANGÉLIQUE.

Effectivement.

LISETTE.

Il vous salue, nous le saluons; le lendemain même promenade, mêmes allées, même rencontre, même inclination des deux côtés, et plus de livres de part et d'autre; cela est admirable.

ANGÉLIQUE.

Ajoute que j'ai voulu m'empêcher de l'aimer, et que je n'ai pu en venir à bout.

LISETTE.

Je vous en défierois.

ANGÉLIQUE.

Il n'y a plus que ma mere qui m'inquiete; cette mere qui m'idolâtre, qui ne m'a jamais fait sentir que son amour, qui ne veut jamais que ce que je veux.

LISETTE.

Bon! c'est que vous ne voulez jamais que ce qui lui plaît.

ANGÉLIQUE.

Mais si elle fait si bien que ce qui lui plaît me plaise aussi, n'est-ce pas comme si je faisois mes volontés?

LISETTE.

Est-ce que vous tremblez déja?

ANGÉLIQUE.

Non, tu m'encourages; mais c'est ce misérable bien que j'ai et qui me nuira. Ah! que je suis fâchée d'être si riche!

LISETTE.

Ah! le plaisant chagrin! Eh! ne l'êtes-vous pas pour vous deux?

ANGÉLIQUE.

Il est vrai. Ne le verrons-nous pas aujourd'hui? Quand reviendra-t-il?

LISETTE, *regarde sa montre.*

Attendez, je vais vous le dire.

ANGÉLIQUE.

Comment! est-ce que tu lui as donné rendez-vous?

LISETTE.

Oui: il va venir, il ne tardera pas deux minutes; il est exact.

ANGÉLIQUE.

Vous n'y songez pas, Lisette; il croira que c'est moi qui le lui ai fait donner.

LISETTE.

Non, non; c'est toujours avec moi qu'il les prend, et c'est vous qui les tenez sans le savoir.

ANGÉLIQUE.

Il a fort bien fait de ne m'en rien dire, car je n'en aurois pas tenu un seul; et comme vous m'avertissez de celui-ci, je ne sais pas trop si je puis rester avec bienséance: j'ai presque envie de m'en aller.

LISETTE.

Je crois que vous avez raison : allons, partons, madame.

ANGÉLIQUE.

Une autre fois, quand vous lui direz de venir, du moins ne m'avertissez pas; voilà tout ce que je vous demande.

LISETTE.

Ne nous fâchons pas, le voici.

SCENE III.

DORANTE, ANGELIQUE, LISETTE, LUBIN, *éloigné.*

ANGÉLIQUE.

Je ne vous attendois pas, au moins, Dorante.

DORANTE.

Je ne sais que trop que c'est à Lisette que j'ai l'obligation de vous voir ici, madame.

LISETTE, *sans regarder.*

Je lui ai pourtant dit que vous viendriez.

ANGÉLIQUE.

Oui, elle vient de me l'apprendre tout-à-l'heure.

LISETTE.

Pas tant tout-à-l'heure.

ANGÉLIQUE.

Taisez-vous, Lisette.

DORANTE.

Me voyez-vous à regret, madame ?

ANGÉLIQUE.

Non, Dorante : si j'étois fâchée de vous voir, je fuirois les lieux où je vous trouve et où je pourrois soupçonner de vous rencontrer.

LISETTE.

Oh! pour cela, monsieur, ne vous plaignez pas : il faut rendre justice à madame; il n'y a rien de si obligeant que les discours qu'elle vient de me tenir sur votre compte.

ANGÉLIQUE.

Mais, en vérité, Lisette!

DORANTE.

Eh, madame! ne m'enviez pas la joie qu'elle me donne.

LISETTE.

Où est l'inconvénient de répéter des choses qui ne sont que louables? Pourquoi ne sauroit-il pas que vous êtes charmée que tout le monde l'aime et l'estime? Y a-t-il du mal à lui dire le plaisir que vous vous proposez à le venger de la fortune, à lui apprendre que la sienne vous le rend encore plus cher? Il n'y a point à rougir d'une pareille façon de penser; elle fait l'éloge de votre cœur.

DORANTE.

Quoi! charmante Angélique, mon bonheur iroit-il jusque-là? oserois-je ajouter foi à ce qu'elle me dit?

ANGÉLIQUE.

Je vous avoue qu'elle est bien étourdie.

DORANTE.

Je n'ai que mon cœur à vous offrir, il est vrai; mais

du moins n'en fut-il jamais de plus pénétré ni de plus tendre. (*Lubin paroît dans l'éloignement.*)

LISETTE.

Doucement! ne parlez pas si haut; il me semble que je vois le neveu de notre fermier qui nous observe. Ce grand benêt-là que fait-il ici?

ANGÉLIQUE.

C'est lui-même. Ah! que je suis inquiete! il dira tout à ma mere. Adieu, Dorante : nous nous reverrons; je me sauve, retirez-vous aussi. (*elle sort, et Dorante veut s'en aller.*)

LISETTE, *arrêtant Dorante.*

Non, monsieur, arrêtez; il me vient une idée : il faut tâcher de le mettre dans nos intérêts; il ne me hait pas.

DORANTE.

Puisqu'il nous a vus, c'est le meilleur parti.

SCENE IV.

DORANTE, LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

Laissez-moi faire... Ah! te voilà, Lubin? à quoi t'amuses-tu là?

LUBIN.

Moi? D'abord je faisois une promenade, à présent je regarde.

LISETTE.

Et que regardes-tu?

LUBIN.

Des oisiaux, deux qui restont, et un qui viant de prendre sa volée, et qui est le plus joli de tous. (*regardant Dorante.*) En v'là un qui est bian joli itou; et, jarnigué! ils profiteront bian avec vous, car vous les sifflez comme un charme, mademoiselle Lisette.

LISETTE.

C'est-à-dire que tu nous as vues, Angélique et moi, parler à monsieur?

LUBIN.

Oh! oui, j'ons tout vu à mon aise; j'ons mêmement entendu leur petit ramage.

LISETTE.

C'est le hasard qui nous a fait rencontrer monsieur, et voilà la premiere fois que nous le voyons.

LUBIN.

Morgué! qu'alle a bonne meine cette premiere fois-là! alle ressemble à la vingtieme.

DORANTE.

On ne sauroit se dispenser de saluer une dame quand on la rencontre, je pense.

LUBIN, *riant.*

Ah! ah! ah! Vous tirez donc voute révérence en paroles! vous convarsez depuis un quart-d'heure; appelez-vous ça un coup de chapiau?

LISETTE.

Venons au fait. Serois-tu d'humeur d'entrer dans nos intérêts?

LUBIN.

Peut-être que oui, peut-être que non: ce sera sui-

vant les magnieres du monde; il n'y a que ça qui regle; car j'aime les magnieres, moi.

LISETTE.

Eh bien, Lubin, je te prie instamment de nous servir.

DORANTE, *lui donne de l'argent.*

Et moi je te paie pour cela.

LUBIN.

Je vous baille donc la parfarence: redites voute chance, alle sera pus bonne ce coup-ci que l'autre. D'abord c'est une rencontre, n'est-ce pas? Ça se pratique; il n'y a pas de malhonnêteté à rencontrer les parsonnes.

LISETTE.

Et puis on se salue.

LUBIN.

Et pis queuque bredouille au bout de la révérence : c'est itou ma coutume, toujours je bredouille en saluant; et quand ça se passe avec des femmes, faut bian qu'alles répondent deux paroles pour une; les hommes parlent, les femmes babillent. Allez voute chemin ; v'là qui est fort bon, fort raisonnable et fort civil. Oh! çà! la rencontre, la salutation, la demande, la réponse, tout ça est payé : il n'y a pus qu'à nous accommoder pour le courant.

DORANTE.

Voilà pour le courant.

LUBIN.

Courez donc tant que vous pourrez : ce que vous

attraperez c'est pour vous ; je n'y prétends rin, pourvu que j'attrape itou. Sarviteur : il n'y a morgué parsonne de si agriable à rencontrer que vous.

LISETTE.

Tu seras donc de nos amis à présent ?

LUBIN.

Tatigué ! oui, ne m'épargnez pas, toute mon amiquié est à voute sarvice au même prix.

LISETTE.

Puisque nous pouvons compter sur toi, veux-tu bien actuellement faire le guet pour nous avertir en cas que quelqu'un vienne, et sur-tout madame.

LUBIN.

Que vos parsonnes se tiennent en paix ; je vous garantis des passans une lieue à la ronde. (*Il sort.*)

SCENE V.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Puisque nous voici seuls un moment, parlons encore de votre amour, monsieur. Vous m'avez fait de grandes promesses en cas que les choses réussissent ; mais comment réussiront-elles ? Angélique est une héritiere, et je sais les intentions de la mere : quelque tendresse qu'elle ait pour sa fille qui vous aime, ce ne sera pas à vous à qui elle la donnera, de quoi vous devez être bien convaincu : or, cela supposé, que vous passe-t-il dans l'esprit là-dessus ?

DORANTE.

Rien encore, Lisette. Je n'ai jusqu'ici songé qu'au plaisir d'aimer Angélique.

LISETTE.

Mais ne pourriez-vous pas en même temps songer à faire durer ce plaisir ?

DORANTE.

C'est bien mon dessein; mais comment s'y prendre?

LISETTE.

Je vous le demande.

DORANTE.

J'y rêverai, Lisette.

LISETTE.

Ah! vous y rêverez! Il n'y a qu'un petit inconvénient à craindre, c'est qu'on ne marie votre maîtresse pendant que vous rêverez à la conserver.

DORANTE.

Que me dis-tu, Lisette? j'en mourrois de douleur.

LISETTE.

Je vous tiens donc pour mort.

DORANTE, *vivement.*

Est-ce qu'on la veut marier ?

LISETTE.

La partie est toute liée avec la mere : il y a déja un époux d'arrêté; je le sais de bonne part.

DORANTE.

Eh! Lisette, tu me désesperes : il faut absolument éviter ce malheur-là.

LISETTE.

Ah ! ce ne sera pas en disant j'aime, et toujours j'aime. N'imaginez-vous rien ?

DORANTE.

Tu m'accables.

SCENE VI.

DORANTE, LUBIN, LISETTE.

LUBIN, *accourant.*

Gagnez pays, mes bons amis ; sauvez-vous, v'là l'ennemi qui s'avance.

LISETTE.

Quel ennemi ?

LUBIN.

Morgué ! le plus méchant, c'est la mere d'Angélique.

LISETTE, *à Dorante.*

Eh ! vîte, cachez-vous dans le bois ; je me retire. (*elle sort.*)

LUBIN.

Et je ferai semblant d'être sans malice.

SCENE VII.

MADAME ARGANTE, LUBIN.

MADAME ARGANTE.

Ah ! c'est toi, Lubin ; tu es tout seul ? Il me sembloit avoir entendu du monde.

LUBIN.

Non, noute maîtresse, ce n'est que moi qui me parle et qui me répars à celle fin de me tenir compagnie; ça amuse.

MADAME ARGANTE.

Ne me trompes-tu point?

LUBIN.

Pargué! je serois donc un fripon?

MADAME ARGANTE.

Je te crois, et je suis bien aise de te trouver; car je te cherchois. J'ai une commission à te donner, que je ne veux confier à aucun de mes gens; c'est d'observer Angélique dans ses promenades, et de me rendre compte de ce qui s'y passe. Je remarque depuis quelque temps qu'elle sort souvent à la même heure avec Lisette, et j'en voudrois savoir la raison.

LUBIN.

Ça est fort raisonnable. Vous me baillez donc une charge d'espion?

MADAME ARGANTE.

A-peu-près.

LUBIN.

Je savons bien ce que c'est; j'ons ia pareille.

MADAME ARGANTE.

Toi?

LUBIN.

Oui; ça est fort lucratif: mais c'est qu'ous venez un peu tard, noute maîtresse; car je sis retenu pour vous espionner vous-même.

MADAME ARGANTE, *à part.*

Qu'entends-je? (*haut.*) Moi, Lubin?

LUBIN.

Vrament oui. Quand mademoiselle Angélique parle en cachette à son amoureux, c'est moi qui regarde si vous ne venez pas.

MADAME ARGANTE.

Ceci est sérieux. Mais vous êtes bien hardi, Lubin, de vous charger d'une pareille commission.

LUBIN.

Pardi! y a-t-il du mal à dire à cette jeunesse, V'là madame qui viant, la v'là qui ne viant pas? Ça empêche-t-il que vous ne veniez, ou non? Je n'y entends pas de finesse.

MADAME ARGANTE.

Je te pardonne, puisque tu n'as pas cru mal faire, à condition que tu m'instruiras de tout ce que tu verras et de tout ce que tu entendras.

LUBIN.

Faura donc que j'acoute et que je regarde? Ce sera moiquié pus de besogne avec vous qu'avec eux.

MADAME ARGANTE.

Je consens même que tu les avertisses quand j'arriverai, pourvu que tu me rapportes tout fidèlement; et il ne te sera pas difficile de le faire puisque tu ne t'éloignes pas beaucoup d'eux.

LUBIN.

Eh! sans doute, je serai tout porté pour les nouvelles : ça me sera commode; aussitôt pris, aussitôt rendu.

MADAME ARGANTE.

Je te défends sur-tout de les informer de l'emploi que je te donne, comme tu m'as informée de celui qu'ils t'ont donné; garde-moi le secret.

LUBIN.

Drès qu'ous voulez qu'on le garde, on le gardera; s'ils me l'aviont recommandé, j'aurions fait de même: ils n'aviont qu'à dire.

MADAME ARGANTE.

N'y manque pas à mon égard; et puisqu'ils ne se soucient point que tu gardes le leur, acheve de m'instruire; tu n'y perdras pas.

LUBIN.

Premièrement, au lieu de pardre avec eux, j'y gagne.

MADAME ARGANTE.

C'est-à-dire qu'ils te paient?

LUBIN.

Tout juste.

MADAME ARGANTE.

Je te promets de faire comme eux quand je serai rentrée chez moi.

LUBIN.

Ce que j'en dis n'est pas pour porter exemple; mais ce qu'ous ferez sera toujours bian fait.

MADAME ARGANTE.

Ma fille a donc un amant? Quel est-il?

LUBIN.

Un biau jeune homme fait comme une marveille, qui est libéral, qui a un air, une présentation, une

philosomie! Dame! c'est ma meine à moi, ce sera la voute itou : il n'y a pas de garçon pus gracieux à contempler, et qui fait l'amour avec des paroles si douces. C'est un plaisir que de l'entendre débiter sa petite marchandise! il ne dit pas un mot qu'il n'adore.

MADAME ARGANTE.

Et ma fille, que lui répond-elle?

LUBIN.

Voute fille? mais je pense que biantôt ils s'adoreront tous deux.

MADAME ARGANTE.

N'as-tu rien retenu de leurs discours?

LUBIN.

Non, qu'une petite miette. Je n'ai pas de moyen, ce li fait-il. Et moi j'en ai trop, ce li fait-elle. Mais, li dit-il, j'ai le cœur si tendre! Mais, li dit-elle, qu'est-ce que ma mere s'en souciera? Et pis là-dessus ils se lamentont sur le plus, sur le moins, sur la pauvreté de l'un, sur la richesse de l'autre : ça fait des regrets bian touchans!

MADAME ARGANTE.

Quel est ce jeune homme?

LUBIN.

Attendez, il m'est avis que c'est Dorante; et comme c'est un voisin, on peut l'appeler le voisin Dorante.

MADAME ARGANTE.

Dorante! ce nom-là ne m'est pas inconnu. Comment se sont-ils vus?

LUBIN.

Ils se sont vus en se rençontrant : mais ils ne se rencontront pus, ils se treuvent.

MADAME ARGANTE.

Et Lisette est-elle de cette partie?

LUBIN.

Morgué! oui; alle est leur capitaine; alle a le gouvarnement des rencontres : c'est un trésor pour des amoureux que c'te fille-là.

MADAME ARGANTE.

Voici, ce me semble, ma fille qui feint de se promener et qui vient à nous. Retire-toi, Lubin : continue d'observer et de m'instruire avec fidélité; je te récompenserai.

LUBIN.

Oh! que oui, madame; ce sera au logis, il n'y a pas loin. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

MADAME ARGANTE, ANGÉLIQUE, LUBIN *survient.*

MADAME ARGANTE.

Je vous demandois à Lubin, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Avez-vous à me parler, madame?

MADAME ARGANTE.

Oui : vous connoissez Ergaste, Angélique; vous l'avez vu souvent à Paris : il vous demande en mariage.

ANGÉLIQUE.

Lui, ma mere? Ergaste, cet homme si sombre, si sérieux? Il n'est pas fait pour être un mari, ce me semble.

MADAME ARGANTE.

Il n'y a rien à redire à sa figure.

ANGÉLIQUE.

Pour sa figure, je la lui passe, c'est à quoi je ne regarde guere.

MADAME ARGANTE.

Il est froid.

ANGÉLIQUE.

Dites glacé, taciturne, mélancolique, rêveur et triste.

MADAME ARGANTE.

Vous le verrez bientôt, il doit venir ici; et s'il ne vous accommode pas, vous ne l'épouserez pas malgré vous, ma chere enfant. Vous savez bien comme nous vivons ensemble.

ANGÉLIQUE.

Ah! ma mere, je ne crains point de violence de votre part; ce n'est pas là ce qui m'inquiete.

MADAME ARGANTE.

Es-tu bien persuadée que je t'aime?

ANGÉLIQUE.

Il n'y a point de jour qui ne m'en donne des preuves.

MADAME ARGANTE.

Et toi, ma fille, m'aimes-tu autant?

ANGÉLIQUE.

Je me flatte que vous n'en doutez pas; assurément.

MADAME ARGANTE.

Non; mais pour m'en rendre encore plus sûre, il faut que tu m'accordes une grace.

ANGÉLIQUE.

Une grace, ma mere! Voilà un mot qui ne me convient point : ordonnez, et je vous obéirai.

MADAME ARGANTE.

Oh! si tu le prends sur ce ton-là, tu ne m'aimes pas tant que je croyois. Je n'ai point d'ordre à vous donner, ma fille : je suis votre amie, et vous êtes la mienne; et si vous me traitez autrement, je n'ai plus rien à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Allons, ma mere, je me rends; vous me charmez, j'en pleure de tendresse. Voyons, quelle est cette grace que vous me demandez? Je vous l'accorde d'avance.

MADAME ARGANTE.

Viens donc que je t'embrasse. Te voici dans un âge raisonnable, mais où tu auras besoin de mes conseils et de mon expérience. Te rappelles-tu l'entretien que nous eûmes l'autre jour, et cette douceur que nous nous figurions toutes deux à vivre ensemble dans la plus intime confiance, sans avoir de secrets l'une pour l'autre; t'en souviens-tu? Nous fûmes interrompues; et comme cette idée-là te réjouit beau-

coup, exécutons-la : parle-moi à cœur ouvert, fais-moi ta confidente.

ANGÉLIQUE.

Vous! la confidente de votre fille?

MADAME ARGANTE.

Oh! votre fille! Eh! qui te parle d'elle? Ce n'est point ta mere qui veut être ta confidente; c'est ton amie, encore une fois.

ANGÉLIQUE, *riant.*

D'accord : mais mon amie redira tout à ma mere; l'une est inséparable de l'autre.

MADAME ARGANTE.

Eh bien! je les sépare, moi; je t'en fais serment. Oui, mets-toi dans l'esprit que ce que tu me confieras sur ce pied-là c'est comme si ta mere ne l'entendoit pas. Eh! mais, cela se doit; il y auroit même de la mauvaise foi à faire autrement.

ANGÉLIQUE.

Il est difficile d'espérer ce que vous dites là.

MADAME ARGANTE.

Ah! que tu m'affliges! Je ne mérite pas ta résistance.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! soit : vous l'exigez de trop bonne grace; j'y consens, je vous dirai tout.

MADAME ARGANTE.

Si tu veux, ne m'appelle pas ta mere; donne-moi un autre nom.

ANGÉLIQUE.

Oh! ce n'est pas la peine, ce nom-là m'est cher.

Quand je le changerois il n'en seroit ni plus ni moins; ce ne seroit qu'une finesse inutile : laissez-le moi, il ne m'effraie plus.

MADAME ARGANTE.

Comme tu voudras, ma chere Angélique. Ah çà! je suis donc ta confidente. N'as-tu rien à me confier dès à présent?

ANGÉLIQUE.

Non, que je sache; mais ce sera pour l'avenir.

MADAME ARGANTE.

Comment va ton cœur? personne ne l'a-t-il attaqué jusqu'ici?

ANGÉLIQUE.

Pas encore.

MADAME ARGANTE.

Hum! tu ne te fies pas à moi : j'ai peur que ce ne soit encore à ta mere que tu réponds.

ANGÉLIQUE.

C'est que vous commencez par une furieuse question.

MADAME ARGANTE.

La question convient à ton âge.

ANGÉLIQUE.

Ah!

MADAME ARGANTE.

Tu soupires?

ANGÉLIQUE.

Il est vrai.

MADAME ARGANTE.

Que t'est-il arrivé? Je t'offre de la consolation et des conseils. Parle.

ANGÉLIQUE.

Vous ne me le pardonnerez pas.

MADAME ARGANTE.

Tu rêves encore, avec tes pardons; tu me prends pour ta mere.

ANGÉLIQUE.

Il est assez permis de s'y tromper; mais c'est du moins pour la plus digne de l'être, pour la plus tendre et la plus chérie de sa fille qu'il y ait au monde.

MADAME ARGANTE.

Ces sentimens-là sont dignes de toi, et je les lui dirai; mais il ne s'agit pas d'elle; elle est absente : revenons. Qu'est-ce qui te chagrine?

ANGÉLIQUE.

Vous m'avez demandé si on avoit attaqué mon cœur. Que trop, puisque j'aime!

MADAME ARGANTE, *d'un air sérieux.*

Vous aimez?...

ANGÉLIQUE, *riant.*

Eh bien! ne voilà-t-il pas cette mere qui est absente? C'est pourtant elle qui me répond : mais rassurez-vous, car je badine.

MADAME ARGANTE.

Non, tu ne badines point, tu me dis la vérité; et il n'y a rien là qui surprenne. De mon côté, je n'ai répondu sérieusement que parce que tu me parlois de même. Ainsi point d'inquiétude. Tu me confies donc que tu aimes.

ANGÉLIQUE.

Je suis presque tentée de m'en dédire.

MADAME ARGANTE.

Ah! ma chere Angélique, tu ne me rends pas tendresse pour tendresse.

ANGÉLIQUE.

Vous m'excuserez : c'est l'air que vous avez pris qui m'a alarmée; mais je n'ai plus peur. Oui, j'aime; c'est un penchant qui m'a surprise.

MADAME ARGANTE.

Tu n'es pas la premiere; cela peut arriver à tout le monde. Eh! quel homme est-ce? Est-il à Paris?

ANGÉLIQUE.

Non; je ne le connois que d'ici.

MADAME ARGANTE, *riant.*

D'ici, ma chere? Conte-moi donc cette histoire-là; je la trouve plus plaisante que sérieuse : ce ne peut être qu'une aventure de campagne, une rencontre.

ANGÉLIQUE.

Justement.

MADAME ARGANTE.

Quelque jeune homme galant qui t'a saluée, et qui a su adroitement engager une conversation?

ANGÉLIQUE.

C'est cela même.

MADAME ARGANTE.

Sa hardiesse m'étonne; car tu es d'une figure qui devoit lui en imposer. Ne trouves-tu pas qu'il a un peu manqué de respect?

ANGÉLIQUE.

Non; le hasard a tout fait : et c'est Lisette qui en est cause, quoique fort innocemment : elle tenoit un livre, elle le laissa tomber; il le ramassa, et on se parla : cela est tout naturel.

MADAME ARGANTE, *riant.*

Va, ma chere enfant, tu es folle de t'imaginer que tu aimes cet homme-là. C'est Lisette qui te le fait accroire. Tu es si fort au-dessus de pareille chose; tu en riras toi-même au premier jour.

ANGÉLIQUE.

Non, je n'en crois rien; je ne m'y attends pas, en vérité.

MADAME ARGANTE.

Bagatelle, te dis-je. C'est qu'il y a là-dedans un air de roman qui te gagne.

ANGÉLIQUE.

Moi, je n'en lis jamais; et puis notre aventure est toute des plus simples.

MADAME ARGANTE.

Tu verras, te dis-je; tu es raisonnable, et c'est assez. Mais l'as-tu vu souvent?

ANGÉLIQUE.

Dix ou douze fois.

MADAME ARGANTE.

Le verras-tu encore?

ANGÉLIQUE.

Franchement, j'aurois bien de la peine à m'en empêcher.

MADAME ARGANTE.

Je t'offre, si tu le veux, de reprendre ma qualité de mere pour te le défendre.

ANGÉLIQUE.

Non vraiment; ne reprenez rien, je vous prie : ceci doit être un secret pour vous en cette qualité-là, et je compte que vous ne savez rien; au moins vous me l'avez promis.

MADAME ARGANTE.

Oh! je te tiendrai parole; mais puisque cela est si sérieux, peu s'en faut que je ne verse des larmes sur le danger où je te vois de perdre l'estime qu'on a pour toi dans le monde.

ANGÉLIQUE.

Comment donc l'estime qu'on a pour moi! Vous me faites trembler. Est-ce que vous me croyez capable de manquer de sagesse?

MADAME ARGANTE.

Hélas! ma fille, vois ce que tu as fait : te serois-tu crue capable de tromper ta mere, de voir à son insu un jeune étourdi, de courir les risques de son indiscrétion et de sa vanité, de t'exposer à tout ce qu'il voudra dire, et de te livrer à l'indécence de tant d'entrevues secretes, ménagées par une misérable suivante sans cœur, qui ne s'embarrasse guere des conséquences, pourvu qu'elle y trouve son intérêt, comme elle l'y trouve sans doute? Qui t'auroit dit, il y a un mois, que tu t'égarerois jusque-là, l'aurois-tu cru?

ANGÉLIQUE, *triste.*

Je pourrois bien avoir tort : voilà des réflexions que je n'ai jamais faites.

MADAME ARGANTE.

Eh! ma chere enfant, qui est-ce qui te les feroit faire? Ce n'est pas un domestique payé pour te trahir, non plus qu'un amant qui met tout son bonheur à te séduire. Tu ne consultes que tes ennemis; ton cœur même est de leur parti. Tu n'as pour tout secours que ta vertu, qui ne doit pas être contente, et qu'une véritable amie comme moi, dont tu te défies : que ne risques-tu pas?

ANGÉLIQUE.

Ah! ma chere mere, ma chere amie, vous avez raison; vous m'ouvrez les yeux, vous me couvrez de confusion. Lisette m'a trahie, et je romps avec le jeune homme. Que je vous suis obligée de vos conseils!

LUBIN, *à madame Argante.*

Madame, il viant d'arriver un homme qui demande à vous parler.

MADAME ARGANTE.

En qualité de simple confidente je te laisse libre. Je te conseille pourtant de me suivre, car le jeune homme est peut-être ici.

ANGÉLIQUE.

Permettez-moi de rêver un instant, et ne vous embarrassez point; et s'il y est, et qu'il ose paroître, je le congédierai, je vous assure.

MADAME ARGANTE.

Soit; mais songe à ce que je t'ai dit. (*Elle sort.*)

SCENE IX.

ANGELIQUE, *un moment seule;* LUBIN *survient.*

ANGÉLIQUE.

Voilà qui est fait, je ne le verrai plus. (*Lubin, sans s'arrêter, lui remet une lettre dans la main.*)

ANGÉLIQUE.

Arrêtez. De qui est-elle?

LUBIN, *en s'en allant, de loin.*

De ce cher poulet. C'est voute galant qui vous la mande.

ANGÉLIQUE, *la rejette loin.*

Je n'ai point de galant; reportez-la.

LUBIN.

Elle est faite pour rester.

ANGÉLIQUE.

Reprenez-la encore une fois, et retirez-vous.

LUBIN.

Eh! morgué! queu fantaisie! je vous dis qu'il faut qu'alle demeure à celle fin que vous la lisiais; ça m'est enjoint et à vous aussi. Il y a dedans un entretien pour tantôt à l'heure qui vous fera plaisir; et je sis enchargé d'apporter l'heure à Lisette, et non pas la lettre : ramassez-la, car je n'ose, de peur qu'an ne me voie; et pis vous me crierez la réponse tout bas.

ANGÉLIQUE.

Ramasse-la toi-même et va-t'en, je te l'ordonne.

LUBIN.

Mais voyez ce rat qui li prend. Non, morgué! je ne la ramasserai pas; il ne sera pas dit que j'aie fait ma commission tout de travars.

ANGÉLIQUE, *s'en allant.*

Cet impertinent!

LUBIN, *la regarde s'en aller.*

Faut qu'alle ait de l'avarsion pour l'écriture.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, LUBIN.

LUBIN, *entrant le premier.*

PARSONNE ne viant. (*à Dorante.*) Eh! palsanguié! arrivez donc : il y a plus d'une heure que je suis à l'affût de vous.

DORANTE.

Eh bien! qu'as-tu à me dire?

LUBIN.

Que vous ne bougiais d'ici. Lisette m'a dit de vous le commander.

DORANTE.

T'a-t-elle dit l'heure qu'Angélique a prise pour notre rendez-vous?

LUBIN.

Non; alle vous contera ça.

DORANTE.

Est-ce là tout?

LUBIN.

C'est tout par rapport à vous; mais il y a un restant par rapport à moi.

DORANTE.

De quoi est-il question?

LUBIN.

C'est que je me repens...

DORANTE.

Qu'appelles-tu te repentir?

LUBIN.

J'entends qu'il y a des scrupules qui me tourmentont sur vos rendez-vous que je protege; j'ons queuquefois la tentation de vous torner casaque sur tout ceci, et d'aller nous accuser tretous.

DORANTE.

Tu rêves. Où est le mal de ces rendez-vous? Que crains-tu? ne suis-je pas honnête homme?

LUBIN.

Morgué! moi itou; et tellement honnête qu'il n'y aura pas moyen d'être un fripon, si an ne me soutient le cœur, par rapport à ce que j'ons toujours maille à partie avec ma conscience; il y a toujours queuque chose qui cloche dans mon courage; chaque pas que je fais, j'ai le défaut de m'ar ter, à moins qu'an ne me pousse; et c'est.à v pousser.

DORANTE, *tirant une bague qu'il lui*

Eh! morbleu! prends encore cela, et c

LUBIN.

Ça me ravigote.

DORANTE.

Dis-moi, Angélique viendra-t-elle bientôt?

LUBIN.

Peut-être biantôt, peut-être bian tard, peut-être point du tout.

DORANTE.

Point du tout! Qu'est-ce que tu veux me dire? Comment a-t-elle reçu ma lettre?

LUBIN.

Ah! comment? Est-ce que vous me faites itou voute rapporteux auprès d'elle? Pargué! je serons donc l'espion à tout le monde?

DORANTE.

Toi? Eh! de qui l'es-tu encore?

LUBIN.

Eh! pardi! de la mere, qui m'a bian enchargé de de n'en rian dire.

DORANTE.

Misérable! tu parles donc contre nous?

LUBIN.

Contre vous, monsieur? pas le mot ni pour ni contre. Je fais ma main, et v'là tout. Faut pas mêmement que vous sachiez ça.

DORANTE.

Explique-toi donc; c'est-à-dire que ce que tu en fais n'est que pour obtenir quelque argent d'elle sans nous nuire?

LUBIN.

V'là c'en que c'est: je tire d'ici, je tire d'ilà; et j'attrape.

DORANTE.

Acheve. Que t'a dit Angélique quand tu lui as porté ma lettre?

LUBIN.

Parlez-li toujours; mais ne lui écrivez pas : voute griffonnage n'a pas fait forteune.

DORANTE.

Quoi! ma lettre l'a fâchée?

LUBIN.

Alle n'en a jamais voulu tâter; le papier la courroucé.

DORANTE.

Elle te l'a donc rendue?

LUBIN.

Alle me l'a rendue à tarre; car je l'ons ramassée; et Lisette la tiant.

DORANTE.

Je n'y comprends rien. D'où cela peut-il provenir?

LUBIN.

V'là Lisette, interrogez-la; je retorne à ma place pour vous garder. (*Il sort.*)

SCENE II.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Que viens-je d'apprendre, Lisette? Angélique a rebuté ma lettre!

LISETTE.

Oui : la voici, Lubin me l'a rendue; j'ignore quelle

fantaisie lui a pris ; mais il est vrai qu'elle est de fort mauvaise humeur. Je n'ai pu m'expliquer avec elle à cause du monde qu'il y avoit au logis; mais elle est triste, elle m'a battu froid, et je l'ai trouvée toute changée. Je viens pourtant de l'apercevoir là-bas, et j'arrive pour vous en avertir. Attendons-la; sa rêverie pourroit bien tout doucement la conduire ici.

DORANTE.

Non, Lisette : ma vue ne feroit que l'irriter peut-être; il faut respecter ses dégoûts pour moi, je ne les soutiendrois pas, et je me retire.

LISETTE.

Que les amans sont quelquefois risibles! Qu'ils disent de fadeurs! Tenez, fuyez-la, monsieur, car elle arrive; fuyez-la pour la respecter.

SCENE III.

ANGELIQUE, DORANTE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Quoi! monsieur est ici? je ne m'attendois pas à l'y trouver.

DORANTE.

J'allois me retirer, madame; Lisette vous le dira : je n'avois garde de me montrer. Le mépris que vous avez fait de ma lettre m'apprend combien je vous suis odieux.

ANGÉLIQUE.

Odieux! ah! j'en suis quitte à moins; pour indif-

férent, passe, et très indifférent. Quant à votre lettre, je l'ai reçue comme elle le méritoit, et je ne croyois pas qu'on eût droit d'écrire aux gens qu'on a vus par hasard. J'ai trouvé cela fort singulier, sur-tout avec une personne de mon sexe. M'écrire, à moi, monsieur! D'où vous est venue cette idée? Je n'ai pas donné lieu à votre hardiesse, ce me semble. De quoi s'agit-il entre vous et moi?

DORANTE.

De rien pour vous, madame, mais de tout pour un malheureux que vous accablez.

ANGÉLIQUE.

Voilà des expressions aussi déplacées qu'inutiles; je vous avertis que je ne les écoute point.

DORANTE.

Eh! de grace, madame, n'ajoutez point la raillerie aux discours cruels que vous me tenez : méprisez ma douleur, mais ne vous en moquez pas. Je ne vous exagere point ce que je souffre.

ANGÉLIQUE.

Vous m'empêchez de parler à Lisette, monsieur : ne m'interrompez point.

LISETTE.

Peut-on, sans être trop curieuse, vous demander à qui vous en avez?

ANGÉLIQUE.

A vous; je ne suis venue ici que parce que je vous cherchois : voilà ce qui m'amene.

DORANTE.

Voulez-vous que je me retire, madame?

ANGÉLIQUE.

Comme vous voudrez, monsieur.

DORANTE.

Ciel!

ANGÉLIQUE.

Attendez pourtant; puisque vous êtes là, je serai bien aise que vous sachiez ce que j'ai à vous dire. Vous m'avez écrit, vous avez lié conversation avec moi : vous pourriez vous en vanter, cela n'arrive que trop souvent; et je serai charmée que vous appreniez ce que j'en pense.

DORANTE.

Me vanter, moi, madame? De quel affreux caractere me faites-vous là? Je ne réponds rien pour ma défense, je n'en ai pas la force. Si ma lettre vous a déplu, je vous en demande pardon : n'en présumez rien contre mon respect; celui que j'ai pour vous m'est plus cher que la vie, et je vous le prouverai en me condamnant à ne vous plus revoir, puisque je vous déplais.

ANGÉLIQUE.

Je vous ai déja dit que je m'en tenois à l'indifférence. Revenons à Lisette.

LISETTE.

Voyons. Puisque c'est mon tour pour être grondée, je ne saurois me vanter de rien, moi; je ne vous ai écrit ni rencontrée : quel est mon crime?

ANGÉLIQUE.

Dites-moi : il n'a pas tenu à vous que je n'eusse des dispositions favorables pour monsieur; c'est par vos

soins qu'il a eu avec moi toutes les entrevues où vous m'avez amenée sans me le dire; car c'est sans me le dire : en avez-vous senti les conséquences?

LISETTE.

Non, je n'ai pas eu cet esprit-là.

ANGÉLIQUE.

Si monsieur, comme je l'ai déja dit, et à l'exemple de presque tous les jeunes gens, étoit homme à faire trophée d'une aventure dont je suis tout-à-fait innocente, où en serois-je?

LISETTE, *à Dorante.*

Remerciez, monsieur.

DORANTE.

Je ne saurois parler.

ANGÉLIQUE.

Si de votre côté vous êtes de ces filles intéressées qui ne se soucient pas de faire tort à leurs maîtresses, pourvu qu'elles y trouvent leur avantage, que ne risquerois-je pas?

LISETTE.

Oh! je répondrai, moi; je n'ai pas perdu la parole: si monsieur est un homme d'honneur à qui vous faites injure; si je suis une fille généreuse qui ne gagne à tout cela que le joli compliment dont vous m'honorez, où en est avec moi votre reconnoissance? Hem!

ANGÉLIQUE.

D'où vient donc que vous avez si bien servi Dorante? Quel peut avoir été le motif d'un zele si vif? quels moyens a-t-il employés pour vous faire agir?

LISETTE.

Je crois vous entendre : vous gageriez, j'en suis sûre, que j'ai été séduite par des présens? Gagez, madame, faites-moi cette galanterie-là ; vous perdrez, et ce sera une maniere de donner tout-à-fait noble.

DORANTE.

Des présens! madame. Que pourrois-je lui donner qui fût digne de ce que je lui dois ?

LISETTE.

Attendez, monsieur; disons pourtant la vérité. Dans vos transports vous m'avez promis d'être extrêmement reconnoissant, si jamais vous aviez le bonheur d'être à madame; il faut convenir de cela.

ANGÉLIQUE.

Eh! je serois la premiere à vous donner moi-même.

DORANTE.

Que je suis à plaindre d'avoir livré mon cœur à tant d'amour!

LISETTE.

J'entre dans votre douleur, monsieur; mais faites comme moi. Je n'avois que de bonnes intentions : j'aime ma maîtresse, tout injuste qu'elle est ; je voulois unir son sort à celui d'un homme qui lui auroit rendu la vie heureuse et tranquille; mes motifs lui sont suspects, et j'y renonce. Imitez-moi, privez-vous de votre côté du plaisir de voir Angélique, sacrifiez votre amour à ses inquiétudes; vous êtes capable de cet effort-là.

ANGÉLIQUE.

Soit.

LISETTE, *bas, à Dorante.*

Retirez-vous pour un moment.

DORANTE.

Adieu, madame; je vous quitte, puisque vous le voulez. Dans l'état où vous me jetez, la vie m'est à charge; je pars pénétré d'une affliction mortelle, et je n'y résisterai point : jamais on n'eut tant d'amour, tant de respect que j'en ai pour vous; jamais on n'osa espérer moins de retour. Ce n'est pas votre indifférence qui m'accable, elle me rend justice; j'en aurois soupiré toute ma vie sans m'en plaindre ; et ce n'étoit point à moi, ce n'est peut-être à personne à prétendre à votre cœur : mais je pouvois espérer votre estime, je me croyois à l'abri du mépris, et ni ma passion ni mon caractere n'ont mérité les outrages que vous leur faites. (*Il sort.*)

SCENE IV.

ANGELIQUE, LISETTE, *et peu après* LUBIN.

ANGÉLIQUE.

Il est parti?

LISETTE.

Oui, madame.

ANGÉLIQUE, *un moment sans parler, puis à part.*

J'ai été trop vîte : ma mere, avec toute son expérience, en a mal jugé; Dorante est un honnête homme.

LISETTE, *à part.*

Elle rêve, elle est triste : cette querelle-ci ne nous fera point de tort.

LUBIN, *à Angélique.*

J'aperçois par là-bas un passant qui vient envars nous : voulez-vous qu'il vous regarde?

ANGÉLIQUE.

Eh! que m'importe?

LISETTE.

Qu'il passe; qu'est-ce que cela nous fait?

LUBIN, *à part.*

Il y a du bruit dans le ménage : je m'en retorne donc. (*haut.*) Je vas me mettre pus près par rapport à ce que je m'ennuie d'être si loin : j'aime à voir le monde; vous me sarvirez de récriation, n'est-ce pas?

LISETTE.

Comme tu voudras; reste à dix pas.

LUBIN.

Je les compterai en conscience. (*à part.*) Je sis pus fin qu'eux : j'allons faire ma forniture de nouvelles pour la bonne mere. (*il s'éloigne.*)

LISETTE.

Vous avez furieusement maltraité Dorante.

ANGÉLIQUE.

Oui; vous avez raison, j'en suis fâchée: mais laissez-moi, car je suis outrée contre vous.

LISETTE.

Vous savez si je le mérite.

ANGÉLIQUE.

C'est vous qui êtes cause que je me suis accoutumée à le voir.

LISETTE.

Je n'avois pas dessein de vous rendre un mauvais service; et cette aventure-ci n'est triste que pour lui. Avez-vous pris garde à l'état où il est ? c'est un homme au désespoir.

ANGÉLIQUE.

Je n'y saurois que faire; pourquoi s'en va-t-il?

LISETTE.

C'est aisé à dire à qui ne se soucie pas de lui : mais vous savez avec quelle tendresse il vous aime.

ANGÉLIQUE.

Et vous prétendez que je ne m'en soucie pas, moi? Que vous êtes méchante!

LISETTE.

Que voulez-vous que j'en croie? Je vous vois tranquille, et il versoit des larmes en s'en allant.

ANGÉLIQUE.

Lui?

LISETTE.

Eh ! sans doute.

ANGÉLIQUE.

Et malgré cela il part!

LISETTE.

Eh! vous l'avez congédié. Quelle perte vous faites!

ANGÉLIQUE, *après avoir rêvé.*

Qu'il revienne donc, s'il y est encore; qu'on lui parle, puisqu'il est si affligé.

LISETTE.

Il ne peut être qu'à l'écart dans ce bois ; il n'a pu aller loin, accablé comme il l'étoit. Monsieur Dorante ! monsieur Dorante !

SCENE V.

DORANTE, ANGELIQUE, LISETTE, LUBIN.

DORANTE.

Est-ce Angélique qui m'appelle ?

LISETTE.

Oui : c'est moi qui parle; mais c'est elle qui vous demande.

ANGÉLIQUE.

Voilà de ces foiblesses que je voudrois bien qu'on m'épargnât.

DORANTE.

A quoi dois-je m'attendre, Angélique? Que souhaitez-vous d'un homme dont vous ne pouvez plus supporter la vue?

ANGÉLIQUE.

Il y a grande apparence que vous vous trompez.

DORANTE.

Hélas! vous ne m'estimez plus.

ANGÉLIQUE.

Plaignez-vous, je vous laisse dire; car je suis un peu dans mon tort.

DORANTE.

Angélique a pu douter de mon amour!

LISETTE.

Bon ! tendre ; si elle l'étoit tant, vous gêneroit-elle là-dessus ? avec le bien que vous avez, vous n'avez besoin que d'un honnête homme, encore une fois.

ANGÉLIQUE.

Tu as raison : c'est une tendresse fort mal entendue, j'en conviens.

DORANTE.

Ah ! belle Angélique, si vous aviez tout l'amour que j'ai, vous auriez bientôt pris votre parti : ne me demandez point ce que je pense, je me trouble, je ne sais où je suis.

ANGÉLIQUE, *à Lisette.*

Que de peines ! Tâche donc de lui remettre l'esprit : que veut-il dire ?

LISETTE.

Eh bien ! monsieur, parlez ; quelle est votre idée ?

DORANTE, *se jetant à genoux.*

Angélique, voulez-vous que je meure ?

ANGÉLIQUE.

Non, levez-vous, et parlez ; je vous l'ordonne.

DORANTE.

J'obéis : Votre mere sera inflexible, et dans le cas où nous sommes...

ANGÉLIQUE.

Que faire ?

DORANTE.

Si j'avois des trésors à vous offrir, je vous le dirois plus hardiment.

ANGÉLIQUE.

Votre cœur en est un : achevez, je le veux.

DORANTE.

A notre place, on se fait son sort à soi-même.

ANGÉLIQUE.

Eh! comment?

DORANTE.

On s'échappe.

LUBIN, *de loin.*

Au voleur!

ANGÉLIQUE.

Après?

DORANTE.

Une mere s'emporte, à la fin elle consent; on se réconcilie avec elle, et on se trouve uni avec ce qu'on aime.

ANGÉLIQUE.

Mais, ou j'entends mal, ou cela ressemble à un enlèvement. En est-ce un, Dorante?

DORANTE.

Je n'ai plus rien à dire.

ANGÉLIQUE, *le regardant.*

Je vous ai forcé de parler, et je n'ai que ce que je mérite.

LISETTE.

Pardonnez quelque chose au trouble où il est; le moyen est dur, et il est fâcheux qu'il n'y en ait point d'autre.

ANGÉLIQUE.

Est-ce là un moyen, est-ce un remede qu'une

extravagance? ah! je ne vous reconnois pas à cela, Dorante : je me passerai mieux de bonheur que de vertu. Me proposer d'être insensée, d'être méprisable! je ne vous aime plus.

DORANTE.

Vous ne m'aimez plus! ce mot m'accable, il m'arrache le cœur.

LISETTE.

En vérité, son état me touche.

DORANTE.

Adieu, belle Angélique : je ne survivrai pas à la menace que vous m'avez faite.

ANGÉLIQUE.

Mais, Dorante, êtes-vous raisonnable?

LISETTE.

Ce qu'il vous propose est hardi; mais ce n'est pas un crime.

ANGÉLIQUE.

Un enlèvement, Lisette!

DORANTE.

Ma chere Angélique, je vous perds. Concevez-vous ce que c'est que vous perdre? et si vous m'aimez un peu, n'êtes-vous pas effrayée vous-même de l'idée de n'être jamais à moi? Et parce que vous êtes vertueuse, en avez-vous moins le droit d'éviter un malheur? Nous aurions le secours d'une dame qui n'est heureusement qu'à un quart de lieue d'ici, chez qui je vous menerois.

LUBIN.

Haie, haie!

ANGÉLIQUE.

Non, Dorante, laissons là votre dame. Je parlerai à ma mere : elle est bonne, je la toucherai peut-être; je la toucherai, je l'espere. Ah !

LUBIN, *approchant.*

Eh! vîte, eh! vîte, qu'on s'éparpille; v'la ce grand monsieur que j'ons vu une fois à Paris cheux vous, et qui ne parle point. (*il s'écarte.*)

ANGÉLIQUE.

C'est peut-être celui à qui ma mere me destine. Fuyez, Dorante: nous nous reverrons tantôt; ne vous inquiétez point. (*Dorante sort.*)

SCENE VI.

ERGASTE, ANGELIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE, *apercevant Ergaste.*

C'est lui-même. Ah! quel homme!

LISETTE.

Il n'a pas l'air éveillé.

ERGASTE, *marchant lentement.*

Je suis votre serviteur, madame : je devance madame votre mere, qui est embarrassée; elle m'a dit que vous vous promeniez.

ANGÉLIQUE.

Vous le voyez, monsieur.

ERGASTE.

Et je me suis hâté de venir vous faire la révérence.

LISETTE, *à part.*

Appelle-t-il cela se hâter?

ERGASTE.

Ne suis-je pas importun ?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur.

LISETTE, *bas.*

Ah ! cela vous plaît à dire.

ERGASTE.

Vous êtes plus belle que jamais.

ANGÉLIQUE.

Je ne l'ai jamais été.

ERGASTE.

Vous êtes bien modeste.

LISETTE, *à part.*

Il parle comme il marche

ERGASTE.

Ce pays-ci est fort beau.

ANGÉLIQUE.

Il est passable.

LISETTE, *à part.*

Quand il dit un mot, il est si fatigué qu'il faut qu'il se repose.

ERGASTE.

Et solitaire.

ANGÉLIQUE.

On n'y voit pas grand monde.

LISETTE.

Quelque importun par-ci, par-là.

ERGASTE.

Il y en a par-tout. (*on est du temps sans parler.*)

LISETTE, *à part.*

Voilà la conversation tombée : ce ne sera pas moi qui la releverai.

ERGASTE.

Ah ! bonjour, Lisette.

LISETTE.

Bon soir, monsieur. Je vous dis bon soir; parce-que je m'endors. Ne trouvez-vous pas qu'il fait un temps pesant?

ERGASTE.

Oui, ce me semble.

LISETTE.

Vous vous en retournez sans doute?

ERGASTE.

Rien que demain. Madame Argante m'a retenu.

ANGÉLIQUE.

Et monsieur se promene-t-il?

ERGASTE.

Je vais d'abord à ce château voisin pour y porter une lettre qu'on m'a prié de rendre en main propre, et je reviens ensuite.

ANGÉLIQUE.

Faites, monsieur, ne vous gênez pas.

ERGASTE.

Vous me le permettez donc?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

LISETTE.

Ne vous pressez point; quand on a des commis-

sions il faut y mettre tout le temps nécessaire. N'avez-vous que celle-là ?

ERGASTE.

Non, c'est l'unique.

LISETTE.

Quoi! pas le moindre petit compliment à faire ailleurs ?

ERGASTE.

Non.

ANGÉLIQUE.

Monsieur y soupera peut-être?

LISETTE.

Et à la campagne on couche où l'on soupe.

ERGASTE.

Point du tout; je reviens incessamment, madame. (*à part, en s'en allant.*) Je ne sais que dire aux femmes, même à celles qui me plaisent. (*Il sort.*)

SCENE VII.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Ce garçon-là a de grands talens pour le silence : quelle abstinence de paroles! il ne parlera bientôt plus que par signes.

ANGÉLIQUE.

Il a dit que ma mere alloit venir, et je m'éloigne. Je ne saurois lui parler dans le désordre d'esprit où je suis : j'ai pourtant dessein de l'attendrir sur le chapitre de Dorante.

LISETTE.

Et moi je ne vous conseille pas de lui en parler; vous ne ferez que la révolter davantage, et elle se hâteroit de conclure.

ANGÉLIQUE.

Oh doucement! je me révolterois à mon tour.

LISETTE, *riant.*

Vous, contre cette mere qui dit qu'elle vous aime tant?

ANGÉLIQUE.

Eh bien! qu'elle aime donc mieux, car je ne suis point contente d'elle.

LISETTE.

Retirez-vous, je crois qu'elle vient.

SCENE VIII.

MADAME ARGANTE, LISETTE.

MADAME ARGANTE, *à part.*

Voici cette fourbe de suivante. (*haut.*) Un moment, où est ma fille? J'ai cru la trouver ici avec monsieur Ergaste.

LISETTE.

Ils y étoient tous deux tout-à-l'heure, madame; mais monsieur Ergaste est allé à cette maison d'ici près remettre une lettre à quelqu'un; et mademoiselle est là-bas, je pense.

MADAME ARGANTE.

Allez lui dire que je serois bien aise de la voir.

LISETTE, *à part.*

Elle me parle bien sèchement. (*haut.*) J'y vais, madame. Mais vous me paroissez triste; j'ai eu peur que vous ne fussiez fâchée contre moi.

MADAME ARGANTE.

Contre vous? Est-ce que vous le méritez, Lisette?

LISETTE.

Non, madame.

MADAME ARGANTE.

Il est vrai que j'ai l'air plus occupée qu'à l'ordinaire. Je veux marier ma fille à Ergaste, vous le savez; et je crains souvent qu'elle n'ait quelque chose dans le cœur : mais vous me le diriez, n'est-il pas vrai?

LISETTE.

Eh! mais, je le saurois.

MADAME ARGANTE.

Je n'en doute pas : allez, je connois votre fidélité, Lisette; je ne m'y trompe pas, et je compte bien vous en récompenser comme il faut. Dites à ma fille que je l'attends.

LISETTE, *à part.*

Elle prend bien son temps pour me louer!

(*elle sort.*)

MADAME ARGANTE.

Toute fourbe qu'elle est, je l'ai embarrassée.

SCENE IX.

LUBIN, MADAME ARGANTE.

MADAME ARGANTE.

Ah! tu viens à propos : as-tu quelque chose à me dire ?

LUBIN.

Jarnigoi! si j'avons queuque chose! J'avons vu des pardons, j'avons vu des offenses, des allées, des venues, et pis des moyens pour avoir un mari.

MADAME ARGANTE.

Hâte-toi de m'instruire, parce que j'attends Angélique. Que sais-tu ?

LUBIN.

Pisque vous êtes pressée, je mettrons tout en un tas.

MADAME ARGANTE.

Parle donc.

LUBIN.

Je sais une accusation, je sais une innocence, et pis un autre grand stratagême. Attendez, comment appelont-ils cela?

MADAME ARGANTE.

Je ne t'entends pas : mais va-t'en, Lubin. J'aperçois ma fille : tu me diras ce que c'est tantôt; il ne faut pas qu'elle nous voie ensemble.

LUBIN.

Je m'en retourne donc à la provision. (*Il sort.*)

SCENE X.

MADAME ARGANTE, ANGELIQUE.

MADAME ARGANTE, *à part.*

Voyons de quoi il sera question.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Plus de confidences : Lisette a raison ; c'est plus sûr. (*haut.*) Lisette m'a dit que vous me demandiez, ma mere.

MADAME ARGANTE.

Oui. Je sais que tu as vu Ergaste; ton éloignement pour lui dure-t-il toujours ?

ANGÉLIQUE, *souriant.*

Ergaste n'a pas changé.

MADAME ARGANTE.

Te souvient-il qu'avant que nous vinssions ici tu m'en disois du bien ?

ANGÉLIQUE.

Je vous en dirai volontiers encore; car je l'estime; mais je ne l'aime point; et l'estime et l'indifférence vont fort bien ensemble.

MADAME ARGANTE.

Parlons d'autre chose. N'as-tu rien à dire à ta confidente ?

ANGÉLIQUE.

Non, il n'y a plus rien de nouveau.

MADAME ARGANTE.

Tu n'as pas revu le jeune homme?

ANGÉLIQUE.

Oui, je l'ai retrouvé; je lui ai dit ce qu'il falloit, et voilà qui est fini.

MADAME ARGANTE, *souriant.*

Quoi! absolument fini?

ANGÉLIQUE.

Oui, tout-à-fait.

MADAME ARGANTE.

Tu me charmes, je ne saurois t'exprimer la satisfaction que tu me donnes. Il n'y a rien de si estimable que toi, Angélique, ni rien aussi d'égal au plaisir que j'ai à te le dire; car je compte que tu me dis vrai: je me livre hardiment à ma joie. Tu ne voudrois pas m'y abandonner si elle étoit fausse; ce seroit une cruauté dont tu n'es pas capable.

ANGÉLIQUE, *avec timidité.*

Assurément.

MADAME ARGANTE.

Vas, tu n'a pas besoin de me rassurer, ma fille; tu me ferois injure si tu croyois que j'en doute. Non, ma chere Angélique, tu ne verras plus Dorante: tu l'as renvoyé, j'en suis sûre. Ce n'est pas avec un caractere comme le tien qu'on est exposé à la douleur d'être trop crédule. N'ajoute donc rien à ce que tu m'as dit; tu ne le verras plus, tu m'en assures, et cela suffit. Parlons de la raison, du courage et de la vertu que tu viens de montrer.

ANGÉLIQUE, *d'un air interdit.*

Que je suis confuse!

MADAME ARGANTE.

Grace au ciel, te voilà donc encore plus respectable, plus digne d'être aimée, plus digne que jamais de faire mes délices. Que tu me rends glorieuse, Angélique !

ANGÉLIQUE, *pleurant.*

Ah ! ma mere, arrêtez de grace.

MADAME ARGANTE.

Que vois-je ? tu pleures, ma fille : tu viens de triompher de toi-même, tu me vois enchantée, et tu pleures !

ANGÉLIQUE, *se jetant à ses genoux.*

Non, ma mere, je ne triomphe point. Votre joie et vos tendresses me confondent ; je ne les mérite point.

MADAME ARGANTE.

Releve-toi, ma chere enfant. D'où te viennent ces mouvemens où je te reconnois toujours ? que veulent-ils dire ?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! c'est que je vous trompe.

MADAME ARGANTE.

Toi ? (*un moment sans rien dire.*) Non, tu ne me trompes point, puisque tu me l'avoues. Acheve, voyons de quoi il est question.

ANGÉLIQUE.

Vous allez frémir ; on m'a parlé d'enlèvement.

MADAME ARGANTE.

Je n'en suis point surprise. Je te l'ai dit : il n'y a rien dont ces étourdis-là ne soient capables ; et

je suis persuadée que tu en as plus frémi que moi.

ANGÉLIQUE.

J'en ai tremblé, il est vrai : j'ai pourtant eu la foiblesse de lui pardonner, pourvu qu'il ne m'en parle plus.

MADAME ARGANTE.

N'importe : je m'en fie à tes réflexions; elles te donneront bien du mépris pour lui.

ANGÉLIQUE.

Eh! voilà encore ce qui m'afflige dans l'aveu que je vous fais, c'est que vous allez le mépriser vous-même. Il est perdu : vous n'étiez déja que trop prévenue contre lui; et cependant il n'est point si méprisable. Permettez que je le justifie: je suis peut-être prévenue moi-même; mais vous m'aimez, daignez m'entendre; portez vos bontés jusque-là. Vous croyez que c'est un jeune homme sans caractere, qui a plus de vanité que d'amour, qui ne cherche qu'à me séduire; et ce n'est point cela, je vous assure. Il a tort de m'avoir proposé ce que je vous ai dit; mais il faut regarder que c'est le tort d'un homme au désespoir, que j'ai vu fondre en larmes quand j'ai paru irritée; d'un homme à qui la crainte de me perdre a tourné la tête. Il n'a point de bien, il ne s'en est point caché, il me l'a dit. Il ne lui restoit donc point d'autre ressource que celle dont je vous parle; ressource que je condamne comme vous, mais qu'il ne m'a proposée que dans la seule vue d'être à moi : c'est tout ce qu'il y a compris; car il m'adore, on n'en peut douter.

MADAME ARGANTE.

Eh! ma fille, il y en aura tant d'autres qui t'aimeront encore plus que lui.

ANGÉLIQUE.

Oui; mais je ne les aimerai pas, moi, m'aimassent-ils davantage; et cela n'est pas possible.

MADAME ARGANTE.

D'ailleurs il sait que tu es riche.

ANGÉLIQUE.

Il l'ignoroit quand il m'a vue; et c'est ce qui devroit l'empêcher de m'aimer. Il sait bien que quand une fille est riche on ne la donne qu'à un homme qui a d'autres richesses, toutes inutiles qu'elles sont: c'est du moins l'usage; le mérite n'est compté pour rien.

MADAME ARGANTE.

Tu le défends d'une maniere qui m'alarme. Que penses-tu donc de cet enlèvement? Dis-moi, tu es la franchise même: ne serois-tu point en danger d'y consentir?

ANGÉLIQUE.

Ah! je ne crois pas, ma mere.

MADAME ARGANTE.

Ta mere! ah! le ciel la préserve de savoir seulement qu'on te le propose. Ne te sers plus de ce nom; elle ne sauroit le soutenir dans cette occasion-ci. Mais pourrois-tu la fuir? te sentirois-tu la force de l'affliger jusque-là, de lui donner la mort, de lui porter le poignard dans le sein?

ANGÉLIQUE.

J'aimerois mieux mourir moi-même.

MADAME ARGANTE.

Survivroit-elle à l'affront que tu te ferois? Souffre à ton tour que mon amitié te parle pour elle. Lequel aimes-tu le mieux, ou de cette mere qui t'a inspiré mille vertus, ou d'un amant qui veut te les ôter toutes?

ANGÉLIQUE.

Vous m'accablez. Dites-lui qu'elle ne craigne rien de sa fille; dites-lui que rien ne m'est plus cher qu'elle, et que je ne verrai plus Dorante si elle me condamne à le perdre.

MADAME ARGANTE.

Et que perdras-tu dans un inconnu qui n'a rien?

ANGÉLIQUE.

Tout le bonheur de ma vie. Ayez la bonté de lui dire aussi que ce n'est point la quantité de biens qui rend heureuse, que j'en ai plus qu'il n'en faudroit avec Dorante, que je languirois avec un autre. Rapportez-lui ce que je vous dis là, et que je me soumets à ce qu'elle en décidera.

MADAME ARGANTE.

Si tu pouvois seulement passer quelque temps sans le voir? Le veux-tu bien? Tu ne me réponds pas; à quoi songes-tu?

ANGÉLIQUE.

Vous le dirai-je? je me repens d'avoir tout dit: mon amour m'est cher; je viens de m'ôter la liberté d'y céder, et peu s'en faut que je ne la regrette: je

suis même fâchée d'être éclaircie; je ne vois rien de tout ce qui m'effraie, et me voilà plus triste que je ne l'étois.

MADAME ARGANTE.

Dorante me connoît-il?

ANGÉLIQUE.

Non, à ce qu'il m'a dit.

MADAME ARGANTE.

Eh bien! laisse-moi le voir; je lui parlerai sous le nom d'une tante à qui tu auras tout confié, et qui veut te servir. Viens, ma fille, et laisse à mon cœur le soin de conduire le tien.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais, mais ce que vous inspire votre tendresse m'est d'un bon augure.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MADAME ARGANTE, LUBIN.

MADAME ARGANTE.

PERSONNE ne nous voit-il ?

LUBIN.

On ne peut pas nous voir drès que nous ne voyons parsonne.

MADAME ARGANTE.

C'est qu'il me semble avoir aperçu là-bas monsieur Ergaste qui se promene.

LUBIN.

Qui? ce nouviau venu? Il n'y a pas de danger avec li ; ça ne regarde rin; ça dort en marchant.

MADAME ARGANTE.

N'importe, il faut l'éviter. Voyons ce que tu avois à me dire tantôt, et que tu n'as pas eu le temps de m'achever. Est-ce quelque chose de conséquence ?

LUBIN.

Jarni ! si c'est de conséquence ! Il s'agit tant seulement que cet amoureux veut détourner voute fille.

MADAME ARGANTE.

Qu'appelles-tu la détourner?

LUBIN.

La loger ailleurs, la changer de chambre; v'là c'en que c'est.

MADAME ARGANTE.

Qu'a-t-elle répondu?

LUBIN.

Il n'y a encore rin de décidé; car voute fille a dit: Comment, ventregué! un enlèvement, monsieur, avec une mere qui m'aime tant! Bon! belle amiquié! a dit Lisette. Voute fille a réparti que c'étoit une honte; qu'alle vous parleroit, vous émouveroit, vous embrasseroit les jambes, et pis chacun a tiré de son côté, et moi du mian.

MADAME ARGANTE.

Je saurai y mettre ordre. Dorante va-t-il se rendre ici?

LUBIN.

Tatigué! s'il viendra! Je li ons donné l'ordre de la part de noute damoiselle: il ne peut pas manquer d'être obéissant, et la chaise de poste est au bout de l'allée.

MADAME ARGANTE.

La chaise?

LUBIN.

Eh! voirement oui! avec une dame entre deux âges qu'il a mêmement descendue dans l'hôtellerie du village.

MADAME ARGANTE.

Et pourquoi l'a-t-il amenée?

LUBIN.

Pour à celle fin qu'alle fasse compagnie à noute damoiselle, si alle veut faire un tour dans la chaise, et pis de là aller souper en ville, à ce qui m'est avis, selon queuques paroles que j'avons attrapées, et qu'ils disiont tout bas.

MADAME ARGANTE.

Voilà de furieux desseins! Adieu : je m'éloigne; et sur-tout ne dis point à Lisette que je suis ici.

LUBIN.

Je vas donc courir après elle. Mais faut que chacun soit content : je sis leur commissionnaire itou à ces enfans. Quand vous arriverez, leur dirai-je que vous venez?

MADAME ARGANTE.

Tu ne leur diras pas que c'est moi, à cause de Dorante, qui ne m'attendroit pas; mais seulement que c'est quelqu'un qui approche. (*à part.*) Je ne veux pas le mettre entièrement au fait.

LUBIN.

Je vous entends; rien que quenqu'un, sans nommer parsonne. Je ferai voute affaire, noute maîtresse : enfilez le taillis, stapendant que je reste pour la manigance.

SCENE II.

ERGASTE, LUBIN.

LUBIN.

Morgué! je gaigne bien ma vie avec l'amour de c'te

jeunesse. Bon! à l'autre. Qu'est-ce qu'il viant rôder ici sti-là?

ERGASTE, *rêveur.*

Interrogeons ce paysan; il est de la maison.

LUBIN, *chantant en se promenant.*

La, la, la.

ERGASTE.

Bonjour, l'ami.

LUBIN.

Serviteur. La, la.

ERGASTE.

Y a-t-il long-temps que vous êtes ici?

LUBIN.

Il n'y a que l'horloge qui en sait le compte; moi, je n'y regarde pas.

ERGASTE.

Il est brusque.

LUBIN.

Les gens de Paris passont-ils leur chemin queuquefois? Restez-vous là, monsieur?

ERGASTE.

Peut-être.

LUBIN.

Oh! que nanni! la civilité ne vous le parmet pas.

ERGASTE.

Et d'où vient?

LUBIN.

C'est que vous me portez de l'incommodité. J'ons besoin de ce chemin-ci pour une confarance en cachette.

ERGASTE.

Je te laisserai libre; je n'aime à gêner personne : mais, dis-moi, connois tu un nommé monsieur Dorante?

LUBIN.

Dorante? oui-dà.

ERGASTE.

Il vient quelquefois ici, je pense, et connoît mademoiselle Angélique?

LUBIN.

Pourquoi non? Je la connois bian, moi.

ERGASTE.

N'est-ce pas lui que tu attends?

LUBIN.

C'est à moi à savoir çà tout seul. Si je vous disois oui, nous le saurions tous deux.

ERGASTE.

C'est que j'ai vu de loin un homme qui lui ressembloit.

LUBIN.

Eh bian! cette ressemblance ne faut pas que vous l'aparceviez de près, si vous êtes honnête.

ERGASTE.

Sans doute; mais j'ai compris d'abord qu'il étoit amoureux d'Angélique, et je ne me suis approché de toi que pour en être mieux instruit.

LUBIN.

Mieux! Eh! par la sambille, allez donc oublier ce que vous savez déja. Comment instruire un homme qui est aussi savant que moi?

ERGASTE.

Je ne te demande plus rien.

LUBIN.

Voyez qu'il a de peine! Gageons que vous savez itou qu'alle est amoureuse de li?

ERGASTE.

Non; mais je l'apprends.

LUBIN.

Oui, parce que vous le saviez : mais transportez-vous plus loin; faites-li place, et gardez le secret, monsieur : ça est de conséquence.

ERGASTE.

Volontiers, je te laisse. (*il sort.*)

LUBIN.

Queu sorcier d'homme! Dame! s'il n'ignore de rin, ce n'est pas ma faute.

SCENE III.

DORANTE, LUBIN.

LUBIN.

Bon, vous êtes homme de parole. Mais, dites-moi, avez-vous souvenance de connoître un certain monsieur Ergaste, qui a l'air d'être gelé, et qu'on diroit qu'il ne va ni ne grouille quand il marche?

DORANTE.

Un homme sérieux?

LUBIN.

Oh! si sérieux, que j'en sis tout triste.

DORANTE.

Vraiment oui! je le connois, s'il s'appelle Ergaste. Est-ce qu'il est ici?

LUBIN.

Il y étoit tout présentement : mais je li avons finement parsuadé d'aller être ailleurs.

DORANTE.

Explique-toi, Lubin. Que fait-il ici?

LUBIN.

Oh! jarniguenne! ne m'amusez pas; je n'ons pas le temps de vous acouter dire : je suis pressé d'aller avartir Angélique. Ne démarrez pas.

DORANTE.

Mais dis-moi auparavant...

LUBIN, *en colere.*

Tantôt je ferai le récit de ça. Pargué! allez, j'ons bian le temps de l'entamer de la maniere.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

ERGASTE, DORANTE.

DORANTE, *un moment seul.*

Ergaste, dit-il; connoît-il Angélique dans ce pays-ci?

ERGASTE, *rêvant.*

C'est Dorante lui-même.

DORANTE.

Le voici. Me trompé-je? Est-ce vous, monsieur?

ERGASTE.

Oui, mon neveu.

DORANTE.

Par quelle aventure vous trouvé-je dans ce pays-ci?

ERGASTE.

J'y ai quelques amis que j'y suis venu voir : mais qu'y venez-vous faire vous-même? Vous m'avez tout l'air d'y être en bonne fortune; je viens de vous y voir parler à un domestique qui vous apporte quelque réponse, ou qui vous y ménage quelque entrevue.

DORANTE.

Je ferois scrupule de vous rien déguiser : il est question d'amour, monsieur, j'en conviens.

ERGASTE.

Je m'en doutois. On parle ici d'une très aimable fille qui s'appelle Angélique. Est-ce à elle que s'adressent vos vœux?

DORANTE.

C'est à elle-même.

ERGASTE.

Vous avez donc accès chez la mere?

DORANTE.

Point du tout; je ne la connois pas, et c'est par hasard que j'ai vu sa fille.

ERGASTE.

Cet engagement-là ne vous réussira pas, Dorante : vous y perdez votre temps; car Angélique est extrêmement riche : on ne la donnera pas à un homme sans bien.

DORANTE.

Aussi la quitterois-je, s'il n'y avoit que son bien qui m'arrêtât : mais je l'aime, et j'ai le bonheur d'en être aimé.

ERGASTE.

Vous l'a-t-elle dit positivement?

DORANTE.

Oui; je suis sûr de son cœur.

ERGASTE.

C'est beaucoup : mais il vous reste encore un autre inconvénient; c'est qu'on dit que sa mere a pour elle actuellement un riche parti en vue.

DORANTE.

Je ne le sais que trop; Angélique m'en a instruit.

ERGASTE.

Et dans quelle disposition est-elle là-dessus?

DORANTE.

Elle est au désespoir. Et dit-on quel homme est ce rival?

ERGASTE.

Je le connois; c'est un honnête homme.

DORANTE.

Il faut du moins qu'il soit bien peu délicat, s'il épouse une fille qui ne pourra le souffrir; et, puisque vous le connoissez, monsieur, ce seroit, en vérité, lui rendre service, aussi-bien qu'à moi, que de lui apprendre combien on le hait d'avance.

ERGASTE.

Mais on prétend qu'il s'en doute un peu.

DORANTE.

Il s'en doute, et ne se retire pas! Ce n'est pas là un homme estimable.

ERGASTE.

Vous ne savez pas encore le parti qu'il prendra.

DORANTE.

Si Angélique veut m'en croire, je ne le craindrai plus; mais, quoi qu'il arrive, il ne peut l'épouser qu'en m'ôtant la vie.

ERGASTE.

Du caractere dont je le connois je ne crois pas qu'il voulût vous ôter la vôtre, ni que vous fussiez d'humeur à attaquer la sienne; et si vous lui disiez poliment vos raisons, je suis persuadé qu'il y auroit égard. Voulez-vous le voir?

DORANTE.

C'est risquer beaucoup. Peut-être avez-vous meilleure opinion de lui qu'il ne mérite. S'il alloit me trahir? Et d'ailleurs où le trouver?

ERGASTE.

Oh! rien de plus aisé; car le voilà tout porté pour vous entendre.

DORANTE.

Quoi! c'est vous, monsieur?

ERGASTE.

Vous l'avez dit, mon neveu.

DORANTE.

Je suis confus de ce qui m'est échappé; et vous avez raison, votre vie est bien en sûreté.

ERGASTE.

La vôtre ne court pas plus de hasard, comme vous voyez.

DORANTE.

Elle est plus à vous qu'à moi; je vous dois tout, et je ne dispute plus Angélique.

ERGASTE.

L'attendez-vous ici?

DORANTE.

Oui, monsieur : elle doit y venir; mais je ne la verrai que pour lui apprendre l'impossibilité où je suis de la revoir davantage.

ERGASTE.

Point du tout, allez votre chemin. Ma façon d'aimer est plus tranquille que la vôtre, j'en suis plus le maître; et je me sens touché de ce que vous me dites.

DORANTE.

Quoi! vous me laissez la liberté de poursuivre?

ERGASTE.

Liberté toute entiere. Continuez, vous dis-je : faites comme si vous ne m'aviez pas vu; et ne dites ici à personne qui je suis, je vous le défends bien. Voici Angélique; elle ne m'aperçoit pas encore; je vais lui dire un mot en passant : ne vous alarmez point.

SCENE V.

ERGASTE, DORANTE, ANGELIQUE, *qui s'est approchée, mais qui, apercevant Ergaste, veut se retirer.*

ERGASTE.

Ce n'est pas la peine de vous retirer, madame; je suis instruit. Je sais que monsieur vous aime; qu'il n'est qu'un cadet; Lubin m'a tout dit, et mon parti est pris. Adieu, madame. (*Il sort.*)

SCENE VI.

DORANTE, ANGELIQUE.

DORANTE.

Voilà notre secret découvert. Cet homme-là, pour se venger, va tout dire à votre mere.

ANGÉLIQUE.

Et malheureusement il a du crédit sur son esprit.

DORANTE.

Il y a apparence que nous nous voyons ici pour la derniere fois, Angélique?

ANGÉLIQUE.

Je n'en sais rien. Pourquoi Ergaste se trouve-t-il ici? (*à part.*) Ma mere auroit-elle quelque dessein?

DORANTE.

Tout est désespéré; le temps nous presse. Je finis par un mot: m'aimez-vous, m'estimez-vous?

ANGÉLIQUE.

Si je vous aime! Vous dites que le temps presse, et vous faites des questions inutiles.

DORANTE.

Achevez de m'en convaincre. J'ai une chaise au bout de la grande allée : la dame dont je vous ai parlé, et dont la maison est à un quart de lieue d'ici, nous attend dans le village ; hâtons-nous de l'aller trouver et vous rendre chez elle.

ANGÉLIQUE.

Dorante, ne songez plus à cela ; je vous le défends.

DORANTE.

Vous voulez donc me dire un éternel adieu?

ANGÉLIQUE.

Encore une fois je vous le défends : mettez-vous dans l'esprit que si vous aviez le malheur de me persuader, je serois inconsolable ; je dis le malheur, car n'en seroit-ce pas un pour vous de me voir dans cet état? je crois qu'oui. Ainsi qu'il n'en soit plus question : ne nous effrayons point, nous avons une ressource.

DORANTE.

Et quelle est-elle?

ANGÉLIQUE.

Savez-vous à quoi je me suis engagée? à vous montrer à une dame de mes parentes.

DORANTE.

De vos parentes?

ANGÉLIQUE.

Oui, je suis sa niece, et elle va venir ici.

DORANTE.

Et vous lui avez confié notre amour?

ANGÉLIQUE.

Oui.

DORANTE.

Et jusqu'où l'avez-vous instruite?

ANGÉLIQUE.

Je lui ai tout conté pour avoir son avis.

DORANTE.

Quoi! la fuite même que je vous ai proposée?

ANGÉLIQUE.

Quand on ouvre son cœur aux gens leur cache-t-on quelque chose? Tout ce que j'ai mal fait, c'est que je ne lui ai pas paru effrayée de votre proposition autant qu'il le falloit; voilà ce qui m'inquiete.

DORANTE.

Et vous appelez cela une ressource?

ANGÉLIQUE.

Pas trop, cela est équivoque: je ne sais plus que penser.

DORANTE.

Et vous hésitez encore de me suivre?

ANGÉLIQUE.

Non seulement j'hésite, mais je ne le veux point.

DORANTE.

Non, je n'écoute plus rien. Venez, Angélique, au nom de notre amour; venez, ne nous quittons plus, sauvez-moi ce que j'aime, conservez-vous un homme qui vous adore.

ANGÉLIQUE.

De grace, laissez-moi, Dorante; épargnez-moi cette démarche; c'est abuser de ma tendresse, en vérité; respectez ce que je vous dis.

DORANTE.

Vous nous avez trahis; il ne nous reste qu'un moment à nous voir, et ce moment décide de tout.

ANGÉLIQUE, *combattue.*

Dorante, je ne saurois m'y résoudre.

DORANTE.

Il faut donc vous quitter pour jamais.

ANGÉLIQUE.

Qu'elle persécution! Je n'ai point Lisette, et je suis sans conseil.

DORANTE.

Ah! vous ne m'aimez point.

ANGÉLIQUE.

Pouvez-vous le dire?

SCENE VII.

DORANTE, ANGELIQUE, LUBIN.

LUBIN, *passant au milieu d'eux s'en s'arrêter.*

Prenez garde; reboutez le propos à une autre fois, voici queuqu'un.

DORANTE.

Et qui?

LUBIN.

Queuqu'un qui est fait comme une mere.

DORANTE, *fuyant avec Lubin.*

Votre mere! Adieu, Angélique : je l'avois prévu, il n'y a plus d'espérance.

ANGÉLIQUE, *voulant le retenir.*

Non, je crois qu'il se trompe; c'est ma parente. Il ne m'écoute point; que ferai-je? Je ne sais où j'en suis.

SCENE VIII.

MADAME ARGANTE, ANGELIQUE.

ANGÉLIQUE, *allant à sa mere.*

Ah! ma mere.

MADAME ARGANTE.

Qu'as-tu donc, ma fille? d'où vient que tu es si troublée?

ANGÉLIQUE.

Ne me quittez point, secourez moi; je ne me reconnois plus.

MADAME ARGANTE.

Te secourir! et contre qui, ma chere fille?

ANGÉLIQUE.

Hélas! contre moi, contre Dorante, et contre vous qui nous séparez peut-être. Lubin est venu dire que c'étoit vous : Dorante s'est sauvé, il se meurt; et je vous conjure qu'on le rappelle, puisque vous voulez lui parler.

MADAME ARGANTE, *à part.*

Sa franchise me pénetre. (*haut.*) Oui, je te l'ai

promis, et j'y consens; qu'on le rappelle. Je veux devant toi le forcer lui-même à convenir de l'indignité qu'il te proposoit. (*appelant.*) Lubin! cherche Dorante, et dis-lui que je l'attends ici avec ma niece.

LUBIN.

Voute niece! Est-ce que vous êtes itou la tante de voute fille? (*Il sort.*)

MADAME ARGANTE.

Va, ne t'embarrasse point. Mais j'aperçois Lisette: c'est un inconvénient; renvoie-la comme tu pourras avant que Dorante arrive. Elle ne me reconnoîtra pas sous cet habit, et je me cache avec ma coiffe.

SCENE IX.

MADAME ARGANTE, ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE, *à Angélique.*

Apparemment que Dorante attend plus loin. (*à madame Argante.*) Que je ne vous sois point suspecte, madame; je suis du secret, et vous allez tirer ma maîtresse d'une dépendance bien dure et bien gênante: sa mere auroit infailliblement forcé son inclination. (*à Angélique.*) Pour vous, madame, ne vous faites pas un monstre de votre fuite. Que peut-on vous reprocher dès que vous fuyez avec madame?

MADAME ARGANTE, *se découvrant.*

Retirez-vous.

LISETTE, *fuyant.*

Oh!

MADAME ARGANTE.

C'étoit le plus court pour nous en défaire.

ANGÉLIQUE.

Voici Dorante, je frissonne. Ah! ma mere, songez que je me suis ôté tous les moyens de vous déplaire; et que cette pensée vous attendrisse un peu pour nous!

SCENE X.

DORANTE, MADAME ARGANTE, ANGELIQUE, LUBIN.

ANGÉLIQUE.

Approchez, Dorante. Madame n'a que de bonnes intentions : je vous ai dit que j'étois sa niece.

DORANTE, *saluant.*

Je vous croyois avec madame votre mere.

MADAME ARGANTE.

C'est Lubin qui s'est mal expliqué d'abord.

DORANTE.

Mais ne viendra-t-elle pas?

MADAME ARGANTE.

Lubin y prendra garde. Retire-toi, et nous avertis si madame Argante arrive.

LUBIN, *riant par intervalles.*

Madame Argante? allez, allez, n'appréhendez rin pus; je la défie de vous surprendre. Alle pourra arriver, si le diable s'en mêle. (*Il sort en riant.*)

SCENE XI.

DORANTE, MADAME ARGANTE, ANGELIQUE.

MADAME ARGANTE.

Eh bien! monsieur, ma niece m'a tout conté; rassurez-vous : il me paroît que vous êtes inquiet.

DORANTE.

J'avoue, madame, que votre présence m'a d'abord un peu troublé.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Comment le trouvez-vous, ma mere?

MADAME ARGANTE, *à part.*

Doucement! (*haut.*) Je ne viens ici que pour écouter vos raisons sur l'enlèvement dont vous parlez à ma niece.

DORANTE.

Un enlèvement est effrayant, madame; mais le désespoir de perdre ce qu'on aime rend bien des choses pardonnables.

ANGÉLIQUE.

Il n'a pas trop insisté; je suis obligée de le dire.

DORANTE.

Il est certain qu'on ne consentira pas à nous unir. Ma naissance est égale à celle d'Angélique; mais la différence de nos fortunes ne me laisse rien à espérer de sa mere.

MADAME ARGANTE.

Prenez garde, monsieur : votre désespoir de la

perdre pourroit être suspect d'intérêt ; et quand vous dites que non, faut-il vous en croire sur votre parole?

DORANTE.

Ah! madame, qu'on retienne tout son bien, qu'on me mette hors d'état de l'avoir jamais; le ciel me punisse si j'y songe!

ANGÉLIQUE.

Il m'a toujours parlé de même.

MADAME ARGANTE.

Ne nous interrompez point, ma niece. (*à Dorante.*) L'amour seul vous fait agir, soit; mais vous êtes, m'a-t-on dit, un honnête homme; et un honnête homme aime autrement qu'un autre; le plus violent amour ne lui conseille jamais rien qui puisse tourner à la honte de sa maîtresse. Voyez: vous reconnoissez-vous à ce que je dis là, vous qui voulez engager Angélique à une démarche aussi déshonorante?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ceci commence mal.

MADAME ARGANTE.

Pouvez-vous être content de votre cœur? Et supposons qu'elle vous aime, le méritez-vous? Je ne viens point ici pour me fâcher, et vous avez la liberté de me répondre ; mais n'est-elle pas bien à plaindre d'aimer un homme aussi peu jaloux de sa gloire, aussi peu touché des intérêts de sa vertu, qui ne se sert de sa tendresse que pour égarer sa raison, que pour lui fermer les yeux sur tout ce

qu'elle se doit à elle-même, que pour l'étourdir sur l'affront irréparable qu'elle va se faire? Appelez-vous cela de l'amour? et la puniriez-vous plus cruellement du sien, si vous étiez son ennemi mortel?

DORANTE.

Madame, permettez-moi de vous le dire, je ne vois rien dans mon cœur qui ressemble à ce que je viens d'entendre. Un amour infini, un respect qui m'est peut-être encore plus cher et plus précieux que cet amour même; voilà tout ce que je sens pour Angélique. Je suis d'ailleurs incapable de manquer d'honneur; mais il y a des réflexions austeres qu'on n'est point en état de faire quand on aime. Un enlèvement n'est pas un crime, c'est une irrégularité que le mariage efface. Nous nous serions donné notre foi mutuelle, et Angélique en me suivant n'auroit fui qu'avec son époux.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Elle ne se paiera pas de ces raisons-là.

MADAME ARGANTE.

Son époux, monsieur! suffit-il d'en prendre le nom pour l'être? Et de quel poids, s'il vous plaît, seroit cette foi mutuelle dont vous parlez? Vous vous croiriez donc mariés parce que, dans l'étourderie d'un transport amoureux, il vous auroit plu de vous dire, nous le sommes? Les passions seroient bien à leur aise si leur emportement rendoit tout légitime.

ANGÉLIQUE.

Justeciel!

MADAME ARGANTE.

Songez-vous que de pareils engagemens déshonorent une fille, que sa réputation en demeure ternie, qu'elle en perd l'estime publique; que son époux peut réfléchir un jour qu'elle a manqué de vertu; que la foiblesse honteuse où elle est tombée doit la flétrir à ses yeux même, et la lui rendre méprisable?

ANGÉLIQUE, *vivement.*

Ah! Dorante, que vous étiez coupable! Madame, je me livre à vous, à vos conseils; conduisez-moi, ordonnez : que faut-il que je devienne? Vous êtes la maîtresse; je fais moins cas de la vie que des lumieres que vous venez de me donner. Et vous, Dorante, tout ce que je puis à présent pour vous, c'est de vous pardonner une proposition qui doit vous paroître affreuse.

DORANTE.

N'en doutez pas, chere Angélique; oui, je me rends, je la désavoue. Ce n'est pas la crainte de voir diminuer mon estime pour vous qui me frappe, je suis sûr que cela n'est pas possible; c'est l'horreur de penser que les autres ne vous estimeroient plus qui m'effraie. Oui, je le comprends, le danger est sûr. Madame vient de m'éclairer à mon tour; je vous perdrois, et qu'est-ce que c'est que mon amour et ses intérêts auprès d'un malheur aussi terrible?

MADAME ARGANTE.

Et d'un malheur qui auroit entraîné la mort d'Angélique, parce que sa mere n'auroit pu le supporter.

ANGÉLIQUE.

Hélas! jugez combien je dois l'aimer cette mere! Rien ne nous a gênés dans nos entrevues. Eh bien! Dorante, apprenez qu'elle les savoit toutes, que je l'ai instruite de votre amour, du mien, de vos desseins, de mes irrésolutions.

DORANTE.

Qu'entends-je?

ANGÉLIQUE.

Oui, je l'avois instruite : ses bontés, ses tendresses m'y avoient obligée; elle a été ma confidente, mon amie; elle n'a jamais gardé que le droit de me conseiller; elle ne s'est reposée de ma conduite que sur ma tendresse pour elle, et m'a laissée la maîtresse de tout. Il n'a tenu qu'à moi de vous suivre, d'être une ingrate envers elle, de l'affliger impunément, parce qu'elle avoit promis que je serois libre.

DORANTE.

Quel respectable portrait me faites-vous d'elle! Tout amant que je suis vous me mettez dans ses intérêts même; je me range de son parti, et me regarderois comme le plus indigne des hommes si j'avois pu détruire une aussi belle, aussi vertueuse union que la vôtre.

ANGÉLIQUE, *bas*.

Ah! ma mere, lui dirai-je qui vous êtes?

DORANTE.

Oui, belle Angélique, vous avez raison : abandonnez-voûs toujours à ces mêmes bontés qui m'étonnent, et que j'admire; continuez de les mériter, je vous y exhorte. Que mon amour y perde ou non, vous le devez. Je serois au désespoir si je l'avois emporté sur elle.

MADAME ARGANTE, *après avoir rêvé quelque temps.*

Ma fille, je vous permets d'aimer Dorante.

DORANTE.

Vous, madame, la mere d'Angélique?

ANGÉLIQUE.

C'est elle-même. En connoissez-vous qui lui ressemble?

DORANTE.

Je suis si pénétré de respect...

MADAME ARGANTE.

Arrêtez : voici monsieur Ergaste.

SCENE XII.

MADAME ARGANTE, ANGELIQUE, DORANTE, ERGASTE.

ERGASTE.

Madame, quelques affaires pressantes me rappellent à Paris. Mon mariage avec Angélique étoit comme arrêté; mais j'ai fait quelques réflexions : je craindrois qu'elle ne m'épousât par pure obéissance, et je

vous remets votre parole. Ce n'est pas tout : j'ai un époux à vous proposer pour Angélique, un jeune homme riche et estimé. Elle peut avoir le cœur prévenu ; mais n'importe.

ANGÉLIQUE.

Je vous suis obligée, monsieur ; ma mere n'est pas pressée de me marier.

MADAME ARGANTE.

Mon parti est pris, monsieur ; j'accorde ma fille à Dorante que vous voyez. Il n'est pas riche ; mais il vient de me montrer un caractere qui me charme, et qui fera le bonheur d'Angélique. Dorante, je ne veux que le temps de savoir qui vous êtes. (*Dorante veut se jeter aux genoux de madame Argante qui le releve.*)

ERGASTE.

Je vais vous le dire, madame; c'est mon neveu, le jeune homme dont je vous parle, et à qui j'assure tout mon bien.

MADAME ARGANTE.

Votre neveu !

ANGÉLIQUE, *bas, à Dorante.*

Ah ! que nous avons d'excuses à lui faire !

DORANTE.

Eh ! monsieur, comment payer vos bienfaits?

ERGASTE.

Point de remerciemens. Ne vous avois-je pas promis qu'Angélique n'épouseroit point un homme sans bien? Je n'ai plus qu'une chose à dire; j'intercede pour Lisette et je demande grace.

MADAME ARGANTE.

Je lui pardonne. Que nos jeunes gens la récompensent ; mais qu'ils s'en défassent.

LUBIN.

Et moi, pour bian faire, faut qu'an me récompense, et qu'an me garde.

MADAME ARGANTE.

Je t'accorde les deux.

FIN DE LA MERE CONFIDENTE.

EXAMEN
DE LA MERE CONFIDENTE.

Des comédies en trois actes de Marivaux restées au théâtre, la plus foible est la Mere Confidente : le plan est sagement conçu, l'action s'engage et se dénoue sans effort; mais les moyens et les détails tiennent plus du drame que de la comédie : on y trouve des traits d'ingénuité, des mots spirituels, une sorte de gaieté qui s'adresse à l'esprit; on y chercheroit vainement des caracteres et du comique de situation. Cependant cette piece s'est maintenue et se maintiendra au répertoire, parce que tous les rôles en sont agréables, et qu'il résulte toujours à la représentation un effet piquant du plaisir que chaque acteur trouve à remplir la partie dont il est chargé.

La situation d'une mere qui s'engage à n'être que la confidente de sa fille, et qui rappelle quelquefois involontairement les droits qu'elle tient de la maternité, est théâtrale; cette confusion de sentimens, ce passage subit de la dignité au ton de la confiance, plairont toujours à une actrice en lui offrant les moyens de se montrer sous différens aspects.

Le personnage d'Angélique présente un mélange d'ingénuité, de douceur, de sensibilité, d'irrésolution très propre à exercer le talent d'une jeune amoureuse; avec de la grace et une voix touchante, il est impossible de ne pas plaire aux spectateurs dans un rôle de ce genre.

L'activité de Lisette qui seule mene l'intrigue, et qui oppose long-temps avec succès son ascendant à celui d'une mere, rend ce personnage assez important pour que la soubrette en vogue ne l'abandonne jamais aux doubles.

Si nous passons maintenant aux rôles des hommes,

nous trouverons que celui de Dorante a de la chaleur, et un mouvement de repentir à l'avant-derniere scene, qui excite dans le parterre ces bruyans applaudissemens dont l'acteur le plus modeste peut toujours prendre sa part. La lenteur d'Ergaste, son ton laconique, sa gaucherie auprès des femmes rendent ce rôle très intéressant pour les premiers acteurs qui le jouent ordinairement après une piece où ils ont déployé toutes les graces du séducteur et l'aimable légèreté du petit-maître. Lubin est un paysan taillé sur l'unique modele adopté par Marivaux, c'est-à-dire qu'il est à la fois lourd et spirituel; mélange qui n'est pas dans la nature, et ne réussit que trop souvent au théâtre.

Nous le répétons, quand une piece dont les scenes se succedent sans embarras a l'avantage de n'offrir que des rôles qui plaisent aux premiers sujets, il ne faut pas chercher dans les regles de l'art les causes de la réputation dont elle jouit: aussi n'essaierons-nous pas de juger avec sévérité la Mere Confidente. Nous doutons que beaucoup de meres reglent leur conduite sur celle de madame Argante; en renonçant d'elles-mêmes à leur autorité, elles risqueroient de ne plus trouver au dénouement un jeune homme à convertir, et un oncle de trente-cinq ans disposé à renoncer au mariage pour mieux assurer la fortune d'un neveu qui est son rival. Dans cette piece, Marivaux n'a pas peint les mœurs de la société; il n'a fait que mettre en scene un joli sujet de roman : des idées spirituelles, un style pur, des réparties fines, en ont assuré le succès au théâtre, et en rendent la lecture amusante; avantage que n'ont pas les romans modernes exposés sur la scene sous le nom de drame : à la rigueur, on peut les voir jouer, mais il est impossible de les lire.

(T. L.)

FIN DE L'EXAMEN DE LA MERE CONFIDENTE.

LE LEGS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE MARIVAUX,

Représentée, pour la premiere fois, le 11 juin 1736.

ACTEURS.

LA COMTESSE.
LE MARQUIS.
HORTENSE.
LE CHEVALIER.
LISETTE, suivante de la Comtesse.
LÉPINE, valet-de-chambre du Marquis.

LE LEGS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, HORTENSE.

LE CHEVALIER.

La démarche que vous allez faire auprès du Marquis m'alarme.

HORTENSE.

Je ne risque rien, vous dis-je. Raisonnons. Défunt son parent et le mien lui laisse quatre cent mille francs, à la charge, il est vrai, de m'épouser ou de m'en donner deux cent mille; cela est à son choix : mais le Marquis ne sent rien pour moi, j'en suis sûre; de plus je suis presque certaine qu'il a de l'inclination pour la Comtesse. D'ailleurs il est déja assez riche par lui-même : voilà encore une succession de quatre cent mille francs qui lui vient, à laquelle il ne s'attendoit pas; et vous croyez que, plutôt que d'en distraire deux cent mille, il aimera mieux m'épouser, moi qui lui suis indifférente, pendant qu'il a de l'amour pour la Comtesse, qui peut-être ne le hait pas, et qui a plus de bien que moi? il n'y a pas d'apparence.

LE CHEVALIER.

Mais à quoi jugez-vous que la Comtesse ne le hait pas?

HORTENSE.

A mille petites remarques que je fais tous les jours, et je n'en suis pas surprise. Du caractere dont elle est, celui du Marquis doit être de son goût. La Comtesse est une femme brusque qui aime à primer, à gouverner, à être la maîtresse. Le Marquis est un homme doux, uni, paisible, aisé à conduire; et voilà ce qu'il faut à la Comtesse. D'ailleurs le Marquis est d'un âge qui lui convient; elle n'est plus de cette grande jeunesse: il a trente-cinq ou quarante ans; et je vois bien qu'elle seroit charmée de vivre avec lui.

LE CHEVALIER.

Mais s'il accepte votre main?

HORTENSE.

Eh! non, vous dis-je: laissez-moi faire. Je crois qu'il espere que ce sera moi qui le refuserai. Peut-être même feindra-t-il de consentir à notre union; mais que cela ne vous épouvante pas. Vous n'êtes point assez riche pour m'épouser avec deux cent mille francs de moins, et je suis bien aise de vous les apporter en mariage: je suis persuadée que la Comtesse et le Marquis ne se haïssent pas. Voyons ce que me diront là-dessus Lépine et Lisette qui vont venir me parler. L'un est un Gascon froid, mais adroit; Lisette a de l'esprit. Je sais qu'ils ont tous deux la confiance de leurs maîtres: je les intéresserai à m'ins-

truire, et tout ira bien. Les voilà qui viennent; retirez-vous.

SCENE II.

HORTENSE, LISETTE, LEPINE.

HORTENSE.

Venez, Lisette, approchez.

LISETTE.

Que souhaitez-vous de nous, madame?

HORTENSE.

Rien que vous ne puissiez me dire sans blesser la fidélité que vous devez, (*à Lépine.*) vous au Marquis, (*à Lisette.*) et vous à la Comtesse.

LISETTE.

Tant mieux, madame.

LÉPINE.

Ce début encourage. Nos services vous sont acquis.

HORTENSE, *lui présentant de l'argent.*

Tenez, Lisette, tout service mérite récompense.

LISETTE, *refusant.*

Du moins, madame, faudroit-il savoir auparavant de quoi il s'agit.

HORTENSE.

Prenez; je vous le donne, quoi qu'il arrive. (*à Lépine.*) Voilà pour vous, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Madame, je serois volontiers de l'avis de made-

moiselle; mais je prends. Le respect défend que je raisonne.

HORTENSE.

Voici de quoi il est question. Dites-moi, Lépine; je me figure que le Marquis aime la Comtesse : me trompé-je? Il n'y a point d'inconvénient à me dire ce qui en est. Soupçonnez-vous qu'il l'aime?

LÉPINE.

De soupçons, j'en ai de violens. Je m'en éclaircirai tantôt.

HORTENSE.

Et vous, Lisette, quel est votre sentiment sur la Comtesse?

LISETTE.

Qu'elle ne songe point du tout au Marquis, madame.

LÉPINE.

Je differe avec vous de pensée.

HORTENSE.

Je crois aussi qu'ils s'aiment. Et supposons que je ne me trompe pas, du caractere dont ils sont ils auront de la peine à s'en parler. Vous, Lépine, voudriez-vous exciter le Marquis à le déclarer à la Comtesse? et vous, Lisette, disposer la Comtesse à se l'entendre dire? ce sera une industrie fort innocente.

LÉPINE.

Et même louable.

LISETTE, *rendant l'argent.*

Madame, permettez que je vous rende votre argent.

HORTENSE.

Gardez. D'où vient?

LISETTE.

C'est qu'il me semble que voilà précisément le service que vous exigez de moi, et c'est précisément celui que je ne puis vous rendre. Ma maîtresse est veuve; elle est tranquille; son état est heureux : ce seroit dommage de l'en tirer; je prie le ciel qu'elle y reste.

LÉPINE, *froidement.*

Quant à moi, je garde mon lot; rien ne m'oblige à restitution. J'ai la volonté de vous être utile. Monsieur le Marquis vit dans le célibat; mais le mariage, il est bon, très bon : il a ses peines, chaque état a les siennes : quelquefois le mien me pese; le tout est égal. Oui, je vous servirai, madame, je vous servirai; je n'y vois point de mal. On s'est marié de tout temps, on se mariera toujours; on n'a que cette honnête ressource quand on aime.

HORTENSE.

Vous me surprenez, Lisette, d'autant plus que je m'imaginois que vous pouviez vous aimer tous deux.

LISETTE.

C'est de quoi il n'est pas question de ma part.

LÉPINE.

De la mienne j'en suis demeuré à l'estime. Néanmoins mademoiselle est aimable; mais j'ai passé mon chemin sans y prendre garde.

LISETTE.

J'espere que vous passerez toujours de même.

HORTENSE.

Voilà tout ce que j'avois à vous dire. Adieu, Lisette. Vous ferez ce qu'il vous plaira : je ne vous demande que le secret. J'accepte vos services, Lépine.

SCENE III.

LEPINE, LISETTE.

LISETTE.

Nous n'avons rien à nous dire, mons de Lépine. J'ai affaire, et je vous laisse.

LÉPINE.

Doucement, mademoiselle ; retardez d'un moment ; je trouve à propos de vous informer d'un petit accident qui m'arrive.

LISETTE.

Voyons.

LÉPINE.

D'homme d'honneur, je n'avois pas envisagé vos graces; je ne connoissois pas votre mine.

LISETTE.

Qu'importe? Je vous en offre autant : c'est tout au plus si je connois actuellement la vôtre.

LÉPINE.

Cette dame se figuroit que nous nous aimions.

LISETTE.

Eh bien! elle se figuroit mal.

LÉPINE.

Attendez, voici l'accident. Son discours a fait que mes yeux se sont arrêtés dessus vous plus attentivement que de coutume.

LISETTE.

Vos yeux ont pris bien de la peine.

LÉPINE.

Et vous êtes jolie, sandis; oh! très jolie.

LISETTE.

Ma foi, monsieur Lépine, vous êtes très galant; oh! très galant.

LÉPINE.

A mon exemple envisagez-moi, je vous prie; faites-en l'épreuve.

LISETTE.

Oui-dà. Tenez, je vous regarde.

LÉPINE.

Eh donc! Est-ce là ce Lépine que vous connoissiez? N'y voyez-vous rien de nouveau? Que vous dit le cœur?

LISETTE.

Pas le mot; il n'y a rien là pour lui.

LÉPINE.

Quelquefois pourtant nombre de gens ont estimé que j'étois un garçon assez revenant : mais nous y retournerons ; c'est partie à remettre. Ecoutez le restant. Il est certain que mon maître distingue tendrement votre maîtresse. Aujourd'hui même il m'a confié qu'il méditoit de vous communiquer ses sentimens.

LISETTE.

Comme il lui plaira. La réponse que j'aurai l'honneur de lui communiquer sera courte.

LÉPINE.

Remarquons d'abondance que la Comtesse se plaît avec mon maître; qu'elle a l'ame joyeuse en le voyant. Vous me direz que nos gens sont d'étranges personnes; et je vous l'accorde. Le Marquis, homme tout simple, peu hasardeux dans le discours, n'osera jamais aventurer la déclaration; et des déclarations la Comtesse les épouvante. Dans cette conjoncture j'opine que nous encouragions ces deux personnages. Qu'en sera-t-il? Qu'ils s'aimeront bonnement en toute simplesse, et qu'ils s'épouseront de même. Qu'en arrivera-t-il? Qu'en me voyant votre camarade, vous me rendrez votre mari par la douce habitude de me voir. Eh donc! parlez; êtes-vous d'accord?

LISETTE.

Non.

LÉPINE.

Mademoiselle, est-ce mon amour qui vous déplait?

LISETTE.

Oui.

LÉPINE.

En peu de mots vous dites beaucoup: mais considérez l'occurrence. Je vous prédis que nos maîtres se marieront; que la commodité vous tente.

LISETTE.

Je vous prédis qu'ils ne se marieront point. Je ne veux pas, moi. Ma maîtresse, comme vous dites fort habilement, tient l'amour au-dessous d'elle; et j'aurai soin de l'entretenir dans cette humeur, attendu qu'il n'est pas de mon petit intérêt qu'elle se marie. Ma condition n'en seroit pas si bonne; entendez-vous? Il n'y a pas d'apparence que la Comtesse y gagne; et moi j'y perdrois beaucoup. J'ai fait un petit calcul là-dessus au moyen duquel je trouve que tous vos arrangemens me dérangent, et ne me valent rien. Ainsi, croyez-moi, quelque jolie que je sois continuez de n'en rien voir; laissez là la découverte que vous avez faite de mes graces, et passez toujours sans y prendre garde.

LÉPINE, *froidement.*

Je les ai vues, mademoiselle; j'en suis frappé, et n'ai de remede que votre cœur.

LISETTE.

Tenez-vous donc pour incurable.

LÉPINE.

Me donnez-vous votre dernier mot?

LISETTE, *voulant sortir.*

Je n'y changerai pas une syllabe.

LÉPINE, *l'arrêtant.*

Permettez que je reparte. Vous calculez; moi de même: selon vous il ne faut pas que nos gens se marient; il faut qu'ils s'épousent selon moi, je le prétends.

LISETTE.

Mauvaise gasconnade.

LÉPINE.

Patience. Je vous aime, et vous me refusez lè réciproque? Je calcule qu'il me fait besoin ; et jë l'aurai, sandis!

LISETTE.

Vous ne l'aurez pas, sandis!

LÉPINE.

J'ai tout dit. Laissez parler mon maître qui nous arrive.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LEPINE, LISETTE.

LE MARQUIS.

Ah! vous voici, Lisette? Je suis bien aise de vous trouver.

LISETTE.

Je vous suis obligée, monsieur; mais je m'en allois.

LE MARQUIS.

Vous vous en alliez? J'avois pourtant quelque chose à vous dire. Etes-vous un peu de nos amis?

LÉPINE.

Petitement.

LISETTE.

J'ai beaucoup d'estime et de respect pour monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Tout de bon? Vous me faites plaisir, Lisette; je fais beaucoup de cas de vous aussi; vous me paroissez une très bonne fille, et vous êtes à une maîtresse qui a bien du mérite.

LISETTE.

Il y a long-temps que je le sais, monsieur.

LE MARQUIS.

Ne vous parle-t-elle jamais de moi? que vous en dit-elle?

LISETTE.

Oh! rien.

LE MARQUIS.

C'est qu'entre nous, il n'y a point de femme que j'aime autant qu'elle.

LISETTE.

Qu'appelez-vous aimer, monsieur le Marquis? Est-ce de l'amour que vous entendez?

LE MARQUIS.

Eh! mais oui, de l'amour, de l'inclination, comme tu voudras : le nom n'y fait rien. Je l'aime mieux qu'une autre; voilà tout.

LISETTE.

Cela se peut.

LE MARQUIS.

Mais elle n'en sait rien; je n'ai pas osé le lui apprendre. Je n'ai pas trop le talent de parler d'amour.

LISETTE.

C'est ce qu'il me semble.

LE MARQUIS.

Oui, cela m'embarrasse ; et comme ta maîtresse est une femme fort raisonnable, j'ai peur qu'elle ne se moque de moi ; et je ne saurois plus que lui dire : de sorte que j'ai rêvé qu'il seroit bon que tu la prévinsses en ma faveur.

LISETTE.

Je vous demande pardon, monsieur ; mais il falloit rêver tout le contraire. Je ne puis rien pour vous, en vérité.

LE MARQUIS.

Eh ! d'où vient ? Je t'aurai grande obligation ; je paierai bien tes peines. (*montrant Lépine.*) Et si ce garçon-là te convenoit, je vous ferois un fort bon parti à tous les deux.

LÉPINE, *froidement et sans regarder Lisette.*

De rechef recueillez-vous là-dessus, mademoiselle.

LISETTE.

Il n'y a pas moyen, monsieur le Marquis. Si je parlois de vos sentimens à ma maîtresse, vous avez beau dire que le nom n'y fait rien, je me brouillerois avec elle ; je vous y brouillerois vous-même : ne la connoissez-vous pas ?

LE MARQUIS.

Tu crois donc qu'il n'y a rien à faire ?

LISETTE.

Absolument rien.

LE MARQUIS.

Tant pis ; cela me chagrine. Elle me fait tant d'a-

mitié, cette femme! Allons, il ne faut donc plus y penser.

LÉPINE, *froidement.*

Monsieur, ne vous déconfortez pas du récit de mademoiselle, n'en tenez compte; elle vous triche. Retirons-nous : venez me consulter à l'écart; je serai plus consolant. Partons.

LE MARQUIS.

Viens; voyons ce que tu as à me dire. Adieu, Lisette : ne me nuis pas; voilà tout ce que j'exige.

LÉPINE, *au Marquis qui sort.*

N'exigez rien; ne gênons point mademoiselle. (*à Lisette.*) Soyons également ennemis déclarés; faisons-nous du mal en toute franchise. Adieu, gentille personne : je vous chéris ni plus ni moins; gardez-moi votre cœur, c'est un dépôt que je vous laisse.

LISETTE.

Adieu, mon pauvre Lépine; vous êtes peut-être de tous les fous de la Garonne le plus effronté, mais aussi le plus divertissant.

SCENE V.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

Voici ma maîtresse. De l'humeur dont elle est, je crois que cet amour-ci ne la divertira guere. Gare que le Marquis ne soit bientôt congédié.

LA COMTESSE, *tenant une lettre.*

Tenez, Lisette; dites qu'on porte cette lettre à la poste : en voilà dix que j'écris depuis trois semaines. La sotte chose qu'un procès! que j'en suis lasse! Je ne m'étonne pas s'il y a tant de femmes qui se remarient.

LISETTE, *riant.*

Bon! votre procès! une affaire de dix mille francs! Voilà quelque chose de bien considérable pour vous! Avez-vous envie de vous remarier? j'ai votre affaire.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est qu'envie de me remarier? Pourquoi me dites-vous cela?

LISETTE.

Ne vous fâchez pas; je ne veux que vous divertir.

LA COMTESSE.

Ce pourroit être quelqu'un de Paris qui vous auroit fait une confidence; en tout cas, ne me le nommez pas.

LISETTE.

Oh! il faut pourtant que vous connoissiez celui dont je parle.

LA COMTESSE.

Brisons là-dessus. Je rêve à une autre chose. Le Marquis n'a ici qu'un valet-de-chambre, dont il a peut-être besoin, et je voulois lui demander s'il n'a pas quelque paquet à mettre à la poste : on le porteroit avec le mien. Où est-il le marquis? L'as-tu vu ce matin?

LISETTE.

Oh ! oui. Malepeste ! il a ses raisons pour être éveillé de bonne heure. Revenons au mari que j'ai à vous donner : celui qui brûle pour vous, et que vous avez enflammé de passion...

LA COMTESSE.

Qui est ce benêt-là ?

LISETTE.

Vous le devinez.

LA COMTESSE.

Celui qui brûle est un sot. Je ne veux rien savoir de Paris.

LISETTE.

Ce n'est point de Paris ; votre conquête est dans le château. Vous l'appelez benêt : moi, je vais le flatter ; c'est un soupirant qui a l'air fort simple, un air bon-homme. Y êtes-vous ?

LA COMTESSE.

Nullement. Qui est-ce qui ressemble à cela ici ?

LISETTE.

Eh ! le Marquis.

LA COMTESSE.

Celui qui est avec nous ?

LISETTE.

Lui-même.

LA COMTESSE.

Je n'avois garde d'y être. Où as-tu pris son air simple et de bon-homme ? Dites donc un air franc et ouvert ; à la bonne heure, il sera reconnoissable.

LISETTE.

Ma foi, madame, je vous le rends comme je le vois.

LA COMTESSE.

Tu le vois très mal, on ne peut pas plus mal; en mille ans on ne le devineroit pas à ce portrait-là. Mais de qui tiens-tu ce que tu me contes de son amour?

LISETTE.

De lui, qui me l'a dit; rien que cela. N'en riez-vous pas? Ne faites pas semblant de le savoir. Au reste, il n'y a qu'à vous en défaire tout doucement.

LA COMTESSE.

Hélas! je ne lui en veux point de mal. C'est un fort honnête homme qui a d'excellentes qualités; et j'aime encore mieux que ce soit lui qu'un autre. Mais ne te trompes-tu pas aussi? Il ne t'aura peut-être parlé que d'estime : il en a beaucoup pour moi, beaucoup; il me l'a marqué en mille occasions d'une maniere fort obligeante.

LISETTE.

Non, madame, c'est de l'amour qui regarde vos appas; c'est de la flamme. Il languit, il soupire.

LA COMTESSE.

Est-il possible? Sur ce pied-là, je le plains; car ce n'est pas un étourdi : il faut qu'il le sente, puisqu'il le dit; et ce n'est pas de ces gens-là qu'on se moque : jamais leur amour n'est ridicule. Mais il n'osera m'en parler, n'est-ce pas?

LISETTE.

Oh! ne craignez rien; j'y ai mis bon ordre; il ne s'y

jouera pas. Je lui ai ôté toute espérance : n'ai-je pas bien fait?

LA COMTESSE.

Mais... oui, sans doute, oui... pourvu que vous ne l'ayez pas brusqué pourtant : il falloit y prendre garde ; c'est un ami que je veux conserver ; et vous avez quelquefois le ton dur et revêche, Lisette. Il valoit mieux le laisser dire.

LISETTE.

Point du tout ; il vouloit que je vous parlasse en sa faveur.

LA COMTESSE.

Ce pauvre homme!

LISETTE.

Et je lui ai répondu que je ne pouvois pas m'en mêler ; que je me brouillerois avec vous, si je vous en parlois ; que vous me donneriez mon congé ; que vous lui donneriez le sien.

LA COMTESSE.

Le sien! quelle grossièreté! ah! que c'est mal parler! son congé! Et même, est-ce que je vous aurois donné le vôtre? Vous savez bien que non. D'où vient mentir, Lisette? C'est un ennemi que vous m'allez faire d'un des hommes du monde que je considere le plus, et qui le mérite le mieux. Quel sot langage de domestique! Eh! il étoit si simple de vous en tenir à lui dire : Monsieur, je ne saurois ; ce ne sont pas là mes affaires : parlez-en vous-même. Et je voudrois qu'il osât m'en parler pour raccommoder un

peu votre malhonnêteté. Son congé! son congé! Il va se croire insulté.

LISETTE.

Eh! non, madame; il étoit impossible de vous en débarrasser à moins de frais. Faut-il que vous l'aimiez, de peur de le fâcher? Voulez-vous être sa femme par politesse, lui qui doit épouser Hortense? Je ne lui ai rien dit de trop; et vous en voilà quitte. (*le Marquis paroît : la timidité s'empare de lui, il se retire précipitamment ; Lépine court après lui.*) Mais je l'aperçois qui vient en rêvant. Evitez-le : vous avez le temps.

LA COMTESSE.

L'éviter! lui qui me voit! Ah! je m'en garderai bien. Après les discours que vous lui avez tenus, il croiroit que je vous les ai dictés. Non, non, je ne changerai rien à ma façon de vivre avec lui. Allez porter ma lettre.

LISETTE; *à part.*

Hum! il y a ici quelque chose. (*haut.*) Madame, je suis d'avis de rester auprès de vous : cela m'arrive souvent, et vous en serez plus à l'abri d'une déclaration.

LA COMTESSE.

Belle finesse! quand je lui échapperois aujourd'hui, ne me trouvera-t-il pas demain? il faudroit donc vous avoir toujours à mes côtés? Non, non, partez : s'il me parle, je sais répondre.

LISETTE, *à part, en s'en allant.*

Ma foi, cette femme-là ne va pas droit avec moi.

LA COMTESSE.

Elle avoit la fureur de rester. Les domestiques sont haïssables; il n'y a pas jusqu'à leur zele qui ne vous désoblige : c'est toujours de travers qu'ils vous servent.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LEPINE.

LÉPINE.

Madame, monsieur le Marquis vous a vue de loin avec Lisette. Il demande s'il n'y a point de mal qu'il approche : il a le desir de vous consulter; mais il se fait le scrupule de vous être importun.

LA COMTESSE.

Lui, importun! Il ne sauroit l'être. Dites-lui que je l'attends, Lépine; qu'il vienne.

LÉPINE.

Je vais le réjouir de la nouvelle. Vous l'allez voir dans la minute. (*appelant.*) Monsieur, venez prendre audience; madame l'accorde.

SCENE VII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh! d'où vient donc la cérémonie que vous faites, Marquis? Vous n'y songez pas.

LE MARQUIS.

Madame, vous avez bien de la bonté; c'est que j'ai bien des choses à vous dire.

LA COMTESSE.

Effectivement vous me paroissez rêveur, inquiet.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai l'esprit en peine. J'ai besoin de conseils, j'ai besoin de graces; et le tout de votre part.

LA COMTESSE.

Tant mieux. Vous avez encore moins besoin de tout cela, que je n'ai d'envie de vous être bonne à quelque chose.

LE MARQUIS.

Oh! bonne. Il ne tient qu'à vous de m'être excellente, si vous voulez.

LA COMTESSE.

Comment, si je veux! manquez-vous de confiance? Ah! je vous prie, ne me ménagez point; vous pouvez tout sur moi. Marquis; je suis bien aise de vous le dire.

LE MARQUIS.

Cette assurance m'est bien agréable, et je serois tenté d'en abuser.

LA COMTESSE.

J'ai grand peur que vous ne résistiez à la tentation. Vous ne comptez pas assez sûr vos amis, Marquis, vous êtes trop réservé avec eux.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai beaucoup de timidité.

LA COMTESSE.

Beaucoup, cela est vrai.

LE MARQUIS.

Vous savez dans quelle situation je suis avec Hortense; que je dois l'épouser, ou lui donner deux cent mille francs.

LA COMTESSE.

Oui, et je me suis aperçue que vous n'aviez pas grand goût pour elle.

LE MARQUIS.

Oh! on ne peut pas moins. Je ne l'aime point du tout.

LA COMTESSE.

Je n'en suis pas surprise. Son caractere est si différent du vôtre! elle a quelque chose de trop arrangé pour vous.

LE MARQUIS.

Vous y êtes; elle songe trop à ses graces. Il faudroit toujours l'entretenir de complimens; et moi, ce n'est pas là mon fort. La coquetterie me gêne; elle me rend muet.

LA COMTESSE.

Ah! ah! je conviens qu'elle en a un peu; mais presque toutes les femmes sont de même. Vous ne trouverez que cela par-tout, Marquis.

LE MARQUIS.

Hors chez vous. Quelle différence, par exemple! Vous plaisez sans y songer; ce n'est pas votre faute. Vous ne savez pas seulement que vous êtes aimable mais d'autres le savent pour vous.

LA COMTESSE.

Moi, Marquis! je pense qu'à cet égard-là les autres songent aussi peu à moi que j'y songe moi-même.

LE MARQUIS.

Oh! j'en connois qui ne vous disent pas tout ce qu'ils songent.

LA COMTESSE.

Eh! qui sont-ils, Marquis? Quelques amis comme vous, sans doute?

LE MARQUIS.

Bon! des amis! voilà bien de quoi; vous n'en aurez encore de long-temps.

LA COMTESSE.

Je vous suis obligée du petit compliment que vous me faites en passant.

LE MARQUIS.

Point du tout; je le dis exprès.

LA COMTESSE, *riant.*

Comment? Vous qui ne voulez pas que j'aie encore des amis, est-ce que vous n'êtes pas le mien?

LE MARQUIS.

Vous m'excuserez. Mais quand je serois autre chose, il n'y auroit rien de surprenant.

LA COMTESSE.

Eh bien! je ne laisserois pas que d'en être surprise.

LE MARQUIS.

Et encore plus fâchée.

LA COMTESSE.

En vérité, surprise. Je veux pourtant croire que je suis aimable, puisque vous le dites.

LE MARQUIS.

Oh! charmante! Et je serois bien heureuse si Hortense vous ressembloit : je l'épouserois d'un grand cœur; et j'ai bien de la peine à m'y résoudre.

LA COMTESSE.

Je le crois; et ce seroit encore pis si vous aviez de l'inclination pour une autre.

LE MARQUIS.

Eh bien! c'est que justement le pis s'y trouve.

LA COMTESSE, *par exclamation.*

Oui! vous aimez ailleurs?

LE MARQUIS.

De toute mon ame.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Je m'en suis doutée, Marquis.

LE MARQUIS.

Eh! vous êtes-vous doutée de la personne?

LA COMTESSE.

Non; mais vous me la direz.

LE MARQUIS.

Vous me feriez grand plaisir de la deviner.

LA COMTESSE.

Eh! pourquoi m'en donneriez-vous la peine, puisque vous voilà?

LE MARQUIS.

C'est que vous ne connoissez qu'elle : c'est la plus aimable femme, la plus franche... Vous parlez de gens sans façon; il n'y a personne comme elle : plus je la vois, plus je l'admire.

LA COMTESSE.

Epousez - la, Marquis, épousez - la, et laissez là Hortense; il n'y a point à hésiter : vous n'avez point d'autre parti à prendre.

LE MARQUIS.

Oui; mais je songe à une chose. N'y auroit-il pas moyen de me sauver les deux cent mille francs ? Je vous parle à cœur ouvert.

LA COMTESSE.

Regardez-moi dans cette occasion - ci comme un autre vous - même.

LE MARQUIS.

Ah ! que c'est bien dit, un autre moi-même !

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît en vous, c'est votre franchise, qui est une qualité admirable. Revenons. Comment vous sauver vos deux cent mille francs ?

LE MARQUIS.

C'est qu'Hortense aime le Chevalier. Mais, à propos, c'est votre parent.

LA COMTESSE.

Oh ! parent de loin.

LE MARQUIS.

Or, de cet amour qu'elle a pour lui, je conclus qu'elle ne se soucie pas de moi. Je n'ai donc qu'à faire semblant de vouloir l'épouser; elle me refusera, et je ne lui devrai plus rien; son refus me servira de quittance.

LA COMTESSE.

Oui-dà ! vous pouvez le tenter. Ce n'est pas qu'il

n'y ait du risque ; elle a du discernement, Marquis. Vous supposez qu'elle vous refusera : je n'en sais rien ; vous n'êtes pas un homme à dédaigner.

LE MARQUIS.

Est-il vrai ?

LA COMTESSE.

C'est mon sentiment.

LE MARQUIS.

Vous me flattez ; vous encouragez ma franchise.

LA COMTESSE.

Vous encouragez ma franchise ! Mais mettez-vous donc dans l'esprit que je ne demande qu'à vous obliger, entendez-vous ? et que cela soit dit pour toujours.

LE MARQUIS.

Vous me ravissez d'espérance.

LA COMTESSE.

Allons par ordre. Si Hortense alloit vous prendre au mot ?

LE MARQUIS.

J'espere que non ; en tout cas, je lui paierois sa somme, pourvu qu'auparavant la personne qui a pris mon cœur ait la bonté de me dire qu'elle veut bien de moi.

LA COMTESSE.

Hélas ! elle seroit donc bien difficile ! mais, Marquis, est-ce qu'elle ne sait pas que vous l'aimez ?

LE MARQUIS.

Non, vraiment ; je n'ai pas osé le lui dire.

LA COMTESSE.

Et le tout par timidité. Oh! en vérité, c'est la pousser trop loin; et tout amie des bienséances que je suis, je ne vous approuve pas : ce n'est pas se rendre justice.

LE MARQUIS.

Elle est si sensée que j'ai peur d'elle. Vous me conseillez donc de lui en parler?

LA COMTESSE.

Eh! cela devroit être fait. Peut-être vous attend-elle: Vous dites qu'elle est sensée; que craignez-vous? Il est louable de penser modestement de soi; mais avec de la modestie, on parle, on se propose: parlez, Marquis, parlez, tout ira bien.

LE MARQUIS.

Hélas! si vous saviez qui c'est, vous ne m'exhorteriez pas tant. Que vous êtes heureuse de n'aimer rien; et de mépriser l'amour!

LA COMTESSE.

Moi, mépriser ce qu'il y a au monde de plus naturel! cela ne seroit pas raisonnable. Ce n'est pas l'amour, ce sont les amans tels qu'ils sont la plupart que je méprise, et non pas le sentiment qui fait qu'on aime, qui n'a rien en soi que de fort honnête, et de fort involontaire : c'est le plus doux sentiment de la vie, comment le haïrois-je? Non, certes; et il y a tel homme à qui je pardonnerois de m'aimer, s'il me l'avouoit avec cette simplicité de caractere, tenez, que je louois tout-à-l'heure en vous.

LE MARQUIS.

En effet, quand on le dit naïvement comme on le sent...

LA COMTESSE.

Il n'y a point de mal alors. On a toujours bonne grace : voilà ce que je pense. Je ne suis pas une ame sauvage.

LE MARQUIS.

Ce seroit bien dommage !... Vous avez la plus belle santé !...

LA COMTESSE, *à part.*

Il est bien question de ma santé ! (*haut.*) C'est l'air de la campagne.

LE MARQUIS.

L'air de la ville vous fait de même. L'œil le plus vif, le teint le plus frais !

LA COMTESSE.

Je me porte assez bien. Mais savez-vous bien que vous me dites des douceurs sans y penser ?

LE MARQUIS.

Pourquoi, sans y penser ? Moi, j'y pense.

LA COMTESSE.

Gardez-les pour la personne que vous aimez.

LE MARQUIS.

Eh ! si c'étoit vous ? il n'y auroit que faire de les garder.

LA COMTESSE.

Comment, si c'étoit moi ! Est-ce de moi dont il s'agit ? Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce une déclaration d'amour que vous me faites ?

LE MARQUIS.

Oh! point du tout. Mais quand ce seroit vous... il n'est pas nécessaire de se fâcher. Ne diroit-on pas que tout est perdu ? Calmez-vous; prenez que je n'aie rien dit.

LA COMTESSE.

La belle chûte! Vous êtes bien singulier!

LE MARQUIS.

Et vous de bien mauvaise humeur; et tout-à-l'heure, à votre avis, on avoit si bonne grace à dire naïvement qu'on aime. Voyez comme cela réussit! Me voilà bien avancé!

LA COMTESSE.

Ne le voilà-t-il pas bien reculé? A qui en avez-vous ? Je vous demande à qui vous parlez.

LE MARQUIS.

A personne, madame, à personne. Je ne dirai plus mot : êtes-vous contente ? Si vous vous mettez en colere contre tous ceux qui me ressemblent, vous en querellerez bien d'autres.

LA COMTESSE, *à part.*

Quel original! (*haut.*) Et qui est-ce qui vous querelle?

LE MARQUIS.

Ah! la maniere dont vous me refusez n'est pas douce.

LA COMTESSE.

Allez, vous rêvez.

LE MARQUIS.

Courage! avec la qualité d'original dont vous ve-

nez de m'honorer tout bas, il ne me manquoit plus que celle de rêveur : au surplus je ne m'en plains pas. Je ne vous conviens point, qu'y faire? Il n'y a plus qu'à me taire, et je me tairai. Adieu, Comtesse; n'en soyons pas moins bons amis; et du moins ayez la bonté de m'aider à me tirer d'affaire avec Hortense. (*il s'éloigne comme pour sortir.*)

LA COMTESSE, *à part.*

Quel homme! Celui-ci ne m'ennuiera pas du récit de mes rigueurs. J'aime les gens simples et unis; mais, en vérité, celui-là l'est trop.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, HORTENSE.

HORTENSE, *arrêtant le Marquis prêt à sortir.*

Monsieur le Marquis, je vous prie, ne vous en allez pas : nous avons à nous parler; et madame peut être présente.

LE MARQUIS.

Comme vous voudrez, madame.

HORTENSE.

Vous savez ce dont il s'agit.

LE MARQUIS.

Non, je ne sais pas ce que c'est; je ne m'en souviens plus.

HORTENSE.

Vous me surprenez. Je me flattois que vous seriez le premier à rompre le silence : il est humiliant pour

moi d'être obligée de vous prévenir. Avez-vous oublié qu'il y a un testament qui nous regarde?

LE MARQUIS.

Oh! oui, je me souviens du testament.

HORTENSE.

Et qui dispose de ma main en votre faveur?

LE MARQUIS.

Oui, madame, oui, il faut que je vous épouse, cela est vrai.

HORTENSE.

Eh bien! monsieur, à quoi vous déterminez-vous? Il est temps de fixer mon état. Je ne vous cache point que vous avez un rival : c'est le Chevalier qui est parent de madame, que je ne vous préfere pas, mais que je préfere à tout autre, et que j'estime assez pour en faire mon époux si vous ne devenez pas le mien : c'est ce que je lui ai dit jusqu'ici; et comme il m'assure avoir des raisons pressantes de savoir aujourd'hui même à quoi s'en tenir, je n'ai pu lui refuser de vous parler. Monsieur, le congédierai-je, ou non? Que voulez-vous que je lui dise? Ma main est à vous, si vous me la demandez.

LE MARQUIS.

Vous me faites bien de la grace; je la prends, madame.

HORTENSE.

Voilà qui est donc arrêté. Nous ne sommes qu'à une lieue de Paris, il est de bonne heure; envoyons chercher un notaire. Voici Lisette; je vais lui dire de nous faire venir Lépine.

SCENE IX.

HORTENSE, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, *entrant d'un côté,* LISETTE, *entrant de l'autre.*

HORTENSE, *allant au-devant du Chevalier.*

Il accepte ma main, mais de mauvaise grace; ce n'est qu'une ruse, ne vous effrayez pas, et ne dites mot. (*haut.*) Lisette, on doit passer un contrat de mariage entre monsieur le Marquis et moi; il veut tout-à-l'heure faire partir Lépine pour amener son notaire de Paris : ayez la bonté de lui dire qu'il vienne recevoir ses ordres.

LISETTE.

J'y cours, madame.

LA COMTESSE, *l'arrêtant.*

Où allez-vous? En fait de mariage, je ne veux ni m'en mêler ni que mes gens s'en mêlent.

LISETTE.

Moi, ce n'est que pour rendre service. Tenez, je n'ai que faire de sortir, je le vois sur la terrasse. (*elle appelle.*) Monsieur de Lépine!

LA COMTESSE, *à part.*

Cette sotte!

SCENE X.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, HORTENSE, LE CHEVALIER, LEPINE, LISETTE.

LÉPINE.

Qui est-ce qui m'appelle?

LISETTE.

Vîte, vîte, à cheval. Il s'agit d'un contrat de mariage entre madame et votre maître; et il faut aller à Paris chercher le notaire de monsieur le Marquis.

LÉPINE.

Nous avons une partie de chasse pour tantôt : je m'étois arrangé pour courir le lievre, et non pas le notaire.

LE MARQUIS.

C'est pourtant le dernier qu'on veut.

LÉPINE.

Ce n'est pas la peine que je voyage pour avoir le vôtre; je le compte pour mort. Ne savez-vous pas? la fievre le travailloit quand nous partîmes, avec le médecin par-dessus.

LISETTE, *d'un air indifférent.*

Il n'y qu'à prendre celui de madame.

LA COMTESSE.

Il n'y a qu'à vous taire; car si celui de monsieur est mort, le mien l'est aussi. Il y a quelque temps qu'il me dit qu'il étoit le sien.

HORTENSE.

Dites-lui qu'il parte, Marquis.

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous que je m'y prenne avec cet opiniâtre? quand je me fâcherois, il n'en sera ni plus ni moins. Il faut donc le chasser. (*à Lépine.*) Retire-toi. (*Lépine et Lisette sortent.*)

SCENE XI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA COMTESSE, HORTENSE.

HORTENSE.

On se passera de lui. Allez toujours écrire. (*elle feint de se retirer avec le Chevalier.*)

LE MARQUIS, *bas, à la Comtesse.*

Si je lui offrois cent mille francs; mais ils ne sont pas prêts, je ne les ai point.

LA COMTESSE.

Je vous les prêterai, moi; je les ai à Paris. Rappelez-les : votre situation me fait de la peine.

LE MARQUIS, *à Hortense.*

Madame, voulez-vous revenir? c'est que j'ai une proposition à vous faire, et qui est tout-à-fait raisonnable.

HORTENSE.

Une proposition! Monsieur le Marquis, vous m'avez donc trompée? Votre amour n'est pas aussi vrai que vous me l'avez dit.

LE MARQUIS.

Que diantre voulez-vous? on prétend aussi que

vous ne m'aimez point; cela me chicane. Ainsi, tenez, accommodons-nous plutôt; partageons le différent en deux : il y a deux cent mille francs sur le testament; prenez-en la moitié, quoique vous ne m'aimiez pas.

LE CHEVALIER, *bas, à Hortense.*

Je ne crains plus rien.

HORTENSE.

Vous n'y pensez pas, monsieur : cent mille francs ne peuvent entrer en comparaison avec l'avantage de vous épouser; et vous ne vous évaluez pas ce que vous valez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je ne les vaux pas quand je suis de mauvaise humeur; et je vous annonce que j'y serai toujours.

HORTENSE.

Ma douceur naturelle me rassure.

LE MARQUIS.

Vous ne voulez donc pas? Allons notre chemin; vous serez mariée.

HORTENSE.

Oui, finissons, monsieur : je vous épouserai; il n'y a que cela à dire. (*elle sort.*)

LE MARQUIS.

Oui, parbleu! j'en aurai le plaisir.

SCENE XII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *arrêtant le Chevalier.*

Restez, Chevalier; parlons un peu de ceci. Y eut-il jamais rien de pareil? Qu'en pensez-vous, vous qui aimez Hortense; vous qu'elle aime? ce mariage ne vous fait-il pas trembler? Moi qui ne suis pas son amant, il m'effraie.

LE CHEVALIER, *avec un effroi hypocrite.*

C'est une chose affreuse! il n'y a point d'exemple de cela.

LE MARQUIS.

Je ne m'en soucie guere : elle sera ma femme; mais en revanche je serai son mari; c'est ce qui me console; et ce sont plus ses affaires que les miennes. Aujourd'hui le contrat, demain la noce, et ce soir confinée dans son appartement; pas plus de façons. Je suis piqué; je ne donnerois pas cela de plus.

LA COMTESSE.

Pour moi, je serois d'avis qu'on les empêchât absolument de s'engager. Hortense peut-elle se sacrifier à un aussi vil intérêt? Vous qui êtes né généreux, Chevalier, et qui avez du pouvoir sur elle, retenez-la; faites-lui par pitié entendre raison, si ce n'est par amour. Je suis sûre qu'elle ne dispute si vilainement qu'à cause de vous.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il n'y a plus de risque à tenir bon. (*haut.*) Que voulez-vous que j'y fasse, Comtesse? je n'y vois point de remede.

LA COMTESSE.

Comment? que dites-vous? Il faut que j'aie mal entendu; car je vous estime.

LE CHEVALIER.

Je dis que je ne puis rien là-dedans, et que c'est précisément ma tendresse qui me défend de la résoudre à ce que vous souhaitez.

LA COMTESSE.

Et par quel trait d'esprit me prouverez-vous la justesse de ce petit raisonnement-là?

LE CHEVALIER.

Je veux qu'elle soit heureuse si je l'épouse; elle ne le seroit pas assez avec la fortune que j'ai; la douceur de notre union s'altéreroit; je la verrois se repentir de m'avoir épousé, de n'avoir pas épousé monsieur; et c'est à quoi je ne m'exposerai point.

IA COMTESSE.

On ne peut vous répondre qu'en haussant les épaules. Est-ce vous qui me parlez, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Vous avez donc l'ame mercenaire aussi, mon petit cousin? Je ne m'étonne plus de l'inclination que vous avez l'un pour l'autre. Oui, vous êtes digne d'elle;

vos cœurs sont fort bien assortis. Ah! l'horrible façon d'aimer!

LE CHEVALIER.

Madame, la vraie tendresse ne raisonne pas autrement que la mienne.

LA COMTESSE.

Ah! monsieur, ne prononcez pas seulement le mot de tendresse; vous le profanez.

LE CHEVALIER.

Mais...

LA COMTESSE.

Vous me scandalisez, vous dis-je. Vous êtes mon parent, malheureusement; mais je ne m'en vanterai point. Ah! ciel! moi qui vous estime! quelle avarice sordide! quel cœur sans sentiment! Et de pareilles gens disent qu'ils aiment! ah! le vilain amour! Vous pouvez vous retirer, je n'ai plus rien à vous dire.

LE MARQUIS, *brusquement.*

Ni moi plus rien à entendre. Monsieur, vous avez encore trois heures à entretenir Hortense; après quoi j'espere qu'on ne vous verra plus.

LE CHEVALIER.

Monsieur, le contrat signé, je pars. Pour vous, Comtesse, quand vous y penserez bien sérieusement, vous excuserez votre parent, et vous lui rendrez plus de justice.

LA COMTESSE.

Ah! non: voilà qui est fini; je ne saurois le mépriser davantage.

SCENE XIII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Eh bien! suis-je assez à plaindre?

LA COMTESSE.

Eh! monsieur, délivrez-vous d'elle, et donnez-lui les deux cent mille francs.

LE MARQUIS.

Deux cent mille francs plutôt que de l'épouser! Non, parbleu! je n'irai pas m'incommoder jusque-là; je ne pourrois pas les trouver sans me déranger.

LA COMTESSE, *négligemment.*

Ne vous ai-je pas dit que j'ai justement la moitié de cette somme-là toute prête? à l'égard du reste, on tâchera de vous la faire.

LE MARQUIS.

Eh! quand on emprunte ne faut-il pas rendre? Si vous aviez voulu de moi, à la bonne heure; mais dès qu'il n'y a rien à faire, je retiens la demoiselle; elle seroit trop chere à renvoyer.

LA COMTESSE.

Trop chere! Prenez donc garde, vous parlez comme eux. Seriez-vous capable de sentimens si mesquins? il vaudroit mieux qu'il vous en coûtât tout votre bien que de la retenir, puisque vous dites que vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Eh! en aimerois-je une autre davantage? A l'exception de vous, toute femme m'est égale; brune, blonde, petite ou grande, tout cela revient au même, puisque je ne vous ai pas, que je ne puis vous avoir, et qu'il n'y a que vous que j'aimois.

LA COMTESSE.

Voyez donc comment vous ferez: car enfin est-ce une nécessité que je vous épouse à cause de la situation désagréable où vous êtes? En vérité, cela me paroît bien fort, Marquis.

LE MARQUIS.

Oh! je ne dis pas que ce soit une nécessité; vous me faites plus ridicule que je ne le suis : je sais bien que vous n'êtes obligée à rien. Ce n'est pas votre faute si je vous aime; et je ne prétends pas que vous m'aimiez; je ne vous en parle point non plus.

LA COMTESSE, *impatiente.*

Vous faites fort bien, monsieur; votre discrétion est tout-à-fait raisonnable.

LE MARQUIS.

Tout le mal qu'il y a c'est que j'épouserai cette fille-ci avec un peu plus de peine que je n'en aurois eu sans vous : voilà toute l'obligation que je vous ai. Adieu, Comtesse.

LA COMTESSE.

Adieu, Marquis... Eh bien! vous vous en allez donc gaillardement comme cela, sans imaginer d'autre expédient que ce contrat extravagant?

LE MARQUIS.

Eh! quel expédient? Je n'en savois qu'un qui n'a pas réussi, et je n'en sais plus. Je suis votre très humble serviteur. (*il se retire, et fait plusieurs révérences.*)

LA COMTESSE.

Bon soir, monsieur. Ne perdez point de temps en révérences; la chose presse. (*seule.*) Là, qu'on me dise en vertu de quoi cette homme-là s'est mis dans la tête que je ne l'aimois point. Je suis quelquefois, par impatience, tentée de lui dire que je l'aime, pour lui montrer qu'il n'est qu'un idiot. Il faut que je me satisfasse.

SCENE XIV.

LA COMTESSE, LEPINE.

LÉPINE.

Puis-je prendre la licence de m'approcher de madame la Comtesse?

LA COMTESSE.

Qu'as-tu à me dire?

LÉPINE.

De nous rendre réconciliés monsieur le Marquis et moi.

LA COMTESSE.

Il est vrai qu'avec l'esprit tourné comme il l'a, il est homme à te punir de l'avoir bien servi.

LÉPINE.

J'ai le contentement que vous approuvez mon re-

fus de partir ? Il vous semble que je suis un serviteur excellent, madame ?

LA COMTESSE.

Oui, excellent.

LÉPINE.

C'est cependant mon excellence qui fait aujourd'hui que je chancelle dans mon poste. Madame, enseignez à monsieur le Marquis le mérite de mon procédé. Ce notaire me consternoit : dans l'excès de mon zele je l'ai fait malade, je l'ai fait mort ; je l'aurois enterré, sandis ! le tout par affection ; et néanmoins on me gronde. (*s'approchant de la Comtesse d'un air mystérieux.*) Je sais au demeurant que monsieur le Marquis vous aime.

LA COMTESSE, *brusquement.*

Cela se peut bien.

LÉPINE.

Eh oui ! madame, vous êtes le tourment de son cœur. Lisette le sait : nous l'avions même priée de vous en toucher deux mots pour exciter votre compassion ; mais elle a craint la diminution de ses petits profits.

LA COMTESSE.

Je n'entends pas ce que cela veut dire.

LÉPINE.

Le voici au net : elle prétend que votre état de veuve lui rapporte davantage que ne feroit votre état de femme en puissance d'époux ; que vous lui êtes plus profitable, autrement dit plus lucrative.

LA COMTESSE.

Plus lucrative ? C'étoit donc là le motif de ses refus ? Lisette est une jolie petite personne! l'impertinente ! La voici. Va, laisse-nous. Je te raccommoderai avec ton maître : dis-lui que je le prie de me venir parler.

LÉPINE, *bas, à Lisette qui entre.*

Mademoiselle, vous allez trouver le temps orageux ; mais ce n'est qu'une gentillesse de ma façon pour obtenir votre cœur. (*Il s'en va.*)

SCENE XV.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE, *s'approchant de la Comtesse.*

Que veut-il dire ?

LA COMTESSE.

Ah! c'est donc vous ?

LISETTE.

Oui, madame. La poste n'étoit point partie. Eh bien ! que vous a dit le Marquis ?

LA COMTESSE.

Vous méritez bien que je l'épouse.

LISETTE.

Je ne sais pas en quoi je le mérite ; mais ce qui est de certain, c'est que, toute réflexion faite, je venois pour vous le conseiller. (*à part.*) Il faut céder au torrent.

LA COMTESSE.

Vous me surprenez. Et vos profits, que deviendront-ils ?

LISETTE.

Qu'est-ce que c'est que mes profits ?

LA COMTESSE.

Oui : vous ne gagneriez plus tant avec moi, si j'avois un mari, avez-vous dit à Lépine. Penseroit-on que je serai peut-être obligée de me remarier pour échapper à la fourberie et aux services intéressés de mes domestiques ?

LISETTE.

Ah ! le coquin ! il m'a donc tenu parole. Vous ne savez pas qu'il m'aime, madame ; que par là il a intérêt que vous épousiez son maître ; et, comme j'ai refusé de vous parler en faveur du Marquis, Lépine a cru que je le desservois auprès de vous ; il m'a dit que je m'en repentirois : et voilà comme il s'y prend. Mais, en bonne foi, me reconnoissez-vous au discours qu'il me fait tenir ? y a-t-il même du bon sens ? m'en aimerez-vous moins quand vous serez mariée ? en serez-vous moins bonne, moins généreuse ?

LA COMTESSE.

Je ne le pense pas.

LISETTE.

Sur-tout avec le Marquis, qui de son côté est le meilleur homme du monde. Ainsi qu'est-ce que j'y perdrois ? Au contraire ; si j'aime tant mes pro-

fits, avec vos bienfaits je pourrai encore espérer les siens.

LA COMTESSE.

Sans difficulté.

LISETTE.

Et enfin je pense si différemment que je venois actuellement, comme je vous l'ai dit, tâcher de vous porter au mariage en question, parce que je le juge nécessaire.

LA COMTESSE.

Voilà qui est bien; je vous crois. Je ne savois pas que Lépine vous aimoit; et cela change tout : c'est un article qui te justifie : n'en parlons plus. Qu'est-ce que tu me voulois dire?

LISETTE.

Que je songeois que le Marquis est un homme estimable.

LA COMTESSE.

Sans contredit; je n'ai jamais pensé autrement.

LISETTE.

Un homme avec qui vous aurez l'agrément d'avoir un mari sûr, sans avoir de maître.

LA COMTESSE.

Cela est encore vrai : ce n'est pas là ce que je dispute.

LISETTE.

Vos affaires vous fatiguent.

LA COMTESSE.

Plus que je ne puis dire : je les entends mal, et je suis née paresseuse.

LISETTE.

Vous en avez des instans de mauvaise humeur qui nuisent à votre santé.

LA COMTESSE.

Je n'ai connu mes migraines que depuis mon veuvage.

LISETTE.

Procureurs, avocats, fermiers, le Marquis vous délivreroit de tous ces gens-là. Savez-vous bien que c'est peut-être le seul homme qui vous convienne?

LA COMTESSE.

Il faut donc que j'y rêve.

LISETTE.

Vous ne vous sentez point de l'éloignement pour lui?

LA COMTESSE.

Non, aucun. Je ne dis pas que je l'aime de ce qu'on appelle passion, mais je n'ai rien dans le cœur qui lui soit contraire.

LISETTE.

Eh! n'est-ce pas assez, vraiment? De la passion! si pour vous marier vous attendez qu'il vous en vienne, vous resterez toujours veuve; et, à proprement parler, ce n'est pas lui que je vous propose d'épouser, c'est son caractere.

LA COMTESSE.

Qui est admirable, j'en conviens; et on peut dire assurément que tu parles bien pour lui. Tu me disposes on ne peut pas mieux; mais il n'aura pas l'esprit d'en profiter, mon enfant.

LISETTE.

D'où vient donc? Ne vous a-t-il pas parlé de son amour?

LA COMTESSE.

Oui, il m'a dit qu'il m'aimoit; et mon premier mouvement a été d'en paroître étonnée; c'étoit bien le moins. Sais-tu ce qui est arrivé? qu'il a pris mon étonnement pour de la colere. Il a commencé par établir que je ne pouvois pas le souffrir; en un mot, je le déteste; je suis furieuse contre son amour: voilà d'où il part. Moyennant quoi je ne saurois le désabuser sans lui dire: Monsieur, vous ne savez ce que vous dites. Et ce seroit me jeter à sa tête: aussi n'en ferai-je rien.

LISETTE.

Oh! c'est une autre affaire: vous avez raison; ce n'est point ce que je vous conseille non plus; et il n'y a qu'à le laisser là.

LA COMTESSE.

Bon! tu veux que je l'épouse, tu veux que je le laisse là; tu te promenes d'une extrémité à l'autre. Et peut-être n'a-t-il pas tant de tort, et que c'est ma faute. Je lui réponds quelquefois avec aigreur.

LISETTE.

J'y pensois; c'est ce que j'allois vous dire. Voulez-vous que j'en parle à Lépine, et que je lui insinue de l'encourager?

LA COMTESSE.

Non, je te le défends, Lisette, à moins que je n'y sois pour rien.

LISETTE.

Apparemment : ce n'est pas vous qui vous en avisez, c'est moi.

LA COMTESSE.

En ce cas, je n'y prends point de part. Si je l'épouse, c'est toi à qui il en aura obligation ; et je prétends qu'il le sache, afin qu'il t'en récompense.

LISETTE.

Voyez comme votre mariage diminuera mes profits ! Je vous quitte pour chercher Lépine. Mais ce n'est pas la peine ; voilà le Marquis, et je vous laisse.

SCENE XVI.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS, *sans voir la Comtesse.*

Voici cette lettre que je viens de faire pour le notaire; mais je ne sais pas si elle partira : je ne suis pas d'accord avec moi-même. (*à la Comtesse.*) On dit que vous souhaitez me parler, Comtesse ?

LA COMTESSE.

Oui, c'est en faveur de Lépine. Il n'a voulu que vous rendre service, il craint que vous ne le congédiez, et vous m'obligerez de le garder ; c'est une grace que vous ne me refuserez pas, puisque vous dites que vous m'aimez.

LE MARQUIS.

Vraiment oui, je vous aime, et ne vous aimerai encore que trop long-temps.

LA COMTESSE.

Je ne vous en empêche pas.

LE MARQUIS.

Parbleu! je vous en défierois, puisque je ne saurois m'en empêcher moi-même.

LA COMTESSE, *riant.*

Ah, ah, ah! ce ton brusque me fait rire.

LE MARQUIS.

Oh! oui, la chose est fort plaisante!

LA COMTESSE.

Plus que vous ne pensez.

LE MARQUIS.

Ma foi! je pense que je voudrois ne vous avoir jamais vue.

LA COMTESSE.

Votre inclination s'explique avec des graces infinies.

LE MARQUIS.

Bon! des graces! à quoi me serviroient-elles? n'a-t-il pas plu à votre cœur de me trouver haïssable?

LA COMTESSE.

Que vous êtes impatientant avec votre haine! Eh! quelles preuves avez-vous de la mienne? vous n'en avez que de ma patience à écouter la bizarrerie des discours que vous me tenez toujours: vous ai-je jamais dit un mot de ce que vous m'avez fait dire, ni que vous me fâchiez, ni que je vous hais, ni que

je vous raille? Toutes visions que vous prenez, je ne sais comment, dans votre tête, et que vous vous figurez venir de moi; visions que vous grossissez, que vous multipliez à chaque fois que vous me répondez, ou que vous croyez me répondre : car vous êtes d'une maladresse! Ce n'est non plus à moi que vous parlez qu'à qui ne vous parla jamais; et cependant monsieur se plaint.

LE MARQUIS.

C'est que monsieur est un extravagant.

LA COMTESSE.

C'est du moins le plus insupportable homme que je connoisse. Oui, vous pouvez être persuadé qu'il n'y a rien de si original que vos conversations avec moi, de si incroyable.

LE MARQUIS.

Comme votre aversion m'accommode!

LA COMTESSE.

Vous allez voir. Tenez, vous dites que vous m'aimez, n'est-ce pas? et je vous crois. Mais voyons : que souhaiteriez-vous que je vous répondisse?

LE MARQUIS.

Ce que je souhaiterois? Voilà qui est bien difficile à deviner! Parbleu! vous le savez de reste.

LA COMTESSE.

Eh bien! ne l'ai-je pas dit? Allez, monsieur, je ne vous aimerai jamais; non, jamais.

LE MARQUIS.

Tant pis, madame, tant pis : je vous prie de trouver bon que j'en sois fâché.

LA COMTESSE.

Apprenez donc, lorsqu'on dit aux gens qu'on les aime, qu'il faut du moins leur demander ce qu'ils en pensent.

LE MARQUIS.

Quelle chicane vous me faites!

LA COMTESSE.

Je n'y saurois tenir. Adieu. (*elle veut s'en aller.*)

LE MARQUIS, *la retenant.*

Eh bien! madame, je vous aime; qu'en pensez-vous? et, encore une fois, qu'en pensez-vous?

LA COMTESSE.

Ah! ce que j'en pense? Que je le veux bien, monsieur, et, encore une fois, que je le veux bien; car, si je ne m'y prenois pas de cette façon, nous ne finirions jamais.

LE MARQUIS.

Vous le voulez bien? Ah! je respire! Comtesse, donnez-moi votre main que je la baise.

SCENE XVII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA COMTESSE, HORTENSE.

HORTENSE.

Votre billet est-il prêt, Marquis? Mais vous baisez la main de la Comtesse, ce me semble?

LE MARQUIS.

Oui; c'est pour la remercier du peu de regret

que j'ai aux deux cent mille francs que je vous donne.

HORTENSE.

Et moi, sans compliment, je vous remercie de vouloir bien les perdre.

LE CHEVALIER.

Nous voilà donc contens. Que je vous embrasse, Marquis. (*à la Comtesse.*) Comtesse, voilà le dénouement que nous attendions.

LA COMTESSE, *en s'en allant.*

Eh bien! vous ne l'attendrez plus.

FIN DU LEGS.

EXAMEN
DU LEGS.

Le Legs est une des plus jolies comédies en un acte du Répertoire du théâtre françois, et des pieces de Marivaux, celle dans laquelle on trouve le plus de vrai comique : pour cette fois, il a cherché ses effets dans le développement des caracteres.

Le Marquis est un homme simple, timide, arrivé à un âge raisonnable sans avoir connu l'amour, et par conséquent n'ayant aucune idée des cent mille manieres dont les femmes font entendre qu'elles aiment lorsqu'elles ne peuvent encore l'avouer hautement. La Comtesse a dans le caractere toute la brusquerie compatible avec le ton de la bonne société; cette brusquerie, dans laquelle le Marquis ne voit qu'une grande franchise, un éloignement prononcé de toute coquetterie, lui fait croire que la Comtesse s'élevera au-dessus des convenances de son sexe, c'est-à-dire qu'elle avouera qu'elle aime ou qu'elle n'aime pas, sans y faire la moindre façon. C'est d'après cette idée qu'il interprete les discours qu'elle lui tient; et comme elle ne s'empresse pas de lui dire qu'elle approuve l'amour qu'il a pour elle, il se persuade qu'elle en est choquée. Cette maniere de raisonner est tout-à-fait dans le caractere du Marquis, que le rôle d'amant fatigue, et qui se déconcerte aisément; elle amene des situations neuves, et des scenes vraiment comiques, puisque toutes les occasions que la Comtesse offre à son amant pour qu'il lui donne la possibilité de se déclarer ne servent qu'à la mettre en colere. Cette conception est très théâtrale, et l'auteur en a tiré le meilleur parti possible. Jusqu'au dé-

nouement la Comtesse fait toutes les avances que peut se permettre une femme qui a la certitude d'être aimée, mais toujours inutilement. Enfin, dans son impatience, elle s'écrie : « Apprenez donc, lorsqu'on dit aux gens « qu'on les aime, qu'il faut du moins leur demander ce « qu'ils en pensent. » Et le Marquis lui répond : « Quelle « chicane vous me faites ! » Il est certain qu'il n'y a plus moyen d'y tenir ; aussi veut-elle se retirer : mais le Marquis l'arrête, et lui demande en effet ce qu'elle en pense, non comme un amant, mais du ton d'un homme qui veut lui prouver l'inutilité d'une pareille question : cette situation est charmante.

Les rôles du Chevalier et d'Hortense sont ce qu'ils doivent être ; ils se lient à l'action, aident à la développer, et font bien ressortir les deux principaux caracteres. Lépine est un des valets les plus originaux qu'on puisse trouver dans les comédies du second ordre ; son sang-froid et sa finesse forment un contraste d'autant plus gai, qu'il est dans la nature : mis en opposition avec Lisette, il donne une physionomie neuve à ce rôle de soubrette ; et l'on aime à voir ces deux personnages subalternes en querelle réglée, contre l'usage ordinaire du théâtre, où les valets s'aiment aussitôt qu'ils devinent les sentimens qui rapprochent leurs maîtres. C'est particulièrement dans le Legs qu'on peut se faire une juste idée de l'esprit, du naturel et du ton parfait qui du temps de Marivaux régnoient dans la conversation : pour connoître ce que de nouvelles mœurs ont amené de changement à cet égard, il faudroit comparer à ce style celui qu'on a prêté aux gens de bonne société dans les romans et les comédies de la fin du dix-huitieme siecle.

(T. L.)

FIN DE L'EXAMEN DU LEGS.

LES FAUSSES CONFIDENCES,

COMÉDIE
EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

DE MARIVAUX,

Représentée, pour la premiere fois, le 16 mars 1737.

ACTEURS.

MADAME ARGANTE.
ARAMINTE, fille de madame Argante.
DORANTE, neveu de M. Remy.
LE COMTE.
M. REMY, procureur.
MARTON, suivante d'Araminte.
DUBOIS, ancien valet de Dorante.
LUBIN, valet d'Araminte.
UN DOMESTIQUE, parlant.
UN GARÇON JOAILLIER.

La scene est chez madame Argante.

LES FAUSSES CONFIDENCES.



F. Massard del — *Gault de St Germain dir ex*

C'eſt-à-dire que le perſonnage fait peindre.

Acte III Sc. VIII

LES FAUSSES CONFIDENCES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Ayez la [illegible], de vous asseoir [illegible] moment [illegible] Mademoiselle Marton est chez [illegible] descendre.

[illegible]

[illegible]

LUBIN.

[illegible] je vous tiendrai compagnie de peur que l'ennui ne vous prenne; nous [illegible]urrons en attendant.



LES FAUSSES CONFIDENCES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, LUBIN.

LUBIN.

Ayez la bonté, monsieur, de vous asseoir un moment dans cette salle : mademoiselle Marton est chez madame, et ne tardera pas à descendre.

DORANTE.

Je vous suis obligé.

LUBIN.

Si vous voulez, je vous tiendrai compagnie de peur que l'ennui ne vous prenne ; nous discourrons en attendant.

DORANTE.

Je vous remercie; ce n'est pas la peine, ne vous détournez point.

LUBIN.

Voyez, monsieur, n'en faites pas de façon : nous avons ordre de madame d'être honnête, et vous êtes témoin que je le suis.

DORANTE.

Non, vous dis-je; je serai bien aise d'être un moment seul.

LUBIN.

Excusez, monsieur, et restez à votre fantaisie.

SCENE II.

DORANTE, DUBOIS, *entrant avec un air de mystere.*

DORANTE.

Ah! te voilà?

DUBOIS.

Oui, je vous guettois.

DORANTE.

J'ai cru que je ne pourrois me débarrasser d'un domestique qui m'a introduit ici, et qui vouloit absolument me désennuyer en restant. Dis-moi, monsieur Remy n'est donc pas encore venu?

DUBOIS.

Non; mais voici l'heure à-peu-près qu'il vous a dit qu'il arriveroit. (*il cherche et regarde.*) N'y a-

t-il là personne qui nous voie ensemble? Il est essentiel que les domestiques ici ne sachent pas que je vous connoisse.

DORANTE.

Je ne vois personne.

DUBOIS.

Vous n'avez rien dit de notre projet à monsieur Remy, votre parent?

DORANTE.

Pas le moindre mot : il me présente de la meilleure foi du monde en qualité d'intendant à cette dame-ci dont je lui ai parlé, et dont il se trouve le procureur; il ne sait point du tout que c'est toi qui m'as adressé à lui. Il la prévint hier : il m'a dit que je me rendisse ce matin ici, qu'il me présenteroit à elle, qu'il y seroit avant moi, ou que s'il n'y étoit pas encore, je demandasse une mademoiselle Marton. Voilà tout; et je n'aurois garde de lui confier notre projet, non plus qu'à personne : il me paroît extravagant, à moi qui m'y prête. Je n'en suis pourtant pas moins sensible à ta bonne volonté. Dubois, tu m'as servi, je n'ai pu te garder, je n'ai pu même te récompenser de ton zele; malgré cela il t'est venu dans l'esprit de faire ma fortune : en vérité, il n'est point de reconnoissance que je ne te doive.

DUBOIS.

Laissons cela, monsieur; tenez, en un mot, je suis content de vous, vous m'avez toujours plu; vous êtes un excellent homme, un homme que

j'aime; et si j'avois bien de l'argent il seroit encore à votre service.

DORANTE.

Quand pourrai-je reconnoître tes sentimens pour moi? ma fortune seroit la tienne; mais je n'attends rien de notre entreprise que la honte d'être renvoyé demain.

DUBOIS.

Eh bien! vous vous en retournerez.

DORANTE.

Cette femme-ci a un rang dans le monde; elle est liée avec tout ce qu'il y a de mieux; veuve d'un mari qui avoit une grande charge dans les finances; et tu crois qu'elle fera quelque attention à moi, que je l'épouserai, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai point de bien?

DUBOIS.

Point de bien! votre bonne mine est un Pérou: tournez-vous un peu, que je vous considere encore; allons, monsieur, vous vous moquez: il n'y a point de plus grand seigneur que vous à Paris: voilà une taille qui vaut toutes les dignités possibles, et notre affaire est infaillible, absolument infaillible: il me semble que je vous voie déja en déshabillé dans l'appartement de madame.

DORANTE.

Quelle chimere!

DUBOIS.

Oui, je le soutiens, vous êtes actuellement dans votre salle, et vos équipages sont sous la remise.

DORANTE.

Elle a plus de cinquante mille livres de rente, Dubois.

DUBOIS.

Ah! vous en avez bien soixante pour le moins.

DORANTE.

Et tu me dis qu'elle est extrêmement raisonnable?

DUBOIS.

Tant mieux pour vous, et tant pis pour elle. Si vous lui plaisez, elle en sera si honteuse, elle se débattra tant, elle deviendra si foible, qu'elle ne pourra se soutenir qu'en épousant : vous m'en direz des nouvelles; vous l'avez vue, et vous l'aimez.

DORANTE.

Je l'aime avec passion, et c'est ce qui fait que je tremble.

DUBOIS.

Oh! vous m'impatientez avec vos terreurs. Eh! que diantre! un peu de confiance; vous réussirez, vous dis-je. Je m'en charge; je le veux, je l'ai mis là. Nous sommes convenus de toutes nos actions; toutes nos mesures sont prises, je connois l'humeur de ma maîtresse, je sais votre mérite, je sais mes talens, je vous conduis, et on vous aimera, toute raisonnable qu'on est; on vous épousera, toute fiere qu'on est; et on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes; entendez-vous? Fierté, raison et richesse, il faudra que tout se rende. Quand l'amour parle il est le maître, et il parlera. Adieu : je vous quitte. J'entends quel-

qu'un, c'est peut-être monsieur Remy : nous voilà embarqués ; poursuivons. (*il fait quelques pas et revient.*) A propos, tâchez que Marton prenne un peu de goût pour vous; l'amour et moi nous ferons le reste.

SCENE III.

M. REMY, DORANTE.

M. REMY.

Bonjour, mon neveu : je suis bien aise de vous voir exact. Mademoiselle Marton va venir; on est allé l'avertir. La connoissez-vous?

DORANTE.

Non, monsieur : pourquoi me le demandez-vous?

M. REMY.

C'est qu'en venant ici j'ai rêvé à une chose... Elle est jolie au moins.

DORANTE.

Je le crois.

M. REMY.

Et de fort bonne famille ; c'est moi qui ai succédé à son pere : il étoit fort ami du vôtre ; homme un peu dérangé : sa fille est restée sans bien ; la dame d'ici a voulu l'avoir ; elle l'aime, la traite bien moins en suivante qu'en amie ; lui a fait beaucoup de bien, lui en fera encore, et a offert même de la marier. Marton a d'ailleurs une vieille parente asthmatique dont elle est héritiere, et qui est à son aise; vous allez être tous

deux dans la même maison ; je suis d'avis que vous l'épousiez : qu'en dites-vous ?

DORANTE, *sourit, à part.*

Eh !... Mais je ne pensois pas à elle.

M. REMY.

Eh bien ! je vous avertis d'y penser ; tâchez de lui plaire. Vous n'avez rien, mon neveu, je dis rien qu'un peu d'espérance ; vous êtes mon héritier ; mais je me porte bien, et je ferai durer cela le plus long-temps que je pourrai, sans compter que je puis me marier : je n'en ai point d'envie ; mais cette envie-là vient tout d'un coup : il y a tant de minois qui vous la donnent ! Avec une femme on a des enfans, c'est la coutume ; auquel cas serviteur au collatéral. Ainsi, mon neveu, prenez toujours vos petites précautions, et vous mettez en état de vous passer de mon bien, que je vous destine aujourd'hui, et que je vous ôterai demain peut-être.

DORANTE.

Vous avez raison, monsieur, et c'est aussi à quoi je vais travailler.

M. REMY.

Je vous y exhorte. Voici mademoiselle Marton : éloignez-vous de deux pas pour me donner le temps de lui demander comment elle vous trouve. (*Dorante s'écarte un peu.*)

SCENE IV.

M. REMY, DORANTE, MARTON.

MARTON.

Je suis fâchée, monsieur, de vous avoir fait attendre; mais j'avois affaire chez madame.

M. REMY.

Il n'y a pas grand mal, mademoiselle, j'arrive. Que pensez-vous de ce grand garçon-là? (*montrant Dorante.*)

MARTON, *riant.*

Et par quelle raison, monsieur Remy, faut-il que je vous le dise?

M. REMY.

C'est qu'il est mon neveu.

MARTON.

Eh bien! ce neveu-là est bon à montrer; il ne dépare point la famille.

M. REMY.

Tout de bon? C'est lui dont j'ai parlé à madame pour intendant, et je suis charmé qu'il vous revienne: il vous a déja vue plus d'une fois chez moi quand vous y êtes venue; vous en souvenez-vous?

MARTON.

Non, je n'en ai point d'idée.

M. REMY.

On ne prend pas garde à tout. Savez-vous ce qu'il me dit la premiere fois qu'il vous vit? Quelle est cette jolie fille-là? (*Marton sourit.*) Approchez, mon

neveu. Mademoiselle, votre pere et le sien s'aimoient beaucoup; pourquoi les enfans ne s'aimeroient-ils pas? En voilà un qui ne demande pas mieux; c'est un cœur qui se présente bien.

DORANTE, *embarrassé.*

Il n'y a rien là de difficile à croire.

M. REMY.

Voyez comme il vous regarde! vous ne feriez pas là une si mauvaise emplette.

MARTON.

J'en suis persuadée; monsieur prévient en sa faveur, et il faudra voir.

M. REMY.

Bon, bon! il faudra : je ne m'en irai point que cela ne soit vu.

MARTON, *riant.*

Je craindrois d'aller trop vîte.

DORANTE.

Vous importunez mademoiselle, monsieur.

MARTON, *riant.*

Je n'ai pourtant pas l'air si indocile.

M. REMY, *joyeux.*

Ah! je suis content; vous voilà d'accord. Oh! çà, mes enfans, (*il leur prend les mains à tous deux.*) je vous fiance en attendant mieux. Je ne saurois rester; je reviendrai tantôt. Je vous laisse le soin de présenter votre futur à madame. Adieu, ma niece. (*il sort.*)

MARTON, *riant.*

Adieu donc, mon oncle.

SCENE V.

DORANTE, MARTON.

MARTON.

En vérité, tout ceci a l'air d'un songe. Comme monsieur Remy expédie! Votre amour me paroît bien prompt; sera-t-il aussi durable?

DORANTE.

Autant l'un que l'autre, mademoiselle.

MARTON.

Il s'est trop hâté de partir. J'entends madame qui vient; et comme, grace aux arrangemens de monsieur Remy, vos intérêts sont presque les miens, ayez la bonté d'aller un moment sur la terrasse, afin que je la prévienne.

DORANTE.

Volontiers, mademoiselle.

MARTON, *en le voyant sortir.*

J'admire ce penchant dont on se prend tout d'un coup l'un pour l'autre.

SCENE VI.

ARAMINTE, MARTON.

ARAMINTE.

Marton, quel est donc cet homme qui vient de me saluer si gracieusement, et qui passe sur la terrasse? Est-ce vous à qui il en veut?

MARTON.

Non, madame, c'est à vous-même.

ARAMINTE, *d'un air assez vif.*

Eh bien! qu'on le fasse venir, pourquoi s'en va-t-il?

MARTON.

C'est qu'il a souhaité que je vous parlasse auparavant. C'est le neveu de monsieur Remy, celui qu'il vous a proposé pour homme d'affaires.

ARAMINTE.

Ah! c'est là lui? il a vraiment très bonne façon.

MARTON.

Il est généralement estimé, je le sais.

ARAMINTE.

Je n'ai pas de peine à le croire : il a tout l'air de le mériter. Mais, Marton, il a si bonne mine pour un intendant, que je me fais quelque scrupule de le prendre : n'en dira-t-on rien?

MARTON.

Et que voulez-vous qu'on dise? est-on obligé de n'avoir que des intendans mal faits?

ARAMINTE.

Tu as raison. Dis-lui qu'il revienne. Il n'étoit pas nécessaire de me préparer à le recevoir : dès que c'est monsieur Remy qui me le donne, c'en est assez, je le prends.

MARTON, *s'en allant.*

Vous ne sauriez mieux choisir. (*revenant.*) Etes-vous convenue du parti que vous lui faites? monsieur Remy m'a chargée de vous en parler.

ARAMINTE.

Cela est inutile; il n'y aura point de dispute là-dessus : dès que c'est un honnête homme, il aura lieu d'être content. Appelez-le.

MARTON.

On lui laissera ce petit appartement qui donne sur le jardin, n'est-ce pas?

ARAMINTE.

Oui; comme il voudra : qu'il vienne. (*Marton va dans la coulisse.*)

SCENE VII.

DORANTE, ARAMINTE, MARTON.

MARTON.

Monsieur Dorante, madame vous attend.

ARAMINTE.

Venez, monsieur; je suis obligée à monsieur Remy d'avoir songé à moi. Puisqu'il me donne son neveu, je ne doute pas que ce ne soit un présent qu'il me fasse. Un de mes amis me parla avant-hier d'un intendant qu'il doit m'envoyer aujourd'hui; je m'en tiens à vous.

DORANTE.

J'espere, madame, que mon zele justifiera la préférence dont vous m'honorez, et que je vous supplie de me conserver. Rien ne m'affligeroit tant à présent que de la perdre.

MARTON.

Madame n'a point deux paroles.

ARAMINTE.

Non, monsieur; c'est une affaire terminée, je renverrai tout. Vous êtes au fait des affaires apparemment; vous y avez travaillé?

DORANTE.

Oui, madame; mon pere étoit avocat, et je pourrois l'être moi-même.

ARAMINTE.

C'est-à-dire que vous êtes un homme de très bonne famille, et même au-dessus du parti que vous prenez?

DORANTE.

Je ne sens rien qui m'humilie dans le parti que je prends, madame; l'honneur de servir une dame comme vous n'est au-dessous de qui que ce soit, et je n'envierai la condition de personne.

ARAMINTE.

Mes façons ne vous feront point changer de sentiment. Vous trouverez ici tous les égards que vous méritez; et si dans la suite il y avoit occasion de vous rendre service, je ne la manquerai point.

MARTON.

Voilà madame; je la reconnois.

ARAMINTE.

Il est vrai; je suis toujours fâchée de voir d'honnêtes gens sans fortune, tandis qu'une infinité de gens de rien et sans merite en ont une éclatante; c'est une chose qui me blesse sur-tout dans les personnes de son âge; car vous n'avez que trente ans tout au plus?

DORANTE.

Pas tout-à-fait encore, madame.

ARAMINTE.

Ce qu'il y a de consolant pour vous, c'est que vous avez le temps de devenir heureux.

DORANTE.

Je commence à l'être aujourd'hui, madame.

ARAMINTE.

On vous montrera l'appartement que je vous destine : s'il ne vous convient pas, il y en a d'autres, et vous choisirez. Il faut aussi quelqu'un qui vous serve, et c'est à quoi je vais pourvoir. Qui lui donnerons-nous, Marton ?

MARTON.

Il n'y a qu'à prendre Lubin, madame. Je le vois à l'entrée de la salle, et je vais l'appeler. Lubin, parlez à madame.

SCENE VIII.

DORANTE, ARAMINTE, LUBIN, MARTON.

LUBIN.

Me voilà, madame.

ARAMINTE.

Lubin, vous êtes à présent à monsieur; vous le servirez : je vous donne à lui.

LUBIN.

Comment, madame, vous me donnez à lui ? est-ce que je ne serai plus à moi ? ma personne ne m'appartiendra donc plus ?

MARTON.

Quel benêt!

ARAMINTE.

J'entends qu'au lieu de me servir ce sera lui que tu serviras.

LUBIN, *pleurant.*

Je ne sais pas pourquoi madame me donne mon congé : je n'ai pas mérité ce traitement; je l'ai toujours servie à faire plaisir.

ARAMINTE.

Je ne te donne point ton congé; je te paierai pour être à monsieur.

LUBIN.

Je représente à madame que cela ne seroit pas juste; je ne donnerai pas ma peine d'un côté, pendant que l'argent me viendra d'un autre. Il faut que vous ayez mon service, puisque j'aurai vos gages; autrement je friponnerois, madame.

ARAMINTE.

Je désespere de lui faire entendre raison.

MARTON.

Tu es bien sot! quand je t'envoie quelque part, ou que je te dis . fais telle ou telle chose, n'obéis-tu pas?

LUBIN.

Toujours.

MARTON.

Eh bien! ce sera monsieur qui te le dira comme moi, et ce sera à la place de madame, et par son ordre.

LUBIN.

Ah ! c'est une autre affaire. C'est madame qui donnera ordre à monsieur de souffrir mon service que je lui prêterai par le commandement de madame.

MARTON.

Voilà ce que c'est.

LUBIN.

Vous voyez bien que cela méritoit explication.

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Voici votre marchande qui vous apporte des étoffes, madame.

ARAMINTE.

Je vais les voir ; et je reviendrai. Monsieur, j'ai à vous parler d'une affaire ; ne vous éloignez pas.

SCENE IX.

DORANTE, LUBIN, MARTON.

LUBIN.

Oh ! çà, monsieur, nous sommes donc l'un à l'autre, et vous avez le pas sur moi. Je serai le valet qui sert, et vous, le valet qui serez servi par ordre.

MARTON.

Ce faquin avec ses comparaisons ! Va-t'en.

LUBIN.

Un moment, avec votre permission. Monsieur, ne paierez-vous rien ? Vous a-t-on donné ordre d'être servi gratis ? (*Dorante rit.*)

MARTON.

Allons, laisse-nous, madame te paiera; n'est-ce pas assez?

LUBIN.

Pardi, monsieur, je ne vous coûterai donc guere? On ne sauroit avoir un valet à meilleur marché.

DORANTE.

Lubin a raison. Tiens, voilà d'avance ce que je te donne.

LUBIN.

Ah! voilà une action de maître. A votre aise le reste.

DORANTE.

Va boire à ma santé.

LUBIN, *s'en allant.*

Oh! s'il ne faut que boire afin qu'elle soit bonne, tant que je vivrai je vous la promets excellente. (*à part.*) Le gracieux camarade qui m'est venu là par hasard.

SCENE X.

DORANTE, MARTON, *et peu après* MADAME ARGANTE.

MARTON.

Vous avez lieu d'être satisfait de l'accueil de madame; elle paroît faire cas de vous, et tant mieux, nous n'y perdrons point. Mais voici madame Argante; je vous avertis que c'est sa mere, et je devine à-peu-près ce qui l'amene.

MADAME ARGANTE.

Eh bien! Marton, ma fille a un nouvel intendant que son procureur lui a donné, m'a-t-elle dit: j'en suis fâchée; cela n'est point obligeant pour monsieur le Comte qui lui en avoit retenu un : du moins devoit-elle attendre et les voir tous deux. D'où vient préférer celui-ci? Quelle espece d'homme est-ce?

MARTON.

C'est monsieur, madame.

MADAME ARGANTE.

Eh! c'est monsieur! je ne m'en serois pas doutée; il est bien jeune.

MARTON.

A trente ans, on est en âge d'être intendant de maison, madame.

MADAME ARGANTE.

C'est selon. Etes-vous arrêté, monsieur?

DORANTE.

Oui, madame.

MADAME ARGANTE.

Et de chez qui sortez-vous?

DORANTE.

De chez moi, madame; je n'ai encore été chez personne.

MADAME ARGANTE.

De chez vous! vous allez donc faire ici votre apprentissage?

MARTON.

Point du tout. Monsieur entend les affaires : il est fils d'un pere extrêmement habile.

MADAME ARGANTE, *bas, à Marton.*

Je n'ai pas grande opinion de cet homme-là. Est-ce là la figure d'un intendant? il n'en a non plus l'air...

MARTON.

L'air n'y fait rien : je vous réponds de lui ; c'est l'homme qu'il nous faut.

MADAME ARGANTE.

Pourvu que monsieur ne s'écarte pas des intentions que nous avons, il me sera indifférent que ce soit lui ou un autre.

DORANTE.

Peut-on savoir ces intentions, madame?

MADAME ARGANTE.

Connoissez-vous monsieur le comte Dorimont? C'est un homme d'un beau nom : ma fille et lui alloient avoir un procès ensemble au sujet d'une terre considérable ; il ne s'agissoit pas moins que de savoir à qui elle resteroit, et on a songé à les marier pour empêcher qu'ils ne plaiednt. Ma fille est veuve d'un homme qui étoit fort considéré dans le monde, et qui l'a laissée fort riche; mais madame la comtesse Dorimont auroit un rang si élevé, iroit de pair avec des personnes d'une si grande distinction, qu'il me tarde de voir ce mariage conclu ; et, je l'avoue, je serois charmée moi-même d'être la mere de madame la comtesse Dorimont, et de plus que cela, peut-être; car monsieur le comte Dorimont est en passe d'aller à tout.

DORANTE.

Les paroles sont-elles données de part et d'autre?

MADAME ARGANTE.

Pas tout-à-fait encore; mais à-peu-près : ma fille n'en est pas éloignée. Elle souhaiteroit seulement, dit-elle, d'être bien instruite de l'état de l'affaire, et savoir si elle n'a pas meilleur droit que monsieur le Comte, afin que si elle l'épouse il lui en ait plus d'obligation. Mais j'ai quelquefois peur que ce ne soit une défaite. Ma fille n'a qu'un défaut; c'est que je ne lui trouve pas assez d'élévation : le beau nom de Dorimont et le rang de comtesse ne la touchent pas assez; elle ne sent pas le désagrément qu'il y a de n'être qu'une bourgeoise. Elle s'endort dans cet état malgré le bien qu'elle a.

DORANTE, *doucement.*

Peut-être n'en sera-t-elle pas plus heureuse, si elle en sort.

MADAME ARGANTE, *vivement.*

Il ne s'agit pas de ce que vous en pensez : gardez votre petite réflexion roturiere, et servez-nous, si vous voulez être de nos amis.

MARTON.

C'est un petit trait de morale qui ne gâte rien à notre affaire.

MADAME ARGANTE.

Morale subalterne qui me déplaît.

DORANTE.

De quoi est-il question, madame?

MADAME ARGANTE.

De dire à ma fille, quand vous aurez vu ses papiers, que son droit est le moins bon; que si elle plaidoit, elle perdroit.

DORANTE.

Si effectivement son droit est le plus foible, je ne manquerai pas de l'en avertir, madame.

MADAME ARGANTE, *à part.*

Hum ! quel esprit borné ! (*à Dorante.*) Vous n'y êtes point; ce n'est pas là ce qu'on vous dit : on vous charge de lui parler ainsi, indépendamment de son droit, bien ou mal fondé.

DORANTE.

Mais, madame, il n'y auroit point de probité à la tromper.

MADAME ARGANTE.

De probité ! J'en manque donc, moi ? Quel raisonnement ! C'est moi qui suis sa mere, et qui vous ordonne de la tromper à son avantage, entendez-vous ? C'est moi, moi.

DORANTE.

Il y aura toujours de la mauvaise foi de ma part.

MADAME ARGANTE, *bas, à Marton.*

C'est un ignorant que cela, qu'il faut renvoyer. (*haut.*) Adieu, monsieur l'homme d'affaires, qui n'avez fait celles de personne. (*Elle sort.*)

SCENE XI.

DORANTE, MARTON.

DORANTE.

Cette mere-là ne ressemble guere à sa fille.

MARTON.

Oui, il y a quelque différence, et je suis fâchée de n'avoir pas eu le temps de vous prevenir sur son humeur brusque. Elle est extrêmement entêtée de ce mariage, comme vous voyez. Au surplus, que vous importe ce que vous direz à la fille, dès que la mere sera votre garant? Vous n'aurez rien à vous reprocher, ce me semble; ce ne sera pas là une tromperie.

DORANTE.

Eh! vous m'excuserez : ce sera toujours l'engager à prendre un parti qu'elle ne prendroit peut-être pas sans cela. Puisque l'on veut que j'aide à l'y déterminer, elle y résiste donc?

MARTON.

C'est par indolence.

DORANTE.

Croyez-moi, disons la vérité.

MARTON.

Oh! çà, il y a une petite raison à laquelle vous devez vous rendre; c'est que monsieur le Comte me fait présent de mille écus le jour de la signature du contrat; et cet argent-là, suivant le projet de mon-

sieur Remy, vous regarde aussi bien que moi, comme vous voyez.

DORANTE.

Tenez, mademoiselle Marton, vous êtes la plus aimable fille du monde; mais ce n'est que faute de réflexion que ces mille écus vous tentent.

MARTON.

Au contraire, c'est par réflexion qu'ils me tentent : plus j'y rêve, et plus je les trouve bons.

DORANTE.

Mais vous aimez votre maîtresse; et si elle n'étoit pas heureuse avec cet homme-là, ne vous reprocheriez-vous pas d'y avoir contribué pour une misérable somme?

MARTON.

Ma foi, vous avez beau dire : d'ailleurs, le Comte est un honnête homme, et je n'y entends point de finesse. Voilà madame qui revient; elle a à vous parler. Je me retire; méditez sur cette somme, vous la goûterez aussi bien que moi.

DORANTE, *à part.*

Je ne suis pas si fâché de la tromper.

SCENE XII.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE.

Vous avez donc vu ma mere?

DORANTE.

Oui, madame, il n'y a qu'un moment.

ARAMINTE.

Elle me l'a dit, et voudroit bien que j'en eusse pris un autre que vous.

DORANTE.

Il me l'a paru.

ARAMINTE.

Oui; mais ne vous embarrassez point; vous me convenez.

DORANTE.

Je n'ai point d'autre ambition.

ARAMINTE.

Parlons de ce que j'ai à vous dire; mais que ceci soit secret entre nous, je vous prie.

DORANTE.

Je me trahirois plutôt moi-même.

ARAMINTE.

Je n'hésite point non plus à vous donner ma confiance. Voici ce que c'est : on veut me marier avec monsieur le comte Dorimont, pour éviter un grand procès que nous aurions ensemble au sujet d'une terre que je possede.

DORANTE.

Je le sais, madame, et j'ai eu le malheur d'avoir déplu tout-à-l'heure là-dessus à madame Argante.

ARAMINTE.

Eh! d'où vient?

DORANTE.

C'est que si, dans votre procès, vous avez le bon droit de votre côté, on souhaite que je vous dise le

contraire, afin de vous engager plus vîte à ce mariage; et j'ai prié qu'on m'en dispensât.

ARAMINTE.

Que ma mere est frivole! Votre fidélité ne me surprend point, j'y comptois. Faites toujours de même, et ne vous choquez point de ce que ma mere vous a dit; je la désapprouve. A-t-elle tenu quelque discours désagréable?

DORANTE.

Il n'importe, madame; mon zele et mon attachement en augmentent : voilà tout.

ARAMINTE.

Et voilà aussi pourquoi je ne veux pas qu'on vous chagrine, et j'y mettrai bon ordre. Qu'est-ce que cela signifie? Je me fâcherai si cela continue. Comment donc? vous ne seriez pas en repos! on aura de mauvais procédés avec vous parce que vous en avez d'estimables! cela seroit plaisant!

DORANTE.

Madame, par toute la reconnoissance que je vous dois, n'y prenez point garde : je suis confus de vos bontés, et je suis trop heureux d'avoir été querellé.

ARAMINTE.

Je loue vos sentimens. Revenons à ce procès dont il est question : si je n'épouse point monsieur le Comte...

SCENE XIII.

DORANTE, ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Madame la Marquise se porte mieux, madame; (*il feint de voir Dorante avec surprise.*) et vous est fort obligée... fort obligée de votre attention. (*Dorante feint de détourner la tête pour se cacher de Dubois.*)

ARAMINTE.

Voilà qui est bien.

DUBOIS, *regardant toujours Dorante.*

Madame, on m'a chargé aussi de vous dire un mot qui presse.

ARAMINTE.

De quoi s'agit-il?

DUBOIS.

Il m'est recommandé de ne vous parler qu'en particulier.

ARAMINTE, *à Dorante.*

Je n'ai point achevé ce que je voulois vous dire; laissez-moi, je vous prie, un moment, et revenez.

SCENE XIV.

ARAMINTE, DUBOIS.

ARAMINTE.

Qu'est-ce que c'est donc que cet air étonné que

tu as marqué, ce me semble, en voyant Dorante? D'où vient cette attention à le regarder?

DUBOIS.

Ce n'est rien, sinon que je ne saurois plus avoir l'honneur de servir madame, et qu'il faut que je lui demande mon congé.

ARAMINTE, *surprise*.

Quoi! seulement pour avoir vu Dorante ici?

DUBOIS.

Savez-vous à qui vous avez affaire?

ARAMINTE.

Au neveu de monsieur Remy, mon procureur.

DUBOIS.

Eh! par quel tour d'adresse est-il connu de madame? Comment a-t-il fait pour arriver jusqu'ici?

ARAMINTE.

C'est monsieur Remy qui me l'a envoyé pour intendant.

DUBOIS.

Lui, votre intendant? Et c'est monsieur Remy qui vous l'envoie! Hélas! le bon-homme! il ne sait pas qui il vous donne; c'est un démon que ce garçon-là.

ARAMINTE.

Mais que signifient tes exclamations? Explique-toi : est-ce que tu le connois?

DUBOIS.

Si je le connois, madame, si je le connois! Ah! vraiment oui; et il me connoît bien aussi. N'avez-

vous pas vu comme il se détournoit de peur que je ne le visse?

ARAMINTE.

Il est vrai; et tu me surprends à mon tour. Seroit-il capable de quelque mauvaise action, que tu saches? Est-ce que ce n'est pas un honnête homme?

DUBOIS.

Lui! il n'y a point de plus brave homme dans toute la terre; il a peut-être plus d'honneur à lui tout seul que cinquante honnêtes gens ensemble. Oh! c'est une probité merveilleuse; il n'a peut-être pas son pareil.

ARAMINTE.

Eh! de quoi peut-il donc être question? D'où vient que tu m'alarmes? En vérité, je suis toute émue.

DUBOIS.

Son défaut, c'est là. (*il se touche le front.*) C'est à la tête que le mal le tient.

ARAMINTE.

A la tête?

DUBOIS.

Oui, il est timbré, mais timbré comme cent.

ARAMINTE.

Dorante! il m'a paru de très bon sens. Quelle preuve as-tu de sa folie?

DUBOIS.

Quelle preuve? Il y a six mois qu'il est tombé fou; il y a six mois qu'il extravague d'amour, qu'il en a la cervelle brûlée, qu'il en est comme un perdu;

je dois bien le savoir, car j'étois à lui, je le servois; et c'est ce qui m'a obligé de le quitter, et c'est ce qui me force de m'en aller encore. Otez cela, c'est un homme incomparable.

ARAMINTE.

Oh bien! il sera ce qu'il voudra; mais je ne le garderai pas : on a bien affaire d'un esprit renversé; et peut-être encore, je gage, pour quelque objet qui n'en vaut pas la peine; car les hommes ont des fantaisies...

DUBOIS.

Ah! vous m'excuserez; pour ce qui est de l'objet, il n'y a rien à dire. Malepeste! sa folie est de bon goût.

ARAMINTE.

N'importe, je veux le congédier. Est-ce que tu la connois cette personne?

DUBOIS.

J'ai l'honneur de la voir tous les jours; c'est vous, madame.

ARAMINTE.

Moi, dis-tu?

DUBOIS.

Il vous adore; il y a six mois qu'il n'en vit point, qu'il donneroit sa vie pour avoir le plaisir de vous contempler un instant. Vous avez dû voir qu'il a l'air enchanté quand il vous parle.

ARAMINTE.

Il y a bien en effet quelque petite chose qui m'a

paru extraordinaire. Eh! juste ciel! le pauvre garçon! De quoi s'avise-t-il?

DUBOIS.

Vous ne croiriez pas jusqu'où va sa démence; elle le ruine, elle lui coupe la gorge. Il est bien fait, d'une figure passable, bien élevé et de bonne famille; mais il n'est pas riche; et vous saurez qu'il n'a tenu qu'à lui d'épouser des femmes qui l'étoient, et de fort aimables, ma foi, qui offroient de lui faire sa fortune, et qui auroient mérité qu'on la leur fît à elles-mêmes: il y en a une qui n'en sauroit revenir, et qui le poursuit encore tous les jours; je le sais, car je l'ai rencontrée.

ARAMINTE, *avec négligence.*

Actuellement?

DUBOIS.

Oui, madame, actuellement, une grande brune, très piquante, et qu'il fuit. Il n'y a pas moyen, monsieur refuse tout. Je les tromperois, me disoit-il; je ne puis les aimer, mon cœur est parti. Ce qu'il disait quelquefois la larme à l'œil; car il sent bien son tort.

ARAMINTE.

Cela est fâcheux. Mais où m'a-t-il vue, avant que de venir chez moi, Dubois?

DUBOIS.

Hélas! madame, ce fut un jour que vous sortîtes de l'opéra, qu'il perdit la raison; c'étoit un vendredi, je m'en ressouviens; oui, un vendredi: il vous vit descendre l'escalier, à ce qu'il me raconta, et vous

suivit jusqu'à votre carrosse; il avoit demandé votre nom, et je le trouvai qui étoit comme extasié; il ne remuoit plus.

ARAMINTE.

Quelle aventure!

DUBOIS.

J'eus beau lui crier : Monsieur! point de nouvelles, il n'y avoit plus personne au logis. A la fin pourtant il revint à lui avec un air égaré; je le jetai dans une voiture, et nous retournâmes à la maison. J'espérois que cela se passeroit, car je l'aimois. C'est le meilleur maître! Point du tout, il n'y avoit plus de ressource : ce bon sens, cet esprit jovial, cette humeur charmante, vous aviez tout expédié : et, dès le lendemain, nous ne fîmes plus tous deux, lui, que rêver à vous, que vous aimer; moi, d'épier depuis le matin jusqu'au soir où vous alliez.

ARAMINTE.

Tu m'étonnes à un point!...

DUBOIS.

Je me fis même ami d'un de vos gens, qui n'y est plus; un garçon fort exact, et qui m'introduisoit, et à qui je payois bouteille. C'est à la comédie qu'on va, me disoit-il; et je courois faire mon rapport, sur lequel, dès quatre heures, mon homme étoit à la porte. C'est chez madame celle-ci, c'est chez madame celle-là; et sur cet avis nous allions toute la soirée habiter la rue, ne vous déplaise, pour voir madame entrer et sortir, lui dans un fiacre, et moi derriere, tous deux morfondus et gelés; car c'étoit dans l'hiver :

lui, ne s'en souciant guere; moi, jurant par-ci, par-là, pour me soulager.

ARAMINTE.

Est-il possible?

DUBOIS.

Oui, madame. A la fin, ce train de vie m'ennuya : ma santé s'altéroit, la sienne aussi. Je lui fis accroire que vous étiez à la campagne : il le crut, et j'eus quelque repos; mais n'alla-t-il pas deux jours après vous rencontrer aux Tuileries, où il avoit été s'attrister de votre absence. Au retour il étoit furieux, il voulut me battre, tout bon qu'il est; moi, je ne le voulus point, et je le quittai. Mon bonheur ensuite m'a mis chez madame, où, à force de se démener, je le trouve parvenu à votre intendance, ce qu'il ne troqueroit pas contre la place d'un empereur.

ARAMINTE.

Y a-t-il rien de si particulier? Je suis si lasse d'avoir des gens qui me trompent que je me réjouissois de l'avoir, parce qu'il a de la probité; ce n'est pas que je sois fâchée, car je suis bien au-dessus de cela.

DUBOIS.

Il y aura de la bonté à le renvoyer. Plus il voit madame, plus il s'acheve.

ARAMINTE.

Vraiment, je le renverrai bien; mais ce n'est pas là ce qui le guérira. D'ailleurs je ne sais que dire à monsieur Remy qui me l'a recommandé, et ceci m'em-

barrasse. Je ne vois pas trop comment m'en défaire honnêtement.

DUBOIS.

Oui; mais vous en ferez un incurable, madame.

ARAMINTE, *vivement.*

Oh! tant pis pour lui. Je suis dans des circonstances où je ne saurois me passer d'un intendant; et puis il n'y a pas tant de risque que tu le crois: au contraire, s'il y avoit quelque chose qui pût ramener cet homme, c'est l'habitude de me voir plus qu'il n'a fait; ce seroit même un service à lui rendre.

DUBOIS.

Oui; c'est un remede bien innocent. Premièrement, il ne vous dira mot; jamais vous n'entendrez parler de son amour.

ARAMINTE.

En es-tu bien sûr?

DUBOIS.

Oh! il ne faut pas en avoir peur; il mourroit plutôt. Il a un respect, une adoration, une humilité pour vous, qui n'est pas concevable. Est-ce que vous croyez qu'il songe à être aimé? Nullement. Il dit que dans l'univers il n'y a personne qui le mérite; il ne veut que vous voir, vous considérer, regarder vos yeux, vos graces, votre belle taille; et puis c'est tout: il me l'a dit mille fois.

ARAMINTE.

Voilà qui est bien digne de compassion! Allons, je patienterai quelques jours en attendant que j'en aie

un autre. Au surplus ne crains rien, je suis contente de toi; je récompenserai ton zele, et je ne veux pas que tu me quittes; entends-tu, Dubois?

DUBOIS.

Madame, je vous suis dévoué pour la vie.

ARAMINTE.

J'aurai soin de toi; sur-tout qu'il ne sache pas que je suis instruite; garde un profond secret; et que tout le monde, jusqu'à Marton, ignore ce que tu m'as dit; ce sont de ces choses qui ne doivent jamais percer.

DUBOIS.

Je n'en ai jamais parlé qu'à madame.

ARAMINTE.

Le voici qui revient; va-t'en.

SCENE XV.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE, *d'abord seule.*

La vérité est que voici une confidence dont je me serois bien passée moi-même.

DORANTE.

Madame, je me rends à vos ordres.

ARAMINTE.

Oui, monsieur. De quoi vous parlois-je? Je l'ai oublié.

DORANTE.

D'un procès avec monsieur le comte Dorimont.

ARAMINTE.

Je me remets; je vous disois qu'on veut nous marier.

DORANTE.

Oui, madame, et vous alliez, je crois, ajouter que vous n'étiez pas portée à ce mariage.

ARAMINTE.

Il est vrai. J'avois envie de vous charger d'examiner l'affaire, afin de savoir si je ne risquerois rien à plaider; mais je crois devoir vous dispenser de ce travail : je ne suis pas sûre de pouvoir vous garder.

DORANTE.

Ah! madame, vous avez eu la bonté de me rassurer là-dessus.

ARAMINTE.

Oui ; mais je ne faisois pas réflexion que j'ai promis à monsieur le Comte de prendre un intendant de sa main ; vous voyez bien qu'il ne seroit pas honnête de lui manquer de parole ; et du moins faut-il que je parle à celui qu'il m'amenera.

DORANTE.

Je ne suis pas heureux ; rien ne me réussit, et j'aurai la douleur d'être renvoyé.

ARAMINTE.

Je ne dis pas cela ; il n'y a rien de résolu là-dessus.

DORANTE.

Ne me laissez point dans l'incertitude où je suis, madame.

ARAMINTE.

Eh ! mais, oui ; je tâcherai que vous restiez ; je tâcherai.

DORANTE.

Vous m'ordonnez donc de vous rendre compte de l'affaire en question ?

ARAMINTE.

Attendons : si j'allois épouser le Comte, vous auriez pris une peine inutile.

DORANTE.

Je croyois avoir entendu dire à madame qu'elle n'avoit point de penchant pour lui.

ARAMINTE.

Pas encore.

DORANTE.

Et d'ailleurs, votre situation est si tranquille et si douce.

ARAMINTE, *à part.*

Je n'ai pas le courage de l'affliger... (*haut.*) Eh bien ! oui-dà, examinez toujours, examinez. J'ai des papiers dans mon cabinet, je vais les chercher. Vous viendrez les prendre, et je vous les donnerai. (*en s'en allant.*) Je n'oserois presque le regarder.

SCENE XVI.

DORANTE, DUBOIS, *d'un air mystérieux.*

DUBOIS.

Marton vous cherche pour vous montrer l'appar-

tement qu'on vous destine : Lubin est allé boire ; j'ai dit que j'allois vous avertir. Comment vous traite-t-on?

DORANTE.

Qu'elle est aimable ! Je suis enchanté. De quelle façon a-t-elle pris ce que tu lui as dit ?

DUBOIS, *fuyant.*

Elle opine tout doucement à vous garder par compassion ; elle espere vous guérir par l'habitude de la voir.

DORANTE, *charmé.*

Sincèrement?

DUBOIS.

Elle n'en réchappera point : c'est autant de pris. Je m'en retourne.

DORANTE.

Reste, au contraire : je crois que voici Marton. Dis-lui que madame m'attend pour me remettre des papiers, et que j'irai la trouver dès que je les aurai.

DUBOIS.

Partez ; aussi bien ai-je un petit avis à donner à Marton. Il est bon de jeter dans tous les esprits les soupçons dont nous avons besoin.

SCENE XVII.

DUBOIS, MARTON.

MARTON.

Où est donc Dorante? il me semble l'avoir vu avec toi.

DUBOIS, *brusquement.*

Il dit que madame l'attend pour des papiers, il reviendra ensuite. Au reste, qu'est-il nécessaire qu'il voie cet appartement? S'il n'en vouloit pas, il seroit bien délicat : pardi! je lui conseillerois...

MARTON.

Ce ne sont pas là tes affaires : je suis les ordres de madame.

DUBOIS.

Madame est bonne et sage; mais prenez garde : ne trouvez-vous pas que ce petit galant-là fait les yeux doux?

MARTON.

Il les fait comme il les a.

DUBOIS.

Je me trompe fort, si je n'ai pas vu la mine de ce freluquet considérer, je ne sais où, celle de madame.

MARTON.

Eh bien! est-ce qu'on te fâche quand on la trouve belle?

DUBOIS.

Non : mais je me figure quelquefois qu'il n'est venu ici que pour la voir de plus près.

MARTON, *riant.*

Ah, ah ! quelle idée ! Va, tu n'y entends rien, tu t'y connois mal.

DUBOIS, *riant.*

Ah, ah ! je suis donc bien sot ?

MARTON, *riant, en s'en allant.*

Ah, ah ! l'original avec ses observations !

DUBOIS, *seul.*

Allez, allez, prenez toujours. J'aurai soin de vous les faire trouver meilleures. Allons faire jouer toutes nos batteries.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARAMINTE, DORANTE.

DORANTE.

Non, madame, vous ne risquez rien, vous pouvez plaider en toute sûreté. J'ai même consulté plusieurs personnes, l'affaire est excellente; et si vous n'avez que le motif dont vous parlez pour épouser monsieur le Comte, rien ne vous oblige à ce mariage.

ARAMINTE.

Je l'affligerai beaucoup, et j'aurai de la peine à m'y résoudre.

DORANTE.

Il ne seroit pas juste de vous sacrifier à la crainte de l'affliger.

ARAMINTE.

Mais avez-vous bien examiné? Vous me disiez tantôt que mon état étoit doux et tranquille; n'aimeriez-vous pas mieux que j'y restasse? N'êtes-vous pas un peu trop prévenu contre le mariage et par conséquent contre monsieur le Comte?

DORANTE.

Madame, j'aime mieux vos intérêts que les siens, et que ceux de qui que ce soit au monde.

ARAMINTE.

Je ne saurois y trouver à redire; en tout cas, si je l'épouse, et qu'il veuille en mettre un autre ici à votre place, vous n'y perdrez point; je vous promets de vous en trouver une meilleure.

DORANTE, *tristement.*

Non, madame; si j'ai le malheur de perdre celle-ci, je ne serai plus à personne; et apparemment que je la perdrai; je m'y attends.

ARAMINTE.

Je crois pourtant que je plaiderai : nous verrons.

DORANTE.

J'avois encore une petite chose à vous dire, madame. Je viens d'apprendre que le concierge d'une de vos terres est mort : on pourroit y mettre un de vos gens; et j'ai songé à Dubois, que je remplacerai ici par un domestique dont je réponds.

ARAMINTE.

Non; envoyez plutôt votre homme au château, et laissez-moi Dubois : c'est un garçon de confiance qui me sert bien, et que je veux garder. A propos, il m'a dit, ce me semble, qu'il avoit été à vous quelque temps?

DORANTE, *d'un air embarrassé.*

Il est vrai, madame; il est fidele, mais peu exact. Rarement au reste ces gens-là parlent-ils bien de

ceux qu'ils ont servis. Ne me nuiroit-il point dans votre esprit?

ARAMINTE, *négligemment.*

Celui-ci dit beaucoup de bien de vous, et voilà tout. Que me veut monsieur Remy?

SCENE II.

ARAMINTE, DORANTE, M. REMY.

M. REMY.

Madame, je suis votre très humble serviteur. Je viens vous remercier de la bonté que vous avez eue de prendre mon neveu à ma recommandation.

ARAMINTE.

Je n'ai pas hésité, comme vous l'avez vu.

M. REMY.

Je vous rends mille graces. Ne m'aviez-vous pas dit qu'on vous en offroit un autre?

ARAMINTE.

Oui, monsieur.

M. REMY.

Tant mieux; car je viens vous demander celui-ci pour une affaire d'importance.

DORANTE, *d'un air de refus.*

Et d'où vient, monsieur?

M. REMY.

Patience.

ARAMINTE.

Mais, monsieur Remy, ceci est un peu vif; vous

prenez assez mal votre temps, et j'ai refusé l'autre personne.

DORANTE.

Pour moi, je ne sortirai jamais de chez madame qu'elle ne me congédie.

M. REMY, *brusquement.*

Vous ne savez ce que vous dites. Il faut pourtant sortir; vous allez voir. Tenez, madame, jugez-en vous-même; voici de quoi il est question : c'est une dame de trente-cinq ans, qu'on dit jolie femme, estimable, et de quelque distinction; qui ne déclare pas son nom; qui dit que j'ai été son procureur; qui a quinze mille livres de rente pour le moins, ce qu'elle prouvera; qui a vu monsieur chez moi, qui lui a parlé, qui sait qu'il n'a pas de bien, et qui offre de l'épouser sans délai; et la personne qui est venue chez moi de sa part doit revenir tantôt pour savoir la réponse, et vous mener tout de suite chez elle. Cela est-il net? Y a-t-il à se consulter là-dessus? Dans deux heures il faut être au logis. Ai-je tort, madame?

ARAMINTE, *froidement.*

C'est à lui de répondre.

M. REMY.

Eh bien! A quoi pense-t-il donc? Viendrez-vous?

DORANTE.

Non, monsieur; je ne suis pas dans cette disposition-là.

M. REMY.

Hum! Quoi? entendez-vous ce que je vous dis, qu'elle a quinze mille livres de rente, entendez-vous?

DORANTE.

Oui, monsieur ; mais en eût-elle vingt fois davantage, je ne l'épouserois pas ; nous ne serions heureux ni l'un ni l'autre : j'ai le cœur pris, j'aime ailleurs.

M. REMY.

J'ai le cœur pris! voilà qui est fâcheux ! Ah! ah ! le cœur est admirable! Je n'aurois jamais deviné la beauté des scrupules de ce cœur-là, qui veut qu'on reste intendant de la maison d'autrui, pendant qu'on peut l'être de la sienne. Est-ce là votre dernier mot, berger fidele ?

DORANTE.

Je ne saurois changer de sentiment, monsieur.

M. REMY.

O le sot cœur, mon neveu! vous êtes un imbécille, un insensé ; et je tiens celle que vous aimez pour une guenon, si elle n'est pas de mon sentiment. N'est-il pas vrai, madame, et ne le trouvez-vous pas extravagant ?

ARAMINTE, *doucement.*

Ne le querellez point. Il paroît avoir tort, j'en conviens.

M. REMY, *vivement.*

Comment, madame! il pourroit...

ARAMINTE.

Dans sa façon de penser je l'excuse. Voyez pourtant, Dorante : tâchez de vaincre votre penchant, si vous le pouvez; je sais bien que cela est difficile.

DORANTE.

Il n'y a pas moyen, madame; mon amour m'est plus cher que ma vie.

M. REMY, *d'un air étonné.*

Ceux qui aiment les beaux sentimens doivent être contens; en voilà un des plus curieux qui se fasse. Vous trouvez donc cela raisonnable, madame?

ARAMINTE.

Je vous laisse; parlez-lui vous-même. (*à part.*) Il me touche tant qu'il faut que je m'en aille. (*elle sort.*)

DORANTE, *à part.*

Il ne croit pas si bien me servir.

SCENE III.

M. REMY, DORANTE, MARTON.

M. REMY.

Dorante, sais-tu bien qu'il n'y a point de fou aux petites-maisons de ta force? (*Marton arrive.*) Venez, mademoiselle Marton.

MARTON.

Je viens d'apprendre que vous étiez ici.

M. REMY.

Dites-nous un peu votre sentiment: que pensez-vous de quelqu'un qui n'a point de bien, et qui refuse d'épouser une honnête et fort jolie femme, avec quinze mille livres de rente bien venant?

MARTON.

Votre question est bien aisée à décider; ce quelqu'un rêve.

M. REMY, *montrant Dorante.*

Voilà le rêveur; et pour excuse il allegue son cœur

que vous avez pris : mais comme apparemment il n'a pas encore emporté le vôtre, et que je vous crois encore à-peu-près dans tout votre bon sens, vu le peu de temps qu'il y a que vous le connoissez, je vous prie de m'aider à le rendre plus sage. Assurément vous êtes fort jolie, mais vous ne le disputerez point à un pareil établissement; il n'y a point de beaux yeux qui vaillent ce prix-là.

MARTON.

Quoi! monsieur Remy, c'est de Dorante dont vous parlez? c'est pour se garder à moi qu'il refuse d'être riche?

M. REMY.

Tout juste, et vous êtes trop généreuse pour le souffrir.

MARTON.

Vous vous trompez, monsieur; je l'aime trop moi-même pour l'en empêcher, et je suis enchantée. Ah! Dorante, que je vous estime! Je n'aurois pas cru que vous m'aimassiez tant.

M. REMY.

Courage! je ne fais que vous le montrer, et vous en êtes déja coiffée! Pardi! le cœur d'une femme est bien étonnant, le feu y prend bien vîte.

MARTON.

Eh! monsieur, faut-il tant de bien pour être heureux? madame, qui a de la bonté pour moi, suppléera en partie par sa générosité à ce qu'il me sacrifie. Que je vous ai d'obligation, Dorante!

DORANTE.

Oh! non, mademoiselle, aucune : vous n'avez point de gré à me savoir de ce que je fais; je me livre à mes sentimens, et ne regarde que moi là-dedans; vous ne me devez rien; je ne pense pas à votre reconnoissance.

MARTON.

Vous me charmez : que de délicatesse! Il n'y a encore rien de si tendre que ce que vous me dites.

M. REMY.

Par ma foi! je ne m'y connois donc guere, car je le trouve bien plat. (*à Marton.*) Adieu, la belle enfant : je ne vous aurois, ma foi, pas évaluée ce qu'il vous achete. Serviteur, idiot : garde ta tendresse, et moi ma succession. (*il sort.*)

MARTON.

Il est en colere, mais nous l'apaiserons.

DORANTE.

Je l'espere. Quelqu'un vient.

MARTON.

C'est le Comte, celui dont je vous ai parlé, et qui doit épouser madame.

DORANTE.

Je vous laisse donc : il pourroit me parler de son procès; vous savez ce que je vous ai dit là-dessus, et il est inutile que je le voie.

SCENE IV.

LE COMTE, MARTON.

LE COMTE.

Bonjour, Marton.

MARTON.

Vous voilà donc revenu, monsieur ?

LE COMTE.

Oui. On m'a dit qu'Araminte se promenoit dans le jardin, et je viens d'apprendre de sa mere une chose qui me chagrine. Je lui avois retenu un intendant qui devoit aujourd'hui entrer chez elle, et cependant elle en a pris un autre qui ne plaît point à la mere, et dont nous n'avons rien à espérer.

MARTON.

Nous n'en devons rien craindre non plus, monsieur. Allez, ne vous inquiétez point; c'est un galant homme : et si la mere n'en est pas contente, c'est un peu de sa faute; elle a débuté tantôt par le brusquer d'une maniere si outrée, l'a traité si mal, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ne l'ait point gagné. Imaginez-vous qu'elle l'a querellé de ce qu'il étoit bien fait.

LE COMTE.

Ne seroit-ce point lui que je viens de voir sortir d'avec vous?

MARTON.

Lui-même.

LE COMTE.

Il a bonne mine en effet, et n'a pas trop l'air de ce qu'il est.

MARTON.

Pardonnez-moi, monsieur; car il est honnête homme.

LE COMTE.

N'y auroit-il point moyen de raccommoder cela? Araminte ne me hait pas, je pense; mais elle est lente à se déterminer : et, pour achever de la résoudre, il ne s'agiroit plus que de lui dire que le sujet de notre discussion est douteux pour elle. Elle ne voudra point soutenir l'embarras d'un procès. Parlons à cet intendant; s'il ne faut que de l'argent pour le mettre dans nos intérêts, je ne l'épargnerai pas.

MARTON.

Oh! non; ce n'est point un homme à mener par là; c'est le garçon de France le plus désintéressé.

LE COMTE.

Tant pis! Ces gens-là ne sont bons à rien.

MARTON.

Laissez-moi faire.

SCENE V.

LE COMTE, LUBIN, MARTON.

LUBIN.

Mademoiselle, voilà un homme qui en demande un autre : savez-vous qui c'est?

MARTON, *brusquement.*

Et qui est cet autre? A quel homme en veut-il?

LUBIN.

Ma foi, je n'en sais rien; c'est de quoi je m'informe à vous.

MARTON.

Fais-le entrer.

LUBIN.

Hé! le garçon! venez ici dire votre affaire.

SCENE VI.

LE COMTE, MARTON, LUBIN, LE GARÇON.

MARTON.

Qui cherchez-vous?

LE GARÇON.

Mademoiselle, je cherche un certain monsieur à qui j'ai à rendre un portrait avec une boîte qu'il nous a fait faire : il nous a dit qu'on ne la remît qu'à lui-même, et qu'il viendroit la prendre; mais, comme mon pere est obligé de partir demain pour un petit voyage, il m'a envoyé pour la lui rendre, et on m'a dit que je saurois de ses nouvelles ici. Je le connois de vue, mais je ne sais pas son nom.

MARTON.

N'est-ce pas vous, monsieur le Comte?

LE COMTE.

Non, sûrement.

LE GARÇON.

Je n'ai point affaire à monsieur, mademoiselle, c'est une autre personne.

MARTON.

Et chez qui vous a-t-on dit que vous le trouveriez?

LE GARÇON.

Chez un procureur qui s'appelle monsieur Remy.

LE COMTE.

Ah! n'est-ce pas le procureur de madame? Montrez-nous la boîte.

LE GARÇON.

Monsieur, cela m'est défendu; je n'ai ordre de la donner qu'à celui à qui elle est : le portrait de la dame est dedans.

LE COMTE.

Le portrait d'une dame! Qu'est-ce que cela signifie? Seroit-ce celui d'Araminte? Je vais tout-à-l'heure savoir ce qu'il en est.

SCENE VII.

MARTON, LE GARÇON.

MARTON.

Vous avez mal fait de parler de ce portrait devant lui. Je sais qui vous cherchez; c'est le neveu de monsieur Remy, de chez qui vous venez.

LE GARÇON.

Je le crois aussi, mademoiselle.

MARTON.

Un grand homme, qui s'appelle monsieur Dorante ?

LE GARÇON.

Il me semble que c'est son nom.

MARTON.

Il me l'a dit; je suis dans sa confidence. Avez-vous remarqué le portrait ?

LE GARÇON.

Non; je n'ai pas pris garde à qui il ressemble.

MARTON.

Eh bien ! c'est de moi qu'il s'agit. Monsieur Dorante n'est pas ici, et ne reviendra pas sitôt : vous n'avez qu'à me remettre la boîte; vous le pouvez en toute sûreté; vous lui ferez même plaisir. Vous voyez que je suis au fait.

LE GARÇON.

C'est ce qui me paroît. La voilà, mademoiselle. Ayez donc, je vous prie, le soin de la lui rendre quand il sera revenu.

MARTON.

Oh ! je n'y manquerai pas.

LE GARÇON.

Il y a encore une bagatelle qu'il doit dessus; mais je tâcherai de repasser tantôt ; et, s'il n'y étoit pas, vous auriez la bonté d'achever de payer.

MARTON.

Sans difficulté. Allez. (*à part.*) Voici Dorante. (*au Garçon.*) Retirez-vous vîte.

SCENE VIII.

DORANTE, MARTON.

MARTON, *d'abord seule.*

Ce ne peut être que mon portrait. Le charmant homme! Monsieur Remy a raison de dire qu'il y avoit quelque temps qu'il me connoissoit.

DORANTE.

Mademoiselle, n'avez-vous pas vu ici quelqu'un qui vient d'arriver? Lubin croit que c'est moi qu'il demande.

MARTON, *le regardant avec tendresse.*

Que vous êtes aimable, Dorante! Je serois bien injuste de ne vous pas aimer. Allez, soyez en repos, l'ouvrier est venu, je lui ai parlé, j'ai la boîte, je la tiens.

DORANTE.

J'ignore...

MARTON.

Point de mystere : je la tiens, vous dis-je, et je ne m'en fâche pas. Je vous la rendrai quand je l'aurai vue. Retirez-vous : voici madame avec sa mere et le Comte; c'est peut-être de cela qu'ils s'entretiennent. Laissez-moi les calmer là-dessus, et ne les attendez pas.

DORANTE, *en s'en allant, et riant.*

Tout a réussi; elle prend le change à merveille.

SCENE IX.

ARAMINTE, LE COMTE, MADAME ARGANTE, MARTON.

ARAMINTE.

Marton, qu'est-ce que c'est qu'un portrait dont monsieur le Comte me parle, qu'on vient d'apporter ici à quelqu'un qu'on ne nomme pas, et qu'on soupçonne être le mien? Instruisez-moi de cette histoire-là.

MARTON, *d'un air rêveur.*

Ce n'est rien, madame; je vous dirai ce que c'est: je l'ai démêlé après que monsieur le Comte a été parti; il n'a que faire de s'alarmer. Il n'y a rien là qui vous intéresse.

LE COMTE.

Comment le savez-vous, mademoiselle? Vous n'avez point vu le portrait.

MARTON.

N'importe, c'est tout comme si je l'avois vu. Je sais qui il regarde; n'en soyez point en peine.

LE COMTE.

Ce qu'il y a de certain, c'est un portrait de femme, et c'est ici qu'on vient chercher la personne qui l'a fait faire, à qui on doit le rendre; et ce n'est pas moi.

MARTON.

D'accord. Mais quand je vous dis que madame n'y est pour rien, ni vous non plus...

ARAMINTE.

Eh bien! si vous êtes instruite, dites-nous donc de quoi il est question; car je veux le savoir. On a des idées qui ne me plaisent point. Parlez.

MADAME ARGANTE.

Oui, ceci a un air de mystere qui est désagréable. Il ne faut pourtant pas vous fâcher, ma fille : monsieur le Comte vous aime, et un peu de jalousie, même injuste, ne messied pas à un amant.

LE COMTE.

Je ne suis jaloux que de l'inconnu qui ose se donner le plaisir d'avoir le portrait de madame.

ARAMINTE, *vivement.*

Comme il vous plaira, monsieur; mais j'ai entendu ce que vous vouliez dire, et je crains un peu ce caractere d'esprit-là. Eh bien, Marton?

MARTON.

Eh bien! madame, voilà bien du bruit! c'est mon portrait.

LE COMTE.

Votre portrait?

MARTON.

Oui, le mien : eh! pourquoi non, s'il vous plaît? il ne faut pas tant se récrier.

MADAME ARGANTE.

Je suis assez comme monsieur le Comte; la chose me paroît singuliere.

MARTON.

Ma foi, madame, sans vanité, on en peint tous les jours, et des plus huppées, qui ne me valent pas.

ARAMINTE.

Et qui est-ce qui a fait cette dépense-là pour vous?

MARTON.

Un très aimable homme, qui m'aime, qui a de la délicatesse et des sentimens, et qui me recherche; et, puisqu'il faut vous le nommer, c'est Dorante.

ARAMINTE.

Mon intendant?

MARTON.

Lui-même.

MADAME ARGANTE.

Le fat! avec ses sentimens.

ARAMINTE, *brusquement.*

Eh! vous nous trompez; depuis qu'il est ici a-t-il eu le temps de vous faire peindre?

MARTON.

Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il me connoît.

ARAMINTE, *vivement.*

Donnez donc.

MARTON.

Je n'ai pas encore ouvert la boîte, mais c'est moi que vous y allez voir. (*Araminte l'ouvre, tous regardent.*)

LE COMTE.

Eh! je m'en doutois bien; c'est madame.

MARTON.

Madame?... Il est vrai, et me voilà bien loin de mon compte. (*à part.*) Dubois avoit raison tantôt.

ARAMINTE, *à part.*

Et moi, je vois clair. (*à Marton.*) Par quel hasard avez-vous cru que c'étoit vous?

MARTON.

Ma foi, madame, toute autre que moi s'y seroit trompée. Monsieur Remy me dit que son neveu m'aime, qu'il veut nous marier ensemble; Dorante est présent, et ne dit point non; il refuse devant moi un très riche parti; l'oncle s'en prend à moi, me dit que j'en suis cause. Ensuite vient un homme qui apporte ce portrait, qui vient chercher ici celui à qui il appartient; je l'interroge; à tout ce qu'il répond je reconnois Dorante; c'est un petit portrait de femme; Dorante m'aime jusqu'à refuser sa fortune pour moi: je conclus donc que c'est moi qu'il a fait peindre. Ai-je eu tort? J'ai pourtant mal conclu. J'y renonce; tant d'honneur ne m'appartient point. Je crois voir toute l'étendue de ma méprise; et je me tais.

ARAMINTE.

Ah! ce n'est pas là une chose bien difficile à deviner. Vous faites le fâché, l'étonné, monsieur le Comte: il y a eu quelque mal-entendu dans les mesures que vous avez prises; mais vous ne m'abusez point; c'est à vous qu'on apportoit le portrait. Un homme dont on ne sait pas le nom, qu'on vient chercher ici, c'est vous, monsieur, c'est vous.

MARTON, *d'un air sérieux.*

Je ne crois pas.

MADAME ARGANTE.

Oui, oui, c'est monsieur: à quoi bon vous en défendre? dans les termes où vous en êtes avec ma

fille, ce n'est pas là un si grand crime; allons, convenez-en.

LE COMTE, *froidement.*

Non, madame, ce n'est point moi, sur mon honneur : je ne connois pas ce monsieur Remy; comment auroit-on dit chez lui qu'on auroit de mes nouvelles ici? cela ne se peut pas.

MADAME ARGANTE, *d'un air pensif.*

Je ne faisois pas attention à cette circonstance.

ARAMINTE.

Bon! qu'est-ce que c'est qu'une circonstance de plus ou de moins? Je n'en rabats rien. Quoi qu'il en soit, je le garde; personne ne l'aura. Mais quel bruit entendons-nous? Voyez ce que c'est, Marton.

SCENE X.

ARAMINTE, LE COMTE, MADAME ARGANTE, MARTON, DUBOIS, LUBIN.

LUBIN, *en entrant, à Dubois.*

Tu es un plaisant magot!

MARTON.

A qui en avez-vous donc, vous autres?

DUBOIS.

Si je disois un mot, ton maître sortiroit bien vîte.

LUBIN.

Toi? nous nous soucions de toi et de toute ta race de canaille, comme de cela.

DUBOIS.

Comme je te bâtonnerois, sans le respect de madame!

LUBIN.

Arrive, arrive : la voilà, madame.

ARAMINTE.

Quel sujet avez-vous donc de quereller ? De quoi s'agit-il ?

MADAME ARGANTE.

Approchez, Dubois. Apprenez-nous ce que c'est que ce mot que vous diriez contre Dorante; il seroit bon de savoir ce que c'est.

LUBIN.

Prononce donc ce mot.

ARAMINTE.

Tais-toi, laisse-le parler.

DUBOIS.

Il y a une heure qu'il me dit mille invectives, madame.

LUBIN.

Je soutiens les intérêts de mon maître, je tire des gages pour cela, et je ne souffrirai pas qu'un ostrogot menace mon maître d'un mot; j'en demande justice à madame.

MADAME ARGANTE.

Mais, encore une fois, sachons ce que veut dire Dubois par ce mot : c'est le plus pressé.

LUBIN.

Je lui défie d'en dire seulement une lettre.

DUBOIS.

C'est par pure colere que j'ai fait cette menace, madame; et voici la cause de la dispute. En arrangeant l'appartement de monsieur Dorante, j'y ai vu par hasard un tableau où madame est peinte, et j'ai cru qu'il falloit l'ôter, qu'il n'avoit que faire là, qu'il n'étoit pas décent qu'il y restât; de sorte que j'ai été pour le détacher : ce butor est venu pour m'empêcher, et peu s'en est fallu que nous ne nous soyons battus.

LUBIN.

Sans doute : de quoi t'avises-tu d'ôter ce tableau qui est tout-à fait gracieux, que mon maître considéroit il n'y avoit qu'un moment avec toute la satisfaction possible? Car je l'avois vu qu'il l'avoit contemplé de tout son cœur; et il prend fantaisie à ce brutal de le priver d'une peinture qui réjouit cet honnête homme. Voyez la malice! Ote-lui quelque autre meuble, s'il en a de trop; mais laisse-lui cette piece, animal.

DUBOIS.

Et moi, je te dis qu'on ne la laissera point; que je la détacherai moi-même, que tu en auras le démenti, et que madame le voudra ainsi.

ARAMINTE.

Eh! que m'importe? Il étoit bien nécessaire de faire ce bruit-là pour un vieux tableau qu'on a mis là par hasard, et qui y est resté. Laissez-nous. Cela vaut-il la peine qu'on en parle?

MADAME ARGANTE, *d'un ton aigre.*

Vous m'excuserez, ma fille; ce n'est point là sa place, et il n'y a qu'à l'ôter; votre intendant se passera bien de ses contemplations.

ARAMINTE, *souriant.*

Oh! vous avez raison : je ne pense pas qu'il les regrette. (*à Lubin et à Dubois.*) Retirez-vous tous deux.

SCENE XI.

ARAMINTE, LE COMTE, MADAME ARGANTE, MARTON.

LE COMTE, *d'un ton railleur.*

Ce qui est de sûr, c'est que cet homme d'affaires-là est de bon goût.

ARAMINTE, *ironiquement.*

Oui, la réflexion est juste! Effectivement, il est fort extraordinaire qu'il ait jeté les yeux sur ce tableau.

MADAME ARGANTE.

Cet homme-là ne m'a jamais plu un instant, ma fille; vous le savez, j'ai le coup d'œil assez bon, et je ne l'aime pas. Croyez-moi, vous avez entendu la menace que Dubois a faite en parlant de lui : j'y reviens encore; il faut qu'il ait quelque chose à en dire. Interrogez-le; sachons ce que c'est : je suis persuadée que ce petit monsieur-là ne vous convient point; nous le voyons tous, il n'y a que vous qui n'y prenez pas garde.

MARTON, *négligemment.*

Pour moi, je n'en suis pas contente.

ARAMINTE, *riant ironiquement.*

Qu'est-ce donc que vous voyez et que je ne vois point? Je manque de pénétration : j'avoue que je m'y perds. Je ne vois pas le sujet de me défaire d'un homme qui m'est donné de bonne main, qui est un homme de quelque chose, qui me sert bien, et que trop bien peut-être; voilà ce qui n'échappe pas à ma pénétration, par exemple.

MADAME ARGANTE.

Que vous êtes aveugle!

ARAMINTE.

Pas tant; chacun a ses lumieres. Je consens au reste d'écouter Dubois; le conseil est bon, et je l'approuve. Allez, Marton; allez-lui dire que je veux lui parler. S'il me donne des motifs raisonnables de renvoyer cet intendant assez hardi pour regarder un tableau, il ne restera pas long-temps chez moi; sans quoi on aura la bonté de trouver bon que je le garde en attendant qu'il me déplaise à moi.

MADAME ARGANTE, *vivement.*

Eh bien! il vous déplaira; je ne vous en dis pas davantage en attendant de plus fortes preuves.

LE COMTE.

Quant à moi, madame, j'avoue que j'ai craint qu'il ne me servît mal auprès de vous, qu'il ne vous inspirât l'envie de plaider; et j'ai souhaité par pure tendresse qu'il vous en détournât. Il aura pourtant beau faire, je déclare que je renonce à tout procès avec

vous, que je ne veux pour arbitre de notre discussion que vous et vos gens d'affaires, et que j'aime mieux perdre tout que de rien disputer.

MADAME ARGANTE, *d'un ton décisif.*

Mais où seroit la dispute? Le mariage termineroit tout, et le vôtre est comme arrêté.

LE COMTE.

Je garde le silence sur Dorante; je reviendrai simplement voir ce que vous pensez de lui; et si vous le congédiez, comme je le présume, il ne tiendra qu'à vous de prendre celui que je vous offrois, et que je retiendrai encore quelque temps.

MADAME ARGANTE.

Je ferai comme monsieur, je ne vous parlerai plus de rien non plus; vous m'accuseriez de vision, et votre entêtement finira sans notre secours. Je compte beaucoup sur Dubois que voici, et avec lequel nous vous laissons.

SCENE XII.

ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

On m'a dit que vous vouliez me parler, madame.

ARAMINTE, *vivement.*

Viens ici: tu es bien imprudent, Dubois, bien indiscret; moi qui ai si bonne opinion de toi, tu n'as guere d'attention pour ce que je te dis. Je t'avois

recommandé de te taire sur le chapitre de Dorante; tu en sais les conséquences ridicules, et tu me l'avois promis : pourquoi donc avoir prise sur ce misérable tableau avec un sot qui fait un vacarme épouvantable, et qui vient ici tenir des discours tout propres à donner des idées que je serois au désespoir qu'on eût?

DUBOIS.

Ma foi, madame, j'ai cru la chose sans conséquence, et je n'ai agi d'ailleurs que par un mouvement de respect et de zele.

ARAMINTE.

Eh! laisse là ton zele, ce n'est pas là celui que je veux, ni celui qu'il me faut; c'est ton silence dont j'ai besoin pour me tirer de l'embarras où je suis, et où tu m'as jetée toi-même; car sans toi je ne saurois pas que cet homme-là m'aime, et je n'aurois que faire d'y regarder de si près.

DUBOIS.

J'ai bien senti que j'avois tort.

ARAMINTE.

Passe encore pour la dispute; mais pourquoi s'écrier : Si je disois un mot? Y a-t-il rien de plus mal à toi?

DUBOIS.

C'est encore une suite de ce zele mal entendu.

ARAMINTE.

Eh bien! tais-toi donc, tais-toi; je voudrois pouvoir te faire oublier ce que tu m'as dis.

DUBOIS.

Oh! je suis bien corrigé.

ARAMINTE.

C'est ton étourderie qui me force actuellement de te parler, sous prétexte de t'interroger sur ce que tu sais de lui. Ma mere et monsieur le Comte s'attendent que tu vas m'en apprendre des choses étonnantes : quel rapport leur ferai-je à présent ?

DUBOIS.

Ah! il n'y a rien de plus facile à raccommoder : ce rapport sera que des gens qui le connoissent m'ont dit que c'étoit un homme incapable de l'emploi qu'il a chez vous; quoiqu'il soit fort habile, au moins; ce n'est pas cela qui lui manque.

ARAMINTE.

A la bonne heure; mais il y aura un inconvénient. S'il en est incapable, on me dira de le renvoyer, et il n'est pas encore temps. J'y ai pensé depuis; la prudence ne le veut pas, et je suis obligée de prendre des biais, et d'aller tout doucement avec cette passion si excessive que tu dis qu'il a, et qui éclateroit peut-être dans sa douleur. Me fierois-je à un désespéré? Ce n'est plus le besoin que j'ai de lui qui me retient, c'est moi que je ménage. (*elle radoucit le ton.*) A moins que ce qu'a dit Marton ne soit vrai, auquel cas je n'aurois plus rien à craindre. Elle prétend qu'il l'avoit déja vue chez monsieur Remy, et que le procureur a dit même devant lui qu'il l'aimoit depuis long-temps, et qu'il falloit qu'ils se mariassent : je le voudrois.

DUBOIS.

Bagatelle! Dorante n'a vu Marton ni de près ni de loin; c'est le procureur qui a débité cette fable-là à Marton, dans le dessein de les marier ensemble; et moi, je n'ai pas osé l'en dédire, m'a dit Dorante; parce que j'aurois indisposé contre moi cette fille, qui a du crédit auprès de sa maîtresse, et qui a cru ensuite que c'étoit pour elle que je refusois les quinze mille livres de rente qu'on m'offroit.

ARAMINTE, *négligemment.*

Il t'a donc tout conté?

DUBOIS.

Oui, il n'y a qu'un moment, dans le jardin, où il a voulu presque se jeter à mes genoux pour me conjurer de lui garder le secret sur sa passion, et d'oublier l'emportement qu'il eut avec moi quand je le quittai. Je lui ai dit que je me tairois, mais que je ne prétendois pas rester dans la maison avec lui, et qu'il falloit qu'il sortît; ce qui l'a jeté dans des gémissemens, dans des pleurs, dans le plus triste état du monde.

ARAMINTE.

Eh! tant pis; ne le tourmente point : tu vois bien que j'ai raison de dire qu'il faut aller doucement avec cet esprit-là; tu le vois bien. J'augurois beaucoup de ce mariage avec Marton; je croyois qu'il m'oublieroit, et point du tout, il n'est question de rien.

DUBOIS, *comme s'en allant.*

Pure fable! Madame a-t-elle encore quelque chose à me dire?

ARAMINTE.

Attends : comment faire? Si lorsqu'il me parle, il me mettoit en droit de me plaindre de lui; mais il ne lui échappe rien; je ne sais de son amour que ce que tu m'en dis, et je ne suis pas assez fondée pour le renvoyer : il est vrai qu'il me fâcheroit s'il parloit; mais il seroit à propos qu'il me fâchât..

DUBOIS.

Vraiment oui; monsieur Dorante n'est point digne de madame. S'il étoit dans une plus grande fortune, comme il n'y a rien à dire à ce qu'il est né, ce seroit une autre affaire; mais il n'est riche qu'en mérite, et ce n'est pas assez.

ARAMINTE, *d'un ton comme triste.*

Vraiment non, voilà les usages; je ne sais pas comment je le traiterai; je n'en sais rien, je verrai.

DUBOIS.

Eh bien! madame a un si beau prétexte... Ce portrait que Marton a cru être le sien, à ce qu'elle m'a dit.

ARAMINTE.

Eh! non, je ne saurois l'en accuser; c'est le Comte qui l'a fait faire.

DUBOIS.

Point du tout : c'est de Dorante, je le sais de lui-même, et il y travailloit encore il n'y a que deux mois, lorsque je le quittai.

ARAMINTE.

Va-t'en, il y a long-temps que je te parle. Si on me demande ce que tu m'as appris de lui, je dirai ce dont

nous sommes convenus. Le voici, j'ai envie de lui tendre un piege.

DUBOIS.

Oui, madame, il se déclarera peut-être; et tout de suite je lui dirois : Sortez.

ARAMINTE.

Laisse-nous.

DUBOIS, *sortant, et passant auprès de Dorante.*

Il m'est impossible de l'instruire; mais qu'il se découvre ou non, les choses ne peuvent aller que bien.

SCENE XIII.

DORANTE, ARAMINTE.

DORANTE.

Je viens, madame, vous demander votre protection; je suis dans le chagrin et dans l'inquiétude : j'ai tout quitté pour avoir l'honneur d'être à vous, je vous suis plus attaché que je ne puis le dire; on ne sauroit vous servir avec plus de fidélité ni de désintéressement; et cependant je ne suis pas sûr de rester. Tout le monde ici m'en veut, me persécute, et conspire pour me faire sortir. J'en suis consterné; je tremble que vous ne cédiez à leur inimitié pour moi, et j'en serois dans la derniere affliction.

ARAMINTE, *d'un ton doux.*

Tranquillisez-vous; vous ne dépendez point de ceux qui vous en veulent; ils ne vous ont encore fait

aucun tort dans mon esprit, et tous leurs petits complots n'aboutiront à rien ; je suis la maîtresse.

DORANTE, *d'un air inquiet.*

Je n'ai que votre appui, madame.

ARAMINTE.

Il ne vous manquera pas; mais je vous conseille une chose; ne leur paroissez pas si alarmé, vous leur feriez douter de votre capacité, et il leur sembleroit que vous m'auriez beaucoup d'obligation de ce que je vous garde.

DORANTE.

Ils ne se tromperoient pas, madame; c'est une bonté qui me pénetre de reconnoissance.

ARAMINTE.

A la bonne heure; mais il n'est pas nécessaire qu'ils le croient. Je vous sais bon gré de votre attachement et de votre fidélité; mais dissimulez-en une partie, c'est peut-être ce qui les indispose contre vous. Vous leur avez refusé de m'en faire accroire sur le chapitre du procès : conformez-vous à ce qu'ils exigent ; regagnez-les par-là, je vous le permets : l'évènement leur persuadera que vous les avez bien servis; car toute réflexion faite, je suis déterminée à épouser le Comte.

DORANTE, *d'un ton ému.*

Déterminée, madame?

ARAMINTE.

Oui, tout-à-fait résolue; le Comte croira que vous y avez contribué; je le lui dirai même, et je vous garantis que vous resterez ici; je vous le promets. (*à part.*) Il change de couleur.

DORANTE.

Quelle différence pour moi, madame!

ARAMINTE, *d'un air délibéré.*

Il n'y en aura aucune, ne vous embarrassez pas, et écrivez le billet que je vais vous dicter. Il y a tout ce qu'il faut sur cette table.

DORANTE.

Eh! pour qui, madame?

ARAMINTE.

Pour le Comte, qui est sorti d'ici extrêmement inquiet, et que je vais surprendre bien agréablement par le petit mot que vous allez lui écrire en mon nom. (*Dorante reste rêveur, et par distraction ne va point à la table.*) Eh bien! vous n'allez pas à la table? A quoi rêvez-vous?

DORANTE, *toujours distrait.*

Oui, madame.

ARAMINTE, *à part, pendant qu'il se place.*

Il ne sait ce qu'il fait; voyons si cela continuera.

DORANTE, *cherche du papier.*

Ah! Dubois m'a trompé!

ARAMINTE, *poursuit.*

Etes-vous prêt à écrire?

DORANTE.

Madame, je ne trouve point de papier.

ARAMINTE, *allant elle-même.*

Vous n'en trouvez point? en voilà devant vous.

DORANTE.

Il est vrai.

ARAMINTE.

Ecrivez. « Hâtez-vous de venir, monsieur, votre « mariage est sûr... » Avez-vous écrit ?

DORANTE.

Comment, madame ?

ARAMINTE.

Vous ne m'écoutez donc pas ? « Votre mariage est « sûr ; madame veut que je vous l'écrive, et vous at- « tend pour vous le dire. » (*à part.*) Il souffre, mais il ne dit mot ; est-ce qu'il ne parlera pas ? « N'attribuez « point cette résolution à la crainte que madame « pourroit avoir des suites d'un procès douteux. »

DORANTE, *vivement.*

Je vous ai assuré que vous le gagneriez, madame : douteux ? il ne l'est point.

ARAMINTE.

N'importe, achevez. « Non, monsieur, je suis « chargé de sa part de vous assurer que la seule justice « qu'elle rend à votre mérite la détermine. »

DORANTE.

Ciel ! je suis perdu. Mais, madame, vous n'aviez aucune inclination pour lui.

ARAMINTE.

Achevez, vous dis-je. « Qu'elle rend à votre mé- « rite la détermine... » Je crois que la main vous tremble ! vous paroissez changé ! Qu'est-ce que cela signifie ? Vous trouvez-vous mal ?

DORANTE.

Je ne me trouve pas bien, madame.

ARAMINTE.

Quoi! si subitement! cela est singulier. Pliez la lettre et mettez : « A monsieur le Comte Dorimont. » Vous direz à Dubois qu'il la lui porte. (*à part.*) Le cœur me bat! (*à Dorante.*) Voilà qui est écrit tout de travers : cette adresse-là n'est presque pas lisible. (*à part.*) Il n'y a pas encore là de quoi le convaincre.

DORANTE, *à part.*

Ne seroit-ce point aussi pour m'éprouver? Dubois ne m'a averti de rien.

SCENE XIV.

DORANTE, ARAMINTE, MARTON.

MARTON.

Je suis bien aise, madame, de trouver monsieur ici; il vous confirmera tout de suite ce que j'ai à vous dire. Vous avez offert en différentes occasions de me marier, madame; et jusqu'ici je ne me suis point trouvée disposée à profiter de vos bontés. Aujourd'hui monsieur me recherche; il vient même de refuser un parti infiniment plus riche, et le tout pour moi; du moins me l'a-t-il laissé croire, et il est à propos qu'il s'explique : mais comme je ne veux dépendre que de vous, c'est de vous aussi, madame, qu'il faut qu'il m'obtienne : ainsi, monsieur, vous n'avez qu'à parler à madame. Si elle m'accorde à vous, vous n'aurez point de peine à m'obtenir de moi-même.

SCENE XV.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE, *à part, avec émotion.*

Cette folle! (*haut.*) Je suis charmée de ce qu'elle vient de m'apprendre. Vous avez fait là un très bon choix : c'est une fille aimable et d'un excellent caractere.

DORANTE, *d'un air abattu.*

Hélas! madame, je ne songe point à elle.

ARAMINTE.

Vous ne songez point à elle! Elle dit que vous l'aimez; que vous l'aviez vue avant que de venir ici.

DORANTE, *tristement.*

C'est une erreur où monsieur Remy l'a jetée sans me consulter; et je n'ai point osé dire le contraire, dans la crainte de m'en faire une ennemie auprès de vous. Il en est de même de ce riche parti qu'elle croit que je refuse à cause d'elle; et je n'ai nulle part à tout cela. Je suis hors d'état de donner mon cœur à personne : je l'ai perdu pour jamais, et la plus brillante de toutes les fortunes ne me tenteroit pas.

ARAMINTE.

Vous avez tort : il falloit désabuser Marton.

DORANTE.

Elle vous auroit peut-être empêchée de me recevoir, et mon indifférence lui en dit assez.

ARAMINTE.

Mais dans la situation où vous êtes, quel intérêt

aviez-vous d'entrer dans ma maison, et de la préférer à une autre?

DORANTE.

Je trouve plus de douceur à être chez vous, madame.

ARAMINTE.

Il y a quelque chose d'incompréhensible dans tout ceci. Voyez-vous souvent la personne que vous aimez?

DORANTE, *toujours abattu.*

Pas souvent à mon gré, madame; et je la verrois à tout instant que je ne croirois pas la voir assez.

ARAMINTE, *à part.*

Il a des expressions d'une tendresse! (*haut.*) Est-elle fille? a-t-elle été mariée?

DORANTE.

Madame, elle est veuve.

ARAMINTE.

Et ne devez-vous pas l'épouser? Elle vous aime, sans doute?

DORANTE.

Hélas! madame, elle ne sait pas seulement que je l'adore. Excusez l'emportement du terme dont je me sers; je ne saurois presque parler d'elle qu'avec transport.

ARAMINTE.

Je ne vous interroge que par étonnement. Elle ignore que vous l'aimez, dites-vous? et vous lui sacrifiez votre fortune? Voilà de l'incroyable. Comment, avec tant d'amour, avez-vous pu vous taire?

On essaie de se faire aimer, ce me semble; cela est naturel et pardonnable.

DORANTE.

Me préserve le ciel d'oser concevoir la plus légere espérance! Etre aimé, moi! Non, madame. Son état est bien au-dessus du mien. Mon respect me condamne au silence; et je mourrai du moins sans avoir eu le malheur de lui déplaire.

ARAMINTE.

Je n'imagine point de femme qui mérite d'inspirer une passion si étonnante; je n'en imagine point. Elle est donc au-dessus de toute comparaison?

DORANTE.

Dispensez-moi de la louer, madame; je m'égarerois en la peignant. On ne connoît rien de si beau ni de si aimable qu'elle; et jamais elle ne me parle ou ne me regarde, que mon amour n'en augmente.

ARAMINTE, *baisse les yeux, et continue.*

Mais votre conduite blesse la raison. Que prétendez-vous avec cet amour pour une personne qui ne saura jamais que vous l'aimez? Cela est bien bizarre. Que prétendez-vous?

DORANTE.

Le plaisir de la voir quelquefois, et d'être avec elle, est tout ce que je me propose.

ARAMINTE.

Avec elle? Oubliez-vous que vous êtes ici?

DORANTE.

Je veux dire avec son portrait, quand je ne la vois point.

ARAMINTE.

Son portrait! Est-ce que vous l'avez fait faire?

DORANTE.

Non, madame; mais j'ai, par amusement, appris à peindre, et je l'ai peinte moi-même. Je me serois privé de son portrait si je n'avois pu l'avoir que par le secours d'un autre.

ARAMINTE, *à part.*

Il faut le pousser à bout. (*haut.*) Montrez-moi ce portrait.

DORANTE.

Daignez m'en dispenser, madame; quoique mon amour soit sans espérance, je n'en dois pas moins un secret inviolable à l'objet aimé.

ARAMINTE.

Il m'en est tombé un par hasard entre les mains: on l'a trouvé ici. (*montrant la boîte.*) Voyez si ce ne seroit point celui dont il s'agit.

DORANTE.

Cela ne se peut pas.

ARAMINTE, *ouvrant la boîte.*

Il est vrai que la chose seroit assez extraordinaire: examinez.

DORANTE.

Ah! madame, songez que j'aurois perdu mille fois la vie avant que d'avouer ce que le hasard vous découvre. Comment pourrai-je expier?... (*il se jette à ses genoux.*)

ARAMINTE.

Dorante, je ne me fâcherai point. Votre égare-

ment me fait pitié : revenez-en, je vous le pardonne.

MARTON, *paroît et s'enfuit.*

Ah ! (*Dorante se leve vîte.*)

ARAMINTE.

Ah ciel ! c'est Marton ! Elle vous a vu ?

DORANTE, *déconcerté.*

Non, madame, non ; je ne crois pas : elle n'est point entrée.

ARAMINTE.

Elle vous a vu, vous dis-je ; laissez-moi : allez-vous-en ; vous m'êtes insupportable. Rendez-moi ma lettre. (*quand il est parti.*) Voilà pourtant ce que c'est que de l'avoir gardé !

SCENE XVI.

ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Dorante s'est-il déclaré, madame ? Est-il nécessaire que je lui parle ?

ARAMINTE.

Non, il ne m'a rien dit. Je n'ai rien vu d'approchant à ce que tu m'as conté ; et qu'il n'en soit plus question : ne t'en mêle plus. (*elle sort.*)

DUBOIS.

Voici l'affaire dans sa crise.

SCENE XVII.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE.

Ah! Dubois.

DUBOIS.

Retirez-vous.

DORANTE.

Je ne sais qu'augurer de la conversation que je viens d'avoir avec elle.

DUBOIS.

A quoi songez-vous? elle n'est qu'à deux pas: voulez-vous tout perdre?

DORANTE.

Il faut que tu m'éclaircisses...

DUBOIS.

Allez dans le jardin.

DORANTE.

D'un doute...

DUBOIS.

Dans le jardin, vous dis-je; je vais m'y rendre.

DORANTE.

Mais...

DUBOIS.

Je ne vous écoute plus.

DORANTE.

Je crains plus que jamais.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Non, vous dis-je ; ne perdons point de temps. La lettre est-elle prête ?

DORANTE, *la lui montrant.*

Oui, la voilà, et j'ai mis dessus, Rue du Figuier.

DUBOIS.

Vous êtes bien assuré que Lubin ne sait pas ce quartier-là ?

DORANTE.

Il m'a dit que non.

DUBOIS.

Lui avez-vous bien recommandé de s'adresser à Marton ou à moi pour savoir ce que c'est ?

DORANTE.

Sans doute, et je lui recommanderai encore.

DUBOIS.

Allez donc la lui donner : je me charge du reste auprès de Marton que je vais trouver.

DORANTE.

Je t'avoue que j'hésite un peu. N'allons-nous pas trop vîte avec Araminte? Dans l'agitation des mouvemens où elle est, veux-tu encore lui donner l'embarras de voir subitement éclater l'aventure?

DUBOIS.

Oh! oui : point de quartier. Il faut l'achever pendant qu'elle est étourdie. Elle ne sait plus ce qu'elle fait. Ne voyez-vous pas bien qu'elle triche avec moi, qu'elle me fait accroire que vous ne lui avez rien dit? Ah! je lui apprendrai à vouloir me souffler mon emploi de confident pour vous aimer en fraude.

DORANTE.

Que j'ai souffert dans ce dernier entretien! Puisque tu savois qu'elle vouloit me faire déclarer, que ne m'en avertissois-tu par quelques signes?

DUBOIS.

Cela auroit été joli, ma foi! Elle ne s'en seroit point aperçue, n'est-ce pas? Et d'ailleurs, votre douleur n'en a paru que plus vraie. Vous repentez-vous de l'effet qu'elle a produit? Monsieur a souffert! Parbleu! il me semble que cette aventure-ci mérite un peu d'inquiétude.

DORANTE.

Sais-tu bien ce qui arrivera? Qu'elle prendra son parti, et qu'elle me renverra tout d'un coup.

DUBOIS.

Je lui en défie; il est trop tard : l'heure du courage est passée. Il faut qu'elle nous épouse.

DORANTE.

Prends-y garde : tu vois que sa mere la fatigue.

DUBOIS.

Je serois bien fâché qu'elle la laissât en repos.

DORANTE.

Elle est confuse de ce que Marton m'a surpris à ses genoux.

DUBOIS.

Ah ! vraiment des confusions! elle n'y est pas. Elle va en essuyer bien d'autres! C'est moi qui, voyant le train que prenoit la conversation, ai fait venir Marton une seconde fois.

DORANTE.

Araminte pourtant m'a dit que je lui étois insupportable.

DUBOIS.

Elle a raison. Voulez-vous qu'elle soit de bonne humeur avec un homme qu'il faut qu'elle aime en dépit d'elle? Cela est-il agréable? Vous vous emparez de son bien, de son cœur; et cette femme ne criera pas! Allez vîte; plus de raisonnement : laissez-vous conduire.

DORANTE.

Songe que je l'aime, et que, si notre précipitation réussit mal, tu me désesperes.

DUBOIS.

Ah! oui, je sais bien que vous l'aimez: c'est à cause de cela que je ne vous écoute pas. Etes-vous en état de juger de rien ? Allons, allons, vous vous moquez. Laissez faire un homme de sang froid. Partez,

d'autant plus que voici Marton qui vient à propos, et que je vais tâcher d'amuser, en attendant que vous envoyiez Lubin.

SCENE II.

DUBOIS, MARTON.

MARTON, *d'un air triste.*

Je te cherchois.

DUBOIS.

Qu'y a-t-il pour votre service, mademoiselle?

MARTON.

Tu me l'avois bien dit, Dubois.

DUBOIS.

Quoi donc? Je ne me souviens plus de ce que c'est.

MARTON.

Que cet intendant osoit lever les yeux sur madame.

DUBOIS.

Ah! oui; vous parlez de ce regard que je lui vis jeter sur elle? Oh! jamais je ne l'ai oublié. Cette œillade-là ne valoit rien. Il y avoit quelque chose dedans qui n'étoit pas dans l'ordre.

MARTON.

Oh! çà, Dubois, il s'agit de faire sortir cet homme-ci.

DUBOIS.

Pardi! tant qu'on voudra: je ne m'y épargne pas. J'ai déja dit à madame qu'on m'avoit assuré qu'il n'entendoit pas les affaires.

MARTON.

Mais est-ce là tout ce que tu sais de lui ? C'est de la part de madame Argante et de monsieur le Comte que je te parle ; et nous avons peur que tu n'aies pas tout dit à madame, ou qu'elle ne cache ce que c'est. Ne nous déguise rien, tu n'en seras pas fâché.

DUBOIS.

Ma foi ! je ne sais que son insuffisance, dont j'ai instruit madame.

MARTON.

Ne dissimule point.

DUBOIS.

Moi, un dissimulé ! Moi, garder un secret ! Vous avez bien trouvé votre homme. En fait de discrétion, je mériterois d'être femme. Je vous demande pardon de la comparaison ; mais c'est pour vous mettre l'esprit en repos.

MARTON.

Il est certain qu'il aime madame.

DUBOIS.

Il n'en faut point douter : je lui en ai même dit ma pensée à elle.

MARTON.

Et qu'a-t-elle répondu ?

DUBOIS.

Que j'étois un sot. Elle est si prévenue...

MARTON.

Prévenue à un point que je n'oserois le dire, Dubois.

DUBOIS.

Oh ! le diable n'y perd rien, ni moi non plus; car je vous entends.

MARTON.

Tu as la mine d'en savoir plus que moi là-dessus.

DUBOIS.

Oh ! point du tout, je vous jure. Mais à propos, il vient tout-à-l'heure d'appeler Lubin pour lui donner une lettre : si nous pouvions la saisir, peut-être en saurions-nous davantage.

MARTON.

Une lettre ! oui-dà : ne négligeons rien. Je vais de ce pas parler à Lubin, s'il n'est pas encore parti.

DUBOIS.

Vous n'irez pas loin : je crois qu'il vient.

SCENE III.

DUBOIS, MARTON, LUBIN.

LUBIN, *voyant Dubois.*

Ah ! te voilà donc, mal-bâti?

DUBOIS.

Tenez, n'est-ce pas là une belle figure, pour se moquer de la mienne?

MARTON.

Que veux-tu, Lubin ?

LUBIN.

Ne sauriez-vous pas où demeure la rue du Figuier, mademoiselle ?

MARTON.

Oui.

LUBIN.

C'est que mon camarade, que je sers, m'a dit de porter cette lettre à quelqu'un qui est dans cette rue; et, comme je ne la sais pas, il m'a dit que je m'en informasse à vous ou à cet animal-là; mais cet animal-là ne mérite pas que je lui parle, sinon pour l'injurier : j'aimerois mieux que le diable eût emporté toutes les rues que d'en savoir une par le moyen d'un malotru comme lui.

DUBOIS, *bas, à Marton.*

Prenez la lettre. (*haut.*) Non, non, mademoiselle, ne lui enseignez rien; qu'il galope.

LUBIN.

Veux-tu te taire?

MARTON, *négligemment.*

Ne l'interrompez donc point, Dubois. Eh bien! veux-tu me donner ta lettre? Je vais envoyer dans ce quartier-là, et on la rendra à son adresse.

LUBIN.

Ah! voilà qui est bien agréable! Vous êtes une fille de bonne amitié, mademoiselle.

DUBOIS, *s'en allant.*

Vous êtes bien bonne d'épargner de la peine à ce fainéant-là.

LUBIN.

Ce mal-honnête! Va, va trouver le tableau pour voir comme il se moque de toi.

MARTON.

Ne lui réponds rien : donne ta lettre.

LUBIN.

Tenez, mademoiselle, vous me rendrez un service qui me fait grand bien : quand il y aura à trotter pour votre serviable personne, n'ayez point d'autre postillon que moi.

MARTON.

Elle sera rendue exactement.

LUBIN.

Oui, je vous recommande l'exactitude, à cause de monsieur Dorante, qui mérite toutes sortes de fidélités.

MARTON, *à part.*

L'indigne!

LUBIN, *s'en allant.*

Je suis votre serviteur éternel.

MARTON.

Adieu.

LUBIN, *revenant.*

Si vous le rencontrez ne lui dites point qu'un autre galope à ma place.

SCENE IV.

MADAME ARGANTE, LE COMTE, MARTON.

MARTON, *d'abord seule.*

Ne disons mot que je n'aie vu ce que ceci contient.

MADAME ARGANTE.

Eh bien ! Marton, qu'avez-vous appris de Dubois ?

MARTON.

Rien que ce que vous saviez déja, madame ; et ce n'est pas assez.

MADAME ARGANTE.

Dubois est un coquin qui nous trompe.

LE COMTE.

Il est vrai que sa menace paroissoit signifier quelque chose de plus.

MADAME ARGANTE.

Quoi qu'il en soit, j'attends monsieur Remy que j'ai envoyé chercher; et s'il ne nous défait pas de cet homme-là, ma fille saura qu'il ose l'aimer : je l'ai résolu. Nous en avons les présomptions les plus fortes; et, ne fût-ce que par bienséance, il faudra bien qu'elle le chasse. D'un autre côté j'ai fait venir l'intendant que monsieur le Comte lui proposoit : il est ici, et je le lui présenterai sur-le-champ.

MARTON.

Je doute que vous réussissiez si nous n'apprenons rien de nouveau: mais je tiens peut-être son congé, moi qui vous parle... Voici monsieur Remy : je n'ai pas le temps de vous en dire davantage, et je vais m'éclaircir. (*Elle veut sortir.*)

SCENE V.

M. REMY, MADAME ARGANTE, LE COMTE, MARTON.

M. REMY, *à Marton qui se retire.*

Bonjour, ma niece, puisqu'enfin il faut que vous la soyez. Savez-vous ce qu'on me veut ici?

MARTON, *brusquement.*

Passez, monsieur, et cherchez votre niece ailleurs : je n'aime point les mauvais plaisans. (*elle sort.*)

M. REMY.

Voilà une petite fille bien incivile! (*à madame Argante.*) On m'a dit de votre part de venir ici, madame : de quoi est-il donc question?

MADAME ARGANTE, *d'un ton revêche.*

Ah! c'est donc vous, monsieur le procureur?

M. REMY.

Oui, madame; je vous garantis que c'est moi-même.

MADAME ARGANTE.

Et de quoi vous êtes-vous avisé, je vous prie, de nous embarrasser d'un intendant de votre façon?

M. REMY.

Et par quel hasard madame y trouve-t-elle à redire?

MADAME ARGANTE.

C'est que nous nous serions bien passés du présent que vous nous avez fait.

M. REMY.

Ma foi! madame, s'il n'est pas à votre goût, vous êtes bien difficile.

MADAME ARGANTE.

C'est votre neveu, dit-on?

M. REMY.

Oui, madame.

MADAME ARGANTE.

Eh bien! tout votre neveu qu'il est, vous nous ferez un grand plaisir de le retirer.

M. REMY.

Ce n'est pas à vous que je l'ai donné.

MADAME ARGANTE.

Non; mais c'est à nous qu'il déplaît, à moi et à monsieur le Comte que voilà, et qui doit épouser ma fille.

M. REMY, *élevant la voix.*

Celui-ci est nouveau! Mais, madame, dès qu'il n'est pas à vous, il me semble qu'il n'est pas essentiel qu'il vous plaise. On n'a pas mis dans le marché qu'il vous plairoit, personne n'a songé à cela; et pourvu qu'il convienne à madame Araminte, tout doit être content. Tant pis pour qui ne l'est pas. Qu'est-ce que cela signifie?

MADAME ARGANTE.

Mais vous avez le ton bien rauque, monsieur Remy.

M. REMY.

Ma foi! vos complimens ne sont point propres à l'adoucir, madame Argante.

LE COMTE.

Doucement, monsieur le procureur, doucement : il me paroît que vous avez tort.

M. REMY.

Comme vous voudrez, monsieur le Comte, comme vous voudrez; mais cela ne vous regarde pas. Vous savez bien que je n'ai pas l'honneur de vous connoître, et nous n'avons que faire ensemble, pas la moindre chose.

LE COMTE.

Que vous me connoissiez ou non, il n'est pas si peu essentiel que vous le dites que votre neveu plaise à madame : elle n'est pas une étrangere dans la maison.

M. REMY.

Parfaitement étrangere pour cette affaire-ci, monsieur; on ne peut pas plus étrangere : au surplus, Dorante est un homme d'honneur, connu pour tel, dont j'ai répondu, dont je répondrai toujours, et dont madame parle ici d'une maniere choquante.

MADAME ARGANTE.

Votre Dorante est un impertinent.

M. REMY.

Bagatelle! ce mot-là ne signifie rien dans votre bouche.

MADAME ARGANTE.

Dans ma bouche! A qui parle donc ce petit praticien, monsieur le Comte? Est-ce que vous ne lui imposerez pas silence?

M. REMY.

Comment donc! m'imposer silence! à moi, procureur! Savez-vous bien qu'il y a cinquante ans que je parle, madame Argante?

MADAME ARGANTE.

Il y a donc cinquante ans que vous ne savez ce que vous dites.

SCENE VI.

ARAMINTE, MADAME ARGANTE, M. REMY, LE COMTE.

ARAMINTE.

Qu'y a-t-il donc? On diroit que vous vous querellez.

M. REMY.

Nous ne sommes pas fort en paix, et vous venez très à propos, madame : il s'agit de Dorante; avez-vous sujet de vous plaindre de lui?

ARAMINTE.

Non, que je sache.

M. REMY.

Vous êtes-vous apperçue qu'il ait manqué de probité?

ARAMINTE.

Lui? non vraiment; je ne le connois que pour un homme très estimable.

M. REMY.

Au discours que madame en tient, ce doit pour-

tant être un fripon, dont il faut que je vous délivre, et on se passeroit bien du présent que je vous en ai fait, et c'est un impertinent qui déplaît à madame, qui déplaît à monsieur, qui parle en qualité d'époux futur; et à cause que je le défends on veut me persuader que je radote.

ARAMINTE, *froidement.*

On se jette là dans de grands excès : je n'y ai point de part, monsieur; je suis bien éloignée de vous traiter si mal. A l'égard de Dorante, la meilleure justification qu'il y ait pour lui c'est que je le garde. Mais je venois pour savoir une chose, monsieur le Comte. Il y a là-bas, m'a-t-on dit, un homme d'affaires que vous avez amené pour moi : on se trompe apparemment?

LE COMTE.

Madame, il est vrai qu'il est venu avec moi; mais c'est madame Argante...

MADAME ARGANTE.

Attendez, je vais répondre. Oui, ma fille, c'est moi qui ai prié monsieur de le faire venir pour remplacer celui que vous avez, et que vous allez mettre dehors : je suis sûre de mon fait. J'ai laissé dire votre procureur, au reste; mais il amplifie.

M. REMY.

Courage.

MADAME ARGANTE, *vivement.*

Paix; vous avez assez parlé. (*à Araminte.*) Je n'ai point dit que son neveu fût un fripon. Il ne

seroit pas impossible qu'il le fût, je n'en serois pas étonnée.

M. REMY.

Mauvaise parenthese; avec votre permission, supposition injurieuse et tout-à-fait hors d'œuvre.

MADAME ARGANTE.

Honnête homme, soit; du moins n'a-t-on pas encore de preuve du contraire, et je veux croire qu'il l'est. Pour un impertinent et très impertinent, j'ai dit qu'il en étoit un, et j'ai raison. Vous dites que vous le garderez : vous n'en ferez rien.

ARAMINTE, *froidement.*

Il restera, je vous assure.

MADAME ARGANTE.

Point du tout ; vous ne sauriez. Seriez-vous d'humeur à garder un intendant qui vous aime ?

M. REMY.

Eh ! à qui voulez-vous donc qu'il s'attache ? A vous, à qui il n'a pas affaire ?

ARAMINTE.

Mais en effet, pourquoi faut-il que mon intendant me haïsse ?

MADAME ARGANTE.

Eh ! non, point d'équivoque. Quand je vous dis qu'il vous aime, j'entends qu'il est amoureux de vous, en bon françois; qu'il est ce qu'on appelle amoureux; qu'il soupire pour vous; que vous êtes l'objet secret de sa tendresse.

M. REMY.

Dorante ?

ARAMINTE, *riant.*

L'objet secret de sa tendresse ! oh! oui, très secret, je pense. Ah ! ah ! je ne me croyois pas si dangereuse à voir. Mais dès que vous devinez de pareils secrets, que ne devinez-vous que tous mes gens sont comme lui? Peut-être qu'ils m'aiment aussi : que sait-on ? M. Remy, vous qui me voyez assez souvent, j'ai envie de deviner que vous m'aimez aussi.

M. REMY.

Ma foi, madame, à l'âge de mon neveu, je ne m'en tirerois pas mieux qu'on dit qu'il s'en tire.

MADAME ARGANTE.

Ceci n'est pas matiere à plaisanterie, ma fille. Il n'est pas question de votre monsieur Remy ; laissons là ce bon-homme, et traitons la chose un peu plus sérieusement. Vos gens ne vous font pas peindre, vos gens ne se mettent point à contempler vos portraits, vos gens n'ont point l'air galant, la mine doucereuse.

M. REMY.

J'ai laissé passer le bon-homme à cause de vous au moins, mais le bon-homme est quelquefois brutal.

ARAMINTE.

En vérité, ma mere, vous seriez la premiere à vous moquer de moi si ce que vous me dites me faisoit la moindre impression ; ce seroit une enfance à moi que de le renvoyer sur un pareil soupçon. Est-ce qu'on ne peut me voir sans m'aimer? Je n'y

saurois que faire : il faut bien m'y accoutumer et prendre mon parti là-dessus. Vous lui trouvez l'air galant, dites-vous? je n'y avois pas pris garde, et je ne lui en ferai point un reproche. Il y auroit de la bizarrerie à se fâcher de ce qu'il est bien fait. Je suis d'ailleurs comme tout le monde, j'aime assez les gens de bonne mine.

SCENE VII.

MADAME ARGANTE, ARAMINTE, LE COMTE, DORANTE, M. REMY.

DORANTE.

Je vous demande pardon, madame, si je vous interromps. J'ai lieu de présumer que mes services ne vous sont plus agréables, et dans la conjoncture présente il est naturel que je sache mon sort.

MADAME ARGANTE, *ironiquement.*

Son sort! le sort d'un intendant! que cela est beau!

M. REMY.

Et pourquoi n'auroit-il pas un sort?

ARAMINTE, *d'un air vif, à sa mere.*

Voilà des emportemens qui m'appartiennent. (*à Dorante.*) Quelle est cette conjoncture, monsieur, et le motif de votre inquiétude?

DORANTE.

Vous le savez, madame. Il y a quelqu'un ici que vous avez envoyé chercher pour occuper ma place.

ARAMINTE.

Ce quelqu'un-là est fort mal conseillé. Désabusez-vous ; ce n'est point moi qui l'ai fait venir.

DORANTE.

Tout a contribué à me tromper, d'autant plus que mademoiselle Marton vient de m'assurer que dans une heure je ne serois plus ici.

ARAMINTE.

Marton vous a tenu un fort sot discours.

MADAME ARGANTE.

Le terme est encore trop long ; il devroit en sortir tout-à-l'heure.

M. REMY, *à part.*

Voyons par où cela finira.

ARAMINTE.

Allez, Dorante, tenez-vous en repos, fussiez-vous l'homme du monde qui me convînt le moins, vous resteriez : dans cette occasion-ci c'est à moi-même que je dois cela ; je me sens offensée du procédé qu'on a avec moi, et je vais faire dire à cet homme d'affaires qu'il se retire ; que ceux qui l'ont amené sans me consulter le remmenent, et qu'il n'en soit plus parlé.

SCENE VIII.

MADAME ARGANTE, ARAMINTE, LE COMTE, DORANTE, M. REMY, MARTON.

MARTON, *froidement.*

Ne vous pressez pas de le renvoyer, madame : voilà

une lettre de recommandation pour lui, et c'est monsieur Dorante qui l'a écrite.

ARAMINTE.

Comment?

MARTON, *donnant la lettre au Comte.*

Un instant, madame, cela mérite d'être écouté : la lettre est de monsieur, vous dis-je.

LE COMTE, *lit haut.*

« Je vous conjure, mon cher ami, d'être demain « sur les neuf heures du matin chez vous : j'ai bien « des choses à vous dire; je crois que je vais sortir « de chez la dame que vous savez; elle ne peut plus « ignorer la malheureuse passion que j'ai prise pour « elle, et dont je ne guérirai jamais.

MADAME ARGANTE.

De la passion ! entendez-vous, ma fille?

LE COMTE, *lit.*

« Un misérable ouvrier que je n'attendois pas est « venu ici pour m'apporter la boîte de ce portrait que « j'ai fait d'elle.

MADAME ARGANTE.

C'est-à-dire que le personnage sait peindre.

LE COMTE, *lit.*

« J'étois absent, il l'a laissée à une fille de la « maison.

MADAME ARGANTE, *à Marton.*

Fille de la maison : cela vous regarde.

LE COMTE, *lit.*

« On a soupçonné que ce portrait m'appartenoit : « ainsi je pense qu'on va tout découvrir, et qu'avec

« le chagrin d'être renvoyé et de perdre le plaisir de « voir tous les jours celle que j'adore...

MADAME ARGANTE.

Que j'adore! Ah! que j'adore!

LE COMTE, *lit.*

« J'aurai encore celui d'être méprisé d'elle.

MADAME ARGANTE.

Je crois qu'il n'a pas mal deviné celui-là, ma fille.

LE COMTE, *lit.*

« Non pas à cause de la médiocrité de ma for- « tune, sorte de mépris dont je n'oserois la croire « capable...

MADAME ARGANTE.

Eh! pourquoi non?

LE COMTE, *lit.*

« Mais seulement à cause du peu que je vaux « auprès d'elle, tout honoré que je suis de l'estime « de tant d'honnêtes gens.

MADAME ARGANTE.

Et en vertu de quoi l'estiment-ils tant?

LE COMTE, *lit.*

« Auquel cas je n'ai plus que faire à Paris. Vous « êtes à la veille de vous embarquer, et je suis dé- « terminé à vous suivre. »

MADAME ARGANTE.

Bon voyage au galant.

M. REMY.

Le beau motif d'embarquement!

MADAME ARGANTE.

Eh bien! en avez-vous le cœur net, ma fille?

LE COMTE.

L'éclaircissement m'en paroît complet.

ARAMINTE, *à Dorante.*

Quoi! cette lettre n'est pas d'une écriture contrefaite? vous ne la niez point?

DORANTE.

Madame...

ARAMINTE.

Retirez-vous.

M. REMY.

Eh bien! quoi? C'est de l'amour qu'il a; ce n'est pas d'aujourd'hui que les belles personnes en donnent; et tel que vous le voyez il n'en a pas pris pour toutes celles qui auroient bien voulu lui en donner. Cet amour-là lui coûte quinze mille livres de rente, sans compter les mers qu'il veut courir: voilà le mal; car au reste, s'il étoit riche, le personnage en vaudroit bien un autre; il pourroit bien dire qu'il adore; et cela ne seroit pas ridicule. Accommodez-vous, au reste: je suis votre serviteur, madame. (*il sort.*)

MARTON.

Fera-t-on monter l'intendant que monsieur le Comte a amené, madame?

ARAMINTE.

N'entendrai-je parler que d'intendans! Allez-vous-en; vous prenez mal votre temps pour me faire des questions. (*Marton sort.*)

MADAME ARGANTE.

Mais, ma fille, elle a raison; c'est monsieur le Comte qui vous en répond; il n'y a qu'à le prendre.

ARAMINTE.

Et moi je n'en veux point.

LE COMTE.

Est-ce à cause qu'il vient de ma part, madame?

ARAMINTE.

Vous êtes le maître d'interpréter, monsieur; mais je n'en veux point.

LE COMTE.

Vous vous expliquez là-dessus d'un air de vivacité qui m'étonne.

MADAME ARGANTE.

Mais en effet je ne vous reconnois pas. Qu'est-ce qui vous fâche?

ARAMINTE.

Tout : on s'y est mal pris; il y a dans tout ceci des façons si désagréables, des moyens si offensans, que tout m'en choque.

MADAME ARGANTE, *étonnée.*

On ne vous entend point.

LE COMTE.

Quoique je n'aie aucune part à ce qui vient de se passer, je ne m'aperçois que trop, madame, que je ne suis pas exempt de votre mauvaise humeur; et je serois fâché d'y contribuer davantage par ma présence.

MADAME ARGANTE.

Non, monsieur, je vous suis. Ma fille, je retiens monsieur le Comte : vous allez venir nous trouver apparemment. Vous n'y songez pas, Araminte; on ne sait que penser.

SCENE IX.

ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Enfin, madame, à ce que je vois, vous en voilà délivrée : qu'il devienne tout ce qu'il voudra à présent ; tout le monde a été témoin de sa folie, et vous n'avez plus rien à craindre de sa douleur, il ne dit mot. Au reste je viens seulement de le rencontrer plus mort que vif, qui traversoit la galerie pour aller chez lui. Vous auriez trop ri de le voir soupirer : il m'a pourtant fait pitié ; je l'ai vu si défait, si pâle et si triste, que j'ai eu peur qu'il ne se trouvât mal.

ARAMINTE, *qui ne l'a pas regardé jusque-là, et qui a toujours rêvé, dit d'un ton haut.*

Mais qu'on aille donc voir : quelqu'un l'a-t-il suivi ? Que ne le secouriez-vous ? Faut-il tuer cet homme ?

DUBOIS.

J'y ai pourvu, madame ; j'ai appelé Lubin qui ne le quittera pas, et je crois d'ailleurs qu'il n'arrivera rien : voilà qui est fini. Je ne suis venu que pour vous dire une chose, c'est que je pense qu'il demandera à vous parler, et je ne conseille pas à madame de le voir davantage ; ce n'est pas la peine.

ARAMINTE, *sèchement.*

Ne vous embarrassez pas ; ce sont mes affaires.

DUBOIS.

En un mot, vous en êtes quitte, et cela par le

moyen de cette lettre qu'on vous a lue, et que mademoiselle Marton a tirée de Lubin par mon avis : je me suis douté qu'elle pourroit vous être utile, et c'est une excellente idée que j'ai eue là ; n'est-ce pas, madame ?

ARAMINTE.

Quoi ! c'est à vous que j'ai l'obligation de la scene qui vient de se passer ?

DUBOIS.

Oui, madame.

ARAMINTE.

Méchant valet ! ne vous présentez plus devant moi.

DUBOIS.

Hélas ! madame, j'ai cru bien faire.

ARAMINTE.

Allez, malheureux ! il falloit m'obéir ; je vous avois dit de ne plus vous en mêler : vous m'avez jetée dans tous les désagrémens que je voulois éviter. C'est vous qui avez répandu tous les soupçons qu'on a eus sur son compte ; et ce n'est pas par attachement pour moi que vous m'avez appris qu'il m'aimoit, ce n'est que par le plaisir de faire du mal ; il m'importoit peu d'en être instruite ; c'est un amour que je n'aurois jamais su, et je le trouve bien malheureux d'avoir eu affaire à vous, lui qui a été votre maître, qui vous affectionnoit, qui vous a bien traité, qui vient tout récemment encore de vous prier à genoux de lui garder le secret. Vous l'assassinez, vous me trahissez moi-même : il faut que vous soyez capable de tout ; que je ne vous voie jamais, et point de réplique.

DUBOIS, *s'en va en riant.*

Allons; voilà qui est parfait.

SCENE X.

ARAMINTE, MARTON.

MARTON, *triste.*

La maniere dont vous m'avez renvoyée, il n'y a qu'un moment, me montre que je vous suis désagréable, madame; et je crois vous faire plaisir en vous demandant mon congé.

ARAMINTE, *froidement.*

Je vous le donne.

MARTON.

Votre intention est-elle que je sorte dès aujourd'hui, madame?

ARAMINTE.

Comme vous voudrez.

MARTON.

Cette aventure-ci est bien triste pour moi.

ARAMINTE.

Oh! point d'explication, s'il vous plaît.

MARTON.

Je suis au désespoir!

ARAMINTE, *avec impatience.*

Est-ce que vous êtes fâchée de vous en aller? Eh bien! restez, mademoiselle, restez, j'y consens; mais finissons.

MARTON.

Après les bienfaits dont vous m'avez comblée,

que ferois-je auprès de vous à présent que je vous suis suspecte, et que j'ai perdu toute votre confiance?

ARAMINTE.

Mais que voulez-vous que je vous confie? Inventerai-je des secrets pour vous les dire?

MARTON.

Il est pourtant vrai que vous me renvoyez, madame : d'où vient ma disgrace?

ARAMINTE.

Elle est dans votre imagination. Vous me demandez votre congé, je vous le donne.

MARTON.

Ah! madame, pourquoi m'avez-vous exposée au malheur de vous déplaire? J'ai persécuté par ignorance l'homme du monde le plus aimable, qui vous aime plus qu'on n'a jamais aimé.

ARAMINTE, *à part.*

Hélas!

MARTON.

Et à qui je n'ai rien à reprocher : car il vient de me parler. J'étois son ennemie, et je ne la suis plus. Il m'a tout dit. Il ne m'avoit jamais vue : c'est monsieur Remy qui m'a trompée, et j'excuse Dorante.

ARAMINTE.

A la bonne heure.

MARTON.

Pourquoi avez-vous eu la cruauté de m'abandonner au hasard d'aimer un homme qui n'est pas fait pour moi, qui est digne de vous, et que j'ai jeté dans une douleur dont je suis pénétrée?

ARAMINTE, *d'un ton doux.*

Tu l'aimois donc, Marton?

MARTON.

Laissons là mes sentimens. Rendez-moi votre amitié comme je l'avois, et je serai contente.

ARAMINTE.

Ah! je te la rends tout entiere.

MARTON, *lui baisant la main.*

Me voilà consolée.

ARAMINTE.

Non, Marton, tu ne l'es pas encore. Tu pleures, et tu m'attendris.

MARTON.

N'y prenez point garde; rien ne m'est si cher que vous.

ARAMINTE.

Va, je prétends bien te faire oublier tous tes chagrins. Je pense que voici Lubin.

SCENE XI.

ARAMINTE, MARTON, LUBIN.

ARAMINTE.

Que veux-tu?

LUBIN, *pleurant et sanglotant.*

J'aurois bien de la peine à vous le dire; car je suis dans une détresse qui me coupe entièrement la parole, à cause de la trahison que mademoiselle Marton m'a faite. Ah! quelle ingrate perfidie!

MARTON.

Laisse là ta perfidie, et nous dis ce que tu veux.

LUBIN.

Ah! cette pauvre lettre! Quelle escroquerie!

ARAMINTE.

Dis donc.

LUBIN.

Monsieur Dorante vous demande à genoux qu'il vienne ici vous rendre compte des paperasses qu'il a eues dans les mains depuis qu'il est ici. Il m'attend à la porte, où il pleure....

MARTON.

Dis-lui qu'il vienne.

LUBIN.

Le voulez-vous, madame? car je ne me fie pas à elle. Quand on m'a une fois affronté, je n'en reviens point.

MARTON, *d'un air triste et attendri.*

Parlez-lui, madame : je vous laisse.

LUBIN, *quand Marton est partie.*

Vous ne me répondez point, madame?

ARAMINTE.

Il peut venir.

SCENE XII.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE.

Approchez, Dorante.

DORANTE.

Je n'ose presque paroître devant vous.

ARAMINTE, *à part.*

Ah! je n'ai guere plus d'assurance que lui. (*haut.*) Pourquoi vouloir me rendre compte de mes papiers? Je m'en fie bien à vous. Ce n'est pas là-dessus que j'aurai à me plaindre.

DORANTE.

Madame... j'ai autre chose à dire... Je suis si interdit, si tremblant, que je ne saurois parler.

ARAMINTE, *à part, avec émotion.*

Ah! que je crains la fin de tout ceci!

DORANTE, *ému.*

Un de vos fermiers est venu tantôt, madame.

ARAMINTE, *émue.*

Un de mes fermiers?... Cela se peut.

DORANTE.

Oui, madame... il est venu.

ARAMINTE.

Je n'en doute pas.

DORANTE.

Et j'ai de l'argent à vous remettre.

ARAMINTE.

Ah! de l'argent!... nous verrons.

DORANTE.

Quand il vous plaira, madame, de le recevoir.

ARAMINTE.

Oui... je le recevrai... vous me le donnerez. (*à part.*) Je ne sais ce que je lui réponds.

DORANTE.

Ne seroit-il pas temps de vous l'apporter ce soir ou demain, madame?

ARAMINTE.

Demain, dites-vous? Comment vous garder jusque-là, après ce qui est arrivé?

DORANTE, *plaintivement.*

De tout le temps de ma vie que je vais passer loin de vous, je n'aurois plus que ce seul jour qui m'en seroit précieux.

ARAMINTE.

Il n'y a pas moyen, Dorante: il faut se quitter. On sait que vous m'aimez, et on croiroit que je n'en suis pas fâchée.

DORANTE.

Hélas! madame, que je vais être à plaindre!

ARAMINTE.

Ah! allez, Dorante; chacun a ses chagrins.

DORANTE.

J'ai tout perdu! J'avois un portrait, et je ne l'ai plus.

ARAMINTE.

A quoi vous sert de l'avoir? Vous savez peindre.

DORANTE.

Je ne pourrai de long-temps m'en dédommager. D'ailleurs celui-ci m'auroit été bien cher; il a été entre vos mains, madame.

ARAMINTE.

Mais vous n'êtes pas raisonnable.

DORANTE.

Ah ! madame, je vais être éloigné de vous. Vous serez assez vengée : n'ajoutez rien à ma douleur.

ARAMINTE.

Vous donner mon portrait ! songez-vous que ce seroit avouer que je vous aime ?

DORANTE.

Que vous m'aimez, madame ! Quelle idée ! qui pourroit se l'imaginer ?

ARAMINTE, *d'un ton vif et naïf.*

Et voilà pourtant ce qui m'arrive.

DORANTE, *se jetant à ses genoux.*

Je me meurs !

ARAMINTE.

Je ne sais plus où je suis. Modérez votre joie : levez-vous, Dorante.

DORANTE, *se levant et tendrement.*

Je ne la mérite pas. Cette joie me transporte. Je ne la mérite pas, madame. Vous allez me l'ôter : mais n'importe, il faut que vous soyez instruite.

ARAMINTE, *étonnée.*

Comment ! que voulez-vous dire ?

DORANTE.

Dans tout ce qui s'est passé chez vous il n'y a rien de vrai que ma passion, qui est infinie, et que le portrait que j'ai fait. Tous les incidens qui sont arrivés partent de l'industrie d'un domestique qui savoit mon amour, qui m'en plaint, qui, par le charme de l'espérance du plaisir de vous voir, m'a, pour ainsi dire, forcé de consentir à son stratagême ; il vouloit

me faire valoir auprès de vous. Voilà, madame, ce que mon respect, mon amour et mon caractere ne me permettent pas de vous cacher. J'aime encore mieux regretter votre tendresse que de la devoir à l'artifice qui me l'a acquise; j'aime mieux votre haine que le remords d'avoir trompé ce que j'adore.

ARAMINTE, *le regardant quelque temps sans parler.*

Si j'apprenois cela d'un autre que de vous, je vous haïrois sans doute; mais l'aveu que vous m'en faites vous-même, dans un moment comme celui-ci, change tout. Ce trait de sincérité me charme, me paroît incroyable, et vous êtes le plus honnête homme du monde. Après tout, puisque vous m'aimez véritablement, ce que vous avez fait pour gagner mon cœur n'est point blâmable : il est permis à un amant de chercher les moyens de plaire, et on doit lui pardonner lorsqu'il a réussi.

DORANTE.

Quoi! la charmante Araminte daigne me justifier!

ARAMINTE.

Voici le Comte avec ma mere : ne dites mot, et laissez-moi parler.

SCENE XIII.

DORANTE, ARAMINTE, LE COMTE, MADAME ARGANTE, DUBOIS, LUBIN.

MADAME ARGANTE, *voyant Dorante.*

Quoi! le voilà encore?

ARAMINTE, *froidement.*

Oui, ma mere. (*au Comte.*) Monsieur le Comte, il étoit question de mariage entre vous et moi, et il n'y faut plus penser : vous méritez qu'on vous aime; mon cœur n'est point en état de vous rendre justice, et je ne suis pas d'un rang qui vous convienne.

MADAME ARGANTE.

Quoi donc? Que signifie ce discours?

LE COMTE.

Je vous entends, madame; et sans l'avoir dit à madame, (*montrant madame Argante.*) je songeois à me retirer. J'ai deviné tout : Dorante n'est venu chez vous qu'à cause qu'il vous aimoit; il vous a plu; vous voulez lui faire sa fortune : voilà tout ce que vous allez dire.

ARAMINTE.

Je n'ai rien à ajouter.

MADAME ARGANTE, *outrée.*

La fortune à cet homme-là!

LE COMTE, *tristement.*

Il n'y a plus que notre discussion que nous réglerons à l'amiable : j'ai dit que je ne plaiderois point, et je tiendrai parole.

ARAMINTE.

Vous êtes bien généreux : envoyez-moi quelqu'un qui en décide, et ce sera assez.

MADAME ARGANTE.

Ah! la belle chûte! Ah! ce maudit intendant! Qu'il soit votre mari tant qu'il vous plaira; mais il ne sera jamais mon gendre.

ARAMINTE.

Laissons passer sa colère, et finissons.

(ils sortent.)

DUBOIS.

Ouf! ma gloire m'accable; je mériterois bien d'appeler cette femme-là ma bru.

LUBIN.

Pardi! nous nous soucions bien de ton tableau à présent; l'original nous en fournira bien d'autres copies.

FIN DES FAUSSES CONFIDENCES.

EXAMEN

DES FAUSSES CONFIDENCES.

Il est presque impossible d'expliquer le succès de cette comédie : comment admettre qu'une femme raisonnable, belle, riche, et maîtresse de se choisir un époux parmi les hommes les plus distingués par leur naissance, livre son cœur, sa fortune et sa main à un simple particulier qu'elle ne connoît que depuis vingt-quatre heures? Cette conduite paroît folle, invraisemblable; et pourtant en voyant jouer la piece, ou en la lisant, tout semble naturel : elle produit beaucoup d'effet au théâtre, où on la représente souvent, et toujours au milieu des plus vifs applaudissemens.

Nous sommes obligés de le répéter, Marivaux fait exception; aussi ne doit-on pas le juger par les regles ordinaires : on diroit qu'il assemble les spectateurs pour leur exposer les difficultés d'un sujet, et les intéresser ensuite à l'adresse avec laquelle il les surmontera toutes. La grande difficulté des Fausses Confidences consiste sans doute à faire faire à Araminte un mariage contre toutes les lois de la prudence, sans que personne puisse la blâmer; et l'auteur va parfaitement à son but, tant ses premieres dispositions sont bien calculées.

Araminte, veuve d'un homme de finances qu'elle n'a pas grand sujet de regretter, peut faire la fortune d'un homme qu'elle aimera sans mériter aucun reproche; avec beaucoup de raison, elle doit préférer le bonheur aux jouissances de l'amour-propre: aussi sa raison tournera contre elle une fois

que son cœur se trouvera intéressé. Dès qu'elle a reçu la premiere confidence, l'auteur ne lui accorde pas un moment de répit; tantôt il intéresse sa vanité, tantôt il l'humilie par des scenes publiques : quoique Dorante n'ait aucune fortune, il paroît lui faire les plus grands sacrifices; tout ce qui l'entoure, tout ce qui lui arrive, la contraint à s'occuper de lui; et la violence même de madame Argante la force à défendre, à garder près d'elle un jeune homme dont elle auroit sans doute décidé l'éloignement si on l'avoit laissée plus libre dans sa conduite. De toutes les confidences dont on l'accable, il n'y a de vrai que l'amour, les talens, les mœurs pures de Dorante; et c'est beaucoup quand de pareilles qualités sont appuyées par une belle figure, une tournure noble, de la jeunesse et de l'esprit. Les ruses auxquelles il se prête pour se faire aimer ne sont pas d'un homme très franc; mais il est amoureux, et dans le code de l'amour la morale n'est jamais bien austere. L'aveu qu'il fait à Araminte au moment où il ne tient plus qu'à lui de l'épouser releve parfaitement son caractere : il s'accuse avec la plus grande franchise, ne cherche point à atténuer la duplicité de sa conduite : c'est Araminte qui l'excuse; et en cela les bienséances sont conservées.

On se prête plus facilement au fond du sujet, tout invraisemblable qu'il soit à la réflexion, qu'à voir une si grande affaire menée par un valet qui n'y a aucun intérêt réel, et qui, pour calculer tant de ruses, a besoin d'un esprit bien au-dessus de sa condition. Marivaux n'en a pas fait à deux fois, et puisqu'il s'étoit décidé à présenter dans Dubois un personnage hors de nature, il ne lui a point donné le langage d'un valet : aussi est-il remarquable que ce rôle a besoin d'être joué de très bon ton. On peut

dire que c'est en multipliant les invraisemblances que l'auteur empêche les spectateurs de trop s'arrêter à la premiere.

Le rôle de madame Argante est naturel et d'un bon comique : elle a dans sa conduite l'insolence d'une femme enrichie, et dans ses expressions toute la rudesse que laisse le défaut d'éducation ; ses disputes avec monsieur Remy sont d'autant plus plaisantes, que le bon-homme convient qu'il est quelquefois brutal. Le caractere de ce procureur est bien tracé ; il aime son neveu, il rend justice à ses talens ; mais il estime encore plus la fortune : aussi regarde-t-il Marton comme un bon parti pour Dorante jusqu'à ce qu'il s'en présente un meilleur ; ce qu'il voit de mieux dans le mariage, c'est l'argent qu'on en peut tirer. Le rôle de Marton est également bien conçu, et toujours en situation : en général, il y a dans cette piece tant de mouvement, tant d'intérêts actifs qui tendent au même but, qu'il est impossible que le spectateur ne se laisse pas entraîner ; et si par réflexion il condamne la conception premiere, il ne peut s'empêcher de rendre justice au mérite des détails, à l'agrément du style, et sur-tout au ton parfait avec lequel est écrit le rôle entier d'Araminte. Il y a tant de noblesse, de naturel dans ses discours, que la rivalité de Marton ne l'humilie pas ; et pour risquer avec succès une semblable rivalité, il falloit, comme Marivaux, connoître tout ce que le choix des expressions peut donner de véritable dignité à un personnage : c'est particulièrement sous ce rapport que cet auteur mérite d'être étudié.

(T. L.)

FIN DE L'EXAMEN DES FAUSSES CONFIDENCES.

L'ÉPREUVE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE MARIVAUX,

Représentée, pour la premiere fois, le 19 novembre 1740.

ACTEURS.

MADAME ARGANTE.
ANGÉLIQUE, sa fille.
LISETTE, suivante.
LUCIDOR, amant d'Angélique.
FRONTIN, valet de Lucidor.
MAITRE BLAISE, jeune fermier du village.

L'ÉPREUVE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCIDOR; FRONTIN, *en bottes et en habit de maître.*

LUCIDOR.

ENTRONS dans cette salle. Tu ne fais donc que d'arriver?

FRONTIN.

Je viens de mettre pied à terre à la premiere hôtellerie du village: j'ai demandé le chemin du château, suivant l'ordre de votre lettre, et me voilà dans l'équipage que vous m'avez prescrit. De ma figure qu'en dites-vous? y reconnoissez-vous votre valet-de-chambre, et n'ai-je pas l'air un peu trop seigneur?

LUCIDOR.

Tu es comme il faut: à qui t'es-tu adressé en entrant?

FRONTIN.

Je n'ai rencontré qu'un petit garçon dans la cour, et vous avez paru. A présent que voulez-vous faire de moi et de ma bonne-mine?

LUCIDOR.

Te proposer pour époux à une très aimable fille.

FRONTIN.

Tout de bon ! Ma foi, monsieur, je soutiens que vous êtes encore plus aimable qu'elle.

LUCIDOR.

Eh ! non, tu te trompes ; c'est moi que la chose regarde.

FRONTIN.

En ce cas-là je ne soutiens plus rien.

LUCIDOR.

Tu sais que je suis venu ici il y a près de deux mois pour y voir la terre que mon homme d'affaires m'a achetée : j'ai trouvé dans le château une madame Argante qui en étoit comme la concierge, et qui est une petite bourgeoise de ce pays-ci. Cette bonne dame a une fille qui m'a charmé, et c'est pour elle que je veux te proposer.

FRONTIN, *riant.*

Pour cette fille que vous aimez ? la confidence est gaillarde. Nous serons donc trois ? vous traitez cette affaire-ci comme une partie de piquet.

LUCIDOR.

Ecoute-moi donc : j'ai dessein de l'épouser moi-même.

FRONTIN.

Je vous entends bien, quand je l'aurai épousée.

LUCIDOR.

Me laisseras-tu dire ? Je te présenterai sur le pied

d'un homme riche et mon ami, afin de voir si elle m'aimera assez pour le refuser.

FRONTIN.

Ah! c'est une autre histoire, et cela étant, il y a une chose qui m'inquiete.

LUCIDOR.

Quoi?

FRONTIN.

C'est qu'en venant j'ai rencontré près de l'hôtellerie une fille qui ne m'a pas aperçu, je pense, qui causoit sur le pas d'une porte, mais qui m'a bien la mine d'être une certaine Lisette que j'ai connue à Paris il y a quatre ou cinq ans, et qui étoit à une dame chez qui mon maître alloit souvent. Je n'ai vu cette Lisette-là que deux ou trois fois; mais comme elle étoit jolie, je lui en ai conté tout autant de fois que je l'ai vue, et cela vous grave dans l'esprit d'une fille.

LUCIDOR.

Mais vraiment, il y en a une chez madame Argante de ce nom-là, qui est du village, qui y a toute sa famille, et qui a passé en effet quelque temps à Paris avec une dame du pays.

FRONTIN.

Ma foi, monsieur, la friponne me reconnoîtra; il y a de certaines tournures d'hommes qu'on n'oublie point.

LUCIDOR.

Tout le remede que j'y sache c'est de payer d'effronterie, et de lui persuader qu'elle se trompe.

FRONTIN.

Oh ! pour de l'effronterie je suis en fonds.

LUCIDOR.

N'y a-t-il pas des hommes qui se ressemblent tant qu'on s'y méprend ?

FRONTIN.

Allons, je ressemblerai, voilà tout. Mais dites-moi, monsieur, souffririez-vous un petit mot de représentation ?

LUCIDOR.

Parle.

FRONTIN.

Quoiqu'à la fleur de votre âge, vous êtes tout-à-fait sage et raisonnable; il me semble pourtant que votre projet est bien jeune.

LUCIDOR, *sérieusement.*

Hem !

FRONTIN.

Doucement; vous êtes le fils d'un riche négociant qui vous a laissé plus de cent mille livres de rente, et vous pouvez prétendre aux plus grands partis : le minois dont vous parlez est-il fait pour vous appartenir en légitime mariage? Riche comme vous êtes, on peut se tirer de là à meilleur marché, ce me semble.

LUCIDOR.

Tais-toi; tu ne connois point celle dont tu parles. Il est vrai qu'Angélique n'est qu'une simple bourgeoise de campagne, mais originairement elle me vaut bien, et je n'ai pas l'entêtement des grandes

alliances; elle est d'ailleurs si aimable, et je démêle à travers son inuocence tant d'honneur et tant de vertu en elle, elle a naturellement un caractere si distingué, que si elle m'aime, comme je le crois, je ne serai jamais qu'à elle.

FRONTIN.

Comment! si elle vous aime? Est-ce que cela n'est pas décidé?

LUCIDOR.

Non; il n'a pas encore été question du mot d'amour entre elle et moi; je ne lui ai jamais dit que je l'aime; mais toutes mes façons n'ont signifié que cela, toutes les siennes n'ont été que des expressions du penchant le plus tendre et le plus ingénu. Je tombai malade trois jours après mon arrivée; j'ai été même en quelque danger; je l'ai vue inquiete, alarmée, plus changée que moi; j'ai vu des larmes couler de ses yeux sans que sa mere s'en aperçût; et depuis que la santé m'est revenue, nous continuons de même: je l'aime toujours sans le lui dire; elle m'aime aussi sans m'en parler, et sans vouloir cependant m'en faire un secret; son cœur simple, honnête et vrai n'en sait pas davantage.

FRONTIN.

Mais vous, qui en savez plus qu'elle, que ne mettez-vous un petit mot d'amour en avant? il ne gâteroit rien.

LUCIDOR.

Il n'est pas temps: tout sûr que je suis de son cœur, je veux savoir à quoi je le dois, et si c'est l'homme

riche, ou seulement moi qu'on aime ; c'est ce que j'éclaircirai par l'épreuve où je vais la mettre. Il m'est encore permis de n'appeler qu'amitié tout ce qui est entre nous deux, et c'est de quoi je vais profiter.

FRONTIN.

Voilà qui est fort bien ; mais ce n'étoit pas moi qu'il falloit employer.

LUCIDOR.

Pourquoi ?

FRONTIN.

Oh! pourquoi? Mettez-vous à la place d'une fille, et ouvrez les yeux, vous verrez pourquoi. Il y a cent à parier contre un que je plairai.

LUCIDOR.

Le sot! Eh bien ! si tu plais, j'y remédierai sur-le-champ en te faisant connoître. As-tu apporté les bijoux?

FRONTIN, *fouillant dans sa poche.*

Tenez, voilà tout.

LUCIDOR.

Puisque personne ne t'a vu entrer, retire-toi avant que quelqu'un que je vois dans le jardin n'arrive. Va t'ajuster, et ne reparois que dans une heure ou deux.

FRONTIN.

Si vous jouez de malheur, souvenez-vous que je l'ai prédit.

SCENE II.

LUCIDOR, MAITRE BLAISE, *habillé en riche fermier.*

LUCIDOR.

Il vient à moi, il paroît avoir à me parler.

MAÎTRE BLAISE.

Je vous salue, monsieur Lucidor. Eh bian! qu'est-ce? comment vous va? vous avez bonne maine à cette heure.

LUCIDOR.

Oui, je me porte assez bien, maître Blaise.

MAÎTRE BLAISE.

Faut convenir que voute maladie vous a bian fait du proufit; vous v'là morgué, pus rougeaut, pus varmeille! Ça réjouit, ça me plaît à voir.

LUCIDOR.

Je vous en suis obligé.

MAÎTRE BLAISE.

C'est que j'aime tant la santé des braves gens, alle est si recommandabe, sur-tout la vôtre, qui est la pus recommandabe de tout le monde.

LUCIDOR.

Vous avez raison d'y prendre quelque intérêt, je voudrois pouvoir vous être utile à quelque chose.

MAÎTRE BLAISE.

Voirement, cette utilité-là est belle et bonne; et je vians tout justement vous prier de m'en gratifier d'une.

LUCIDOR.

Voyons.

MAÎTRE BLAISE.

Vous savez bian, monsieur, que je fréquente chez madame Argante et sa fille Angélique. Alle est gentille, au moins.

LUCIDOR.

Assurément.

MAÎTRE BLAISE, *riant.*

Hé, hé, hé; c'est, ne vous déplaise, que je vourois avoir sa gentillesse en mariage.

LUCIDOR.

Vous aimez donc Angélique?

MAÎTRE BLAISE.

Ah! cette criature-là m'affole, j'en pards si peu d'esprit que j'ai; quand il fait jour je pense à elle; quand il fait nuit j'en rêve : il me faut du remede à ça; et je vians envars vous à celle fin, par voute moyen, pour l'honneur et le respect qu'en vous porte ici, sauf voute grace, et si ça ne vous torne pas à importunité, de me favoriser de queuques bonnes paroles auprès de sa mere, dont j'ai itou besoin de la faveur.

LUCIDOR.

Je vous entends, vous souhaitez que j'engage madame Argante à vous donner sa fille. Et Angélique vous aime-t-elle?

MAÎTRE BLAISE.

Oh! dame, quand par fois je li conte ma chance,

alle rit de tout son cœur, et me plante là. C'est bon signe, n'est-ce pas?

LUCIDOR.

Ni bon ni mauvais; au surplus, comme je crois que madame Argante a peu de bien, que vous êtes fermier de plusieurs terres, fils de fermier vous-même...

MAÎTRE BLAISE.

Et que je sis encore une jeunesse; car je n'ons que trente ans, et d'himeur folichonne, un Roger-Bontemps.

LUCIDOR.

Le parti pourroit convenir, sans une difficulté.

MAÎTRE BLAISE.

Laquelle?

LUCIDOR.

C'est qu'en revanche des soins que madame Argante et toute sa maison ont eus de moi pendant ma maladie, j'ai songé à marier Angélique à quelqu'un de fort riche, qui va se présenter, qui ne veut précisément épouser qu'une fille de campagne, de famille honnête, et qui ne se soucie point qu'elle ait du bien.

MAÎTRE BLAISE.

Morgué! vous me faites là un vilain tour avec voute avisement, monsieur Lucidor; v'là qui m'est bian rude, bian chagrinant et bian traître. Jarnigué, soyons bons, je l'approuve : mais ne foulons parsonne; je sis voute prochain autant qu'un autre, et ne faut pas peser sur sti-ci pour alléger sti-là. Moi qui

avois tant de peur que vous ne mouriez! c'étoit bian la peine de venir vingt fois demander, comment va-t-il, comment ne va-t-il pas? V'là-t-il pas une santé qui m'est bian chanceuse, après vous avoir mené moi-même sti-là qui vous a tiré deux fois du sang, et qui est mon cousin, afin que vous le sachiez, mon propre cousin germain; ma mere étoit sa tante: et jarni ce n'est pas bian fait à vous.

LUCIDOR.

Votre parenté avec lui n'ajoute rien à l'obligation que je vous ai.

MAÎTRE BLAISE.

Sans compter que c'est cinq bonnes mille livres que vous m'ôtez comme un sou, et que la petite aura en mariage.

LUCIDOR.

Calmez-vous : est-ce cela que vous en espérez? eh bien! je vous en donne douze pour en épouser une autre, et pour vous dédommager du chagrin que je vous fais.

MAÎTRE BLAISE.

Quoi! douze mille livres d'argent sec?

LUCIDOR.

Oui, je vous les promets, sans vous ôter cependant la liberté de vous présenter pour Angélique; au contraire j'exige même que vous la demandiez à madame Argante; je l'exige, entendez-vous? Car si vous plaisez à Angélique, je serois très fâché de la priver d'un homme qu'elle aimeroit.

MAÎTRE BLAISE, *se frottant les yeux de surprise.*

Eh! mais! c'est comme un prince qui parle : douze mille livres! Les bras m'en tombont! je ne saurois me ravoir. Allons, monsieur, boutez-vous là, que je me prosterne devant vous ni pus ni moins que devant un prodige.

LUCIDOR.

Il n'est pas nécessaire; point de complimens, je vous tiendrai parole.

MAÎTRE BLAISE.

Après que j'ons été si mal appris, si brutal! Eh! dites-moi, roi que vous êtes, si par aventure Angélique me chérit, j'aurons donc la femme et les douze mille francs avec?

LUCIDOR.

Ce n'est pas tout-à-fait cela. Ecoutez-moi : je prétends, vous dis-je, que vous vous proposiez pour Angélique, indépendamment du mari que je lui offrirai : si elle vous accepte, comme alors je n'aurai fait aucun tort à votre amour, je ne vous donnerai rien; si elle vous refuse, les douze mille francs sont à vous.

MAÎTRE BLAISE.

Alle me refusera, monsieur, alle me refusera; le ciel m'en fera la grace à cause de vous qui le desirez.

LUCIDOR.

Prenez garde; je vois bien qu'à cause des douze mille francs vous ne demandez déja pas mieux que d'être refusé.

MAÎTRE BLAISE.

Hélas! peut-être bien que la somme m'étourdit un petit brin : j'en sis friand, je le confesse; alle est si consolante!

LUCIDOR.

Je mets cependant encore une condition à notre marché, c'est que vous feigniez de l'empressement pour obtenir Angélique, et que vous continuiez de paroître amoureux d'elle.

MAÎTRE BLAISE.

Oui, monsieur, je serons fidele à ça; mais j'ons bonne espérance de n'être pas daigne d'elle, et mêmement j'avons opinion, si alle osoit, qu'alle vous aimeroit plus que parsonne.

LUCIDOR.

Moi, maître Blaise? Vous me surprenez; je ne m'en suis pas aperçu, vous vous trompez : en tout cas, si elle ne veut pas de vous, souvenez-vous de lui faire ce petit reproche-là : je serois bien aise de savoir ce qui en est, par pure curiosité.

MAÎTRE BLAISE.

En n'y manquera pas; en li reprochera devant vous, drès que monsieur le commande.

LUCIDOR.

Et comme je ne vous crois pas mal-à-propos glorieux, vous me ferez plaisir aussi de jeter vos vues sur Lisette, que, sans compter les douze mille francs, vous ne vous repentirez pas d'avoir choisie; je vous en avertis.

MAÎTRE BLAISE.

Hélas! il n'y a qu'à dire, en se revirera itou sur elle; je l'aimerai par mortification.

LUCIDOR.

J'avoue qu'elle sert madame Argante; mais elle n'est pas de moindre condition que les autres filles du village.

MAÎTRE BLAISE.

Eh! voirement, alle en est née native.

LUCIDOR.

Jeune et bien faite d'ailleurs.

MAÎTRE BLAISE.

Charmante. Monsieur verra l'appétit que je prends déja pour elle.

LUCIDOR.

Mais je vous ordonne une chose, c'est de ne lui dire que vous l'aimez qu'après qu'Angélique se sera expliquée sur votre compte; il ne faut pas que Lisette sache vos desseins auparavant.

MAÎTRE BLAISE.

Laissez faire à Blaise; en li parlant, je li dirai des propos où alle ne comprenra rin. La v'là. Vous plaît-il que je m'en aille?

LUCIDOR.

Rien ne vous empêche de rester.

SCENE III.

LUCIDOR, MAITRE BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

Je viens d'apprendre, monsieur, par le petit garçon de notre vigneron, qu'il vous étoit arrivé une visite de Paris.

LUCIDOR.

Oui, c'est un de mes amis qui vient me voir.

LISETTE.

Dans quel appartement du château souhaitez-vous qu'on le loge?

LUCIDOR.

Nous verrons quand il sera revenu de l'hôtellerie où il est retourné. Où est Angélique, Lisette?

LISETTE.

Il me semble l'avoir vue dans le jardin qui s'amusoit à cueillir des fleurs.

LUCIDOR, *en montrant Blaise.*

Voici un homme qui est de bonne volonté pour elle, qui a grande envie de l'épouser; et je lui demandois si elle avoit de l'inclination pour lui : qu'en pensez-vous?

MAÎTRE BLAISE.

Oui, de queul avis êtes-vous touchant ça, belle brunette, ma mie?

LISETTE.

Eh! mais, autant que j'en puis juger, mon avis

est que jusqu'ici elle n'a rien dans le cœur pour vous.

MAÎTRE BLAISE.

Rian du tout? C'est ce que je disois. Que mademoiselle Lisette a de jugement!

LISETTE.

Ma réponse n'a rien de trop flatteur; mais je ne saurois en faire une autre.

MAÎTRE BLAISE.

Stelle-là est belle et bonne, et je m'y accorde. J'aime qu'on soit franc; et en effet, queul mérite avons-je pour li plaire à cette enfant?

LISETTE.

Ce n'est pas que vous ne valiez votre prix, monsieur Blaise; mais je crains que madame Argante ne vous trouve pas assez de bien pour sa fille.

MAÎTRE BLAISE, *riant.*

Ça est vrai, pas assez de bian. Pus vous allez, mieux vous dites.

LISETTE.

Vous me faites rire avec votre air joyeux.

LUCIDOR.

C'est qu'il n'espere pas grand'chose.

MAÎTRE BLAISE.

Oui, v'là ce que c'est, et pis tout ce qui viant je le prends. (*à Lisette.*) Le biau brin de fille que vous êtes!

LISETTE.

La tête lui tourne, ou il y a là quelque chose que je n'entends pas.

MAÎTRE BLAISE.

Stapendant je me baillerai bian du tourment pour avoir Angélique; et il en pourra venir que je l'aurons, ou bian que je ne l'aurons pas : faut mettre les deux pour deviner juste.

LISETTE, *riant.*

Vous êtes un très grand devin.

LUCIDOR.

Quoi qu'il en soit, j'ai aussi un parti à lui offrir, mais un très bon parti : il s'agit d'un homme du monde; et voilà pourquoi je m'informe si elle n'aime personne.

LISETTE.

Dès que vous vous mêlez de l'établir, je pense bien qu'elle s'en tiendra là.

LUCIDOR.

Adieu, Lisette : je vais faire un tour dans la grande allée; quand Angélique sera venue, je vous prie de m'en avertir. Soyez persuadée à votre égard que je ne m'en retournerai point à Paris sans récompenser le zele que vous m'avez marqué.

LISETTE.

Vous avez bien de la bonté, monsieur.

LUCIDOR, *bas, à Blaise.*

Ménagez vos termes avec Lisette, maître Blaise.

MAÎTRE BLAISE.

Aussi fais-je; je n'y mets pas le sens commun.

SCENE IV.

MAITRE BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

Ce monsieur Lucidor a le meilleur cœur du monde.

MAÎTRE BLAISE.

Oh! un cœur magnifique, un cœur tout d'or : au surplus, comment vous portez-vous, mademoiselle Lisette?

LISETTE, *riant.*

Eh! que voulez-vous dire avec votre compliment, maître Blaise? Vous tenez depuis un moment des discours bien étranges.

MAÎTRE BLAISE.

Oui, j'ons des manieres fantasques; et ça vous étonne, n'est-ce pas? je m'en doute bian... Que vous êtes agriable!

LISETTE.

Que vous êtes original avec votre agréable! Comme il me regarde! En vérité vous extravaguez.

MAÎTRE BLAISE.

Tout au contraire, c'est ma prudence qui vous contemple.

LISETTE.

Eh bien! contemplez, voyez; ai-je aujourd'hui le visage autrement fait que je ne l'avois hier?

MAÎTRE BLAISE.

Non, c'est moi qui le vois mieux que de coutume; il est tout nouviau pour moi.

LISETTE, *voulant s'en aller.*

Eh! que le ciel vous bénisse!

MAÎTRE BLAISE, *l'arrêtant.*

Attendez donc.

LISETTE.

Eh! que me voulez-vous? C'est se moquer que de vous entendre; on diroit que vous m'en contez: je sais bien que vous êtes un fermier à votre aise, et que je ne suis pas pour vous: de quoi s'agit-il donc?

MAÎTRE BLAISE.

De m'accouter sans y voir goutte, et de dire à part vous: Ouais! faut qu'il y ait un secret à ça.

LISETTE.

Et à propos de quoi un secret? Vous ne me dites rien d'intelligible.

MAÎTRE BLAISE.

Non, c'est fait exprès, c'est résolu.

LISETTE.

Voilà qui est bien particulier. Ne recherchez-vous pas Angélique?

MAÎTRE BLAISE.

Ça est itou conclu.

LISETTE.

Plus je rêve, et plus je m'y perds.

MAÎTRE BLAISE.

Faut que vous vous y perdiais.

LISETTE.

Mais pourquoi me trouver si agréable? par quel accident le remarquez-vous plus qu'à l'ordinaire? jusqu'ici vous n'avez pas pris garde si je l'étois ou non. Croirai-je que vous êtes tombé subitement amoureux de moi? je ne vous en empêche pas.

MAÎTRE BLAISE, *vivement.*

Je ne dis pas que je vous aime.

LISETTE, *riant.*

Que dites-vous donc?

MAÎTRE BLAISE.

Je ne dis pas que je ne vous aime point; ni l'un ni l'autre, vous m'en êtes témoin : j'ons donné ma parole; je marche droit en besogne, voyez-vous. Il n'y a pas à rire à ça; je ne dis rin, mais je pense, et je vais répétant, que vous êtes agriable!

LISETTE, *étonnée.*

Je vous regarde à mon tour; et si je ne me figurois pas que vous êtes timbré, en vérité je soupçonnerois que vous ne me haïssez pas.

MAÎTRE BLAISE.

Oh! soupçonnez, croyez, persuadez-vous: il n'y aura pas de mal, pourvu qu'il n'y ait pas de ma faute, et que ça vienne de vous toute seule, sans que je vous aide.

LISETTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

MAÎTRE BLAISE.

Et mêmement, à vous parmis de m'aimer, par exemple; j'y consens encore si le cœur vous y porte,

ne vous retenez pas : je vous lâche la bride là-dessus; il n'y aura rìan de pardu.

LISETTE.

Le plaisant compliment! Eh! quel avantage en tirerois-je?

MAÎTRE BLAISE.

Oh! dame, je sis bridé : mais ce n'est pas comme vous; je ne saurois parler plus clair. Voici venir Angélique; laissez-moi li toucher un petit mot d'affection, sans que cela empêche que vous soyez gentille.

LISETTE.

Ma foi, votre tête est dérangée, monsieur Blaise, je n'en rabats rien.

SCENE V.

ANGELIQUE, MAITRE BLAISE, LISETTE.

ANGÉLIQUE, *un bouquet à la main.*

Bonjour, monsieur Blaise. Est-il vrai, Lisette, qu'il est venu quelqu'un de Paris pour monsieur Lucidor?

LISETTE.

Oui, à ce que j'ai su.

ANGÉLIQUE.

Dit-ón que ce soit pour l'emmener à Paris qu'on est venu?

LISETTE.

C'est ce que je ne sais pas; monsieur Lucidor ne m'en a rien appris.

MAÎTRE BLAISE.

Il n'y a pas d'apparence; il veut auparavant vous marier dans l'opulence, à ce qu'il dit.

ANGÉLIQUE.

Me marier, monsieur Blaise! et à qui donc, s'il vous plaît?

MAÎTRE BLAISE.

La parsonne n'a pas encore de nom.

LISETTE.

Il parle vraiment d'un très grand mariage; il s'agit d'un homme du monde, et il ne dit pas qui c'est, ni d'où il viendra.

ANGÉLIQUE, *d'un air content et discret.*

D'un homme du monde qu'il ne nomme pas!

LISETTE.

Je vous rapporte ses propres termes.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! je n'en suis pas inquiete; on le connoîtra tôt ou tard.

MAÎTRE BLAISE.

Ce n'est pas moi, toujours.

ANGÉLIQUE.

Oh! je le crois bien; ce seroit là un beau mystere: vous n'êtes qu'un homme des champs, vous.

MAÎTRE BLAISE.

Stapendant j'ons mes prétentions itou; mais je ne me cache pas, je dis mon nom, je me montre en publiant que je suis amoureux de vous: vous le savez bian. (*Lisette leve les épaules.*)

ANGÉLIQUE.

Je l'avois oublié.

MAÎTRE BLAISE.

Me v'là pour vous en aviser de rechef: vous souciez-vous un peu de ça, mademoiselle Angélique? (*Lisette boude.*)

ANGÉLIQUE.

Hélas! guere.

MAÎTRE BLAISE.

Guere! c'est toujours queuque chose; prenez-y garde au moins, car je vais me douter sans façon que je vous plais.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous le conseille pas, monsieur Blaise; car il me semble que non.

MAÎTRE BLAISE.

Ah! bon ça; v'là qui se comprend: c'est pourtant fâcheux, voyez-vous, ça me chagraine; mais n'importe, ne vous gênez pas; je revianrai tantôt pour savoir si vous desirez que j'en parle à madame Argante, ou s'il faudra que je m'en taise; ruminez ça à part vous, et faites à votre guise: bonjour. (*à Lisette.*) Que vous êtes avenante!

LISETTE, *en colere.*

Quelle cervelle!

SCENE VI.

LISETTE, ANGELIQUE.

ANGÉLIQUE.

Heureusement je ne crains pas son amour ; quand il me demanderoit à ma mere, il n'en sera pas plus avancé.

LISETTE.

Lui ! c'est un conteur de sornettes qui ne convient pas à une fille comme vous.

ANGÉLIQUE.

Je ne l'écoute pas. Mais dis-moi, Lisette, monsieur Lucidor parle donc sérieusement d'un mari ?

LISETTE.

Mais d'un mari distingué, d'un établissement considérable.

ANGÉLIQUE.

Très considérable, si c'est ce que je soupçonne.

LISETTE.

Eh ! que soupçonnez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! je rougirois trop si je me trompois.

LISETTE.

Ne seroit-ce pas lui, par hasard, que vous vous imaginez être l'homme en question, tout grand seigneur qu'il est par ses richesses ?

ANGÉLIQUE.

Bon ! lui ? je ne sais pas seulement moi-même ce

que je veux dire : on rêve, on promene sa pensée, et puis c'est tout. On le verra, ce mari; je ne l'épouserai pas sans le voir.

LISETTE.

Quand ce ne seroit qu'un de ses amis, ce seroit toujours une grande affaire. A propos, il m'a recommandé d'aller l'avertir quand vous seriez venue, et il m'attend dans l'allée.

ANGÉLIQUE.

Eh! va donc; à quoi t'amuses-tu là? Pardi, tu fais bien les commissions qu'on te donne; il n'y sera peut-être plus.

LISETTE.

Tenez, le voilà lui-même.

SCENE VII.

ANGELIQUE, LUCIDOR, LISETTE.

LUCIDOR.

Y a-t-il long-temps que vous êtes ici, Angélique?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur, il n'y a qu'un moment que je sais que vous avez envie de me parler, et je la querellois de ne me l'avoir pas dit plutôt.

LUCIDOR.

Oui, j'ai à vous entretenir d'une chose assez importante.

LISETTE.

Est-ce en secret? M'en irai-je?

LUCIDOR.

Il n'y a pas de nécessité que vous restiez.

ANGÉLIQUE.

Aussi bien je crois que ma mere aura besoin d'elle.

LISETTE.

Je me retire donc.

SCENE VIII.

ANGELIQUE, LUCIDOR, *la regardant attentivement.*

ANGÉLIQUE, *en riant.*

A quoi songez-vous donc en me considérant si fort ?

LUCIDOR.

Je songe que vous embellissez tous les jours.

ANGÉLIQUE.

Ce n'étoit pas de même quand vous étiez malade. A propos, je sais que vous aimez les fleurs, et je pensois à vous en cueillant ce petit bouquet; tenez, monsieur, prenez-le.

LUCIDOR.

Je ne le prendrai que pour vous le rendre; j'aurai plus de plaisir à vous le voir.

ANGÉLIQUE, *prenant le bouquet.*

Et moi, à cette heure que je l'ai reçu, je l'aime mieux qu'auparavant.

LUCIDOR.

Vous ne répondez jamais rien que d'obligeant.

ANGÉLIQUE.

Ah! cela est si aisé avec de certaines personnes. Mais que me voulez-vous donc?

LUCIDOR.

Vous donner des témoignages de l'extrême amitié que j'ai pour vous, à condition qu'avant tout vous m'instruirez de l'état de votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Hélas! le compte en sera bientôt fait! Je ne vous en dirai rien de nouveau : ôtez notre amitié que vous savez bien, il n'y a rien dans mon cœur que je sache; je n'y vois qu'elle.

LUCIDOR.

Vos façons de parler me font tant de plaisir que j'en oublie presque ce que j'ai à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Comment faire? Vous oublierez donc toujours, à moins que je ne me taise; je ne connois point d'autre secret.

LUCIDOR.

Je n'aime point ce secret-là. Mais poursuivons : il n'y a encore environ que sept semaines que je suis ici.

ANGÉLIQUE.

Y a-t-il tant que cela? Que le temps passe vîte! Après.

LUCIDOR.

Et je vois quelquefois bien des jeunes gens du pays qui vous font la cour; lequel de tous distinguez-vous

parmi eux? Confiez-moi ce qui en est, comme au meilleur ami que vous ayez.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais pas, monsieur, pourquoi vous pensez que j'en distingue : des jeunes gens qui me font la cour! est-ce que je les remarque! est-ce que je les vois? Ils perdent donc bien leur temps.

LUCIDOR.

Je vous crois, Angélique.

ANGÉLIQUE.

Je ne me souciois d'aucun quand vous êtes venu ici, et je ne m'en soucie pas davantage depuis que vous y êtes, assurément.

LUCIDOR.

Etes-vous aussi indifférente pour maître Blaise, ce jeune fermier, qui veut vous demander en mariage, à ce qu'il m'a dit?

ANGÉLIQUE.

Il me demandera en ce qu'il lui plaira; mais en un mot tous ces gens-là me déplaisent depuis le premier jusqu'au dernier; principalement lui, qui me reprochoit l'autre jour que nous nous parlions trop souvent tous deux, comme s'il n'étoit pas bien naturel de se plaire plus en votre compagnie qu'en la sienne. Que cela est sot!

LUCIDOR.

Si vous ne haïssez pas de me parler, je vous le rends bien, ma chere Angélique : quand je ne vous vois pas, vous me manquez, et je vous cherche.

ANGÉLIQUE.

Vous ne cherchez pas long-temps, car je reviens bien vîte, et ne sors guere.

LUCIDOR.

Quand vous êtes revenue, je suis content.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je ne suis pas mélancolique.

LUCIDOR.

Il est vrai, je vois avec joie que votre amitié répond à la mienne.

ANGÉLIQUE.

Oui, mais malheureusement vous n'êtes pas de notre village, et vous retournerez peut-être bientôt à votre Paris, que je n'aime guere. Si j'étois à votre place, il me viendroit plutôt chercher que je n'irois le voir.

LUCIDOR.

Eh! qu'importe que j'y retourne ou non, puisqu'il ne tiendra qu'à vous que nous y soyons tous deux?

ANGÉLIQUE.

Tous deux, monsieur Lucidor! Eh! mais, contez-moi donc comme quoi.

LUCIDOR.

C'est que je vous destine un mari qui y demeure.

ANGÉLIQUE.

Est-il possible? Ah! çà, ne me trompez pas au moins, tout le cœur me bat; loge-t-il avec vous?

LUCIDOR.

Oui, Angélique, nous sommes dans la même maison.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas assez, je n'ose encore être bien aise en toute confiance. Quel homme est-ce?

LUCIDOR.

Un homme très riche.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas là le principal. Après.

LUCIDOR.

Il est de mon âge et de ma taille.

ANGÉLIQUE.

Bon, c'est ce que je voulois savoir.

LUCIDOR.

Nos caracteres se ressemblent, il pense comme moi.

ANGÉLIQUE.

Toujours de mieux en mieux. Que je l'aimerai!

LUCIDOR.

C'est un homme tout aussi uni, tout aussi sans façon, que je le suis.

ANGÉLIQUE.

Je n'en veux point d'autre.

LUCIDOR.

Qui n'a ni ambition, ni gloire, et qui n'exigera de celle qu'il épousera que son cœur.

ANGÉLIQUE, *riant.*

Il l'aura, monsieur Lucidor, il l'aura; il l'a déja; je l'aime autant que vous, ni plus, ni moins.

LUCIDOR.

Vous aurez le sien, Angélique, je vous en assure;

je le connois, c'est tout comme s'il vous le disoit lui-même.

ANGÉLIQUE.

Eh ! sans doute, et moi je réponds aussi comme s'il étoit là.

LUCIDOR.

Ah ! que de l'humeur dont il est, vous allez le rendre heureux !

ANGÉLIQUE.

Ah ! je vous promets bien qu'il ne sera pas heureux tout seul.

LUCIDOR.

Adieu, ma chere Angélique ; il me tarde d'entretenir votre mere, et d'avoir son consentement. Le plaisir que me fait ce mariage ne me permet pas de différer davantage ; mais avant que je vous quitte, acceptez de moi ce petit présent de noce que j'ai droit de vous offrir, suivant l'usage et en qualité d'ami ; ce sont de petits bijoux que j'ai fait venir de Paris.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je les prends, parce qu'ils y retourneront avec vous, et que nous y serons ensemble ; mais il ne falloit point de bijoux : c'est votre amitié qui est le véritable.

LUCIDOR.

Adieu, belle Angélique ; votre mari ne tardera pas à paroître.

ANGÉLIQUE.

Courez donc, afin qu'il vienne plus vîte.

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Eh bien! mademoiselle, êtes-vous instruite? A qui vous marie-t-on?

ANGÉLIQUE.

A lui, ma chere Lisette, à lui-même; et je l'attends.

LISETTE.

A lui, dites-vous? Et quel est donc cet homme qui s'appelle lui par excellence? Est-ce qu'il est ici?

ANGÉLIQUE.

Eh! tu as dû le rencontrer; il va trouver ma mere.

LISETTE.

Je n'ai vu que monsieur Lucidor, et ce n'est pas lui qui vous épouse.

ANGÉLIQUE.

Eh! si fait; voilà vingt fois que je te le répete. Si tu savois comme nous nous sommes parlé, comme nous nous entendions bien sans qu'il ait dit : C'est moi; mais cela étoit si clair, si clair, si agréable, si tendre!...

LISETTE.

Je ne l'aurois jamais imaginé; mais le voici encore.

SCENE X.

LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE, ANGELIQUE.

LUCIDOR.

Je reviens, belle Angélique : en allant chez votre mere, j'ai trouvé monsieur qui arrivoit, et j'ai cru qu'il n'y avoit rien de plus pressé que de vous l'amener ; c'est lui, c'est ce mari pour qui vous êtes si favorablement prévenue, et qui, par le rapport de nos caracteres, est en effet un autre moi-même. Il m'a apporté aussi le portrait d'une jeune et jolie personne qu'on veut me faire épouser à Paris. (*il le lui présente.*) Jetez les yeux dessus : comment le trouvez-vous ?

ANGÉLIQUE, *d'un air mourant, le repousse.*

Je ne m'y connois pas.

LUCIDOR.

Adieu, je vous laisse ensemble, et je cours chez madame Argante. (*il s'approche d'elle.*) Etes-vous contente ? (*Angélique, sans lui répondre, tire la boite de bijoux, et la lui rend sans le regarder : elle la met dans sa main ; et il s'arrête comme surpris, et sans la lui remettre ; après quoi il sort.*)

SCENE XI.

ANGELIQUE, FRONTIN, LISETTE.

(*Angélique reste immobile; Lisette tourne autour de Frontin avec surprise, et Frontin paroît embarrassé.*)

FRONTIN.

Mademoiselle, l'étonnante immobilité où je vous vois intimide extrêmement mon inclination naissante; vous me découragez tout-à-fait, et je sens que je perds la parole.

LISETTE.

Mademoiselle est immobile; vous, muet; et moi, stupéfaite; j'ouvre les yeux, je regarde, et je n'y comprends rien.

ANGÉLIQUE, *tristement.*

Lisette, qui est-ce qui l'auroit cru?

LISETTE.

Je ne le crois pas, moi qui le vois.

FRONTIN.

Si la charmante Angélique daignoit seulement jeter un regard sur moi, je crois que je ne lui ferois point de peur, et peut-être y reviendroit-elle : on s'accoutume aisément à me voir, j'en ai l'expérience; essayez-en.

ANGÉLIQUE, *sans le regarder.*

Je ne saurois; ce sera pour une autre fois. Lisette,

tenez compagnie à monsieur ; je lui demande pardon, je ne me sens pas bien, j'étouffe, et je vais me retirer dans ma chambre.

SCENE XII.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *à part.*

Mon mérite a manqué son coup.

LISETTE, *à part.*

C'est Frontin, c'est lui-même.

FRONTIN, *à part.*

Voici le plus fort de ma besogne ici. (*haut.*) Ma mie, que dois-je conjecturer d'un aussi langoureux accueil? (*elle le regarde.*) Eh bien! répondez donc. Allez-vous me dire aussi que ce sera pour une autre fois?

LISETTE.

Monsieur, ne t'ai-je pas vu quelque part?

FRONTIN.

Comment donc! Ne t'ai-je pas vu quelque part? Ce village-ci est bien familier.

LISETTE.

Est-ce que je me tromperois?... Monsieur, excusez-moi; mais n'avez-vous jamais été à Paris chez une madame Dorman, où j'étois?

FRONTIN.

Qu'est-ce que c'est que madame Dorman? Dans quel quartier?

LISETTE.

Du côté de la place Maubert, chez un marchand de café, au second.

FRONTIN.

Une place Maubert, une madame Dorman, un second! Non, mon enfant, je ne connois point cela, et je prends toujours mon café chez moi.

LISETTE.

Je ne dis plus mot : mais j'avoue que je vous ai pris pour Frontin, et il faut que je me fasse toute la violence du monde pour m'imaginer que ce n'est point lui.

FRONTIN.

Frontin! Mais c'est un nom de valet.

LISETTE.

Oui, monsieur, et il m'a semblé que c'étoit toi... Que c'étoit vous, dis-je.

FRONTIN.

Quoi! toujours des tu et des toi! Vous me lassez à la fin.

LISETTE.

J'ai tort, mais tu lui ressembles si fort... Eh! monsieur, pardon. Je retombe toujours. Quoi! tout de bon, ce n'est pas toi?... Je veux dire, ce n'est pas vous?

FRONTIN, *riant.*

Je crois que le plus court est d'en rire moi-même. Allez, ma fille, un homme moins raisonnable et de moindre étoffe se fâcheroit; mais je suis trop au-dessus de votre méprise, et vous me divertiriez beau-

coup, si ce n'étoit le désagrément qu'il y a d'avoir une physionomie commune avec ce coquin-là. La nature pouvoit se passer de lui donner le double de la mienne, et c'est un affront qu'elle m'a fait : mais ce n'est pas votre faute. Parlons de votre maîtresse.

LISETTE.

Oh! monsieur, n'y ayez point de regret; celui pour qui je vous prenois est un garçon fort aimable, fort amusant, plein d'esprit, et d'une très jolie figure.

FRONTIN.

J'entends bien, la copie est parfaite.

LISETTE.

Si parfaite que je n'en reviens point, et tu serois le plus grand maraud... Monsieur, je me brouille encore; la ressemblance m'emporte.

FRONTIN.

Ce n'est rien; je commence à m'y faire; ce n'est pas moi à qui vous parlez.

LISETTE.

Non, monsieur, c'est à votre copie, et je voulois dire qu'il auroit grand tort de me tromper; car je voudrois de tout mon cœur que ce fût lui; je crois qu'il m'aimoit, et je le regrette.

FRONTIN.

Vous avez raison, il en valoit bien la peine. (*à part.*) Que cela est flatteur!

LISETTE.

Voilà qui est bien particulier : à chaque fois que vous parlez, il me semble l'entendre.

FRONTIN.

Vraiment, il n'y a rien là de surprenant; dès qu'on se ressemble, on a le même son de voix, et volontiers les mêmes inclinations : il vous aimoit, dites-vous, et je ferois comme lui, sans l'extrême distance qui nous sépare.

LISETTE.

Hélas! je me réjouissois en croyant l'avoir retrouvé.

FRONTIN.

Oh!... Tant d'amour sera récompensé, ma belle enfant, je vous le prédis; en attendant, vous ne perdrez pas tout, je m'intéresse à vous, et je vous rendrai service; ne vous mariez point sans me consulter.

LISETTE.

Je sais garder un secret : monsieur, dites-moi si c'est toi.

FRONTIN, *en s'en allant.*

Allons, vous abusez de ma bonté; il est temps que je me retire. (*à part.*) Ouf, le rude assaut!

SCENE XIII.

LISETTE, MAITRE BLAISE.

LISETTE, *d'abord seule.*

Je m'y suis prise de toutes façons, et ce n'est pas lui sans doute; mais il n'y a jamais rien eu de pareil : quand ce seroit lui au reste, maître Blaise est bien un autre parti, s'il m'aime.

MAÎTRE BLAISE.

Eh bien! fillette, à quoi en suis-je avec Angélique?

LISETTE.

Au même état où vous étiez tantôt.

MAÎTRE BLAISE, *en riant.*

Eh! mais, tant pire, ma grande fille.

LISETTE.

Ne me direz-vous point ce que peut signifier le tant pis que vous dites en riant?

MAÎTRE BLAISE.

C'est que je ris de tout, mon poulet.

LISETTE.

En tout cas, j'ai un avis à vous donner; c'est qu'Angélique ne paroît pas disposée à accepter le mari que monsieur Lucidor lui destine, et qui est ici; et que si dans ces circonstances vous continuez à la rechercher, apparemment vous l'obtiendrez.

MAÎTRE BLAISE, *tristement.*

Croyez-vous? Eh! mais, tant mieux.

LISETTE.

Oh! vous m'impatientez avec vos tant mieux si tristes, et vos tant pis si gaillards, et le tout en m'appelant ma grande fille, et mon poulet. Il faut, s'il vous plaît, que j'en aie le cœur net, monsieur Blaise : pour la derniere fois, est-ce que vous m'aimez?

MAÎTRE BLAISE.

Il n'y a pas encore de réponse à ça.

LISETTE.

Vous vous moquez donc de moi?

MAÎTRE BLAISE.

V'là une mauvaise pensée.

LISETTE.

Avez-vous toujours dessein de demander Angélique en mariage?

MAÎTRE BLAISE.

Le micmac le requiert.

LISETTE.

Le micmac! Et si on vous la refuse, en serez-vous fâché?

MAÎTRE BLAISE, *riant.*

Oui-dà.

LISETTE.

En vérité, dans l'incertitude où vous me tenez de vos sentimens, que voulez-vous que je réponde aux douceurs que vous me dites? Mettez-vous à ma place.

MAÎTRE BLAISE.

Boutez-vous à la mienne.

LISETTE.

Eh! quelle est-elle? car si vous êtes de bonne foi, si effectivement vous m'aimez...

MAÎTRE BLAISE, *riant.*

Oui, je suppose...

LISETTE.

Vous jugez bien que je n'aurois pas le cœur ingrat.

MAÎTRE BLAISE, *riant.*

Hé, hé, hé!... Lorgnez-moi un peu, que je voie si ça est vrai.

LISETTE.

Qu'en ferez-vous?

MAÎTRE BLAISE.

Hé, hé!... Je le garde. La gentille enfant! queu dommage de laisser ça dans la peine!

LISETTE.

Quelle obscurité! Voilà madame Argante et monsieur Lucidor; il est apparemment question du mariage d'Angélique avec l'amant qui lui est venu; sa mere voudra qu'elle l'épouse; et si elle obéit, comme elle y sera peut-être obligée, il ne sera plus nécessaire que vous la demandiez; ainsi retirez-vous, je vous prie.

MAÎTRE BLAISE.

Oui, mais je sis d'obligation aussi de revenir voir ce qui en est, pour me comporter à l'avenant.

LISETTE, *fâchée.*

Encore? Oh! votre énigme est d'une impertinence qui m'indigne.

MAÎTRE BLAISE, *riant et s'en allant.*

C'est pourtant douze mille francs qui vous fâchent.

LISETTE.

Douze mille francs! où va-t-il prendre ce qu'il dit là? Je commence à croire qu'il y a quelque motif à cela.

SCENE XIV.

MADAME ARGANTE, LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE.

MADAME ARGANTE, *en entrant, à Frontin.*

Eh ! monsieur, ne vous rebutez point; il n'est pas possible qu'Angélique ne se rende, il n'est pas possible. (*à Lisette.*) Lisette, vous étiez présente quand monsieur a vu ma fille; est-il vrai qu'elle ne l'ait pas bien reçu ? Qu'a-t-elle donc dit ? Parlez, a-t-il lieu de se plaindre ?

LISETTE.

Non, madame, je ne me suis point aperçue de mauvaise réception; il n'y a eu qu'un étonnement naturel à une jeune et honnête fille qui se trouve pour ainsi dire mariée dans la minute; mais pour le peu que madame la rassure et s'en mêle, il n'y aura pas la moindre difficulté.

LUCIDOR.

Lisette a raison, je pense comme elle.

MADAME ARGANTE.

Eh ! sans doute; elle est si jeune et si innocente !

FRONTIN.

Madame, le mariage en impromptu étonne l'innocence, mais ne l'afflige pas; et votre fille est allée se trouver mal dans sa chambre.

MADAME ARGANTE.

Vous verrez, monsieur, vous verrez... Allez,

Lisette; dites-lui que je lui ordonne de venir tout-à-l'heure : amenez-la ici; partez. (*à Frontin.*) Il faut avoir la bonté de lui pardonner ces premiers mouvemens-là, monsieur; ce ne sera rien. (*Lisette sort.*)

FRONTIN.

Vous avez beau dire, on a eu tort de m'exposer à cette aventure-ci. Il est fâcheux à un galant homme à qui tout Paris jette ses filles à la tête, et qui les refuse toutes, de venir lui-même essuyer les dédains d'une jeune citoyenne de village à qui on ne demande précisément que sa figure en mariage. Votre fille me convient fort, et je rends graces à mon ami de me l'avoir retenue; mais il falloit en m'appelant me tenir sa main si prête et si disposée que je n'eusse qu'à tendre la mienne pour la recevoir; point d'autre cérémonie.

LUCIDOR.

Je n'ai pas dû deviner l'obstacle qui se présente.

MADAME ARGANTE.

Eh! messieurs, un peu de patience; regardez-la dans cette occasion-ci comme une enfant.

SCENE XV.

MADAME ARGANTE, ANGELIQUE, LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE.

MADAME ARGANTE.

Approchez, mademoiselle, approchez : n'êtes-vous pas bien sensible à l'honneur que vous fait mon-

sieur de venir vous épouser, malgré votre peu de fortune et la médiocrité de votre état ?

FRONTIN.

Rayons ce mot d'honneur, mon amour et ma galanterie le désapprouvent.

MADAME ARGANTE.

Non, monsieur, je dis la chose comme elle est. Répondez, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Ma mere...

MADAME ARGANTE.

Vîte donc.

FRONTIN.

Point de ton d'autorité, sinon je reprends mes bottes et monte à cheval. (*à Angélique.*) Vous ne m'avez pas encore regardé, fille aimable, vous n'avez point encore vu ma personne; vous la rebutez sans la connoître; voyez-la pour la juger.

ANGÉLIQUE.

Monsieur...

MADAME ARGANTE.

Monsieur... ma mere... Levez la tête.

FRONTIN.

Silence, maman, voilà une réponse entamée.

LISETTE.

Vous êtes trop heureuse, mademoiselle; il faut que vous soyez née coiffée.

ANGÉLIQUE, *vivement.*

En tout cas je ne suis pas née babillarde.

FRONTIN.

Vous n'en êtes que plus rare; allons, mademoiselle, reprenez haleine, et prononcez.

MADAME ARGANTE.

Je dévore ma colere.

LUCIDOR.

Que je suis mortifié !

FRONTIN, *à Angélique.*

Courage; encore un effort pour achever.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je ne vous connois point.

FRONTIN.

La connoissance est sitôt faite en mariage, c'est un pays où l'on va si vîte...

MADAME ARGANTE.

Comment, étourdie, ingrate que vous êtes...

FRONTIN.

Ah! ah! madame Argante, vous avez le dialogue d'une rudesse insoutenable.

MADAME ARGANTE.

Je sors : je ne pourrois pas me retenir; mais je la déshérite si elle continue de répondre aussi mal aux obligations que nous vous avons, messieurs. Depuis que monsieur Lucidor est ici, son séjour n'a été marqué pour nous que par des bienfaits; pour comble de bonheur il procure à ma fille un mari tel qu'elle ne pouvoit pas l'espérer, ni pour le bien ni pour le mérite...

FRONTIN.

Tout doux, appuyez légèrement sur le dernier.

MADAME ARGANTE, *en s'en allant.*

Et merci de ma vie! qu'elle l'accepte, ou je la renonce.

SCENE XVI.

ANGELIQUE, LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

En vérité, mademoiselle, on ne sauroit vous excuser. Attendez-vous qu'il vous vienne un prince?

FRONTIN.

Sans vanité, voici mon apprentissage en fait de refus; je ne connoissois pas cet affront-là.

LUCIDOR.

Vous savez, belle Angélique, que je vous ai d'abord consultée sur ce mariage; je n'y ai pensé que par zele pour vous, et vous m'en avez paru satisfaite.

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur, votre zele est admirable, c'est la plus belle chose du monde : j'ai tort; je suis une étourdie; mais laissez-moi dire. A cette heure que ma mere n'y est plus, et que je suis un peu plus hardie, il est juste que je parle à mon tour : et je commence par vous, Lisette; c'est que je vous prie de vous taire, entendez-vous. Il n'y a rien ici qui vous regarde : quand il vous viendra un mari, vous en ferez ce qu'il vous plaira, sans que je vous en demande compte, et je ne vous dirai point sottement

ni que vous êtes née coiffée, ni que vous êtes trop heureuse, ni que vous attendez un prince, ni d'autres propos aussi ridicules que vous m'avez tenus sans savoir ni quoi ni qu'est-ce.

FRONTIN.

Sur sa part je devine la mienne.

ANGÉLIQUE.

La vôtre est toute prête, monsieur. Vous êtes honnête homme, n'est-ce pas?

FRONTIN.

C'est en quoi je brille.

ANGÉLIQUE.

Vous ne voudrez pas causer du chagrin à une fille qui ne vous a jamais fait de mal : cela seroit cruel et barbare.

FRONTIN.

Je suis l'homme du monde le plus humain; vos pareilles en ont mille preuves.

ANGÉLIQUE.

C'est bien fait; je vous dirai donc, monsieur, que je serois mortifiée s'il falloit vous aimer; le cœur me le dit, on sent cela; non que vous ne soyez fort aimable, pourvu que ce ne soit pas moi qui vous aime : je ne finirai point de vous louer quand ce sera pour une autre. Je vous prie de prendre en bonne part tout ce que je vous dis là; j'y vais de tout mon cœur; ce n'est pas moi qui ai été vous chercher une fois; je ne songeois pas à vous, et si je l'avois pu, il ne m'en auroit pas plus coûté de vous crier : Ne venez pas, que de vous dire, Allez-vous-en.

FRONTIN.

Comme vous me le dites.

ANGÉLIQUE.

Oh! sans doute, et le plutôt sera le mieux. Mais que vous importe? Vous ne manquerez pas de filles; quand on est riche, on en a tant qu'on veut, à ce qu'on dit; au lieu que naturellement je n'aime pas l'argent; j'aimerois mieux en donner que d'en prendre; c'est là mon humeur.

FRONTIN.

Elle est bien opposée à la mienne. A quelle heure voulez-vous que je parte?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes bien honnête : quand il vous plaira; je ne vous retiens point : il est tard à cette heure; mais il fera beau demain.

FRONTIN, *à Lucidor.*

Mon grand ami, voilà ce qu'on appelle un congé bien conditionné; et je le reçois, sauf vos conseils, qui me régleront là-dessus cependant : ainsi, belle ingrate, je differe encore mes derniers adieux.

ANGÉLIQUE.

Quoi! monsieur, ce n'est pas fait? Pardi, vous avez bon courage! (*à Lucidor.*) Votre ami n'a guere de cœur; il me demande à quelle heure il partira, et il reste.

SCENE XVII.

ANGELIQUE, LUCIDOR, LISETTE.

LUCIDOR.

Il n'est pas si aisé de vous quitter, Angélique; mais je vous débarrasserai de lui.

LISETTE.

Quelle perte! Un homme qui lui faisoit sa fortune!

LUCIDOR.

Il y a des antipathies insurmontables; si Angélique est dans ce cas-là, je ne m'étonne point de son refus; et je ne renonce pas au projet de l'établir avantageusement.

ANGÉLIQUE.

Eh! monsieur, ne vous en mêlez pas. Il y a des gens qui ne font que nous porter guignon.

LUCIDOR.

Vous porter guignon avec les intentions que j'ai! Et qu'avez-vous à reprocher à mon amitié?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Son amitié! Le méchant homme!

LUCIDOR.

Dites-moi de quoi vous vous plaignez?

ANGÉLIQUE.

Moi, monsieur, me plaindre? Et qui est-ce qui y songe? Où sont les reproches que je vous fais? Me voyez-vous fâchée? Je suis très contente de vous;

vous en agissez on ne peut pas mieux : comment donc! vous m'offrez des maris tant que j'en voudrai, vous m'en faites venir de Paris sans que j'en demande ; y a-t-il rien de plus obligeant, de plus officieux? Il est vrai que je laisse là tous vos mariages; mais aussi il ne faut pas croire, à cause de vos rares bontés, qu'on soit obligée vîte et vîte de se donner au premier venu que vous attirerez de je ne sais où, et qui arrivera tout botté pour m'épouser sur votre parole; il ne faut pas croire cela. Je suis fort reconnoissante; mais je ne suis pas idiote.

LUCIDOR.

Quoi que vous en disiez, vos discours ont une aigreur que je ne sais à quoi attribuer, et que je ne mérite point.

LISETTE.

Ah! j'en sais bien la cause, moi, si je voulois parler.

ANGÉLIQUE.

Hem! Qu'est-ce que c'est que cette science que vous avez? que veut-elle dire? Ecoutez, Lisette; je suis naturellement douce et bonne; un enfant a plus de malice que moi : mais si vous me fâchez, vous m'entendez bien; je vous promets de la rancune pour mille ans.

LUCIDOR.

Si vous ne vous plaignez pas de moi, reprenez donc ce petit présent que je vous avois fait, et que vous m'avez rendu sans me dire pourquoi.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi? C'est qu'il n'est pas juste que je l'aie. Le mari et les bijoux étoient pour aller ensemble, et en rendant l'un je rends l'autre. Vous voilà bien embarrassé; gardez cela pour cette charmante beauté, dont on vous a apporté le portrait.

LUCIDOR.

Je lui en trouverai d'autres; reprenez ceux-ci.

ANGÉLIQUE.

Oh! qu'elle garde tout, monsieur : je les jetterois.

LISETTE.

Et moi je les ramasserai.

LUCIDOR.

C'est-à-dire que vous ne voulez pas que je songe à vous marier, et que, malgré ce que vous m'avez dit tantôt, il y a quelque amour secret dont vous me faites mystere.

ANGÉLIQUE.

Eh! mais cela se peut bien : oui, monsieur, voilà ce que c'est : j'en ai pour un homme d'ici; et quand je n'en aurois pas, j'en prendrois tout exprès demain pour avoir un mari à ma fantaisie.

SCENE XVIII.

LUCIDOR, ANGELIQUE, LISETTE, MAITRE BLAISE.

MAÎTRE BLAISE.

Je requiers la parmission d'interrompre pour avoir

la déclaration de voute darniere volonté. Mademoiselle, retenez-vous voute amoureux nouviau venu?

ANGÉLIQUE.

Non; laissez-moi.

MAÎTRE BLAISE.

Me retenez-vous, moi?

ANGÉLIQUE.

Non.

MAÎTRE BLAISE.

Une fois, deux fois, me voulez-vous?

ANGÉLIQUE.

L'insupportable homme!

LISETTE.

Etes-vous sourd, maître Blaise? elle vous dit que non.

MAÎTRE BLAISE.

Oui, ma mie. Ah! çà, monsieur, je vous prends à témoin comme quoi je l'aime, comme quoi alle me repousse, que si alle ne me prend pas c'est sa faute, et que ce n'est pas sur moi qu'il en faut jeter l'endosse. (*bas, à Lisette.*) Bonjour, poulet. (*à tous.*) Au demeurant, ça ne me surprend point: mademoiselle Angélique en refuse deux; alle en refuseroit trois, alle en refuseroit un boissiau: il n'y en a qu'un qu'alle envie; tout le reste est du fretin pour alle, hormis monsieur Lucidor, que j'ons deviné drès le commencement.

ANGÉLIQUE, *outrée.*

Monsieur Lucidor?

MAÎTRE BLAISE.

Li-même : n'ons-je pas vu que vous pleuriais quand il fut malade, tant vous aviez peur qu'il ne devînt mort ?

LUCIDOR.

Je ne croirai jamais ce que vous dites là. Angélique pleuroit par amitié pour moi.

ANGÉLIQUE.

Comment! ne le croyez pas, vous ne seriez pas homme de bien de le croire. M'accuser d'aimer à cause que je pleure, à cause que je donne des marques de bon cœur? Eh! mais, je pleure tous les malades que je vois; je pleure pour tout ce qui est en danger de mourir. Si mon oiseau mouroit devant moi, je pleurerois : dira-t-on que j'ai de l'amour pour lui ?

LISETTE.

Passons, passons là-dessus; car, à vous parler franchement, je l'ai cru de même.

ANGÉLIQUE.

Quoi! vous aussi, Lisette? Vous m'accablez, vous me déchirez. Eh! que vous ai-je fait? Quoi! un homme qui ne songe point à moi, qui veut me marier à tout le monde, je l'aimerois, moi qui ne pourrois pas le souffrir s'il m'aimoit? moi qui ai de l'inclination pour un autre? J'ai donc le cœur bien bas, bien misérable! Ah! que l'affront qu'on me fait m'est sensible!

LUCIDOR.

Mais, en vérité, Angélique, vous n'êtes pas rai-

sonnable : ne voyez-vous pas que ce sont nos petites conversations qui ont donné lieu à cette folie qu'on a rêvée, et qu'elle ne mérite pas votre attention ?

ANGÉLIQUE.

Hélas! monsieur, c'est par discrétion que je ne vous ai pas dit ma pensée; mais je vous aime si peu, que si je ne me retenois pas, je vous haïrois depuis ce mari que vous avez mandé de Paris; oui, monsieur, je vous haïrois : je ne sais trop même si je ne vous hais pas, je ne voudrois pas jurer que non; car j'avois de l'amitié pour vous, et je n'en ai plus. Est-ce là des dispositions pour aimer?

LUCIDOR.

Je suis honteux de la douleur où je vous vois. Avez-vous besoin de vous défendre? dès que vous en aimez un autre, tout n'est-il pas dit?

MAÎTRE BLAISE.

Un autre galant? alle seroit, morgué, bian en peine de le montrer.

ANGÉLIQUE.

En peine? Eh bien! puisqu'on m'obstine, c'est justement lui qui parle, cet indigne.

LUCIDOR.

Je l'ai soupçonné.

MAÎTRE BLAISE.

Moi?

LISETTE.

Bon! cela n'est pas vrai.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! je ne sais pas l'inclination que j'ai ? Oui, c'est lui, je vous dis que c'est lui.

MAÎTRE BLAISE.

Ah çà, mademoiselle, ne badinons point; ça n'a ni rime ni raison. Par votre foi, est-ce ma parsonne qui vous a pris le cœur ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! je l'ai assez dit. Oui, c'est vous, mal-honnête que vous êtes : si vous ne m'en croyez pas, je ne m'en soucie guere.

MAÎTRE BLAISE.

Eh ! mais, jamais voute mere n'y consentira.

ANGÉLIQUE.

Vraiment, je le sais bien.

MAÎTRE BLAISE.

Et pis vous m'avez rebuté d'abord ; j'ai compté là-dessus, moi; je me sis arrangé autrement.

ANGÉLIQUE.

Eh bien, ce sont vos affaires.

MAÎTRE BLAISE.

On n'a pas un cœur qui va et qui viant comme une girouette ; faut être fille pour ça. On se fie à des refus.

ANGÉLIQUE.

Oh! accommodez-vous, benêt.

MAÎTRE BLAISE.

Sans compter que je ne sis pas riche.

LUCIDOR.

Ce n'est pas là ce qui embarrassera, et j'aplanirai

tout : puisque vous avez le bonheur d'être aimé, maître Blaise, je donne vingt mille francs en faveur de ce mariage, je vais en porter la parole à madame Argante, et je reviens dans le moment vous en rendre la réponse.

ANGÉLIQUE.

Comme on me persécute !

LUCIDOR.

Adieu, Angélique. J'aurai enfin la satisfaction de vous avoir mariée selon votre cœur, quelque chose qui m'en coûte.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je crois que cet homme-là me fera mourir de chagrin.

SCENE XIX.

MAITRE BLAISE, ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Ce monsieur Lucidor est un grand marieur de filles! A quoi vous déterminez-vous, maître Blaise ?

MAÎTRE BLAISE, *après avoir rêvé.*

Je dis qu'ous êtes toujours bian jolie, mais que ces vingt mille francs vous font grand tort.

LISETTE.

Hum ! le vilain procédé !

ANGÉLIQUE, *d'un air languissant.*

Est-ce que vous aviez quelque dessein pour elle ?

MAÎTRE BLAISE.

Oui ; je n'en fais pas le fin.

ANGÉLIQUE.

Sur ce pied-là, vous ne m'aimez pas.

MAÎTRE BLAISE.

Si fait dà : ça m'avoit un peu quitté; mais je vous r'aime chèrement à cette heure.

ANGÉLIQUE.

A cause des vingt mille francs.

MAÎTRE BLAISE.

A cause de vous, et pour l'amour d'eux.

ANGÉLIQUE.

Vous avez donc intention de les recevoir?

MAÎTRE BLAISE.

Pargué! à voute avis?

ANGÉLIQUE.

Et moi je vous déclare que si vous les prenez, je ne veux point de vous.

MAÎTRE BLAISE.

En veci bian d'un autre!

ANGÉLIQUE.

Il y auroit trop de lâcheté à vous de prendre de l'argent d'un homme qui a voulu me marier à un autre, qui m'a offensée en particulier en croyant que je l'aimois, et qu'on dit que j'aime moi-même.

LISETTE.

Mademoiselle a raison; j'approuve tout-à-fait ce qu'elle dit là.

MAÎTRE BLAISE.

Mais acoutez donc le bon sens : si je ne prends pas les vingt mille francs, vous me pardrez, vous ne m'aurez point, voute mere ne voura point de moi.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! si elle ne veut point de vous, je vous laisserai.

MAÎTRE BLAISE, *inquiet.*

Est-ce votre dernier mot ?

ANGÉLIQUE.

Je ne changerai jamais.

MAÎTRE BLAISE.

Ah ! me v'là biau garçon !

SCENE XX.

LUCIDOR, MAITRE BLAISE, ANGELIQUE, LISETTE.

LUCIDOR.

Votre mere consent à tout, belle Angélique; j'en ai sa parole, et votre mariage avec maître Blaise est conclu, moyennant les vingt mille francs que je donne. Ainsi vous n'avez qu'à venir tous deux l'en remercier.

MAÎTRE BLAISE.

Point du tout; il y a un autre vartigo qui la tiant, alle a de l'aversion pour le magot de vingt mille francs, à cause de vous qui les délivrez : alle ne veut point de moi si je les prends, et je veux du magot avec alle.

ANGÉLIQUE, *s'en allant.*

Et moi je ne veux plus de qui que ce soit au monde.

LUCIDOR.

Arrêtez, de grace, chere Angélique : laissez-nous, vous autres.

MAÎTRE BLAISE, *prenant Lisette sous le bras, à Lucidor.*

Nouté premier marché tiant-il toujours?

LUCIDOR.

Oui, je vous le garantis.

MAÎTRE BLAISE.

Que le ciel vous conserve en joie! Je vous fiance donc, fillette.

SCENE XXI.

LUCIDOR, ANGELIQUE.

LUCIDOR.

Vous pleurez, Angélique?

ANGÉLIQUE.

C'est que ma mere sera fâchée; et puis j'ai eu assez de confusion pour cela.

LUCIDOR.

A l'égard de votre mere ne vous en inquiétez pas, je la calmerai : mais me laisserez-vous la douleur de n'avoir pu vous rendre heureuse?

ANGÉLIQUE.

Oh! voilà qui est fini, je ne veux rien d'un homme qui m'a donné le renom que je l'aimois toute seule.

LUCIDOR.

Je ne suis point l'auteur des idées qu'on a eues là-dessus.

ANGÉLIQUE.

On ne m'a point entendue me vanter que vous m'aimiez, quoique je l'eusse pu croire aussi bien que vous, après toutes les amitiés et toutes les manieres que vous avez eues pour moi depuis que vous êtes ici; je n'ai pourtant pas abusé de cela : vous n'en avez pas agi de même, et je suis la dupe de ma bonne foi.

LUCIDOR.

Quand vous auriez pensé que je vous aimois; quand vous m'auriez cru pénétré de l'amour le plus tendre, vous ne vous seriez pas trompée. (*Angélique ici redouble ses pleurs.*) Et pour achever de vous ouvrir mon cœur, je vous avoue que je vous adore, Angélique.

ANGÉLIQUE.

Je n'en sais rien; mais si jamais je viens à aimer quelqu'un, ce ne sera pas moi qui lui chercherai des filles en mariage : je le laisserai plutôt mourir garçon.

LUCIDOR.

Hélas! Angélique, sans la haine que vous m'avez déclarée, et qui m'a paru si vraie, si naturelle, j'allois me proposer moi-même. Mais qu'avez-vous donc encore à soupirer?

ANGÉLIQUE.

Vous dites que je vous hais; n'ai-je pas raison?

Quand il n'y auroit que ce portrait de Paris qui est dans votre poche.

LUCIDOR.

Ce portrait n'est qu'une feinte, c'est celui d'une sœur que j'ai.

ANGÉLIQUE.

Je ne pouvois pas deviner.

LUCIDOR.

Le voici, Angélique, et je vous le donne.

ANGÉLIQUE.

Qu'en ferai-je si vous n'y êtes plus? un portrait ne guérit de rien.

LUCIDOR.

Et si je restois; si je vous demandois votre main, si nous ne nous quittions de la vie?

ANGÉLIQUE.

Voilà du moins ce qu'on appelle parler cela.

LUCIDOR.

Vous m'aimez donc?

ANGÉLIQUE.

Ai-je jamais fait autre chose?

LUCIDOR, *se mettant à genoux.*

Vous me transportez, Angélique.

SCENE XXII.

MADAME ARGANTE, LUCIDOR, ANGELIQUE, MAITRE BLAISE, FRONTIN, LISETTE.

MADAME ARGANTE.

Eh bien! monsieur... Mais que vois-je? vous êtes aux genoux de ma fille, je pense.

LUCIDOR.

Oui, madame; et je l'épouse dès aujourd'hui, si vous y consentez.

MADAME ARGANTE.

Vraiment, que de reste, monsieur, c'est bien de l'honneur à nous tous; et il ne manquera rien à la joie où je suis, si monsieur (*montrant Frontin.*) qui est votre ami, demeure aussi le nôtre.

FRONTIN.

Je suis de si bonne composition que ce sera moi qui vous verserai à boire à table. (*à Lisette.*) Ma reine, puisque vous aimiez tant Frontin, et que je lui ressemble, j'ai envie de l'être.

LISETTE.

Ah! coquin, je t'entends bien; mais tu l'es trop tard.

MAÎTRE BLAISE.

Je ne pouvons nous quitter; il y a douze mille francs qui nous suivent.

MADAME ARGANTE.

Que signifie donc cela?

LUCIDOR.

Je vous l'expliquerai tout-à-l'heure. Qu'on fasse venir les violons du village, et que la journée finisse par des danses.

FIN DE L'ÉPREUVE.

EXAMEN
DE L'ÉPREUVE.

Cette jolie petite comédie est passée du théâtre italien, pour lequel elle avoit été composée, au théâtre françois, où elle jouit d'un grand succès. Il est vrai qu'on ne conçoit guere pourquoi Lucidor veut mettre à l'épreuve une jeune fille aussi ingénue qu'Angélique, qu'on ne peut raisonnablement soupçonner d'avoir une amitié intéressée; mais on passeroit dans le monde une pareille fantaisie à un homme riche de cent mille livres de rente, qui se disposeroit à épouser une fille sans fortune; et à la scene on est très indulgent pour les conceptions qui amenent des effets comiques et des situations intéressantes. La nécessité de l'épreuve une fois admise, il est impossible de n'en pas approuver les détails. Le déguisement de Frontin, que Lisette reconnoît sans oser l'affirmer, amene une scene très plaisante; Blaise est un vrai paysan pour qui l'argent est tout, et que l'auteur a placé dans des circonstances qui font bien ressortir son caractere; madame Argante est une acariâtre bourgeoise de campagne, poussant la soumission pour ses supérieurs jusqu'à la bassesse, et mettant dans le desir d'établir sa fille un empressement qui va jusqu'au ridicule : c'est faire preuve d'un vrai talent dramatique que de placer trois rôles de ce genre dans une piece où il semble qu'un seul pouvoit suffire, puisqu'on auroit pardonné à l'auteur de n'avoir soigné que le personnage d'Angélique. Ce personnage est charmant; à deux ou trois phrases près qu'on peut accuser de recher-

che, tout ce qu'elle dit est d'un naturel parfait. Comme elle se livre avec confiance dans la premiere scene entre elle et Lucidor ! quelle joie perce dans tous ses discours ! Il est impossible de mieux aimer, de le dire avec plus de franchise et de décence. Nous le répétons, c'est positivement cette scene si bien faite qui laisse voir plus de caprice que de raison dans l'épreuve à laquelle Lucidor persiste à soumettre Angélique. Son dépit dans les scenes suivantes est très théâtral : devant sa mere, elle garde le silence ; mais à peine madame Argante est-elle sortie, qu'elle se livre à son ressentiment ; et Lisette, Frontin, Lucidor, ont chacun leur part de sa colere. Dans les reproches qu'elle adresse à ce dernier, on entend les accens de la jalousie, les regrets de l'amour trompé : on sait que Marivaux excelle dans ces petits détails d'autant mieux placés ici qu'ils tiennent au fonds du sujet, et suffisent pour soutenir l'intérêt d'une comédie en un acte. Le dénouement est un peu froid : Lucidor ne peut dire à Angélique qu'il a voulu l'éprouver, parce que cela ne se dit jamais ; et il résulte du silence qu'il garde en ce moment qu'elle auroit le droit de lui reprocher d'être capricieux, si le bonheur qu'elle éprouve lui permettoit de réfléchir. L'auteur, qui réfléchissoit pour elle, a tout brusqué à la fin ; ce qui évite les explications, mais la froideur du dénouement ne s'en fait pas moins sentir à la représentation comme à la lecture. On pardonne aisément ce défaut dans une comédie aussi courte, et qui offre autant de jolies scenes.

(T. L.)

FIN DE L'EXAMEN DE L'ÉPREUVE.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE VINGT-DEUXIEME VOLUME.

FIN DU VINGT-DEUXIEME VOLUME.



